This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

600010534J

1825
927

DE LA

NATIONALITÉ ALLEMANDE.

.....Conservons des jours qui doivent nous être chers, et avec eux les biens qui peuvent les embellir. Dans un siècle où tout est incertain, l'homme qui est d'un esprit versatile augmente et propage le mal ; mais celui dont l'ame est inébranlable se crée lui-même un monde. Il est indigne des Allemands de suivre cette funeste agitation et de flotter çà et là. Ces qualités nous sont propres! nous devons le dire et le prouver.

(GOETHE, *Hermann et Dorothée.*)

LYON.

MILLON JEUNE, LIBRAIRE, QUAI VILLEROI.

S pour 1929

RECHERCHES

SUR

LA NATIONALITÉ,

L'ESPRIT DES PEUPLES ALLEMANDS

ET LES INSTITUTIONS

QUI SERAIENT EN HARMONIE AVEC LEURS MŒURS ET LEUR CARACTÈRE.

PAR FR.-L. JAHN.

TRADUIT DE L'ALLEMAND, AVEC NOTES,

PAR P. LORTET,

DOCTEUR EN MÉDECINE.

PARIS.

BOSSANGE FRÈRES, LIBRAIRES, RUE DE SEINE, N.° 12.
BAUDOUIN FRÈRES, LIBR., RUE DE VAUGIRARD, N.° 36.
DUPONT ET RORET, LIBR., QUAI DES AUGUSTINS, N.° 37.

M DCCC XXV.

927.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

ET

NOTICE HISTORIQUE

SUR JAHN.

Le mot *nationalité*, employé dans le titre de ce livre, choquera peut-être les oreilles des puristes, et ne satisfera pas ceux qui veulent par le titre seul connaître tout un ouvrage. Je n'ai pas su trouver un meilleur mot dans notre langue, et qui eût été employé à peu près dans le même sens. J'ai été forcé à quelques autres néologismes pour rendre certains mots que le génie de la langue allemande permettait à notre auteur de fabriquer de toutes pièces. J'ai probablement été trop audacieux d'entreprendre cette traduction; il fallait, pour la bien faire, plus de connaissances que je n'en ai dans la langue allemande et sa littérature : mais pourquoi ceux qui possèdent parfaitement ces connaissances n'ont-ils pas songé à nous faire connaître cet ouvrage que je regarde comme bon et utile?

En traduisant, j'ai fait tous mes efforts pour éviter de paraphraser. Ai-je bien ou mal fait? Sans discuter ici les règles que l'on doit suivre dans une traduction, je dirai qu'il y a deux manières de traduire. Dans l'une le traducteur s'empare des pensées de l'original, et les exprime dans sa langue comme si elles lui étaient propres; dans l'autre il doit non-seulement rendre les idées, mais conserver la couleur des expressions et souvent la tournure des phrases. La première convient parfaitement pour les ouvrages de science, les histoires ou les romans. Il faut suivre la seconde méthode, lorsqu'on veut faire sentir au lecteur de quelle manière un homme, une nation pense et sait rendre ses idées. Je me suis déterminé pour cette dernière, parce que je voulais faire connaître l'ouvrage et son auteur. Le style est une manifestation de l'homme.

Je ne me suis point dissimulé que cet ouvrage déplaira aux hommes des partis les plus opposés. Qu'importe? ce sera la meilleure preuve qu'il contient des vérités. L'homme qui a un parti pris ne va pas à la recherche de la vérité, il ne la voit pas même lorsqu'on la lui présente. Pour obtenir son approbation, il suffit de chercher à lui prouver que son opinion est la seule bonne, la seule vraie. Ce livre ne plaira point à celui qui ne voit partout que préjugés, et qui veut tout renverser d'abord sans avoir des matériaux pour reconstruire, ni à celui qui regarde tout comme de folles innovations, et qui édifie sur des fondations déjà pourries, au risque de voir les antiques portions de son ouvrage écrasées sous les décombres de ses ruines modernes; il ne plaira pas

à nos voltigeurs du libéralisme dont la poitrine est resserrée dans un corset, et qui, pour le bien public, ne sacrifieraient pas une boucle de leurs cheveux, ni à celui qui tient à une vaine particule plus qu'au bonheur de sa patrie. Celui qui a étudié la nature dans les cabinets d'histoire naturelle, l'histoire dans les romans, l'agriculture dans les salons, la morale dans les cafés, les salles d'arme et les maisons de jeu, la politique dans les comptoirs des douanes, les bureaux de la police ou les gazettes mercenaires; celui qui n'a étudié l'homme que chez l'esclave, et le genre humain que dans les castes des brachmanes et des parias; celui-là, dis-je, peut se dispenser de lire ce livre, il ne le comprendrait pas.

On fera sans doute à notre auteur ce reproche que l'on adresse en général aux écrivains de sa nation, de se jeter souvent dans le vague et de ne pas distribuer bien clairement les différentes parties d'un ouvrage. D'où vient ce défaut? De ce qu'un Allemand veut non-seulement examiner une question sous toutes ses faces, mais encore dans ses rapports avec les objets qui s'y rattachent, car rien n'est parfaitement isolé dans la nature. On peut reprocher aux Français de tomber dans un excès contraire. Ils isolent un objet de tous ses rapports naturels, et souvent encore ne le considèrent pas en ronde bosse, mais en étudient une seule face comme avec un microscope. Cette différence s'observe aussi dans la pratique de la vie; je n'en veux qu'un seul exemple. En Allemagne, personne n'est étonné de voir un médecin cultiver avec succès les sciences accessoires à

l'art de guérir; chez nous, au contraire, le médecin qui veut conserver sa clientèle doit bien se garder de connaître la chimie, la physique ou la botanique plus parfaitement qu'il ne le faut pour savoir formuler : les malades lui pardonneront plutôt de passer les nuits dans les bals ou les maisons de jeu.

Avant que de reprocher à l'auteur d'avoir traité plusieurs parties d'une manière incomplète, ou de les avoir seulement indiquées, il faut se rappeler que cet écrit n'est qu'une esquisse, et seulement le canevas d'un ouvrage dont le manuscrit a été perdu, comme il le dit page 6. Je voulais suppléer à ce défaut en rapportant quelques passages des auteurs qu'il cite en grand nombre, mais j'ai été dans l'impossibilité de le faire. Le commerce de la pensée est-il libre? N'a-t-on pas soumis les productions de l'esprit aux longues formalités des douanes plus sévèrement encore que les produits des manufactures étrangères? est-il si facile de se procurer les livres de nos voisins? J'avais aussi l'intention de rapporter en notes quelques passages De l'Allemagne de M.me de Staël, qui souvent a les mêmes vues que Jahn; mais je me suis aperçu que je ferais ainsi réimprimer une grande partie du livre de cette femme célèbre. Le lecteur fera facilement les rapprochemens entre ces deux ouvrages qui ont été exécutés à peu près dans le même temps.

Je dis que je regarde cet ouvrage comme bon et utile, parce que beaucoup de reproches adressés à la nation allemande, peuvent trouver leur application chez nous. Pourquoi ce qu'il conseille aux Allemands ne nous conviendrait-il pas aussi avec les

modifications voulues par les lois de la nature? Nous sommes une colonie de Germains, nos premiers rois et nos ancêtres parlaient la langue des Germains dans l'ancienne France, dont le nom a compris ensuite toute la Gaule. Le sang des Germains coule dans nos veines, mêlé à celui des Gaulois, et ces peuples trop souvent ennemis devraient s'aimer comme deux frères.

On ne trouvera pas exagérés certains éloges que Jahn donne à ses compatriotes, lorsqu'on saura que cet ouvrage, publié pour la première fois en 1811, avait pour but de relever le courage de la nation allemande, et de la porter à recouvrer son indépendance. On peut relever le courage d'un homme en le piquant par l'épithète de lâche, mais non en lui prouvant qu'il n'est qu'un lâche. S'il devait montrer à ses compatriotes quels vices avaient préparé leur asservissement, et par quelles fautes ils y étaient tombés, il devait aussi leur montrer ce qu'il y a de louable dans leur caractère et de bon dans les institutions existantes; il devait aussi leur apprendre à s'estimer, car chez une nation l'humilité produit les effets d'un poison narcotique, et Montesquieu dit avec raison « qu'il y a autant de vices qui viennent « de ce qu'on ne s'estime pas assez, que de ce que « l'on s'estime trop. »

Je ne m'étendrai pas davantage sur le but de ce livre; on le pressentira mieux après avoir lu la notice suivante sur Jahn et ses ouvrages. Les matériaux de cette notice m'ont été fournis par un Allemand qui veut garder l'anonyme. Je le remercie, ainsi que plusieurs de ses compatriotes qui m'ont transmis des renseignemens utiles.

Depuis sept ans l'activité de cet homme a été enchaînée, son œuvre le plus grand, et celui qui lui était le plus cher a été détruit. Son histoire se rattache à celle des douze dernières années. Nous savons peu de choses sur sa personne, car les hommes de sa trempe parlent peu d'eux-mêmes. Ses œuvres et ses actions parlent pour lui, et nous verrons que son esprit était rempli d'une seule et grande pensée, qui dirigeait toutes les forces de son âme. Il ne respirait que pour la délivrance de sa patrie opprimée. Ses paroles et ses actions tendent toutes à réveiller chez ses compatriotes le sentiment de la dignité de l'homme; les amis de l'humanité doivent lui en savoir gré. L'état dans lequel était sa nation, ne le découragea pas : « Mon espérance pour l'Alle-« magne vit encore, etc., » dit-il, page 9. Pendant que sa patrie était dans l'esclavage, il travaillait à la rendre libre, et il peut dire avec l'Ecriture : *Ceux qui sèment dans les larmes moissonnent dans l'exultation.*

Fredéric-Louis Jahn est né le 11 août 1778 (ce jour porte dans l'almanach le nom de Hermann), dans le village de Lanz, près de Lenz sur l'Elbe (Priegniz). Ses ancêtres avaient abandonné la Bohême à cause des persécutions religieuses, aussi portent-ils un chien dans leurs armoiries comme un signe de fidélité. Son père qui était prédicateur évangélique, mourut en 1811; sa mère vit encore à Berlin. Celui qui a entendu ses discours pleins de force et de piété, connaît Jahn et comprend ce que dit Iselin. (Voy. pag. 217.)

Dans son village se trouvaient deux hommes, dont l'un avait vieilli dans les camps et l'autre dans le service de la marine. Le premier lui racontait les traits héroïques de l'armée prussienne pendant la guerre de sept ans; le second lui parlait de la vie du marin, et lui enseignait les exercices du corps utiles à l'homme de mer. De fréquens voyages à Rostock lui fournirent l'occasion de pratiquer ces exercices sur les bâtimens; aussi l'idée que l'Allemagne pouvait être une puissance maritime ne l'abandonna pas lorsqu'il fut homme (Voy. V. 5. I.) (1).

Il visita dix universités, mais il séjourna plus longtemps dans celles de Jena et de Halle. Jena a toujours été la source de vie des universités allemandes. Cette petite ville, située dans un vallon couvert de roches calcaires que couronnent des forêts et des châteaux ruinés, était le lieu où dans la vie et l'étude la jeunesse jouissait de cette liberté qui seule porte aux pensées généreuses, et développe les grands génies qui tracent les routes de la science. Cette université forme avec celles de Halle et de Leipzig, un foyer de lumières qui influent sur toutes les autres écoles. Dans ces lieux germait la grande pensée de l'union intime de la jeunesse allemande.... mais le pesant fardeau des événemens opprime et obscurcit la vie.

Les sociétés provinciales (landsmannschaft) sont

(1) Le chiffre romain indique le livre; le chiffre arabe indique ici le chapitre, quoique chaque chapitre porte un numéro en chiffres romains. La lettre majuscule indique le paragraphe. C'est de cette manière que seront désignés tous les renvois qui sont assez nombreux dans le cours de l'ouvrage.

une peste dont les universités allemandes seront long-temps malades; jusqu'à présent elles ont été entretenues par ceux qui redoutent la concorde des peuples allemands. Jahn ne s'attacha à aucun de ces ordres. Toutes ces servitudes mystérieuses étaient pour lui une abomination, contre laquelle il s'est souvent élevé par ses paroles et ses écrits. Il avertissait ses jeunes amis de se tenir en garde contre ce serpent dont les replis les enveloppaient de tous côtés. Une opposition aussi marquée devait lui attirer beaucoup de querelles, et l'entraîner dans beaucoup de combats. On alla si loin à Halle, que lui seul résista courageusement à toutes ces associations, et dut obtenir par la force de pouvoir résider dans la ville; mais pendant la nuit il étoit obligé, pour la sureté de sa personne, de se tenir sur les rives de la Saale, dans une grotte qu'il avait creusée au milieu des rochers qui bordent cette rivière. On la montrera long-temps encore aux étudiants, comme la grotte de Jahn. Non loin de là est le banc sur lequel Holty venait se plonger dans ses méditations. Quelles situations différentes! combien le vol de dix années apporte de changemens!

Ennemi de tout ce qu'il regardait comme inconvenant, il ne laissait passer aucune occasion de manifester son opposition. Un jour il tînt à des étudians de Greifswald un discours latin rempli de sarcasmes amers sur le *quomodo* (code des étudians). De son temps, beaucoup d'élèves portaient des manchons; il fit cesser cet usage indigne des jeunes gens, et chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, il y jetait des charbons ardens. Dans une université où son audace était connue et où il arrivait, on lui signifia d'en repartir sur-le-champ.

Il étoit en 1805 à Gœttingue, et c'est là qu'il poursuivit ses travaux scientifiques. Sa vie active ne l'empêchait pas d'exercer en silence la charité; il portait secours partout où il voyait le besoin; il le faisait par ses conseils et ses actions, lorsqu'il ne pouvait contribuer de son argent, car il était pauvre et alors avait souvent recours à l'influence qu'il exerçait sur ses amis. Près de Jena, dans un cabaret fréquenté par les étudians, on montre encore avec respect une lettre que Jahn donna au maître de l'auberge qui avait tout perdu dans la guerre, et cette lettre lui valut une abondante collecte. Plus tard, il se trouva souvent dans une cruelle gêne, parce que ses sacrifices n'étaient pas proportionnés à ses moyens; mais il ne songeait jamais à lui, il ne faisait rien par ostentation, et tout partait de son âme.

Il fut toujours dominé par la grande idée de réveiller le sentiment patriotique; c'est dans ce but qu'il dirigea ses recherches sur les mœurs nationales. Il parcourut les champs de bataille, étudia les dialectes du peuple, et plus tard enflamma la jeunesse qui s'étoit attachée à lui. Le résultat de ses recherches a produit cet ouvrage, qui fut le texte des leçons qu'il fit à Berlin avec beaucoup de succès. (Voy. p. 9.)

Il a exposé ses vues sur les langues dans la préface d'un ouvrage intitulé: Bereicherung des hochdeutschen sprachschatzes, etc. 1806, et il a traité le même sujet dans la préface de sa Gymnastique. (Voy. la note xiv.) Ecoutons ce que dit à cet égard le docteur Passow, professeur à Breslau: « Jahn « avoit parcouru presque toutes les contrées de l'Al-

« lemagne, de préférence celles qui sont éloignées
« des grandes routes, et qui ne peuvent satisfaire la
« curiosité des voyageurs ordinaires; mais tout ce
« qui est national s'y est conservé dans sa pureté et
« sans mélange de mœurs étrangères. Dans ces
« courses, il avoit tout observé avec sagacité; dans
« chaque province, il était comme chez lui et con-
« noissoit chaque localité. Il ne discontinua pas ses
« recherches fondamentales sur la langue et l'his-
« toire allemande; il dédaigna le présent, se plongea
« dans les sources primitives avec une activité infati-
« gable, et on trouve rarement, comme chez lui, le
« goût réuni à l'aptitude. Au lieu du bon allemand de
« nos livres, il s'occupa des plus anciens monumens
« de la langue et de la vie propre aux dialectes; au
« lieu de l'histoire des états, des princes, des provinces
« isolées, des villes et des familles, il étudia tout
« ce qui tenait à l'essence de la société dans les asso-
« ciations, les confraternités, les compagnies et les
« corps de métier, dans les coutumes, les usages,
« les traditions, les fêtes, les jeux, les locutions et
« les proverbes, dans tout ce qui paraissait carac-
« tériser la nationalité primitive. Il vécut long-temps
« avec la jeunesse et avec les paysans chez lesquels
« l'esprit allemand, conservé plus pur, est exprimé
« librement et sans gêne. Il embrassa les deux points
« fondamentaux de l'histoire de sa nation, en éta-
« blit les rapports respectifs, et se plaça sur une
« route rarement pratiquée. Possédant des connais-
« sances aussi étendues que substantielles sur le
« passé comme sur les circonstances présentes et les
« besoins actuels de la nation allemande, parcourant

« sa patrie, sans plan apparent, mais toujours guidé « par un amour égal et fidèle, et observant tout ce qui « pouvait contribuer au salut de l'Allemagne, il fut « attiré à Berlin par le retour désiré de son Roi. »

Son enthousiasme ardent soutenait ses forces dans le cours de sa vie active. Il déposa dans son ouvrage ce qu'il avait recueilli dans ses longues courses, ainsi que les résultats de ses recherches sur les mystères de la vie. Il peut dire avec notre Montaigne : *C'est icy un livre de bonne foy, lecteur*, Cet écrit est une fidelle image de son esprit (p. 11.), comme lui, plein de vie, ferme et concis, quelquefois abondant et nombreux, grondant comme un orage, et ensuite respirant les douceurs du plus tendre amour. Lui-même dit dans un autre ouvrage : « Je me suis montré tel « que je suis, sans parure, sans ornement, sans « fard. Dans la vie j'ai toujours été un Allemand « simple et naïf, je veux aussi l'être comme auteur. « Deux routes sont ouvertes aux écrivains : courir « avec la foule, ou marcher d'un pas ferme contre « le torrent ; j'ai choisi la dernière. ».

En 1809, Jahn vint à Berlin ; il étoit professeur au gymnase de Cologne, et le fut plus tard dans l'établissement du docteur Plamann, où il vécut avec plusieurs braves amis, tels que Frédéric Friessen, le D.r Harnisch, etc. Cette époque de sa vie est indiquée dans la préface de sa Gymnastique : « Comme tant de « choses dans le monde, la gymnastique eut un « commencement faible et inaperçu. Vers la fin de « l'année 1809, je vins à Berlin pour assister à l'en- « trée du roi. Cette fête fit naître en moi une lueur « d'espérance. Après plusieurs années de courses et

« de voyages j'étois ici chez moi. Mon amour pour « la patrie et un goût tout particulier me rappe- « lèrent à l'enseignement de la jeunesse. Dans le « même temps je fis imprimer ma Nationalité alle- « mande. Pendant les jours de vacance du beau « printemps de 1810, quelques élèves vinrent d'a- « bord avec moi dans les champs et les bois; le « nombre s'en accrut toujours: on se livroit aux jeux « de la jeunesse et à des exercices simples. Nous « continuâmes ainsi jusqu'aux jours de la canicule, « où un certain nombre d'élèves se dispersèrent; « plusieurs d'entre eux formèrent cependant un « noyau, ils restèrent unis pendant l'hiver, et ce « fut avec eux que le premier gymnase fut ouvert « à Hasenhaide, en 1811. »

« Ici, dit le docteur Passow, il était plus difficile « que dans les sciences d'aider par des livres de « théorie; Jahn ayant remarqué cette lacune dans « l'éducation, prit la ferme résolution d'abandonner « aux autres ce qu'ils pouvaient faire aussi bien et « mieux que lui. Sa vocation étoit de lutter contre « l'usage, pour réveiller, par un établissement con- « venable, cette chose méconnue par le peuple. Le « décider et le mettre en pratique ne furent qu'un. »

Alors une foule de jeunes gens se livrèrent en public et en commun aux exercices du corps, alors les différens termes techniques devinrent usuels. Il y eut sur cet objet un conflit de discussions et d'écrits. La chose fut critiquée, et même les gazettes françaises dirent que c'était une nouvelle folie que de vouloir réveiller l'ancien esprit allemand. Il eût été ridicule de répondre lorsque l'œuvre parlait d'une manière efficace.

Pendant l'hiver on compulsa ce qui avait été écrit sur la gymnastique. Dans l'été de 1812 le gymnase s'étendit, et le nombre des exercices s'augmenta. Chaque innovation, chaque découverte tendait au bien public, car l'égoïsme, la misère et le désespoir, ne peuvent atteindre le gymnaste. A la fin de l'été on composa, parmi les élèves les plus habiles, un comité pour se livrer à des recherches scientifiques sur cet art. Il fut présidé par Frédéric Friesen qui s'était particulièrement adonné à l'architecture et à l'instruction, l'un des auditeurs assidus de Fichte et de Hager; il savait surtout ce qu'il fallait à la patrie. « Friesen était pour le corps et l'âme dans la « force et la beauté de la jeunesse, plein d'innocence et de sagesse, éloquent, sa stature était celle « d'un Siegfried; il était rempli de grâce, aimé du « jeune homme et du vieillard; il était maître dans « l'escrime et infatigable lorsque sa main tenait l'épée. Aucun fleuve de l'Allemagne n'était trop « large, ni trop rapide pour lui. Il était inventif « pour la gymnastique qui lui doit beaucoup. Il ne « lui fut pas permis de revoir sa patrie délivrée. Au « milieu d'une nuit obscure d'hiver il fut assassiné « dans les Ardennes. » (Jahn.)

En 1813, à l'appel du roi, tous les élèves en état de porter les armes partirent avec Jahn. A Breslau son auberge était une maison d'enrôlement. Jahn conduisit un bataillon pour lequel il eut des soins paternels, et quand l'occasion se présenta il sut montrer le courage du sacrifice. Lorsque la campagne fut terminée, il ne reçut ni la croix de la première classe, ni celle de la seconde; Gœrres, Arndt et Koppe, ne l'obtinrent pas non plus.

Pendant son absence, Ernst Eiselen fut chargé de surveiller le gymnase jusqu'à son retour qui eut lieu à la fin de l'été 1814. Il continua pendant l'hiver ses recherches sur la gymnastique, et au retour de Napoléon partit de nouveau avec tous les élèves capables de faire la guerre. Il vint à Paris, et dans le café de l'Europe harangua ses compatriotes.

A son retour il travailla encore avec ses élèves au perfectionnement de la gymnastique, et c'est alors que fut publié son ouvrage.

La gymnastique produisit bientôt de beaux fruits, deux cents gymnases s'établirent en Allemagne; celui de Berlin était ouvert à quatorze cents jeunes gens. C'est alors qu'elle fut en butte à un déluge de critiques absurdes dirigées contre l'institution et contre les personnes; à la tête des opposans était un nommé Wadzek. Le ministre fit faire une enquête, et le conseiller médical Kœnen fit publier son rapport qui était tout en faveur de la gymnastique; mais les sourdes menées des ennemis de Jahn ne se ralentissaient pas, et, dans la nuit du 13 au 14 juillet 1819, Jahn fut arraché à sa famille et conduit dans la forteresse de Spandau. L'œuvre de sa vie fut détruit, et les gymnases furent partout supprimés.

Il fut ensuite étroitement gardé à Custrin, ramené plus tard à Berlin, enfin la commission établie pour poursuivre les menées démagogiques a déclaré qu'il n'y avait pas lieu à les détenir plus long-temps; mais on ne l'a point mis en liberté, et il est toujours retenu dans la forteresse de Kolberg (1).

(1) Les journaux du mois de mai 1825 ont annoncé que le

Voici quelques-uns des chefs d'accusation dirigés contre lui.

1.° Jahn doit être l'un des fondateurs et des continuateurs d'une société secrète, désignée sous le nom d'*union allemande*.

Le conseiller Janke se présente ici comme accusateur; il était lui-même membre de cette association fondée en 1810 avec l'assentiment du gouvernement, et dissoute dans le mois de mai 1814, lorsque la Prusse fut affranchie du joug de l'étranger.

2.° On lui reproche différentes maximes et sentences dans lesquelles on s'efforce de trouver des principes dangereux. Ces phrases n'ont jamais été publiées, et sont extraites d'un manuscrit où un élève les avait recueillies sous le titre de paroles dorées de Jahn. Très souvent même, cet élève Franz Lieber, n'est pas certain d'avoir écrit bien exactement les paroles de son maître.

3.° On appuie l'accusation sur un discours que Jahn a tenu à Breslau, et dans lequel il a parlé contre la tyrannie extérieure et intérieure;

Sur les leçons dans lesquelles il développait son ouvrage, et dont on regarde la tendance comme dangereuse à l'état;

Sur la tendance dangereuse qu'il avait imprimée à la gymnastique;

Enfin sur la tendance dangereuse de plusieurs de ses écrits qui ont paru dans différents ouvrages périodiques.

professeur Jahn a été absous par le tribunal suprême de Francfort.

La défense de son avocat Schulze n'a pu être publiée qu'en Suisse, où elle a valu un procès et une condamnation au libraire Gessner de Zurich. Jahn se maria seulement en 1814, lorsque sa patrie fut libre; sa femme l'a accompagné à Kolberg avec le seul fils qui lui reste de trois enfans qu'il avait. C'est là que le coup le plus cruel l'a frappé, c'est là qu'il a perdu la compagne de sa vie.

Lorsqu'en 1817 on célébra dans toute l'Allemagne le troisième siècle de la réformation, les universités de Kiel et de Jena lui envoyèrent le diplome de docteur.

Dans le premier du 3 novembre 1817, on lit : « Fr. Lud. Jahn, artis tornariæ, ad instaurandam « germanicam vim et virtutem a se inventæ atque « excultæ, professorem berolinensem, publice sa- « pientissimeque constitutum, illum redivivæ Ger- « maniæ multis nominibus suspiciendum, Germa- « niæ hostibus et iniquis timendum, qui patriam « quam unice diligit, cum barbaræ dominationis « furiis oppressam et proculcatam videret, pruden- « ter monendo, graviter cohortando, strenue pug- « nando, demeruit et perpetuam gloriam reportavit; « hominem mente solida, moribus antiquis, eloquio « profundo ac sonante, nulli magis quam Luthero « comparandum, linguæ teutonicæ vindicem, in « paucis summum et validissimum.

Dans le deuxième du 31 octobre : « Fr. Lud. Jahn, « qui nunquam de patria, ne pessimis quidem tem- « poribus desperans, incredibili industria dicendo, « scribendo, agendo, ad liberandam illam, vindi- « candam et antiqua gloria exornandam, optimorum

« per Germaniam juvenum mentes excitavit, animos « acuit, ingenia corroboravit, quovis denique mo- « do id efficere studuit, studetque ut meliorem no- « bis liceat expectare diem. »

Nous ne pouvons mieux terminer cette notice qu'en rapportant ce qui a été dit sur Jahn par différens auteurs qui ont vécu avec lui.

« Cet homme qui a paru à beaucoup de person- « nes trop rude et trop sévère, que l'on a regardé « comme un ours et un loup, ne l'a jamais été par « les sentimens. Personne, mieux que les enfans, ne « peut reconnaître ces loups et ces ours. Les enfans « ont, pour cette connaissance, un instinct qui, une « fois perdu dans le monde, ne peut se recouvrer ni « par les tâtonnemens, ni par les essais, ni par au- « cun artifice. Jahn fut aimé de ses élèves sans ex- « ception, car il était juste, sévère, chaste et so- « bre (1). Personne n'a mené une vie plus pure et plus « allemande; il a eu faim et soif pour le bien. Est- « il sans foi et sans amour l'homme qui, comme « Jahn, a, par son courage et sa patience, main- « tenu pendant plusieurs années et sans secours son « établissement de gymnastique; lui qui, gêné par « la nécessité et la misère, a travaillé jour et nuit « pour gagner son pain, tandis que chaque semaine « il employait des journées entières à perfectionner « son entreprise qu'il regardait comme une bonne « œuvre, et qui en est une? ..... Ses plus cruels en-

(1) On a reproché à Jahn ses emportemens. Il s'irritait promptement et devenait aussitôt doux et amical comme un enfant. Il disait : « Je ne puis me mettre en colère contre mes « amis que quand je leur vois faire des sottises. »

« nemis le louent bien d'avoir étendu autour de lui « l'atmosphère d'une jeunesse chaste et sévère » (Arndt, Esprit du temps, 4.e part., p. 386.)

« *Le nommé Jahn*, ainsi que le désigne le Moni- « teur, est une espèce de prophète des temps anti- « ques; son œil est ouvert pour tout ce qui est na- « tional; il parle par figures comme les hommes « des temps anciens. Poussant le siècle et poussé par « lui, il est l'organe de ce qui s'y manifeste. L'o- « pinion devient forte lorsqu'elle trouve des organes, « et lorsque ces organes sont le produit des événe- « mens. Telle fut l'époque de la réformation.

« Ces hommes ont l'esprit ouvert pour tout ce qui « se développe chez le peuple, pour tout ce qui est « *national* et que Buchholz nomme *social*. On le re- « connait d'abord dans la langue, qui est une œuvre « de la société, qui est enrichie par les prophètes, « par les sages et les poètes. Comme Luther, Jahn « put introduire des mots nouveaux et des idées nou- « velles qui ont été agréées par la nation, car les pro- « phètes, les sages et les poètes représentent toujours « le caractère de leur nation. Il est au contraire tou- « jours impossible au *Philistin* (voy. la note XVII) « d'introduire un mot ou une idée, parce qu'il ne « représente que lui seul. L'attachement de la jeu- « nesse pour ce prophète était le résultat de l'ins- « tinct. En 1815, Jahn, déjà chauve par suite de ma- « ladies nerveuses, et portant une grande barbe pen- « dant la guerre, harangua ses jeunes compatriotes « rassemblés à Paris. En 1817, il fit ses célèbres le- « çons sur la nationalité, et la salle étoit toujours « remplie. Il voulait à la même époque entrepren-

« dre un voyage dans les principales villes de l'Al-
« lemagne, pour y faire des leçons; mais ses recher-
« ches sur la gymnastique rendaient sa présence né-
« cessaire à Berlin. (Benzenberg.)

« Pendant le cours de plusieurs siècles, une por-
« tion de la vie fut comme séquestrée. Il paraissoit
« qu'on devait seulement abuser du corps pour le
« jeu, et qu'on ne pouvait en faire un plus noble
« usage. Alors en Allemagne, Bazedon et Salzmann
« principalement, conseillèrent d'exercer le corps
« des enfans. Vieth et Guthsmuths s'emparèrent de
« cette idée et travaillèrent en paroles et en actions.
« Ils n'introduisirent pas les exercices du corps dans
« la vie civile; ces exercices végétaient dans des éta-
« blissemens particuliers d'éducation; en quelques
« lieux seulement, on institua des écoles publiques
« pour ces exercices qui furent adoptés dans le Da-
« nemarck pour les écoles de marine. Ils étaient tou-
« jours renfermés dans un cercle étroit, et n'avaient
« aucune influence sur l'ensemble de l'éducation.
« On les considéra comme une jolie expérience pé-
« dagogique, pour entretenir la santé et dévelop-
« per la force et l'adresse; mais on ne songeait pas
« à en faire une partie essentielle de la vie, car
« Pestalozzi n'avait pas encore paru. Lorsque Jahn
« s'empara de la gymnastique, il ne voulut pas par-
« tir du point où l'avaient élevée les philantropes qui
« s'en étaient occupés; il voulut la rétablir dans ses
« anciens droits, la transplanter dans la vie et lui
« faire produire de nouveaux fruits. Il ne s'attacha
« à aucune école, à aucune doctrine, mais à la vie
« elle-même. Par le moyen des exercices du corps

« il voulait non-seulement prolonger l'existence, pré-
« venir les maladies, procurer à la jeunesse quel-
« ques jouissances pendant le temps de l'école, mais
« encore conserver à la vie de la jeunesse, toute
« sa fraîcheur, la rendre joyeuse et complète, et
« diriger toutes ses forces vers la patrie; il voulait
« que dans sa nation la vie fût librement développée
« sous toutes les faces. Les spéculations mercan-
« tiles, une philosophie vague, de nouvelles théo-
« ries sur l'éducation et les états, la manie des mé-
« thodes, ne le dirigèrent pas dans ses recherches
« et ses entreprises, mais bien *l'aspect d'une vie dé-*
« *labrée*. La bataille de Jena qui amena de si grands
« événemens, agit profondément sur l'âme de Jahn.
« Redonner une véritable force au peuple par la
« constitution, réconcilier les sociétés allemandes
« divisées par de petites haines, faire rentrer les
« sciences et les arts dans la pratique de la vie, ré-
« former l'éducation et les écoles; toutes ces pen-
« sées étaient dans sa tête et dans son cœur. Il fal-
« lait, comme chez lui, que le savoir fût réuni au
« sentiment et à la volonté pour se pénétrer de
« tous ces objets. Il ne pouvait s'exprimer, comme
« il le dit lui-même, que par de grands et profonds
« soupirs. Ce que le siècle avait développé en lui,
« le domina. Il erra dans les petites choses, et l'élé-
« vation de son ame le fit planer sur les détails. »
(Harnisch. La Gymnastique considérée sous tous ses rapports. Breslau, 1819.)

Dieu seul peut savoir si Jahn sera encore une fois rappelé dans l'arène, ou si sa carrière publique est terminée. Puissent, dans la position où il se trouve,

ses propres paroles lui apporter quelques consolations et raffermir son courage! « On doit souhai-
« ter à l'homme assez de malheurs, pour qu'il ap-
« prenne à combattre victorieusement, assez d'ad-
« versités pour qu'il les supporte avec une force
« magnanime, et assez de douleurs pour qu'il ap-
« prenne à se connaître tout entier.....

« Un homme doit toujours résister à la corruption;
« oui, même jusqu'à l'exténuation; et si le jour du
« malheur l'atteint enfin sur le sentier des héros,
« qu'il ne tombe point par une chute rapide, mais
« qu'il soit abattu en faisant bonne contenance. »

EXPOSITION.

« Vérité, justice, je vous jure fidélité « pour toujours ! en vain le monde nous « leurre, ou nous menace avec ses illu- « sions et son éclat; quelques redoutables « que soient le danger et la détresse, « le mépris et une mort ignominieuse, « le pire est d'être déloyal. »

(Voss.)

Les feuilles suivantes, comme on le voit ici, ne sont que le sommaire d'un travail de nombreuses années. J'espérais par ce travail manifester l'esprit allemand qui m'anime, et la volonté d'être actif pour le bien de ma patrie. Le tout était distribué en trois parties : les deux premières, où je devais considérer mon sujet sous le rapport de l'histoire et de la science, ainsi que les pièces justificatives, comme livre de document, étaient seules destinées au public; mais les conséquences de ces recherches, les vérités prouvées par induction, devaient être un silencieux sacrifice offert à ma patrie.

J'ai cherché à suivre le torrent des événe-

mens dès la première source connue jusqu'aux derniers canaux, afin de recueillir dans l'histoire les renseignemens les plus étendus. Considérant les états et les peuples dans leur existence et leur vie, dans leur état de santé et de maladie, dans leur naissance et leur mort, je m'étais efforcé de rassembler tous les moyens les mieux éprouvés dans la science de leur éducation et de leur salut. Ces faits de la science des états et des peuples, présentés et ordonnés avec choix, je voulais les livrer aux autorités compétentes, mais jamais à l'impression. La manie de briller est incompatible avec le génie du bien, dont elle paralyse les efforts lorsqu'elle prend trop d'empire. Doit-on seulement rouvrir une plaie, lorsqu'on veut sa guérison, et ne peut-on l'obtenir autrement? Dans l'état de maladie, comme dans celui de bien-être, l'œuvre du médecin est le rétablissement et la conservation de la santé; mais toujours la discrétion est un devoir pour lui. La publicité peut être poussée trop loin, elle peut dégénérer en délit, en crime et même en attaque ouverte contre la patrie. *Fait dépit à son visage, qui se coupe le nez.* Le précepte renfermé dans cet ancien proverbe doit être présent à la mémoire de celui qui veut écrire sur l'histoire actuelle de sa patrie et sur les affaires de l'état.

Je n'ai jamais encore aperçu dans l'état prus-

sien l'existence d'une science du gouvernement en rapport avec l'humanité; mais j'ai reconnu qu'il était susceptible de s'améliorer, et même d'approcher de la perfection. Il est à mes yeux comme le noyeau de l'Allemagne démembrée, comme le plus jeune rejeton croissant avec vigueur sur cette antique racine de l'empire, qu'avait flétri le temps, auquel rien ne résiste. Il paraît s'élever comme un survivant et un remplaçant de la vieille souche principale. Le salut d'un peuple ne peut venir que de lui-même (1). Où doit donc briller maintenant l'étoile du salut de l'Allemagne?

L'AUTRICHE est un trop grand mélange de peuples divers. *Là*, comme le dit Ramler, *on prie en sept langues pour la prospérité du maître.* Les Allemands, d'après Rohrer (2), comptaient, dans cet état, seulement 6,300,000 âmes avant la paix de Presbourg, à peu près un quart de la population totale. Jamais les Autrichiens ne réussiront à germaniser leurs frères d'état, quoique les Allemands-Autrichiens forment une masse imposante, et quoique leur maison souveraine, bercée tantôt par le bonheur, tantôt

(1) « Qu'entend-on par un peuple fait pour être libre? je « répondrai simplement : c'est celui qui veut l'être. »
(M.me DE STAEL.)

(2) Essai sur les habitans allemands de la monarchie autrichienne. Vienne, 1804.

besoins du temps, le rajeunissement de l'antique empire d'Allemagne, et, dans l'empire, je prévoyais un grand peuple qui, par la grande voie de l'humanité, arriverait à l'immortalité dans l'histoire du monde.

Je suis né sur la rive droite de l'Elbe, dans une province de la vieille Prusse, où, avant la guerre de trente ans, mes aïeux chassés de Bohême pour cause de religion, trouvèrent une nouvelle patrie. Là, avec l'amour maternel, je suçai l'amour pour mon pays. Le désespoir n'a jamais refroidi cet amour; dans mon enfance, il a réveillé mon existence endormie; dans ma jeunesse, il a donné l'essor à mon esprit, et m'enflamme encore au milieu des désastres. Si la Germanie, d'accord avec elle-même, développe un jour comme république allemande sa prodigieuse force, elle peut être la fondatrice de l'éternelle paix en Europe, et l'ange sauveur de l'humanité! Elle doit à sa position et à son peuple cet avantage qu'elle conserve toujours, même dans sa nouvelle situation.

J'avais composé deux ouvrages : les *Méditations pour les Allemands* (V. VIII. 4. S.) et la *Nationalité*. Tous les deux ont été perdus dans de malheureuses guerres. Quant au dernier, après la paix de Tilsit, j'ai cherché à rétablir de mémoire une espèce d'aperçu qui le représente imparfaitement; cet aperçu est comme la char-

pente, non de l'ouvrage même, mais de son échafaudage. Au moment de la mort l'esprit s'envole d'abord, mais le squelette résiste plus long-temps à la destruction.

Ce sont les débris sauvés d'un naufrage, les débris d'un bien unique. L'enchaînement des idées est interrompu. Je donne ce ressouvenir comme l'esquisse d'un dessin, comme une ébauche grossière et informe. Telle est la langue particulière aux cris du sentiment, tantôt jaillissant comme une fontaine, tantôt calme comme une eau sans mouvement. Voit-on marcher à pas mesurés un voyageur qui pense à ce qu'il a oublié en route ?

J'aurais laissé s'effacer le souvenir de la peine perdue, je n'aurais pas fouillé de nouveau dans les décombres des incendies; mais maintenant on étaie et on réédifie partout l'économie des états et des peuples. Les états qui existent encore reprennent en sous-œuvre de nouveaux fondemens, et ceux qui seront abattus ou paresseux seront forcés de l'entreprendre. Des peuples peuvent être anéantis en apparence, leurs liens extérieurs peuvent être rompus; mais on peut demander si le corps seul des peuples est détruit, et si leur âme reste immortelle. Si la réponse est consolante, ne doit-on pas la faire connaître à une génération qui est dans le doute? Il y a pour l'homme un état mitoyen où l'on cesse de craindre

à force de craintes, et d'espérer à force d'espoir. Par une oisiveté forcée, par une attente muette des événemens, on s'engourdit dans une profonde léthargie. La vie est vide et se consume dans une existence stérile. Alors des rêves effrayans troublent le sommeil et obscurcissent l'état de veille. L'homme a le pressentiment d'un état pire, aussi bien que celui d'être mieux un jour. Il sera bon alors que dans cette extrême nécessité des peuples, quelqu'un se hasarde dans le pays des ombres, dans le domaine de l'histoire, qu'il y cherche une issue, un dénoûment, et dans ses sentences prophétiques écoute l'avenir.

Ma vocation pour cette entreprise vient de mon éducation et de mon expérience. Dès ma première jeunesse, mon père fit naître dans mon cœur un sentiment indestructible du juste et de l'injuste, source de mon bien-être moral et de mes malheurs physiques. Déjà dans les jeux de mon enfance, je me dévouai toujours pour le parti opprimé. Dans ma jeunesse, je défendis tout ce qui me paraissait juste, et la liberté légale, et l'indépendance des citoyens académiques. L'histoire a été la première compagne de ma jeunesse; elle est restée mon amie et ma directrice pendant ma vie. J'ai appris à lire dans la Bible de Luther; Puffendorf a été mon second livre; ce n'est que dans un âge plus avancé que j'ai lu des contes.

Lorsque mon père me faisait sauter sur ses genoux, je ne connaissais encore que les grandes choses de l'antiquité et les vaillans hommes de notre nation. Dans un âge plus mûr, j'ai pendant plusieurs années parcouru l'Allemagne pour mon instruction et mon plaisir. Je connais ses principales capitales, ses villes commerçantes et manufacturières; je connais les cultivateurs, les usuriers, les débauchés, les piqueurs et les corvéables; je connais dix universités et les manières de leurs savans et de leurs disciples. J'ai habité dans des états dont l'existence a été longue; j'ai vécu sous plusieurs princes allemands, et sous le dernier empereur.

« Si j'étais libre de choisir, je ne choisirais « aucun autre pays pour patrie. »

Mon espérance pour l'Allemagne et pour tout ce qui est allemand vit encore; ma confiance dans la cause de l'humanité ne chancèle pas : car je vois toujours l'ordre éternel des choses, agir d'une manière immuable. Je veux faire connaître librement, sans altération et sans mystères, *les trois saintes manifestations de l'humanité : nature*, *raison*, *histoire* ....

Il est très nécessaire de publier franchement de pareilles opinions, de s'élever, par des discours, des leçons et des écrits, contre l'art d'interprétation des sages politiques modernes; contre la foi erronnée des âmes à petit

courage, et contre les jugemens d'une ignorance ivre d'orgueil..... Comme beaucoup d'autres, j'ai profondément ressenti les malheurs de la patrie. L'orage de la guerre de 1806 me surprit au milieu de mes travaux; soudain mon esprit vola de l'auditoire dans les camps, et je quittai la plume pour prendre l'épée. Partout, malgré mes désirs, j'arrivai trop tard et mes longues courses furent inutiles et vaines. Des amis et des bienfaiteurs m'apparurent alors comme des anges protecteurs. Qu'ils reçoivent tous mes tendres remercîmens, si une éternelle reconnaissance peut payer l'amour. Je supportai la guerre et je survécus à la paix. Un généreux bienfaiteur, un brave Allemand, m'offrit un asyle hospitalier; ainsi, pour ma personne, je me ressentis peu des désastres de ma patrie. Dans ce hâvre de repos, j'étais en sûreté contre les événemens. Mais être spectateur oisif dans l'horreur de la destruction, me causa un véritable anéantissement moral. Il n'y eut que l'activité qui put calmer les impérieux désirs du cœur; l'occupation seule bannit le noir fantôme dont l'esprit est alors tourmenté. Semblable au naufragé qui sur l'île du salut travaille à une nouvelle embarcation, j'ai recommencé par cet ouvrage. L'incertitude sur le sort de ce livre et de son auteur, m'a dissuadé d'insérer un nom respectable dans la dédicace (1). *Nos devan-*

ciers ont suspendu un étendard et un signe de victoire dans des lieux saints et consacrés : une victoire sur le dégoût de la vie et le découragement, n'est-ce pas aussi un triomphe ? un travail fait de nouveau, n'est-ce pas un précieux butin ?

Je n'aurais pas livré mes faibles essais à l'impression, mais quelques hommes d'état, amis de la patrie, ont honoré le manuscrit de leur approbation, et l'ont cru digne d'être publié. Leurs noms sont gravés dans mon cœur, ma plume n'ajouterait rien à leur gloire. Celui qui me connaît devinera facilement mon livre; celui qui le lira et l'entendra me connaîtra aussi. Ce livre est comme un précis de ma vie.

J'ai voulu rendre faciles de plus amples recherches sur ce qui manque à cet ouvrage comme complément et développement, c'est pourquoi j'ai renvoyé aux passages des auteurs et cité les différens ouvrages. Voici, par exemple, l'indication de quelques moyens pour rechercher comment depuis quelques siècles on avait le pressentiment des nationalités et de la science de la nationalité :

« *Joh Bodini* (*gest.* 1596) *methodus ad facilem his-*
« *toriarum cognitionem* 1566. (*cap. V. De recto his-*
« *toriarum judicio*) dit dans le commencement : *Sta-*
« *tuendum nobis est in universum, quæ qualisque sit*
« *omnium aut maxime illustrium populorum natura,*

« *ut historiarum veritatem justis ponderibus exami-*
« *nare, ac de rebus singulis rectius judicare pessimus.*
« *Atque id paulo aliter faciendum nobis est quam Dio-*
« *dorus Volaterranus, Cœlius, Sabellicus, Boëmus;*
« *qui de populorum variis legibus, religionibus sacri-*
« *ficiis, epulis, institutis levissime scripserunt.* Et il
« termine par les mots suivans : *Si quis igitur collec-*
« *tis rerum memorabilium locis ad ea trajectiones*
« *maximas accomodavit, et regiones affici, aut respu-*
« *blicas mutari perspexerit, tum* scientiam de mori-
« bus et natura populorum *efficit pleniorum tum*
« *etiam de omni genere historiarum, multo verius ac*
« *melius judicabit.*

« *Christoph. Besold. De natura populorum et de*
« *ling. ortu. Tubing.* 1632.

« *Neuhusii theatrum ingenii humani. Amst.* 1633.

« *Scipio Claramontius de conjectandis cujusque mo-*
« *ribus. Helusst.* 1654. *l. II. cap.* 6.

« *Joh. Barclai* (auteur de *l'Argenis, gest. Rom.*
« 1621) *icon animorum* (1614). *Frankf.* 1668.

« *Alexandri Sardi Ferrariensis, de moribus ac ri-*
« *tibus gentium. Venetiis ex officina stellæ Jordani*
« *Zilleti* 1557. (Très utile pour la connaissance des
« nationalités de l'antiquité; bon recueil de matériaux,
« quoique grossièrement travaillé, et que tout y soit
« pêle-mêle.) »

Je ne puis supporter les enfans qui, devenus plus que leurs pères, rougissent de leur naissance. De même je ne puis estimer les écrivains qui, avec une importance mystérieuse, ne veulent pas faire connaître ce qu'ils ont appris des autres.

Celui qui passe comme un voyageur ne peut

tracer des tables indestructibles ; faire un nœud à des rameaux, élever une palissade, graver une marque indicative sur un arbre de lisière : tout cela peut faciliter le voyageur qui vient après. J'ai fait attention à quelques chemins difficiles ou détournés ; j'ai indiqué quelques-unes des routes sur lesquelles des peuples se sont fait remarquer par leur grandeur ou leur durée. Pour épuiser tout ce que comprend le mot *nationalité*, il faudrait une vie aussi longue que celle des patriarches. Pour trouver la vérité, il faut déchiffrer l'écriture secrète de la nature, et s'enfoncer dans le tourbillon des prévisions, des réflexions et des méditations; il faut parcourir la terre, peuple par peuple, et avec un œil capable d'embrasser l'ordonnance du monde, en contempler l'histoire comme sur une seule page ; il faut enfin rendre aux morts un souffle de vie, et la parole à de muets témoins.

Les hommes qui mettent la main à l'œuvre doivent être en état d'apprécier ce que le penseur isolé a conclu, ce que l'artiste a exécuté, ce que le savant a publié dans les ouvrages de tous les temps. De tels hommes seulement sont compétens pour décider si la chose trouvée par le raisonnement, inventée, apprise, si tout ce qui est bon comme modèle, convient aussi dans la pratique; car malheureusement le penseur, le savant et l'artiste sont dans leur isolement trop

souvent étrangers au monde, et les hommes de société, au milieu du tourbillon qui les entraîne, sont au contraire trop profondément engagés dans le labyrinthe du monde (1).

Ecrit à Laux près Lenzen, le 14 octobre 1808.

(1) Il faut en toute chose mettre la main à la pâte.

INTRODUCTION

A LA SCIENCE

DE LA NATIONALITÉ.

« Les coursiers du jour montent et des-
« cendent régulièrement depuis des milliers
« d'années; nuit et jour les étoiles nous ac-
« compagnent fidèlement. Le chœur des
« saisons tourne avec nous dans le cercle de
« l'éternité; sur la tête glacée de l'Etna,
« l'effrayante vapeur des flammes repose
« comme une couronne grisâtre; l'Océan
« nous entoure de sa ceinture, l'atmosphère
« nous enveloppe de sa voûte; des fleuves
« écumeux se précipitent dans la mer : tou-
« jours égale à elle-même, toujours infati-
« gable, la sainte nature opère, conserve et
« produit. » (HAGEMEISTER.)

Les premiers récits de l'histoire ne contiennent que la simple indication de l'existence des peuples, et toutes les notions, toutes les traditions des temps antérieurs à l'histoire sont incohérens et semblables aux faits isolés d'un arbre généalogique. Depuis la première époque historique dont nous ayons conservé des souvenirs, jusqu'à celle des temps modernes, nous voyons que les

peuples ont toujours conduit et décidé les événemens. En eux l'histoire est écrite et démontrée; ils sont les monumens vivans de l'histoire. Lorsqu'on a commencé à l'écrire, le monde connu était déjà comme un théâtre où les peuples s'étaient distribué les rôles d'un grand spectacle; aussi les plus anciens documens ne nous parlent point d'un peuple unique, d'un peuple modèle ou primitif (11).

L'histoire est déjà vieille de quelques mille ans, et si l'on excepte l'Afrique, on peut dire qu'il n'y a que quelques peuples insignifians, que l'Européen, animé de l'esprit des découvertes ne soit parvenu à connaître. Cette connaissance des terres et des peuples s'est élevée au rang des sciences; on peut maintenant essayer les premiers coups de pinceau d'un tableau de l'humanité. Veut-on seulement étudier les peuples comme on étudie les minéraux et les plantes? alors ce que nous en connaissons est suffisant pour les caser au-dessus et à côté les uns des autres. Aux yeux de celui qui n'aperçoit dans l'espèce humaine, que le genre animal le plus étendu et le plus distingué de notre terre, les peuples ne sont pas plus importans que des troupes de bêtes sauvages, destinées au plaisir de la chasse. Quant à ceux qui voient différemment, on doit leur adresser ces questions: Qu'est-ce qu'un peuple? La foule d'hommes

rassemblés sur une grande étendue de terre, le nombre d'habitans d'un état gigantesque ou d'une ville, la réunion de ceux qui ont une origine commune et parlent la même langue, sont-ce là des circonstances suffisantes pour constituer un peuple ? L'esprit de recherches s'appliquera à trouver des réponses à ces questions : Qu'est-ce qui fait qu'une population devient un peuple ? Qu'est-ce que la totalité de l'existence d'un peuple ? Quels sont les instrumens de sa vie ? Quels en sont les ressorts ? Comment une âme commune agit-elle dans le peuple, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur ? L'ami des hommes cherchera la solution de cette grande énigme : Comment d'hommes isolés résulte une nation, et comment de l'ensemble des nations se compose l'humanité ?

Depuis long-temps nous avons fait des progrès dans l'observation historique des peuples, du moins pour ce qui tient à la science elle-même, car pour l'exprimer nous avons été en retard. Ce qui est écrit ici pour le public allemand a toujours existé; il lui manquait seulement des termes techniques appropriés. Depuis long-temps on a remarqué dans chaque nation une chose qui est inexprimable; on a observé que même dans les plus grandes calamités, et au milieu des fureurs révolutionnaires, cette chose innommée opère toujours, fait sentir son

influence, et pousse de nouvelles racines, soit dans le bien, soit dans le mal. Oui, la maxime :

Naturam expellas furca, tamen usque recurret.

ne s'applique pas seulement à une manière d'être individuelle, mais aussi à la totalité d'une nation. L'anatomie comparée démontre, dans chaque nation, une invariable conformité du crâne; l'histoire comparée des nations indique des particularités corporelles, spirituelles et morales, inhérentes à l'ensemble de la vie des peuples. De tels caractères historiques, classés d'après les démarcations des nations du monde, formeraient une science, une psychologie empirique des peuples. On connaîtrait une vérité de plus; mais il n'y aurait point encore de dénomination.

Lorsque des sciences sont lentement édifiées, il s'accumule à la fin un matériel de connaissances, entre lesquelles il n'y a plus qu'à choisir; souvent l'érudition aura fouillé inutilement et sans résultats immédiats. Celui qui, de beaucoup d'individualités essaie de composer un tout homogène, peut être regardé comme un bienfaiteur. La classification et un coup-d'œil vaste peuvent seuls conduire l'homme à la connaissance intime de ce qu'il sait, et le porter à faire usage de ce qu'il a. Là, où de nombreuses routes se rapprochent et s'entre-croisent, un investigateur doit s'imposer la tâche de tracer préalablement un sentier, quand même il ne serait pas

le plus droit. Il faut être soutenu par l'idée que l'on approche réellement du but, avant même que l'on soit convaincu qu'une aussi grande entreprise est exécutable. On ne doit pas être découragé parce que le premier qui va à la découverte est sujet à s'égarer; car il vaut mieux qu'un seul erre d'abord, que si tous se dirigeaient ensuite au hasard. Le but ne sera pas atteint de la même manière; la connaissance d'un chemin détourné n'est jamais sans utilité; plus tard les nouveaux instigateurs seront instruits par l'insuccès de leurs prédécesseurs, et non pas uniquement par leurs propres fautes.

La force qui rassemble des individualités, qui les réunit en groupe, et de ceux-ci forme un tout, qu'elle associe ensuite à de plus grands ensembles et qu'elle rattache enfin à l'ordonnance des mondes, jusqu'à ce que leur assemblage forme le grand tout : cette force d'unité dans les sociétés humaines les plus éminentes et les plus vastes, dans la nation, ne peut être nommée autrement que *nationalité*. C'est le germe commun de la nation; sa manière d'être habituelle (son essence inhérente), son mouvement et sa vie, sa force de reproduction, sa faculté de transmission. Alors la pensée et le sentiment, l'amour et la haine, le contentement et la tristesse, la patience et l'action, la privation et la jouissance, l'espoir et le désir, le pressen-

timent et la foi, ont un caractère national, et réagissent dans toutes les parties de la nation. Des liens innombrables, réunissent les hommes isolés en une communauté bien homogène, sans porter atteinte à la liberté et à l'indépendance des individus.

Il n'y avait dans notre langue, ni dans les langues à moi connues, aucun mot pour exprimer cette chose qui se modifie et qui est immuable, qui s'accroît lentement, mais qui dure long-temps, que l'on peut renverser, mais non anéantir, qui pénètre toute l'histoire des nations, qui tantôt est parfaitement, et tantôt incomplétement développée, qui se rencontre dans tous les degrés de civilisation, même dans celui où l'on approche de la perfection. A la vérité, on a cherché, dans ces derniers temps, à en exprimer quelques parties; mais malheureusement, pour se mettre à l'aise, on eut recours à la vieille ressource de l'étranger, auquel on emprunta pour être déchargé de ce travail : on balbutia dans une langue étrangère, afin de n'être pas responsable envers la langue maternelle de quelques expressions défectueuses (1). Des écrivains animés d'un bon esprit s'en tinrent néanmoins à ces bizarres dénominations qui les encouragèrent à poursuivre.

(1) National, nationalitæt, nationaleigenthümlichkeit, nationgemæss.

Ici, de *nation* (volk) est formé *nationalité* (volksthum); de celui-ci nous arrivons tout naturellement à *national* (volksthümlich), et ensuite à (volksthümlichkeit) (1). Par l'effet d'une funeste paresse, le mot du degré le plus essentiel manquait, et le mot qui en dérivait n'était pas tiré de la source primitive. Enfin, ces mots de contrebande n'étaient pas comme les termes techniques indigènes, rigoureusement déterminés, précis, courts et extensibles par leurs dérivés (III).

Chez nos ancêtres, l'idée et l'expression étaient une même chose. *Allemand* signifiait *national*. Il en est autrement chez nous, modernes Allemands. Notre *nationalité*, ou notre *génie allemand* se détruit toujours plus par notre propre faute. Nous devons au moins, par une dénomination, conserver le souvenir d'une image perdue. Celui qui veut mettre en évidence des observations historiques, exposer des pensées obscures à une vive lumière, rassembler en une seule unité le tourbillon d'innombrables individualités, et présenter le tout d'une manière intelligible; celui qui se propose ce noble but doit toujours compter sur les lecteurs qui ne sont pas entièrement morts pour ces grandes pensées : *nation*, *génie allemand et patrie*.

(1) Pour celui-ci, je n'ai point trouvé de mot correspondant.

Jusqu'à l'époque de nos derniers malheurs, *Allemand* était un nom honorable. *Un homme allemand*, *c'est parler en allemand*, *parole allemande*, *serrement de main allemand*, *loyauté allemande*, *persévérance allemande*..... Toutes ces locutions tiennent à notre *nationalité* qui est solide et inébranlable, quoiqu'elle ne brille pas d'un vif éclat extérieur. La force, l'honnêteté, la droiture, l'horreur des détours, l'équité, les sérieuses et bonnes pensées, étaient depuis quelques milliers d'années les ornemens de notre nationalité que nous transmettrons certainement à travers les orages du monde à la postérité la plus reculée.

Après deux mille ans d'erreur, il arrivera enfin un grand siècle, où nous, le peuple le plus riche de l'Europe en hommes, nous nous expliquerons pour le présent et l'avenir les questions suivantes : *Qu'est-ce qui appartient à un peuple? Qu'est-ce que nous étions autrefois? Qu'est-ce que nous sommes maintenant? Comment y sommes-nous arrivés? Ce que nous devrions être? Comment pourrons-nous l'être? et, si nous le devenons, comment nous y maintiendrons-nous?* Le Romain avait sa Rome éternelle ; il fut pour l'humanité un gouffre insatiable de peuples ; il fut un modèle en théorie et en pratique. Notre héritage à nous, c'est *le caractère allemand*, une nationalité digne de

l'espèce humaine, et telle que nos illustres bardes Kramer et Klopstock l'ont célébré dans leurs chants.

« Le peuple de Thuiskon ne parle d'aucun « peuple avec dédain; riche sans orgueil, il « respecte chaque nation, quoique par envie « on se taise sur son mérite.

« Jamais aucune autre nation n'a été aussi « loyale que toi envers l'étranger, ne le sois pas « trop. Il ne pense pas assez généreusement « pour voir combien ta faute est noble! Tes « mœurs sont innocentes et sages, tu es d'un « esprit sérieux et profond. Energie est ton cri, « résolution est ton glaive. Cependant tu le « transformeras volontiers en faucille, et pour « ton bonheur il n'est pas souillé du sang des « autres peuples. »

Peuple et nation, ce qu'il y avait de plus grand dans la Grèce et dans Rome est chez nous une injure. *Il s'est fait soldat*, se dit de misérables coureurs, qui, désertant d'un corps à un autre, veulent escroquer l'argent de l'engagement, et avec une paire de souliers servent sept potentats. *C'est franche nation*, expression de notre langue signifiant Bohémiens, canaille, vagabond, filou. Herder nous appelle avec raison *la nation qui n'est pas une nation*. Il fut un temps où nous souffrions moins de cet état de choses. Le vieillard décrépit se rappelle la force

de sa jeunesse ; mais nous, nous pouvons à peine nous ressouvenir *d'avoir été peuple*, et d'avoir été plus intimement *nationalisés* que nous ne le sommes maintenant. Comme peuple, nous n'avons jamais réparé les maux que nous a causés la malheureuse et ignominieuse paix de Westphalie. Elle fut malheureuse parce que l'union des Pays-Bas et la confédération des Pays-Hauts se séparèrent entièrement de nous. Le Rhin cessa d'être le fleuve protecteur de l'Allemagne ; car sa source et son embouchure sont situées dans des pays fortifiés par la nature, mais habités par des frères qui ne sont allemands qu'à demi. Elle fut ignominieuse, parce que des étrangers en dictèrent les conditions aux Allemands. Elle fut déshonorante, parce que nos propres alliés pillaient notre pays ; des Allemands guettaient et saisissaient comme une proie les lambeaux de provinces qu'on leur jetait. Pendant la grande guerre de l'Allemagne, il parut un livre intitulé : *Hippolitus à Lapide de ratione status in imperio nostro R. G.* 1640. Avec cette gravure prophétique : l'aigle d'Allemagne paraît dans l'état le plus avilissant ; une figure couronnée, portant un manteau parsemé de lis, lui a saisi l'aile droite d'un bras vigoureux, et lui arrache ses meilleures plumes ; un lion affamé lui enfonce ses griffes de l'autre côté ; un bourreau armé d'un glaive la menace par derrière, et semble

dire avec un ricanement barbare : *Ne résiste pas, tout est fait pour ton mieux.* Depuis la paix de Westphalie jusqu'à celle de Tilsitt, notre existence toute spirituelle s'est écoulée dans le secret et le silence ; notre vie ne s'est manifestée que par notre langue et notre littérature. Si ces voyages de l'âme et de la pensée, si ces échanges des productions de l'esprit cessent à cause de la misère générale, et parce qu'on sera dégoûté d'écrire (car les auteurs aiment aussi les éloges et les honneurs), alors, par quelques ouvrages seulement, nous ferons, au milieu des autres peuples, des apparitions fugitives, comme celles des spectres. Si nous sommes abîmés, nous, l'antique et respectable *peuple central et médiateur* de l'Europe, que l'histoire de nos souffrances et de notre cruelle mort instruise les peuples futurs sur les différentes routes de l'avenir. Et nous, spectateurs de cette misérable mort et de la dernière lutte de la nationalité, nous serons consolés, pourvu que nous comblions les derniers tombeaux, et que notre chute soit comme un sanglant sacrifice des martyrs de l'humanité.

Nous ne sommes pas encore perdus ! nous pouvons encore être sauvés ! mais seulement par nous-mêmes. Pour notre renaissance, nous n'avons besoin d'aucun secours du dehors, point de médicament étranger ; nos propres moyens suf-

fisent. C'est toujours des mœurs domestiques que sort la vraie, la durable et la légitime grandeur de la nation; c'est dans le bonheur de famille que vit l'amour de la patrie, et le grand autel de notre nationalité est érigé dans le temple de l'économie domestique; cette économie est la meilleure école préparatoire, et, considérée en grand, elle se nomme chez nous esprit allemand. Le riche et le pauvre, le puissant et le faible, l'ignorant et le savant, l'homme et la femme, le jeune homme et la jeune fille, l'enfant et le vieillard, tous peuvent vivre pour elle. On peut travailler à son amélioration, du haut du trône ou de la tribune, dans la chaire et dans l'auditoire, par des écrits et par des discours.

J'ai eu le désir de démontrer historiquement aux peuples, que l'*esprit allemand* est une des meilleures bases de l'humanité, et principalement de diriger l'attention sur toutes les autres nationalités. Nulle part, ici-bas, l'humanité ne se montre pure et abstractivement, toujours elle est représentée et comme écrasée par les différentes nationalités. Dans ces dernières se trouve le mérite particulier de chaque peuple, et la valeur de ses efforts pour la cause de l'humanité.

« ..... On va toujours en s'élevant, à partir « du Mongol jusqu'au philosophe grec, qui se « rattache au dernier séraphin. »

Les liens extérieurs des états ne constituent pas la nation; les hommes ne se laissent pas entasser comme des harengs dans des tonneaux, ni enfermer en troupeaux dans des parcs à peuples, comme les guerriers de Xerxès, que l'on comptait par bandes de dix mille. Le fait d'être ensemble ne constitue pas une véritable société. Le fait de vivre dans une parfaite intimité, l'habitude de liaisons calmes et amicales, la vive réciprocité de l'amour; voilà ce qui constitue la nation, et la maintient dans sa nationalité. Alors le feu de la jeunesse s'associe avec la force virile de l'âge mûr, et la riche expérience de la vieillesse. Tel est un peuple parfait, pénétré du sentiment de la puissance de sa propre nationalité, et qui, digne de l'humanité, jouit en lui-même d'une force de création, et réunit ainsi dans un cercle éternel ce qui crée et ce qui est créé.

L'homme est seulement l'usufruitier de la nature; il en est comme le manœuvre, et s'il veut être quelque chose de plus, il la gâte et la défigure. Cette mère commune dirige avec de tendres soins les plus importantes fonctions de la vie; la circulation du sang, le travail de la digestion et beaucoup d'autres. Où est l'homme assez puissant pour établir une seule fois cet ordre, comme il le fait pour sa montre? Il est encore moins possible de métamorphoser en un clin-d'œil des nations vieilles de dix siècles.

Par la connaissance des nationalités, on peut résoudre les questions et expliquer les énigmes difficiles que présente l'histoire isolée des états. Les preuves paraïssent ici accumulées en si grand nombre, tant d'exemples frappans se présentent en foule, qu'il est difficile de choisir les plus concluans.

1.° Pourquoi Nabuchodonosor, Alexandre, Attila, Gengis et Tamerlan, n'ont-ils fondé aucun empire durable, comme S. P. Q. R. ?

2.° Pourquoi, au milieu des révolutions de l'Orient, ne s'est-il élevé aucune nation de longue durée ? A-t-on vu là autre chose qu'un mélange de peuples, des gouvernemens, des préfectures, et qu'en est-il résulté, sinon la tyrannie et des calamités publiques ?

3.° Les détracteurs du *grand Frédéric*, les boute-feux..... (pour qui les états sont comme de vieilles dorures que l'on doit brûler), même la gueule béante du nouveau Léviathan, permettent qu'on le regarde comme un esprit supérieur. Pourquoi l'impulsion que sa vie active avait imprimée, ne s'est-elle pas maintenue ? Où est ici la faute capitale ? Quelque grand qu'il fût par lui-même, il ne se doutait pas de la puissance d'une nationalité. Il s'entendit parfaitement à organiser un état ; mais il n'y constitua point de peuple, parce qu'il en méconnut la nécessité. Il eût été bien autre s'il se fût élevé chez les An-

glais, et s'il se fût allié avec la fille d'un roi d'Angleterre. Une seule représentation de Garrick l'eût dégoûté de Voltaire, et un discours dans le parlement l'eût désenchanté du faux clinquant de Louis (1). Un état sans peuple n'est rien, c'est une machine sans force motrice; un peuple sans état n'est rien, c'est une ombre aérienne sans corps; tels sont les Juifs errans et les Bohémiens vagabonds. Lorsque l'état et le peuple ne font qu'un, il en résulte un empire dont la force conservatrice est la nationalité.

4.° Dans les révoltes des peuples italiens contre Rome, pourquoi tant de désaccord jusqu'à l'époque de Silo Poppedius, cet immortel instigateur de soulèvemens populaires? Parce qu'aucun autre, avant ou après lui, ne songea à opposer au génie des Romains une *nationalité italienne*.

5.° Pourquoi Vercengétorix succomba-t-il avec ses concitoyens? Pourquoi Hermann se relevait-il toujours avec plus de gloire? Parce que ni Vercengétorix, ni le conseil de la confédération gauloise, ne dirigèrent les Eduens, les Séquaniens, les Arverniens; Hermann au contraire ne

(1) Il y a deux hommes très distincts dans Frédéric II, un Allemand par la nature, et un Français par l'éducation. Tout ce que l'Allemand a fait dans un royaume allemand y a laissé des traces durables; tout ce que le Français a tenté, n'a point germé d'une manière féconde.

(M.me DE STAEL.)

se renferma pas chez les Chérusques, mais il étendit son influence chez les Germains en général; ce qui fit développer une parfaite nationalité, et organisa la défense contre le débordement des troupes romaines (IV).

6.° Pourquoi le grand capitaine Bernhard de Weimar ne fut-il pas un chef des Allemands comme Sertorius fut un chef des Lusitaniens et des Celtibériens? Pourquoi le vaillant Mansfield, brave et toujours sous les armes jusqu'à la mort, ne s'éleva-t-il pas à la hauteur d'un Ziska? S'ils pensèrent, vécurent et moururent nationalement, ils n'entendirent rien à former la nationalité (V).

7.° Une nationalité ressuscitée et solidement établie a fait triompher Luther; avec elle, il a vaincu le pape et le papisme, et a fait célébrer à l'humanité un jour de triomphe.

8.° Moïse vit encore, parce qu'il éternisa son œuvre terrestre par une nationalité; Lycurgue, Solon, Numa, approprièrent leur esprit aux nationalités déjà formées.

9.° Mahomet voulait l'empire d'un seul, et malgré la confirmation qu'il prétendait recevoir du ciel, il dut rendre hommage à la puissance de la nationalité des Arabes. Elle lui fut utile pour parvenir à son but, qu'il n'aurait jamais atteint, s'il eût présenté ses visions aux habitans de la Terre-de-Feu, ou du Kamtchatka.

10.° Le fondateur du christianisme, dont le royaume n'était pas de ce monde, mais dont les possessions morales étaient dans l'esprit et la vérité, dût pourtant s'unir à une nationalité. Aussi le christianisme primitif n'a jamais pu par lui-même se maintenir constamment dans toute sa pureté; toujours dans les différentes nationalités, il s'est manifesté, tantôt pur et tantôt altéré.

11.° Pourquoi la puissance de Charlemagne s'est-elle éclipsée avec lui? Sismondi y répond très bien dans son histoire des républiques italiennes du moyen âge. Pourquoi notre grand Henri semble-t-il vivre encore parmi nous? Parce qu'il ne plaça pas l'état au-dessus du peuple, mais le peuple dans l'état; ce qui en tout temps a fait développer la nationalité (VI).

12.° Pourquoi presque toutes les guerres sont-elles seulement des massacres d'hommes sans résultat durable? Pourquoi tant de fêtes inutiles en l'honneur des états ou des puissans de la terre? Pourquoi un pouvoir immense et absolu qui ne s'appuie que sur lui-même, n'est-il souvent que vanité?

13.° Qu'est-ce qui fait de l'Angleterre et de la France les premières puissances du monde? C'est leur nationalité toujours renaissante au milieu du cours des révolutions.

14.° Quelle est la nationalité la plus parfaite, et qui se rapproche le plus de l'humanité? C'est

celle qui admet en soi la sainte idée de l'humanité, et qui en petit, mais sous tous les rapports la représente emblématiquement. Elle fut telle chez les deux plus nobles peuples de l'humanité, chez les anciens Grecs, comme nation, et chez les Allemands, comme citoyens du monde!

15.° Quelles sont les nationalités les plus opposées à l'humanité? Celles qui ne reconnaissent le genre humain que dans les facultés de parler, de juger, d'agir, et de créer des institutions qui ne nous donnent de l'invisible et éternel ensemble de l'humanité, d'autre idée que celle que nous autres Allemands avons de la race des chiens, des ânes, des brebis et des pourceaux, et ne se la représentent pas dans une unité plus relevée (VII).

16.° Quels peuples ont été prématurés, stationnaires, contrefaits, ou n'ont jamais atteint un parfait accroissement? Ce sont les peuples qui, animés d'une rage destructive, haïssent toute nationalité dont l'humanité est la base, ont voulu et veulent la comprimer, la renverser et la refondre!

17.° Voltaire a dit avec raison, que dans l'histoire de cette Europe moderne qui a succédé à l'empire de Rome, on ne trouve que sottise; parce que ces nouveaux peuples, comme s'ils eussent été possédés du démon, abandonnaient traîtreusement leurs nationalités, et regardaient comme un peuple-modèle celui dont les insti-

tions étaient précisément les plus opposées à l'humanité. Ils ressemblaient à ces animaux dormeurs qui abhorrent la lumière, ils abandonnaient le soleil commun, pour couvrir leur horizon d'une nuit artificielle, et, guidés par la lueur incertaine d'une lanterne sourde, ils marchaient alors à une dépravation à la fois particulière et générale.

La science de la nationalité fait connaître ces vérités. Elle nous enseigne également qu'on ne doit pas prétendre manier les peuples comme de la pâte ou de la cire.

Il y a sans doute un art de créer les nations, mais cet art ne doit pas être hasardeux, ni ressembler à celui des escamoteurs. Il faut opérer cette création d'une manière insensible, y travailler avec persévérance et avec amour, sans perdre de vue le but que nous présente la bienfaisante nature. Mais vouloir l'accomplir dans un moment est un outrage fait à l'humanité. La marche éternelle du monde venge de semblables violences; tous ces essais prématurés qui n'acquièrent jamais un parfait développement, ne conduisent qu'à cette consomption qui est la suite d'un raffinement exagéré. Prétendre développer une nationalité par de tels moyens est toujours impossible.

Il est difficile d'apprendre l'art sacré de faire le bonheur du monde, il est encore plus difficile

de le mettre en pratique. Mais aussi n'est-ce pas se procurer une volupté digne de la vertu et remplir la tâche d'un Dieu sur la terre, que d'y répandre des bénédictions comme un sauveur; et d'implanter parmi les peuples le germe de ces qualités qui constituent l'homme ? Le présomptueux qui veut arriver à l'immortalité prépare son désespoir, s'il prétend atteindre dans un moment une grandeur éternelle. Il serait bon que le résultat de chaque action fût déterminé à l'avance, mais celui qui exécute, reconnaîtra qu'il serait peut-être plus facile de compter les mondes. Il doit d'abord interroger l'avenir dans l'impérissable loi de la morale, et le passé dans l'histoire du monde. Sur cette terre, il y a toujours espace et matière pour chaque grande chose. Il y a encore des guerres sacrées à soutenir pour la cause de l'humanité; toute la terre est la Terre-Sainte, que la justice, le bonheur et la vertu ont encore à conquérir. On doit encore humaniser des hordes antropophages, détruire des idolâtries sanguinaires, et faire cesser la traite et la mutilation des hommes. Il reste encore à briser les entraves dans lesquelles la jeunesse et la beauté sont emprisonnées, à rompre les chaînes de l'opinion, sous lesquelles depuis près de mille ans le genre humain gémit dans une profonde léthargie.

La nationalité est la vraie mesure de la gran-

deur des peuples, et la juste balance pour peser leurs mérites. Son existence suppose celle de l'état, mais l'existence de l'état ne suppose pas celle de la nationalité. L'état est le piédestal du peuple, l'extérieure et solide enceinte de la nationalité. Autant il y a de noix creuses, autant il y a d'états vides et de peuples sans nationalité. Conquérir est facile, maintenir la conquête est difficile. Un être méchant peut, avec l'aide de mille autres, renverser toute une forêt en un clin-d'œil; tandis que la vie d'un homme avec les secours de la plus grande puissance, ne peut suffire à réparer les dommages d'une fantaisie insolente et mal dirigée.

En différens temps, des peuples ont été anéantis, mais personne n'a eu le pouvoir de les rappeler à la vie par un seul ordre de sa bouche. Un chêne de dix siècles n'a pas végété dans une serre chaude, mais en plein air.

Parmi les animaux, les métis ne jouissent pas de la faculté de se reproduire; de même les peuples bâtards n'ont point une force de vie qui leur soit propre et nationale. On peut enter un bourgeon précieux sur un tronc sauvage; l'histoire en fournit des exemples. Si la greffe toujours réitérée est nuisible dans une école d'arbres, elle convient encore moins dans l'éducation des peuples. Qui oserait s'opposer à la force éternelle et primordiale de toute chose? Dans le pays

des Maures, il y a un roi qui chaque matin, avec la lance du pouvoir, trace au soleil, comme sa tâche quotidienne, la route qu'il doit parcourir dans le ciel! Dans le *Pensez à moi* (1), le rouge de feu et le bleu céleste, charment par une gracieuse harmonie; qu'on les mélange ou que l'on broie ensemble d'autres belles couleurs, il en résultera souvent une couleur sale et insignifiante. Celui qui s'efforce de rassembler en un seul troupeau, les principeaux peuples de la terre, court la chance de régner bientôt sur le plus méprisable rebut du genre humain. Constantin a tenté cette grande expérience, et Rome et la Grèce en ont montré le résultat. « Pour peupler sa nouvelle résidence, il ra-
« massa des Asiatiques, des Thraces, des Grecs
« et des Romains. Il en résulta un caractère
« national, dans lequel la mollesse asiatique, la
« ruse et la vanité grecque, la barbarie Thrace
« et la présomption romaine se trouvèrent amal-
« gamées de la manière la plus extraordinaire. »

Le proverbe espagnol : *Ne te fies à un mulet ni à un mulâtre*, est très juste. Le proverbe allemand : *Ni chair, ni poisson* (2), est un avertissement expressif. Le peuple le plus

(1) *Ne m'oubliez pas* (Miosotis scorpioïdes ou oreille de souris). Jolie petite fleur que les Allemands aiment beaucoup. (Tr.)

(2) Il correspond au nôtre : *Ni chien ni loup.*

homogène est le meilleur, le plus mélangé est le moins solidement uni. Il n'y a jamais eu de peuples composés comme les bandes d'assassins des Jomsburger, des Flibustiers et des Paulistes (1). La plus nombreuse confrairie, maintenue par un lien unique, mais restreinte chez un seul peuple, n'a jamais amené d'aussi funestes résultats, qu'une association que des chefs inconnus dirigeraient dans tous les états et chez toutes les nations. Le jour de l'établissement de la monarchie universelle sera le dernier moment de l'humanité.

La connaissance des peuples nous fournit à ce sujet des exemples frappans. Dans l'Afrique, les Arabes les plus rapprochés des Nègres, sont la honte de leur nation. Là, comme on le voit dans les Mille et une nuits, l'ennemi de l'humanité a aussi son type, et le Mogreby est le plus cruel qu'ait enfanté l'imagination de Schaherazade. Le Calabrois est le héros des bandits italiens, les Barbets aux frontières de l'ancienne France et les Miquelets dans les Pyrénées, guettent le butin et les passans comme des animaux de proie dans leurs repaires. Le Liégeois et le pays des Vallons depuis Tilli jusqu'à Ameil, sont des pays mal famés. Les Goralles, sur les monts Karpathes, forment un peuple de loups

(1) Corsaires de Saint-Paul, en Brésil.

sauvages et de contrebandiers. Chez les Suédois, les Schones sont suspects; l'habitant des vallées les regarde seulement comme des frères de différens lits; à Copenhague, le Suédois qui est de leur caste, est décrié comme voleur et receleur. A Constantinople, les Turcs et les Grecs modernes sont ce qu'il y a de pire; en Asie, le Turc est déjà meilleur, quoiqu'il y soit encore un exécrable voleur. Là où le Grec moderne est sans mélange, *il est digne de ses illustres ancêtres*. Quel peuple généreux que le Caffre proprement dit! Quel bon et innocent caractère que celui du Hottentot! et, au contraire, quelles mœurs diaboliques chez les peuples bâtards et les Boschismans! Les états unis et libres du nord de l'Amérique seront long-temps malades à cause du mélange des peuples; la Hongrie ne s'en rétablira jamais. Si la Russie ne concentre pas sa force, et que s'étendant à l'est, elle organise plusieurs peuples sous la nationalité russe, ainsi que le voulait son nouveau créateur, elle est menacée des mêmes dangers que les grands empires d'Orient.

Aucun oiseau ne construit son nid comme un autre; ancun architecte ne construit une maison convenable pour tous les climats; le vêtement du Samoïède ne vaudrait rien pour l'habitant de la Guinée; on ne trouvera aucun végétal ni aucun animal qui prospère également bien partout. A

la vérité l'homme habite tous les pays qui s'étendent d'un pôle à l'autre, mais dans chacun il offre des différences faciles à saisir. Celui qui aura assez réchauffé le Spitzberg pour un Taïtien, arrosé le Sahara pour un Egyptien, rafraichi le pays des Maures pour un Jonien et transformer le sommet aride des montagnes en jardins délicieux; celui-là seulement pourra songer à formé un peuple qui puisse servir de modèle à tous les autres peuples (VIII). Sécurité et bonheur, foi et amour, sont des choses qu'on ne peut pas préparer comme des mets. Personne ne peut faire cesser comme par un coup de foudre, l'assoupissement physique et encore moins l'assoupissement moral. Le premier père des hommes est mort, la première génération est passée, le premier peuple n'est plus. Un type également applicable à tous les peuples et à chacun d'eux en particulier n'a pas été donné, ne peut et ne doit pas l'être. C'est pourquoi chaque nationalité qui se détruit, est un malheur pour l'humanité, une perte pour l'histoire, une lacune irréparable. Ce qu'il y a de noble et de grand dans l'humanité, ne peut se manifester chez une nation que dans son ensemble et dans toutes les portions de son existence, de même qu'il n'y a pas une seule physionomie, il n'y a pas une seule manière de penser et d'agir. Chaque homme ne doit pas copier son caractère sur celui des au-

tres, mais s'en former un qui lui soit propre, et, en se créant lui-même, s'élever au-dessus de ce qui lui a été donné. Les hommes, soit amis, soit ennemis, estiment celui qui a du caractère, et méprisent l'homme nul qui en est dépourvu. Il en est des peuples comme des individus; ceux-ci ont des heures de faiblesses, ceux-là des époques de langueurs. Les Gaulois renversèrent Rome, et la ville éternelle marchanda la paix avec des voleurs. L'Angleterre fut autrefois une province du petit Danemarck. Pendant un siècle Moskow a été sujette et tributaire de hordes sauvages, et les Polonais disposaient de son trône à leur volonté. Les cavaliers hongrois débordèrent à travers les Alpes allemandes et les troupes ottomanes ont deux fois assiégé Vienne. A Stockolm le sang des patriotes suédois coula sous la hache danoise. Dans le siècle suivant (sans intervention étrangère), le glaive vengeur des Suédois effaça le Danemarck du rang des états. Il fut un temps où le sultan arabe, sur le trône de Bagdad, étendit sa domination depuis les frontières de l'Inde jusqu'aux Pyrénées, et après 700 ans de combats, les Goths-Espagnols délivrèrent leur péninsule. L'orgueilleuse ville des temps modernes, Paris, fut une fois soumise à un roi d'Angleterre.

Les flots bouillonnent autour du rocher, la tempête assaille les sommets des Alpes, la terre

tremble, mais existe toujours. La nécessité ne plie pas le caractère jusqu'à le rompre, il se relève de ses souffrances avec des forces nouvelles; semblable aux fleurs languissantes auxquelles un bain de rosée donne un nouvel éclat. La nationalité est pour une nation, ce qu'est dans le tumulte ordinaire de la vie un noble caractère pour un homme accompli. La nationalité est pour un peuple comme l'offrande consacrée d'un esprit protecteur, elle est pour lui un inébranlable rempart, et constitue ses seules limites naturelles. La nature a établi ces distinctions de peuples d'après la disposition naturelle des lieux; ces distinctions se rétablissent avec le temps; elles ont des dénominations dans les langues; l'écriture en conserve le souvenir, elles sont éternisées dans le cœur et l'esprit. Tous les jours le soleil s'élève et s'abaisse; les volcans, les vents brûlans, les tempêtes et les tremblemens de terre sont périodiques; parmi les peuples, les orages se calment aussi et cessent de lancer des éclairs.

Là où toute la force réside seulement dans la nationalité, et où toute prospérité est concentrée en elle, il ne peut y avoir que des victoires sans résultat, comme dans Tyr, Carthage, Numance, Jérusalem et Rhodes; ou bien le vainqueur perd dans la paix les fruits de sa victoire, et se confond enfin avec le peuple vaincu; tel fut le sort de tous les conquérans de la Chine.

Chez les premiers, c'est l'intérêt qui n'est point satisfait; chez les autres, c'est l'orgueil national qui est en souffrance. On n'éteint pas le feu en y jetant des matières combustibles, on ne s'éloigne pas du péché par l'occurrence de s'y livrer sans cesse. La vertu est un combat continuel, et de cette éternelle guerre peut seulement naître l'éternelle paix.

L'homme le plus puissant ne possède que la durée d'une vie humaine; les grands esprits d'un siècle sentent et pensent, agissent et prévoient pour des siècles. Par la nationalité, les générations se succèdent sans aucune interruption, l'homme qui meurt est à l'instant remplacé par l'homme qui le suit. Un créateur est grand sans doute, mais sans le conservateur de ses œuvres, quelle importance auraient-elles? Cette prolongation de la vie dans la postérité s'effectuera par les plus jeunes de la nation. Après dix siècles, le genre humain étendra encore les fils qui ont été d'abord attachés par les grands génies, par les législateurs des peuples, les fondateurs des langues et les instituteurs des religions. Un Tamerlan seul, dont l'œuvre journalière était la destruction, un Tamerlan qui portait trois globes sur ses armoiries et ses enseignes, pouvait seul ne vouloir sur toute la terre qu'un seul peuple, une seule langue, une seule religion.

DE LA

NATIONALITÉ ALLEMANDE.

LIVRE PREMIER.

DIVISION NATURELLE DES TERRITOIRES.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.
(Hor. Sat. liv. I. sat. 1.)

§ I.er *Observations générales.*

Les subdivisions ordinaires des états allemands ne représentent pas l'unité d'un tout complexe; elles sont faites d'après les titres honorifiques des possesseurs, seulement les *et cætera* ne se trouvent pas sur la carte. Elles sont de quelque utilité pour les scrutateurs de l'antiquité; elles rappellent les conquêtes successives et les rapiècemens difficiles qui en furent le résultat.

Cette agglomération incohérente de provinces dépourvues d'influence réciproque, n'a aucun véritable lien; sa connexion fortuite et souvent interrompue, réside seulement dans la personne du prince, qui peut être ainsi en même temps, majeur dans une partie de ses états et mineur dans l'autre.

La coexistence de provinces isolées n'est point l'accroissement simultané des différentes parties d'un corps; elle ressemble plutôt à une agrégation pierreuse. Tel est l'aspect d'un habit rapiècé avec de vieux lambeaux, il est sans utilité, sans solidité et sans beauté. De toutes ces parties, ajoutées à différentes époques, il résulte un corps débile, qui écrase par sa masse, mais dont l'action est moins parfaite que celle d'un automate, dont un ressort intérieur dirige les mouvemens apparens.

Sans une division rigoureuse et naturelle du territoire, il est très difficile d'instituer une bonne constitution civile, et la chose est tout-à-fait impossible dans les grands états. Un puissant monarque, un grand génie, placé sur le trône, peut faire des merveilles; mais s'il n'y a rien de créé avant lui, il ne peut rien organiser, il ne peut pas gouverner là où tout est vide et désert. Un individu peut améliorer, suppléer aux défectuosités, corriger les imperfections; mais dans un état monstrueux et difforme, cet esprit qui

devait s'élever au-dessus des autres, se trouve comme séquestré et paralysé. Lorsqu'après des soins prolongés et couronnés du plus brillant succès, un souverain habile et profond législateur, paye son tribut à cette vie mortelle; alors le cœur commun cesse de battre; cette âme qui agissait en tout et partout s'est échappée. Quoiqu'une montre soit le chef-d'œuvre d'un grand artiste, et quoiqu'elle marche très long-temps, elle s'arrêtera pourtant si l'on cesse de la monter (1).

Lorsqu'un état est formé de pièces et de morceaux, le gouvernement y sera un monument d'erreur, les différentes juridictions s'entre-croiseront, et l'œuvre entière marchera gauchement. L'amour de l'habitude et une légitimité mal entendue, maintiennent de malheureux démembremens produits par l'aveugle hasard, et ces défectueuses divisions de provinces enfantent de mesquines affections locales, qui s'opposent à tout véritable esprit public. Elles ne résultent pas de dispositions naturelles; tandis que si les différentes parties sont distinguées par des frontières naturelles, plus ou moins étendues, si elles

(1) Ni la force, ni l'ascendant d'un homme supérieur, ne sont des puissances à qui appartiennent la durée; et nul état social ne peut être permanent, s'il n'a ses racines et ses causes dans la société même, dans les rapports physiques et moraux dont elle est formée. (GUIZOT.)

sont rattachées à l'ensemble d'après leurs besoins naturels, il en résultera, tant pour les localités particulières que pour l'ensemble de la nation, un véritable bien-être dont l'esprit public sera le protecteur. Dans le cas contraire, certaines parties consomment tout, épuisent tout, et, à la manière des sangsues, vivent aux dépens des autres portions de l'état.

Des lacérations faites sans aucun plan arrêté, sans qu'un véritable sentiment du gouvernement les dirige, n'offriront jamais les avantages que présentent des divisions rigoureuses. Elles ne peuvent plaire qu'aux petits esprits et aux génies étroits, qui, semblables à des plantes grimpantes, tiennent abaissées les meilleures productions de la patrie, et étouffent toute grandeur nationale. L'homme, et l'Allemand surtout, aiment les formes, et ne peut faire assez de lois : on doit donc en promulguer de raisonnables et faites avec goût; autrement le débile vulgaire tombe dans l'enfance, et ne trouve en elles que de dangereuses idoles. L'Allemand est le peuple le plus législateur! Tout est examiné dans les nombreux droits de villages, de villes et de provinces. Combien n'y a-t-il pas de constitutions achevées dans les villes, dans les états électifs et principautés héréditaires de l'empire? Tout en affectant du dédain, de nouveaux Aristote, de nouveaux Montesquieu, de nouveaux Machiavel

pourraient aller puiser dans cette école négligée de l'existence commune. Les puérilités de l'école, le cérémonial des corps de métier, le code des étudians, les coutumes des petites villes, renferment d'excellens matériaux qui ont été inaperçus jusqu'ici (1).

Par des lacérations inconsidérées, par l'oubli des forces de l'unité, *le chancre des états*, on peut le dire; dévore les empires et les royaumes; cette puérile manie du *compatriotisme* étouffe l'amour de la patrie à sa naissance et bouleverse le sol dans lequel la nationalité doit pousser de profondes racines. C'est la vieille fable de la rebellion des membres contre l'estomac (2).

Un état composé de toutes sortes de pays imparfaitement unis, jouit tout au plus de la vie d'un polype, où chaque partie peut être divisée sans dommage et sans commotion pour le tout. Un état doit être un corps dont les provinces sont les membres. Il ne doit lui en manquer aucun, autrement il est semblable à un être estropié; il ne doit pas en avoir de surnuméraires, autrement il ressemble à un cachectique atteint de tumeurs et d'excroissances. Il y a des fron-

(1) Les Intérêts des Hommes et des Citoyens, dans les constitutions des communautés. Konigsberg, 1803.

(2) Garve, Essais sur les différens sujets de morale, 2.e part. p. 127. (Sur la prédilection que les habitans de chaque province d'un grand état ont pour leur province.)

tières naturelles. Un coup-d'œil sur la carte de notre portion du globe suffit pour en reconnaître la majeure partie, surtout à l'aide de la description de la terre par Gatterer (1).

Toutes les guerres sont vaines, toutes les conquêtes inutiles, lorsqu'elles s'opposent aux véritables divisions des peuples. L'équilibre n'est point une chose illusoire, et sans lui point de régime stable dans un état. Il viendra un temps où tous les guis des états disparaîtront. Arndt dit énergiquement que *le Portugal est un chancre sur l'Espagne;* plus loin pour la Prusse (en parlant des états du N. O. de l'Allemagne) il s'irrite des tentatives d'arrondissement; il entend dans la Poméranie suédoise les plaintes de toutes les provinces de l'Oder : *Notre grand fleuve est un géant dont le bras le plus fort est paralysé.*

Les monstrueux empires qui, avec la voracité d'un serpent gigantesque, ont englouti des pays et des peuples, succombent sous le poids de leurs hétérogènes parties constituantes, et si le puissant destin les visite, ils s'évanouissent semblables à des météores (2).

(1) E. M. Arndt, l'Europe et la Germanie. (Quelques mots, dans cet ouvrage, sont relatifs à cet objet.)

(2) Heeren, Idées sur la politique et les relations des principaux peuples de l'ancien monde. 1.re part. p. 177 (sur les Satrapes Persans.)

§ II. *Division des peuples et des états.*

L'Europe est une partie du globe trop vieille pour qu'on y fasse encore la guerre, du moins elle devrait l'être. La nature y a placé d'impérissables frontières et des bornes éternelles. Les Alpes et autres montagnes élevées, les mers intérieures et l'Océan y indiquent aux peuples leurs points de contact. Ils doivent être dégagés de toute influence extérieure, indépendans les uns des autres; ils doivent comme des républiques libres vivre nationalement, se constituer citoyens du monde, et se rendre dignes de l'humanité.

Que l'on jette un coup-d'œil sur une carte exacte des montagnes et des eaux de l'Europe, que l'on excepte la Russie comme portion de terre en steppes, et l'on reconnaîtra alors en Europe les neuf pays suivans:

1.° La péninsule pyrénéenne;
2.° Le pays à l'ouest des Alpes;
3.° Le pays au sud des Alpes;
4.° Le pays au nord des Alpes;
5.° Le pays des Carpathes;
6.° Le pays du Danube;
7.° La Grèce;
8.° La Scandinavie;
9.° La Bretagne.

« Il résulte pour le système des états euro-
« péens plusieurs modifications heureuses et im-
« portantes de ce qu'un des principaux de ces
« états est insulaire, et peut maintenir son rang
« au milieu des principales puissances par ses di-
« mensions et l'emploi de ses ressources. Quelque
« grande que soit l'analogie entre la civilisation,
« la religion et la langue des différens peuples
« civilisés de l'Europe, la position insulaire im-
« prime à ces états un caractère particulier qui
« est indélébile. Par de solides frontières la
« nature sépare un tel pays de tous les autres;
« il en résulte inévitablement qu'il se manifeste
« chez ses habitans un sentiment d'indépen-
« dance et la conscience d'une existence propre,
« qui doivent être utiles, non-seulement à cette
« nation, mais encore aux autres peuples,
« comme un exemple qui leur est offert. L'his-
« toire de l'Europe démontre que ces nobles
« sentimens ont pris naissance dans cette partie
« du monde. L'existence de cette qualité puis-
« sante donne aux états auxquels elle est inhé-
« rente, une telle solidité qu'aucune révolution
« politique ne peut les briser complètement.
« Un tel état peut par sa situation être entière-
« ment exempt ou facilement délivré de toute
« révolulion (1). »

(1) Heeren, petits Ecrits historiques, I. p. 258. (Essai sur les intérêts continentaux de la Bretagne.)

Les autres pays que nous avons désignés sont situés, relativement à la mer, d'une manière convenable pour les peuples qui les habitent. *La mer est l'élément sur lequel l'homme se donne les ailes que la nature lui a refusées* (Heinse). Un grand peuple éloigné des mers doit étouffer, parce qu'il n'est pas libre de sortir et de rentrer à volonté. Un tel état, enclavé et sans côtes, ne peut pas développer ses forces. Dût-il soutenir des guerres à outrance, ce peuple doit avoir en vue d'établir ses relations avec les autres peuples, ainsi que l'immortel Pierre l'a fait pour la Russie.

De longues guerres ont été entreprises pour l'établissement ou le maintien d'une ridicule balance européenne. La postérité verra encore des guerres et des divisions de peuples ; mais ce seront de saintes guerres. Heureusement il n'y a que deux points en Europe, où la nature ait faiblement indiqué les limites des peuples : entre le pays des Carpathes et la Bulgarie, entre le pays à l'ouest et au nord des Alpes. Il est incontestable ici que les anciennes frontières, peu à peu déplacées, ne soient les meilleures et les plus naturelles, c'est-à-dire (*comme le grand Carnot le décide aussi*) le versant qui s'étend depuis le Jura jusqu'à la mer, et d'où sortent les fleuves adjacens au Rhin.

§ III. *Dénomination des divisions.*

Notre langue, riche en mots, n'éprouve ici aucune disette d'expressions qui nous oblige à emprunter des termes techniques de l'autre côté du Rhin. Avec province, marche, cercle, commune, on peut suffire aux subdivisions du plus grand état de l'Allemagne. On nomme les provinces d'après les régions, d'après la pente (en supérieure, inférieure, moyenne) et d'après les fleuves. Les marches tirent leur nom des eaux, des fleuves, des montagnes ou des principales productions de la nature. On conserve ce qui est ancien et peut rester sans préjudice. Après une bonne réparation une vieille maison dure souvent plus qu'une nouvelle qui a été bâtie précipitamment. Il maudit son propre ouvrage avant que de l'avoir achevé, celui qui ne peut édifier qu'avec des décombres, et qui commence par démolir afin d'avoir des matériaux. Les vieilles dénominations de grandes ou petites contrées ne doivent pas être abolies avec violence. De vieux noms sont un respectable legs de nos ancêtres, et avertissent la postérité qu'il dépend d'elle de s'immortaliser aussi. L'égoïste qui débaptise toujours, se débaptise lui-même; celui qui ne souhaite pas aux autres une longue mémoire, aura seulement pendant sa vie une

étoile dans le ciel; mais à sa mort elle cessera de briller.

§ IV. *Exemple d'une application relative à la Prusse.*

Par la paix de Tilsitt la Prusse a perdu la Westphalie, la Basse-Saxe, la Thuringe et la Franconie. Il lui est resté :

A. — *La province de Prusse.* — Tout le pays à l'est de la Vistule. Konigsberg, ville provinciale; Elbing et Memel, villes principales.

B. — *La Poméranie.* — Entre la Vistule, la Warthe et l'Oder. Il a fallu désigner ici une nouvelle ville provinciale; on dut choisir Colberg.

C. — *La Silésie.* — Telle qu'elle est. Breslau, ville provinciale; Brieg et Glogau, villes principales.

D. — *La vieille Province.* — Elle comprend toutes les possessions entre l'Elbe et l'Oder, où est la division des bras du Peene et le reste de la nouvelle Marche. Berlin, ville provinciale; Brandebourg, Stettin, Francfort, Burg, Anklam et Prenzlow, villes principales.

Le cercle tire son nom d'une ville qui est alors appelée ville de cercle. Les villes qui ont au-dessus de 5000 âmes et n'appartiennent pas encore aux villes du premier rang, aux villes principales, forment un cercle à elles seules.

LIVRE II.

ADMINISTRATION INTÉRIEURE DE L'ÉTAT.

L'ordre seul tient enchaîné le tourbillon du monde ; tel est le sage plan de Jupiter, et les dieux même sont soumis aux éternelles lois du ciel ! Cette terre se briserait dans son orbite si le plus petit atome s'écartait de son ornière ! L'homme doit réprimer ses passions déréglées; l'instinct guide la bête sauvage et le ver qui rampe dans la poussière. (G. A. SALCHOW.)

§ I.er *Gouvernement.*

GOUVERNEMENT de l'état, de la province, de la marche, du cercle et de la commune.

A. — *Gouvernement de l'état.* — *Le roi* (prince), *le lieutenant du royaume* (premier ministre), *le grand chancelier* (ministre de l'intérieur), *le trésorier de l'état* (ministre des finances), et autres. En outre, des conseillers privés nommés par le roi. Le conseil d'état sera composé des princes majeurs, des gouverneurs de provinces, de quelques administrateurs de

marches, et de quelques hommes choisis parmi le peuple.

B. — *Gouvernement des provinces.* Il sera composé du gouverneur de la province et des conseillers de province pour l'agriculture, les manufactures, le commerce, les monumens, la police, la salubrité, l'éducation publique, les mines, les forêts, etc., etc.; enfin de conseillers pour toutes les sphères d'activité des différentes chambres et colléges. Avec la meilleure volonté, les meilleurs hommes ne peuvent tout voir, et dans un gouvernement bien organisé l'inspection la plus scrupuleuse est nécessaire. Ainsi chaque gouvernement de province doit avoir un conseil qui serait formé de l'élite des habitans. Il ne sera pas composé avec partialité, mais il le sera indistinctement de propriétaires, de manufacturiers, de négocians et de savans. Les gouverneurs doivent toujours être présens dans leurs provinces, et, seulement tous les six mois, passer une quinzaine de jours dans la capitale pour assister à un grand conseil d'état. Ils ne doivent pas, comme autrefois, habiter dans la capitale, et seulement par occasion passer rapidement dans leurs provinces. L'esprit des hommes est en général disposé à cette organisation qui est plus naturelle. Il existe sur ce sujet un grand nombre de proverbes : or les proverbes renferment l'expérience de siècles nombreux, et

l'instruction des âges futurs : *Quand le chat n'est pas à la maison, les rats dansent sur la table et sur les bancs.* — *L'œil du maître engraisse le bétail* (1). Beaucoup de choses brillent de loin, qui ne valent rien lorsqu'on les examine de près ; les gouvernemens ne sont pas ordinairement à leur place, et ils ne peuvent ainsi que *couvrir le puits quand l'enfant est noyé.* La plainte proverbiale des Russes : *Dieu habite haut et l'empereur loin*, s'applique aussi à tout état dont le gouvernement ne réagit pas par sa présence dans tous les sens et dans toutes les parties. Les nerfs se distribuent jusqu'aux extrémités du corps ; la sève monte jusqu'au sommet des arbres, et redescend jusque dans les racines. Dans l'Orient, le gouvernement se laisse apercevoir seulement de temps en temps à découvert. Semblable aux bateleurs qui veulent faire les importans, il se montre sur un éléphant, ou manifeste son existence par des ordres émanés de la capitale. L'homme du peuple qui voit dans le même moment rendre et abroger des lois, lance ses traits mordans contre chacune d'elles ; il voit au bas *L. S.* (2), qu'il explique par *laisse passer.* Comme les autorités subalternes ne peuvent ni observer ni maintenir les

(1) Il n'est pour voir que l'œil du maître.
(2) *Loco sigilli.*

lois et ordonnances, ni contraindre à leur exécution, le paysan dit avec raison : C'est le pilier qui soutient la loi.

La loi doit être respectée par le citoyen; elle doit être pour lui comme un article de foi. Après les préceptes de la religion viennent les lois du gouvernement; mais, en les créant, les législateurs doivent être animés d'un esprit digne de l'humanité. L'obéissance est une vertu allemande, le sujet allemand obéit comme un enfant lorsque les supérieurs ont pour lui des soins paternels; lorsqu'ils ne dominent pas avec la rigueur d'un maître, mais qu'ils expliquent clairement et donnent la conviction que ce qu'ils veulent faire est bien intentionné; lorsqu'ils prouvent enfin que leurs mesures ont pour but, non un intérêt particulier, mais l'utilité générale (1)(x).

Entre la tête, les mains et les pieds, est placé le cœur; il ne doit pas battre comme une machine, mais l'honneur doit en être le mobile. Ce sentiment fertile en résultats doit être l'honneur civique dans l'état où le gouvernement regarde les gouvernés comme aptes à leurs propres affaires, et ne les tient pas sous une éternelle tutelle comme s'ils devaient être toujours mineurs.

(1) Ce que les magistrats ont à faire pour détruire la défiance que le peuple manifeste contre ses supérieurs, et pour lui démontrer que les efforts des uns ont seulement pour but la prospérité des autres. A Zerbst, chez Kramer, 1803.

En laissant trop long-temps à un enfant son instituteur, on peut trop l'éduquer et détruire en lui toute aptitude naturelle et toute spontanéité; de même on peut trop gouverner et hébêter les peuples. On apercevra ce funeste résultat dans les malheurs des révolutions, et lorsque le sort de la patrie sera mis en jeu. Dans les calamités publiques, comme les incendies, les inondations et autres désastres semblables, chacun est appelé à porter du secours; cependant il en est peu qui sentent ce devoir et se doutent même que ce soit une chose juste. Dans les temps où toutes les anciennes formes se brisent, où tout ce qui est nouveau domine d'une manière effrayante, où, à chaque instant, une institution nouvelle menace celle qui la précédait, l'homme doit suivre la voix de sa conscience et se confier à la cause de la justice; aussi la raison est-elle une manifestation du Très-Haut, et Dieu parle dans chaque conscience (1). Ce n'est pas assez d'être des héros de patience; mais malheureusement il en est ainsi. On peut par des ordres détruire l'indépendance de la volonté; mais on ne la rétablit pas en un instant. Peu de lois, mais sages et rigoureusement exécutées, voilà ce qu'il y a de plus propre à rendre les hommes meilleurs (2).

(1) La conscience des hommes est une révélation perpétuelle et leur raison un fait inaltérable. (M.me DE STAEL.)

(2) Il ne faut pas faire par les lois ce que l'on peut faire par les mœurs. (MONT.)

Des millions d'hommes savent par cœur les dix commandemens de Moïse, et rien de plus; avec cela ils vivent en paisibles citoyens, et meurent contens dans leur simplicité. Des millions d'hommes aussi ne connaissent ni les droits, ni les devoirs, et n'ont l'idée de la faute que par le châtiment qui est infligé.

A. — *Gouvernement de marche.* — Administrateur et conseillers de marche, parmi lesquels se trouvent le maître forestier, l'inspecteur des bâtimens, etc., etc. Il y a aussi des conseils spéciaux.

D. — *Gouvernement de cercle.* — Le président du cercle et les assesseurs, qui peuvent pourtant occuper d'autres emplois, tels que celui de médecin, etc., etc. Il y a aussi des conseillers spéciaux.

E. — *Gouvernement communal.* — Il est composé de tous les premiers bourgmestres et de tous les maires confirmés par l'état; les communes peuvent se choisir chaque année des conseillers et des échevins. Chaque sceau de ville doit avoir des créneaux avec les armes de la ville, et chaque sceau de village une charrue avec les armes de l'état. Dans la légende se trouve le nom de la commune. Les maires doivent avoir plusieurs signes distinctifs; tels qu'une charrue sur leurs boutons, un bâton particulier à leur charge, ou autres choses semblables. Ils

doivent avoir des adjoints pour les aider dans la gestion des affaires (1).

Ceux qui ont sur le public l'influence civile, morale et spirituelle la plus immédiate, comme les maires, les instituteurs et les prédicateurs, doivent être honorés dans tout état qui ne marche pas à sa perte par un lent suicide. La sentence favorite de Maximilien à l'égard du Tyrol, s'applique à la plus grande portion de chaque peuple : *Un grossier sarrau plein de plis, mais qui tient chaud.*

§ 2. *Organisation judiciaire.*

A. — *Le tribunal suprême de l'état.* — Dans certaines circonstances le roi doit y être présent. Conseillers du tribunal.

B. — *Tribunal de Province.* — Juges de province, conseillers du tribunal et assesseurs.

A. — *Tribunal de marche.* — Juges de marche, conseillers et assesseurs. Ici commençait l'instance des sujets immédiats. A chaque tribunal de marche doit être attachée une chambre d'instruction pour les délits criminels.

D. — *Tribunal de cercle.* Juges de cercle et assesseurs. Pour remplacer les tribunaux patri-

(1) G. J. Stein, Instruction pour les maires de village, etc. Landshut, chez Krüll, 1801.

monaux, domaniaux et autres tribunaux subalternes. Dans les lieux où ceux-ci sont encore en vigueur, il n'y a qu'un simulacre de justice; les lois se taisent, et le bon plaisir prononce les jugemens (1).

La faiblesse et les abus sont inséparables d'une semblable organisation. Il résulte de là que le citoyen regarde dans ces sortes d'administration tout juge comme un vénal palliateur d'injustices (2).

Les tribunaux inférieurs contribuent à dépraver le peuple. Des criminels peuvent long-temps continuer à commettre des délits, pourvu que, dès leur début, ils n'agissent pas avec trop de maladresse. *Il n'y a point de juges là où il n'y a point de plaignant;* et souvent en effet il n'y en a point (3).

C'est une croyance généralement répandue parmi le peuple de l'Allemagne, que les tribunaux inférieurs prêtent leur assistance aux voleurs, à peu près comme aux recruteurs, qui, parce qu'ils payent, sont autorisés dans leur honteux trafic. *Fiat justitia, et pereat mundus!* ce qui veut

(1) Aphorismes sur le droit des seigneuries patrimoniales de la Saxe électorale, pour la délivrer de l'organisation arbitraire des tribunaux. Leipzig, 1805.

(2) J. A. Weppen. Lettres d'un magistrat sur la marche de la justice dans les provinces. Gotha, 1800.

(3) Voy. Arnim, Fragmens sur les délits et les peines, 1803. Krause, Essai sur le défaut de procédé dans l'instruction criminelle. Osnabruck, 1804.

dire d'après Kant : *Que la justice règne dans le monde, et les fripons disparaîtront !* Les juges de cercle et les assesseurs doivent habiter dans la ville du cercle. Dans chaque ville de marche, il doit y avoir une prison convenable, des hommes armés attachés au tribunal, et une garde pour la surveillance des mendians; il doit y avoir aussi des avocats désignés (1).

§ III. *Simplification de la perception des impôts et des contributions.*

Filanghieri dit : « Il en est des impôts comme « des fardeaux. Un homme peut porter un « quintal sur ses épaules et succombe sous le « poids d'une livre placée sur son nez. Dans le « développement de ce seul principe consiste « toute la connaissance de la théorie embrouil- « lée des finances. »

Les accises, les régies, etc., concourent à dépraver les peuples. Que l'on écoute là-dessus l'expérimenté Seume « Dans un ardent élan de « patriotisme, je voulais écrire un ouvrage po- « litique sur les accises; mais le temps me man- « que. L'enthousiasme dont ce poème porte « l'empreinte aurait peut-être été trop grand « pour un examen froid et rigoureux. Il me

(1) Ramdohr, Organisation de l'ordre des avocats, dans les états monarchiques. Hannover, 1801.

« semble qu'il n'y a pas besoin de plus amples
« recherches, pour savoir que l'accise est l'éta-
« blissement le plus accablant pour l'état. Pour
« obvier aux besoins de l'état, il ne doit pas
« manquer de moyens pour obtenir un revenu
« plus pur et moins odieux. Ce mode d'organi-
« sation est réellement pour beaucoup d'indivi-
« dus une école de fourberie et de corruption ;
« car celui qui paye, aussi bien que celui qui
« perçoit, commettent nécessairement chaque
« jour quelque délit contre les réglemens. Les
« contribuables cherchent à se décharger de cet
« effroyable fardeau, et les receveurs s'indem-
« nisent par l'avantage du sordide bénéfice de
« leurs connivences; il en résulte un *commer-*
« *cium improbitatis* qui doit être préjudicia-
« ble au caractère du peuple. Il est contre toute
« humanité et toute popularité que les alimens
« et les boissons du commun des hommes sup-
« portent des impôts aussi forts que les autres
« objets. Un pauvre citoyen achète au marché
« une mesure de blé; le cultivateur qui l'ap-
« porte a déjà payé une accise, et l'acheteur
« doit encore payer une somme considérable
« avant qu'il puisse la conduire au moulin. Il
« en est de même pour les autres articles; et
« un curieux m'a assuré que dans la Saxe électo-
« rale une paire de semelles qui a satisfait à
« toutes les loix, doit être imposée onze fois

« avant que l'ouvrier puisse la coudre à l'empei-
« gne. La sentence latine : *Bonus lucri odor*
« *ex re qualibet*, s'applique parfaitement ici.
« D'après le calcul d'un homme dans les con-
« naissances duquel j'ai une entière confiance,
« le personnel des accises dans la Saxe coûte en-
« viron 40000 écus par mois sans compter le *ne-*
« *fas*. Je ne sais vraiment pas si tout est selon les
« lois, car les lois du pays sont nombreuses, et il
« n'existe aucun recueil pour l'instruction et la sé-
« curité des citoyens ; mais des personnes véridi-
« ques m'ont assuré qu'on ne doit rien cueillir
« d'un arbre fruitier dans les jardins des petites
« villes avant que l'inspecteur ne l'ait taxé et n'ait
« prélevé la dîme. Avant d'avoir acquitté le droit,
« aucun citoyen ne peut entrer aux portes un
« sac de pommes de terre cultivées dans son pe-
« tit champ : *Quæ, qualis, quanta !* Ce n'est
« point un mensonge, mais bien un fait très
« affligeant, qu'un villageois qui a élevé un pe-
« tit porc avec beaucoup de peine, ne puisse le
« tuer, parce qu'il ne peut solder le droit de
« tuerie. On confond presque toujours les accises
« avec les douanes, qui s'appliquent aux vins
« étrangers et autres articles de luxe ; tandis
« qu'il y a des droits sur les pois et les lentilles
« qui ont crû à vingt pas de la porte. En Russie,
« il n'y a des douanes qu'aux frontières ; et lors-
« qu'on y a une fois satisfait, on va librement

« depuis Polange jusqu'à Irkuzk. On ne connaît
« là aucun impôt sur les productions du pays
« qui servent à la nourriture des habitans ; mais
« en revanche ils sont très arriérés dans la civi-
« lisation.

« Le prince électoral de Saxe, l'un des hommes
« les plus humains et les plus équitables de l'Eu-
« rope, n'est sans doute pas instruit de toutes les
« vexations et de toutes les malversations qui se
« commettent. S'il les connaissait, son premier
« soin, si cet impôt est nécessaire, serait de le trans-
« former en un autre plus convenable. Il n'y a pas
« de doute qu'il ne fût très facile de le prélever
« avec l'impôt ordinaire, et de le confier aux mê-
« mes percepteurs. Par ce changement on épar-
« gnerait à l'état des sommes énormes, on em-
« pêcherait des vexations arbitraires, beaucoup
« de malversations, et l'on obtiendrait un béné-
« fice plus considérable. Sans chercher d'autres
« moyens, peut-être pourrait-on obtenir le né-
« cessaire par une légère augmentation sur l'im-
« pôt personnel, comme dans quelques villes de
« Prusse, ou bien par une contribution sur les
« capitaux d'après le livre des consens. Le der-
« nier mode serait tout-à-fait juste et convena-
« ble, si l'on pouvait seulement avoir une base
« plus sûre, car cette espèce de fortune est par
« sa nature très-variable (1) (XI). »

(1) Poésies de Seume (Remarques sur le poème satyrique des accises).

La manière de percevoir une contribution est elle-même un impôt; ce n'est pas ce que l'on donne, mais la manière dont on le donne qui fait le soulagement ou le fardeau (Luder, comparaison de la politique et de l'industrie nationale). Les méthodes spéciales de lever un impôt peuvent, comme un poison actif, détruire le peuple dans l'état, et par l'action de l'état lui-même (1).

Les émissaires français du grand roi portèrent atteinte au caractère loyal du Brandebourg sous le règne du grand électeur; mais de cette circonstance, comme de beaucoup d'autres, on tira les conséquences les plus outrées. Elles eussent eu sans doute de funestes effets si l'état lui-même n'avait cru à la loyauté de personne. La friponnerie était devenue parmi le peuple comme une seconde nature, et les peuples voisins commençaient à parler *de la ruse prussienne*. L'opinion générale sur la nation fut indécise; on avait seulement quelque confiance en sa valeur, on la présumait de cette discipline extérieure contre laquelle elle avait malheureusement elle-même échangé son ancien esprit guerrier. Après de grands malheurs l'état prussien devint semblable à cette statue où sont affichés à Rome tous les libelles contre l'état; mais les autres

(1) Klebe, Voyage dans les provinces du Rhin.

puissances, afin de paraître innocentes, se gardaient bien de s'appliquer la part qui leur revenait de ces satyres.

§ IV. *Etablissemens d'éducation.*

« Aussitôt que l'on commence à vivre, on « doit apprendre à se rendre digne de la vie; et « comme dès la naissance nous participons aux « droits des citoyens, nous devons commencer « à remplir nos devoirs au moment où nous « entrons dans le monde. Il y a des lois pour « l'âge mûr, il doit aussi y en avoir pour l'en- « fance, afin de lui apprendre comment on doit « obéir aux autres. De même que chaque hom- « me ne doit pas avoir sa raison seule pour ar- « bître de ses devoirs, de même aussi on ne doit « pas abandonner entièrement l'éducation aux « lumières et aux préjugés des parens; l'état « doit la surveiller encore plus que les pères. « D'après la marche ordinaire de la nature, la « mort ne permet souvent pas au père de jouir « des fruits de cette éducation; mais la patrie en « ressent tôt ou tard les effets; l'état reste, la « famille se détruit (1). »

Cependant il y a des hommes qui ont contesté

(1) De la cinquième partie de l'Encyclopédie d'après le magasin de Hambourg.

à l'état le droit de se mêler de l'éducation (1). Ils voulaient au moins beaucoup restreindre ce droit, disant que la société civile a seulement pour but d'assurer le droit naturel et la propriété de chacun, mais non d'établir une législation relative à la religion ou à l'éducation (2). On a recherché çà et là si l'état doit s'immiscer dans l'éducation, et en quelle manière (3).

Malheureusement les écrits *sur l'éducation au profit de l'état* étaient accueillis; mais les écrits *sur l'éducation des états eux-mêmes* étaient repoussés. Les sybarites ne pouvaient supporter les coqs dont le chant troublait leur léger sommeil, mais seulement les poules qui crétèlent, et surtout celles qui produisent des œufs sans germe. L'état ne doit

(1) Lettres physiocratiques de Mauvillon à Dohn. Braunschweig, 1780.

Mirabeau, sur l'éducation nationale. Berlin, 1789.

(2) Campe, Bases de la législation relativement à la religion publique et à l'éducation nationale; dans le journal de Holstein, févr. 1793. Il a paru un plan opposé dans le journal philosophique publié par Schmid et Snell.

(3) Journal de Braunschweig, 1788, 3.e 8.e 9.e parties, et 1790, 1.e partie.

Stéphanie, Plan de politique et d'éducation, Weissenfelds, 1797, et en outre Massow, dans les annales de Gedike de 1 jusqu'à 3.

Zacharie, sur l'éducation du genre humain par les états. Leipzig, 1802.

Voss, Recherches sur l'éducation pour l'état.

Zolluer, Idées sur l'éducation nationale. Berlin, 1804.

Krug, l'Etat et l'Ecole. Leipzig, 1810.

pas considérer l'éducation comme une propriété de la couronne adjugée au plus offrant, ni comme un travail accordé à celui qui demande le moins.

A. — *Ecoles communales et paroissiales.* — L'arbre croît de bas en haut, l'état s'élève à partir de ce qu'on appelle le peuple ou la multitude. Des arbres greffés ne se reproduisent pas greffés; mais il faut dans une école d'arbres recommencer la même opération. Chez le peuple ou le vulgaire, la force primordiale ne se dément jamais; ainsi chaque feu repose toujours sur son âtre. Le poli n'est pas de la civilisation, l'excès d'éducation ne produit que des pommes de Sodome, dont la forme est agréable, et dont l'intérieur ne renferme qu'une cendre qui vole dans les yeux (1).

(1) Goes, sur le manque de lumières chez le peuple. Fürth, 1803.

K. W. Turk, sur l'organisation qui convient aux établissemens d'éducation et aux écoles, comme le moyen le plus efficace pour arriver à une amélioration réelle des classes inférieures du peuple. Neustreliz, 1804.

Cludius, sur l'Education possible et utile des paysans de la basse Allemagne, etc., etc., démontrée par l'exemple du village de Grossen-Laffer, dans la principauté de Hildesheim. Magdebourd, chez Keil, 1804.

Hoogen, des Ecoles populaires; il n'en faut point d'ecclésiastiques, mais bien des institutions publiques fondées par l'état. Duisburg, 1805.

Franc et libre Examen des écoles de province, considérées comme affaires de l'état, chez Ernst, 1805.

Un bon maître d'école de village est un homme important. Dans un état qui en sera suffisamment pourvu, il faudra moins de régimens pendant la paix, moins d'établissemens de correction et de charité, moins de dépenses pour les tribunaux (1). « Faute d'un clou le fer d'un « cheval se perd, faute d'un fer on perd le che- « val, et faute d'un cheval le cavalier lui-même « est perdu, car l'ennemi l'atteint et le tue. » (B. Franklin, Almanach du bon-homme Richard, 1732). Luther a dit : « J'honore comme « mon premier maître celui qui m'a montré à « lire. »

B. — *Ecoles de cercle.* — On enseigne de plus ici *les premiers principes des mathématiques et du dessin.* « Le dessin est un art qui « peut être très important pour tous les hom- « mes, particulièrement en voyage. (Voyez X.) « Quelques traits imparfaits peuvent souvent « indiquer beaucoup plus de choses qu'une lon- « gue description. Sans une grande habileté dans « le dessin et sans beaucoup de peine, un « voyageur peut conserver l'image d'une foule « de monumens, de machines, de costumes, et « les faire connaître aux autres. Les mots se- « raient souvent insuffisans, et la plus exacte

(1) Combien de lois on rendrait inutiles, si l'on en faisait de bonnes sur l'éducation ! (Labaumelle.)

« description serait encore imparfaite. » (Locke, de l'éducation.) (1).

C.—*Ecoles de marche.*—Dans chaque marche il y a une seule école, excepté dans celles qui renferment de grandes villes, qui peuvent en avoir de particulières. Les enfans seront libres de ne pas fréquenter les écoles communales, paroissiales, ou celles de cercles, lorsque les parens entreprendront eux-mêmes l'éducation, ou entretiendront un instituteur; mais tous, indistinctement, doivent fréquenter les écoles de marche. Ceux qui peuvent devenir agriculteurs, marchands, artisans, marins, capitaines, professeurs, savans ou magistrats, doivent y passer au moins deux années. Pour les artisans qui veulent se perfectionner, l'école de marche est le meilleur établissement d'éducation. Toutes les sciences naturelles (l'histoire naturelle, la physiologie, la physique, la chimie), la technologie, les mathématiques, l'architecture, doivent y être enseignées, de même que leur application dans la pratique (2).

(1) Lachmann, sur la transformation en écoles civiles de beaucoup d'écoles improprement dites écoles latines. Berlin, 1800.

Natorp, Bases pour l'organisation des écoles publiques des villes. Duisbourg, 1804.

(2) Ortloff, Ecrit couronné sur les artisans et le moyen de les perfectionner. Erlangen, 1799.

Réflexions sur le perfectionnement des arts et métiers en

Les écoles de marche remplacent les écoles savantes, les lycées, les gymnases, les pédagogies, les académies, etc, etc. Ce que l'homme doit savoir comme homme et comme citoyen, tous les écoliers doivent l'apprendre en commun. Chaque écolier acquiert en particulier les connaissances préliminaires ou accessoires qui concernent la profession qu'il veut embrasser. Si le théologien apprend l'hébreu, le juriste étudie le langage du droit romain, le marchand s'exerce à la tenue des livres, etc., le forestier s'occupe des mathématiques et de la botanique spéciale des forêts, l'agriculteur étudie la méeanique et l'anatomie des animaux domestiques, etc., etc.

Ce plan qui rend l'instruction plus économique, l'étude de chaque profession plus scientifique et les lumières plus générales, est vraiment opposé à l'esprit du siècle qui tend à diviser et à tout particulariser. Celui qui, d'après la destination future des élèves, veut séparer les étudians les uns des autres, afin que chacun d'eux soit prématurément dirigé vers un but ha-

Allemagne, avec un plan pour l'établissement d'une école pour les ouvriers, artisans et fabricans. Nurnberg, 1803.

Würzer, sur l'utilité générale des connaissances chimiques. Marburg, 1805.

Bernouilli, Principes de physique élémentaire pour les études élémentaires de physique dans les écoles. Halle, 1807.

sardeux, et qu'il n'aura peut-être jamais l'occasion d'atteindre; celui qui se conduit ainsi oublie l'homme, il oublie aussi le citoyen. Il faut aujourd'hui des écoles de commerce, des écoles militaires, et Dieu sait quelles écoles! Quel en a été le résultat, et quel sera-t-il à l'avenir? Les écoliers se croiront des savans; apprentis et maîtres, doctes et savans, tous seront de grands sires. On apprendra en jouant, on jouera en apprenant. Un esprit fougueux, tranchant et destructeur, bouleverse tout, non point par la masse des découvertes qu'il fait, ou des vérités qu'il proclame, mais parce que sa tête est vide et son cœur glacé (1).

Depuis Basedow et Bahrdt (XII) n'a-t-on pas voulu avec un esprit superficiel et présomptueux, avec des systèmes bâtis sur les nuages, proscrire toute moralité, et se moquer de ce qu'il y a de plus saint? on a cru tout pouvoir, on a prétendu toujours mieux tout savoir. Le mépris des sciences fondamentales et le charlatanisme d'érudition ont déshonoré notre littérature. A-t-il manqué de banqueroutiers? A-t-il jamais paru autant d'inhabiles militaires de tout rang, que dans les jours de crise qui ont précédé l'agonie de l'antique empire d'Allemagne? Y a-t-il jamais eu autant de

(1) Additions à la philosophie et à l'histoire de la religion par Staudlin, 4 vol, 1798, p. 155.

corrupteurs de peuples et d'états, même parmi les serviteurs des états ?

De la dislocation et de la subdivision des établissemens d'éducation, il est résulté un mépris mutuel entre les hommes des différentes conditions. Depuis que les gens de guerre ne se forment plus à l'école des camps, mais dans des écoles militaires, ils appellent le reste des hommes, *gens sans honneur*, *gens qui ont peu d'honneur dans le corps*. Ils avancent sur leur *honneur et leur devoir*, des maximes contraires au sens commun. Les jeunes apprentis savans se moquent des artisans par le mot injurieux *knoten* (nœud). Le marchand est resté en arrière pour ce qui tient à la culture de l'esprit et à l'anoblissement du cœur; cependant, sans avoir le caractère mâle de l'homme et sans esprit allemand, il sait briller dans sa boutique : de là on lui a donné par opposition avec les autres professions, le sobriquet de *chevalier de l'aune*, *manivelle de boutique*. Toutes ses facultés sont dirigées vers le gain, comme le font les juifs dans leur trafic. Quel haut rang a atteint l'honnête profession de marchand allemand après la décadence de la Hanse-Teutonique (1) !

Luther, dans la partie du catéchisme qui traite

(1) Aphorismes de Platïner, 1.re part. ch. 743. 745. Kant, Antropologie.

de la conduite civile, ne reconnaît que l'ordre ecclésiastique, celui des gens de profession et l'ordre politique. Depuis ce temps il y a une foule innombrable de classes qui se sont élevées et entassées les unes au-dessus des autres. On devra bientôt écrire : *A Monsieur le domestique, à Mademoiselle la servante;* pour jouer au parfait le monde retourné, il manqué seulement *Monsieur l'apprenti-serviteur.* Nous autres Allemands marchons à grands pas vers le système des castes indiennes, et nous deviendrons à la fin les parias des peuples de l'Europe, parce que tous les états étrangers travaillent à la création d'une nationalité stable. Beaucoup de livres recommandent la particularisation des écoles : en voici quelques-uns qui malheureusement ont été d'un grand poids (1).

Dans ces derniers temps on a pourtant fait l'heureux essai d'une école instituée pour tous ceux qui doivent obtenir une éducation savante et civique. Elle a été établie pour des enfans de la dernière classe, qui sont destinés à être artisans, pour des enfans de parens aisés qui veulent leur donner une éducation plus soignée, et

(1) Resewiz, Education des citoyens. Copenhague, 1773.
Id. Pensées, etc. Berlin 1781-1786.
Trap, dans la Revue.
Steinbart, Proposition pour l'amélioration générale des écoles, 1789.
Zedliz, dans l'Ecrit mensuel de Berlin, 1787.

pour ceux qi veulent devenir savans proprement dits (1).

D. — *Universités.* — De tous les hommes, le savant est celui qui a la vocation la plus importante; il doit modeler les hommes pour l'humanité, il doit façonner et recréer pour la postérité un monde imparfait. Dans l'Europe moderne (qui a succédé à l'empire de Rome), la profession de savant fut placée au rang le plus élevé de la société. C'est pourquoi on leur accorda des priviléges particuliers, on leur affecta exclusivement des établissemens d'éducation comme les hautes écoles les plus distinguées. Ils fondèrent pour les lettres et les sciences un royaume, dans lequel chaque muse eut son domaine. Ici, dans un libre commerce de connaissances sans bornes, le professeur et l'élève doivent être libres. L'élévation de l'esprit humain l'exige, la science ennoblit alors ses disciples, et ce mouvement créateur et libre produit d'heureux effets.

Malheureusement la plus grande partie des universités actuelles, instituées dans un siècle barbare, furent dans le commencement une chevallerie et des corporations savantes. Le savoir fut séparé du faire, l'existence savante le fut de la vie. L'ami des hommes doit s'affliger de

(1) Plan et organisation de l'école de Kœthen, par Vetterlein, 2.e édit. Voyez aussi Harnisch, Ecole du peuple. Berlin, 1812, et manuel pour les écoles du peuple. Breslau, 1820.

ce qu'on voit réuni si rarement ce qui ne devrait jamais être séparé, la science et l'esprit du monde. L'homme expérimenté trouve dans ses propres observations un trésor de sagesse. Pour ce qui est le fruit du hasard, il le regarde d'avance comme illégitime, et son temps est trop précieux pour qu'il en cherche les preuves dans des expériences. S'il paraît alors un esprit élevé, il crée des systèmes et des modèles d'une meilleure existence. S'il a trouvé un moyen de salut pour la patrie et l'humanité, l'homme du monde devient son adversaire, et le repousse. Son projet sera rejeté comme une belle fiction; les hommes de condition et les routiniers prennent soin que le plan paraisse imaginaire, parce qu'ils empêchent eux-mêmes tous les essais. Alors ce génie prévoyant se moque de ses contemporains et du siècle, qui sont indignes de lui; dans ses grandes pensées, il se rit de la manie d'expérience qui dirige les hommes ordinaires; il se crée par la pensée un monde qui n'est intelligible que pour lui, et il domine sur cette présomption de sagesse. La vérité, la science et l'humanité souffrent de ce fatal clinquant. Une malheureuse doctrine divise les hommes en trop et trop peu savans.

Les universités n'ont pris que rarement, et encore par quelques essais faibles ou infructueux, une forme plus convenable à la nationalité. Par

la réunion de tant de fortes têtes, elles devinrent des astres de lumière, mais elles étendirent aussi les ténèbres, parce qu'elles concentraient tous les rayons dans un seul foyer. Les sciences marchent dans des sentiers distincts, et la vie du monde tourne toujours dans des cercles particuliers. Les curieux qui fréquentent les universités ont empêché qu'elles fussent isolées de la société. Ce n'est que par les élèves attirés comme sectateurs, que l'instruction peut s'engrener dans la vie. Dans les grands rouages de la science, la vérité n'est pas le seul ressort; l'esprit de corps et autres passions, les opinions et les préjugés, font naître des visions également préjudiciables à la science, à la nationalité, à l'humanité.

Les professeurs associés comme en une république indépendante dans l'état, opèrent trop isolément, et les élèves sont abandonnés à leurs égaremens; les professeurs soutiennent une éternelle guerre, et les élèves d'éternels combats. La mésintelligence qui naît d'une doctrine particulière et d'une administration partiale, doit cesser; quoique les sciences soient filles du ciel, elles doivent apprendre à marcher sur la terre.

A chaque haute école doit être annexée une société des sciences; dans ces sociétés il y aura des hommes qui n'occupent pas précisément une chaire de professeur, et qui n'appartiennent à

aucun corps. Dans une doctrine de corps les savans sont trop routiniers, la science est pour eux une tâche journalière ; dans la facile exposition des cours publics, chaque paragraphe ressemble à une portion de la fortune usuraire des Juifs, et les auditeurs deviennent enfin une troupe de copistes dépourvus d'idées. Les savans de corporation ont fait peu de découvertes, ils ont seulement resassé ce qui avait été connu, et souvent même complétement épuisé. Les hommes qui ont fait époque, et qui ont quitté le sentier battu, étaient toujours des savans libres, tels sont parmi ceux qui n'existent plus, Bulow, Herder, Klopstck, Lessing, Jean Müller, Schiller, Winkelmann ; et parmi les vivans, Arndt, Bæhrenhorst, Gœthe, Humboldt, Pestalozzi, Thaer, Schlegel, Voss et Werner à Freyberg.

Les professeurs occupent toujours trop longtemps leur chaire ; lorsqu'ils ne peuvent plus faire de progrès et marcher en avant, ils doivent être mis au rang des émérites, avec un traitement honorifique. Les savans ne supportent pas volontiers d'être mis en retraite ; car le chef d'un corps savant est un seigneur tout-puissant, qui souvent a raison tout seul ; c'est pourquoi ces hommes considèrent la déchéance de leur chaire comme un détrônement. Leur mort intellectuelle arrête les progrès des sciences. C'est l'agonie d'une tête desséchée, tandis que l'intelligence de

leurs élèves qui est en plein accroissement, éprouve les souffrances de la faim. Quel est le savant d'une université qui, à moins qu'il n'ait possédé quelque bien, n'ait pas sué dans l'été sous le toit d'un grenier, ou n'y ait pas tremblé de froid pendant l'hiver? Quel est celui qui, s'il ne s'est pas d'abord enchaîné lui-même, n'a pas éprouvé les persécutions scolastiques des vieux professeurs, ou passé de pénibles années comme professeur particulier? N'est-ce pas pour un jeune homme perdre son temps et tuer son esprit, que d'employer une année à copier les cahiers que lit son professeur? Pourquoi aucun compendium? Reinhold Forster soutint publiquement à Halle : « Que les défricheurs de cahiers « ne doivent pas les faire imprimer, parce qu'ils « sont achetés, recueillis et pillés. » Il est reconnu que la manie des pointes épigrammatiques tient à un cérémonial scientifique, et que ces pointes reviennent d'année en année comme les noms des saints dans le calendrier. Un jeune savant qu'une mort prématurée a trop tôt enlevé avait rassemblé ces pointes usitées dans toutes les universités de l'Allemagne, et voulait les publier sous le titre de *Bons mots d'école, recueillis à la fin du dix-huitième siècle*. Le diseur de bons mots était tou-ours désigné d'après son nom, le temps où il vivait et le lieu de sa résidence; enfin, ce livre etait entièrement

composé de bons mots. Voici un début qui peut servir d'exemple : « Messieurs, puisque vous « avez avalé le droit romain comme un rôti de « porc, vous pouvez mettre le droit prussien par- « dessus comme un verre de schnapps ! »

Un des premiers soins du Gouvernement doit être d'abolir la faculté, de créer des docteurs pour de l'argent comptant. C'est une chose honteuse de voir dans les lettres de Heun sur les universités allemandes, combien coûte le diplome de docteur dans chaque faculté. Quel tort n'a-t-il pas dû en résulter pour *Greifswald*, parce que dans l'année 1770, *Peter Menadie, cordonnier à Altona*, a escroqué le diplome de docteur. En combien de lieux, des écorcheurs d'hommes ne sont-ils pas estampillés docteurs ? La profession de savant doit obtenir l'honneur et la considération; les plus hautes dignités doivent être gratuites, et n'être abordables que pour le mérite.

Les universités doivent être transformées en véritables hautes écoles. Ce qu'il y a de plus transcendant dans toutes les sciences, doit y être enseigné, mais non d'après la puérile division des quatre facultés. Quelques divisions sont toutes naturelles; ainsi, dans les pays de montagne, on enseignera les travaux des mines, dans les villes maritimes on enseignera la marine, dans toutes les écoles on doit enseigner

toutes les parties de la politique et de l'art militaire. Washington, dans son testament, a indiqué ce que peut être une université relativement à la nationalité. Gustave III, dans Upsala, s'écria : *On ne peut jamais être trop libre dans cette enceinte* (1) !

E. — *Conseils d'école.* — A chaque université et société savante doit être annexé un conseil d'école. Toutes les écoles d'une province sont sous sa direction. Ce conseil doit avoir parmi ses membres quelques conseillers visiteurs qui font des rapports sur les écoles qu'ils inspectent.

Les établissemens particuliers d'éducation, dont le nombre augmente chaque jour, sont diamétralement opposés à la véritable *éducation du peuple* (Voy. v. 3.). Les chefs de ces institutions sont seuls à la brèche; ils n'ont aucun appui, et ils doivent se conduire selon les caprices de l'esprit du siècle, s'ils ne veulent pas échouer dans leurs entreprises et perdre leur branche d'industrie. Cette éducation mercantile a donné lieu à une vanterie de méthodes d'instruction, à une véritable enchère d'éducation. Des chevaliers d'industrie, semblables à des grues criant dans les marchés, prônent leurs

(1) Voyez aussi Schleiermacher sur les Universités allemandes. Berlin, 1809.

faits merveilleux pour attirer les enfans; mais avec toutes ces belles paroles l'éducation devient d'année en année plus défectueuse. Il serait digne d'un ami des hommes de faire un voyage pour *visiter les écoles allemandes*, afin de démasquer l'ignorance et la légèreté avec laquelle on apprend tout, le défaut de surveillance et de direction; il devrait signaler les abus des bulletins qui sont ordinairement des billets de mensonge, au moyen desquels le professeur à tête faible et l'instructeur au cœur vide, cherchent à entraver l'élève qui tend à s'élever; il devrait enfin, sans aucune considération et sans ménagement, faire connaître toutes les fraudes scolastiques.

Les professeurs particuliers peuvent enseigner une langue, une science, ou se charger de l'éducation entière; mais ils ne doivent jamais être autorisés ni tolérés sans avoir subi un examen devant le conseil d'école. En outre, ils doivent à des époques déterminées donner dans une école de marche de véritables leçons comme preuves de leur capacité. Les écoles et les gouvernemens de marche doivent avoir l'inspection sur tous les professeurs particuliers et sur les instituteurs domestiques. Il ne doit point y avoir plus de bousilleurs parmi les professeurs que parmi les médecins. L'école doit bannir les instituteurs immoraux, corrompus et ignorans,

comme elle doit interdire l'exercice de la médecine aux médecins inhabiles. Il n'y a point d'exagération dans le tableau que Thieme trace de cet état de choses : « Relativement au grand nombre d'ha-
« bitans de l'Allemagne, il n'y a que très peu
« d'enfans qui soient assez heureux pour avoir
« un professeur particulier. Parmi ces enfans
« privilégiés, le plus petit nombre seulement
« jouit du rare bonheur d'avoir un instituteur
« qui connaisse l'homme. Les autres qui com-
« posent le plus grand nombre, qu'ont-ils pour
« maîtres? A quelles mains est confié le déve-
« loppement des facultés de leur esprit? A *des*
« *hommes* qui ont fait vœu de ne jamais pen-
« ser; à *des candidats* du saint ministère,
« qui souvent s'en chargent par nécessité; à
« *des écoliers* qui eux-mêmes n'ont encore rien
« appris; à *des étudians* corrompus, à *des*
« *serviteurs* décrépits, à *des soldats* invalides,
« à *de vieilles femmes* qui ne savent pas faire
« autre chose, à *des françaises*, etc., etc.; la
« plupart gens chez qui l'ignorance, la faim,
« la paresse, l'incapacité pour d'autres occupa-
« tions, tiennent lieu de vocation pour la pro-
« fession d'instituteur. Il en est de même des
« maîtres d'école de campagne et des profes-
« seurs des classes inférieures dans la plupart
« des écoles allemandes et latines. *Que l'on*
« *examine ces instituteurs, et que l'on de-*

« *mande alors comment il se fait que si peu*
« *d'hommes pensent par eux-mêmes* (1). »

Les conseils d'école et les sociétés savantes doivent avoir l'inspection sur le louage et le prêt des livres. Des livres hors de saison sont plus dangereux que les pommes de terre avant qu'elles soient mûres; un mauvais livre est plus pernicieux que de la viande gâtée. Tous ces livres doivent être timbrés; louer un livre non timbré annulle le louage du livre; celui qui l'a entre mains peut alors le vendre ou le retenir. Les contrefacteurs de timbre doivent être punis comme de faux monnoyeurs. Il y a assez de livres qui mériteraient d'être brûlés par la main du bourreau avec leurs auteurs. Par leur lecture, le jeune homme bouleverse son imagination, dissipe toutes ses forces, et devient un rien, un homme nul, qui s'est jeté lui-même dans une impuissance morale (Voy. v. 5. C.).

Des établissemens d'éducation publique convenables, sont le véhicule d'un esprit civique, digne de la nationalité et d'un sentiment patriotique. Une bonne organisation de l'éducation peut créer dans les individus une harmonie nationale en rapport avec l'humanité, et le parfait accord de tous les hommes ainsi éduqués sera

(1) Sur les obstacles à ce qu'on ne pense par soi-même en Allemagne. Ouvrage couronné. Leipzig, 1788 (p. 257.).

l'expression d'une nationalité noble et digne de la nature humaine (1).

(1) Rochow, de la Création du caractère national. Leipzig, 1779.

Principes pour entretenir l'amour de la patrie. Halle, 1785.

Bonstetten, sur l'Organisation nationale. Zurich, 1802, 2.e part. (le titre semble promettre un autre ouvrage, car *organisation nationale* est un terme technique de physiologie et d'anatomie comparée.)

LIVRE III.

UNITÉ DE L'ÉTAT ET DU PEUPLE.

Nous formons un peuple désigné par un même nom, parlant la même langue, et réuni sous un chef commun ; sous une constitution identique, des lois déterminent nos droits et nos devoirs ; nous sommes liés au grand intérêt commun de la liberté, à la puissance et à la force du premier état de l'Europe, et dont les couronnes royales brillent sur des têtes allemandes. Nous avons été depuis des siècles tels que nous sommes, savoir une énigme de situation politique, la proie de nos voisins, l'objet de leurs railleries, et pourtant distingués dans l'histoire du monde. Divisés entre nous, nous sommes sans force à cause de notre désunion ; assez forts pour nous nuire, impuissans pour nous sauver ; nous sommes insensibles à l'honneur de notre nom, indifférens à la dignité de nos lois, jaloux de nos chefs, et méfians entre nous, incohérens dans les principes, et fermes dans leur application. Nous sommes un peuple grand, et cependant méprisé, qui a la possibilité d'être heureux, mais qui est véritablement digne de pitié.

MOSER, *de l'Esprit national allemand.*

La tendance à l'unité est le don sacré inhérent à l'humanité : un Dieu, une patrie, une famille. Cette tendance à l'unité est le premier sentiment qu'a de lui-même un peuple qui commence à se développer. Là où ce sentiment sommeille

encore, il peut toujours être éveillé par la nature et la vérité, sans artifice et sans le diriger comme avec des lisières. D'un vol sublime l'aigle s'élève vers le soleil; le serpent rampe sur la terre en tortueux replis; un sentier droit est le plus court chemin pour arriver au but. L'unité exige la participation de chaque citoyen à la prospérité et aux désastres de l'ensemble, elle bannit l'isolement et conduit à l'existence commune.

§ I.er *Sûreté publique.*

A. — *Ravages causés par l'ennemi* (1).

B. — *Passage des troupes* nationales ou étrangères (2).

C. — *Logemens.* — Là où une grande partie d'une province est comme une seule auberge, chaque maison est un logement (3).

D. — *Incendies.* — Dans les villes et les villages, aucune maison ne sera construite, au-

(1) G. G. Strehlin, Traité judiciaire et financier sur les charges et les dommages de la guerre, etc. Francfort-sur-le-Mein, chez Barreutrapp et Weimer, 1799.

(2) J. P. Hoffmann, sur les logemens de troupes et leur égale répartition, relativement aux routes militaires nouvellement établies. Darmstadt, 1807.

(3) Hoscher, Logemens dans la ville d'Augsbourg. Augsbourg, 1805.

Indicateur allemand, 1807 (Organisation de la province de Erzburg.).

cun édifice ne sera élevé sans l'inspection de l'intendance des bâtimens (Voy. II. 1. C.).

E. — *Inondations.* — Il faut des précautions non-seulement pour ceux qui sont auprès des digues, mais pour toute la province, car les travaux sur les torrens et les fleuves sont utiles à la navigation.

F. — *Disettes.* — L'état ne doit pas être comme la tour des souris de l'évêque de Hatto (XIII.).

G. — *Récompenses.* — Soins accordés aux défenseurs de la patrie et autres serviteurs de l'état tombés dans l'indigence (1).

H. — Il faut *pourvoir aux besoins* des veuves et orphelins de ceux qui sont morts à la guerre, ou morts pauvres au service de l'état et des amis de la patrie privés de fortune. « Confédérés, je veux vous ouvrir une route; soignez « ma femme et mes enfans. » Paroles de l'héroïque Winkelried se vouant à la mort.

I. — *Etablissemens de mendicité.* — Il faut quelque chose de plus qu'une maison de réclusion dans laquelle l'état fait conduire les pauvres, et quelque chose de plus aussi que l'arrestation et le transport des mendians, ainsi qu'on

(1) Franz Arnold de Becke, des Employés et Serviteurs de l'état. Heilbroun, 1797.
Arndt, de la Classe des paysans, 1813.

le pratiquait autrefois à Vienne, en Poméranie, et maintenant encore dans le Méklembourg.

§ II. *Connaissance des affaires publiques.*

A. — *La politique.* — Elle doit faire partie de toute instruction (Voy. v. 5. D.).

B. — *Gazette générale de l'état et du peuple.* — La société des sciences et des arts doit en surveiller la publication. Il doit en paraître un numéro chaque jour, imprimé sur bon papier en caractères allemands, ainsi qu'une feuille d'avis, et le tout à un prix modique. Il faut que son langage soit plus *intelligible pour le peuple* que le bavardage habituel des journaux; que son style soit plein de dignité, clair pour tous, plein d'esprit et de vie; que les expressions soient choisies sans être ni massorétiques, ni pénibles ou recherchées. L'esprit réveille l'esprit, le cœur parle au cœur, la vérité toute pure n'a pas besoin des verbiages de l'avocat du diable. Chaque hôtellier, restaurateur, aubergiste et cabaretier, doit avoir cette *gazette de l'état et du peuple;* elle doit être aussi dans la maison commune de chaque localité.

Dans les états libres du nord de l'Amérique, les journaux sont d'une grande utilité, et la gazette de la cour de Pékin a une grande influence en Chine.

§ III. *Droit civil.*

Il faut qu'un seul soit maître, l'état; que les habitans soient soumis à un seul. Il n'y a point de devoirs civils sans droits civils. Que tout esclavage cesse, soit qu'on le nomme obéissance, soumission ou servitude, soit qu'on le désigne par une belle dénomination, comme le firent les seigneurs de Poméranie qui trompèrent le grand Frédéric par un impudent mensonge. L'esclavage rend indifférent aux changemens de domination, la possession du sol rend entreprenant pour sa défense. C'est alors le combat de l'habitant contre celui qui attaque sa maison. Chacun doit prévoir la possibilité d'acquérir une propriété pendant qu'il est encore plein de vie, et non au moment où la terre doit à tous un tombeau. La liberté civile rend dispos, content et heureux. Un nègre bien nourri n'est qu'une oie engraissée, et le proverbe est toujours vrai : *L'avoine n'est pas pour le cheval qui la mérite.* La sueur de l'esclave est une malédiction, celle de l'homme libre une bénédiction; la liberté a peuplé des déserts, l'esclavage a dépeuplé des champs fertiles (1).

(1) P. A. Freyherr von Münchausen. Relation circonstanciée de l'abolition des servitudes et corvées dans la seigneurie de Steinburg, 1801.

E. M. Arndt, Essai d'une histoire de l'esclavage en Pomé-

Il faut abolir les priviléges vexatoires, les libertés de canton, les droits d'étape, les compagnies de marine, etc. Un bon père n'a point de ces enfans gâtés qui tournent toujours à mal.

§ IV. *Unité de mesure.*

Que toute mesure soit uniforme ainsi que les poids et le titre de la monnaie, et que l'état ne soit jamais lui-même billonneur. Les divisions des routes doivent être uniformes, celles de Schulenbourg sont préférables à de trop grandes lieues, que, d'après le proverbe, *le renard a mesurées en ajoutant la queue*. Il faut aussi que les voies des chars soient égales (1).

ranie, et Rügen avec une introduction sur l'ancien esclavage allemand, 1803.

Hüllmann, Recherches historiques et d'économie politique sur le service en corvées des sujets de la glèbe, d'après la constitution des Franconiens-Allemands, et de sa mutation en une redevance pécuniaire, 1803.

Sur l'abolition de la servitude héréditaire en Prusse (1803).

H. H. Cludius. La possibilité et l'utilité de l'éducation des paysans libres de l'Allemagne, et les moyens d'y parvenir, démontrés par l'exemple du village de Grossen-Laffer dans la principauté de Hildesheim, 1804.

(1) Kroenke, Théorie des voitures avec son application à l'entretien des routes 1802 (4.° chap. § 62, et 6.e chap.).

§ V. *Union intime entre le civil et le militaire.*

Rome tomba par la division de l'état civil et de l'état militaire. Les tribunaux militaires sont une institution contradictoire; l'Angleterre ne les connaît pas. Pour les affaires qui concernent le service militaire, il peut y avoir des conseils de guerre, mais pour les affaires civiles, jamais. Le simple soldat a son instance devant les tribunaux de cercle, le capitaine auprès des magistrats civils (Voy. II. 2.). Il n'y a qu'un seul honneur, l'honneur civil. Celui qui n'apporte pas de l'école de marche un témoignage de maturité, ne doit pas avoir l'espoir d'un plus grand avancement, ni pendant la paix, ni même après son service d'épreuves (Voy. II. 4. C.). Le costume bigarré, l'épée et autres insignes des chefs, charment la jeunesse. Tout gentilhomme qui abhorre l'étude, veut devenir capitaine; tout bourgeois, économe rural. Ils pensent alors ne pas avoir besoin d'apprendre les sciences.

§ VI. *Droit public civil et pénal.*

Il faut abolir les ordonnances multipliées à l'infini, qui rendent le droit incertain et font que l'administration de la justice est va-

gue (Voy. I. 1.). « L'Allemagne, à cause de « tant de justices, n'a aucune justice, et à cause « de tant de droits, aucun droit. » (Seume.)

§ VII. *Perfectionnement et usage général de la langue maternelle.*

Sans une langue commune pour la conversation, la correspondance et la littérature, la confusion règne chez un peuple. Le bon allemand est une langue qui jouit d'une faculté de formation très étendue. Tout Allemand doit l'apprendre, c'est une qualité nécessaire à un citoyen. Un messager allemand prit une fois du bon allemand pour du français (1). Les magistrats d'une ville de Saxe reçurent d'un général prussien l'ordre écrit de lui envoyer *douze coupeurs de paille* (futter-schneider); ils comprirent *charretée de tailleurs* (fuder-schneider), et lui envoyèrent quelques chars de gens habiles à coudre, en disant qu'il leur était impossible, pour le moment, d'en envoyer un plus grand nombre (2). Zerrenner (dans l'Ami des écoles allemandes) fait sentir combien le bas allemand et les dialectes irréguliers, rendent difficiles les fonctions de prédicateur et de maître d'école.

(1) Gruel. La langue est un grand obstacle à l'enseignement de la religion dans les campagnes. Berlin, 1776.

(2) Volke, Principes pour instruire les enfans et les muets. Leipzig, 1804.

Les patois peuvent être usités comme langage du peuple; mais ils ne doivent jamais empiéter sur le domaine de la langue commune, autrement il en résulte un obstacle au progrès des lumières et des entraves dans les communications. Les dialectes ne peuvent, en aucune manière, être la langue employée dans les leçons et les ouvrages. On peut en faire usage dans les compositions populaires; on peut y puiser pour perfectionner et compléter la langue commune (XIV.) (1).

On peut traduire d'une langue en une autre qui serait comme sa sœur, mais jamais d'un patois en un autre patois. Cet abus a été nuisible à l'italien, car il y a des traductions de la Jérusalem délivrée, publiées en onze patois italiens (Journal littéraire, 1805, n.° 165.). Pour celui qui se livre à des recherches sur les langues et l'histoire, la connaissance des patois allemands est indispensable. On ne saurait trop particulièrement recommander le bas allemand, mieux nommé *sassische* (2).

(1) Reinicke de Voss, avec une explication des anciens mots saxons. Altona, 1798.

Grübel, Poésies en patois du Nuremberg. Nurnberg, 1802.

Hebel, Poésies allemandes pour les amis de la vie et des mœurs champêtres. Francfort, 1806.

Irenaeus Leander, le Paysan et le Théâtre des villes. Arnstadt 1804 (en patois de Thuringe.)

G. J. Kuhen, Chants et Histoires populaires. Berne, 1806. (Ce recueil contient diverses pièces en patois suisse.)

(2) Beckman, Recueil de petites observations sur beaucoup

Un dictionnaire allemand qui indiquerait toutes ces nuances serait très utile aux savans; mais il faut encore beaucoup de travaux préparatoires, outre les dictionnaires des patois par Berendt, Bock, Dahnert, Estor, Graeter, Henning, Hoefer, Nicolaï, Reinwald, Richey, Rüdiger, Schmidt, Schütz, Seyvert, Strodtmann, Tilling, Wiarda, Zaupfer et autres. Les Persans négligèrent d'instituer une langue générale pour la cour, l'état et le peuple; ils envoyaient à leurs sujets des ordres écrits dans toutes les langues : au premier choc violent leur grand empire se disloqua. La langue devenue dominante sous les incas, se maintient encore à Quito et au Pérou. Une langue sauvage, le guarani, a été établie par les jésuites comme langue de l'état dans le Paraguai. Les Romains, qui fondaient tout pour une longue durée, consolidèrent par le latin la domination établie par leurs armes. Le corps de l'empire était très malade dans la moitié de l'ouest; le tronc étant coupé, il s'éleva sur la racine de la langue latine, de nouveaux rejetons qui fleurirent dans une quadruple littérature.

§ VIII. *Mélange des hommes de toutes les provinces dans le service de l'état.*

L'esprit de province doit être dans la suite

d'objets scientifiques, 3 parties. Goettingue, 1795 jusqu'à 1806. Hebel, Poésies, 5.e édit. Aarau, 1822.

remplacé par un véritable esprit national. La parenté produira peu de mauvais résultats si deux frères ne sont jamais placés dans le même collége, dans le même régiment, dans le même cercle de travaux; il en est de même pour le père et le fils, à moins que le dernier ne soit adjoint et substitut désigné.

§ IX. *Convocation des notables à certaines époques.*

Les notables doivent se mettre en rapport à l'occasion de la réunion de la diète, il doit y avoir des fêtes pour l'état et le peuple; il faut que des choses remarquables attirent dans la capitale les gens de distinction, les riches, les savans et les artistes.

§ X. *Capitale.*

Chez les peuples anciens, on trouve la grandeur; chez les modernes, on ne trouve que l'esprit d'agrandissement. La grandeur a une force expansive, l'esprit d'agrandissement envahit et englobe. Il n'y a point de véritable grandeur, si l'on n'est pleinement satisfait de ses propres limites. Un prétendu artiste universel ne produira jamais une œuvre immortelle; un ami de tous les hommes n'aura jamais un ami de cœur.

Les peuples anciens avaient tous des capitales. Là, résidait l'âme de la nation avec sa puissance et sa force; dans les grandes villes des peuples modernes s'élèvent les miasmes de ces bourbiers de corruption et de dépravation. Celles-là étaient la commune de la nation, celles-ci sont le rendez-vous de la populace. Dans les états de la Grèce, dans Rome, Carthage et Jérusalem, les peuples étaient faits pour leurs capitales, comme l'escargot pour sa coquille. Il en était ainsi dans les beaux temps du moyen âge de l'Italie. Les Vénitiens existèrent pendant mille ans, et seulement dans notre siècle s'éclipsèrent du rang des états.

La Grèce envisagée dans son ensemble, l'Espagne antérieure à Rome (Comp. Florian, l. 2. chap. 17. et Strabon, l. 3.), l'Inde, la Confédération suisse, l'union des Pays-Bas et l'Allemagne, sont tombées en décadence, parce que ces nations n'avaient aucun centre de réunion dans une capitale (XV). La sagesse des états libres de l'Amérique s'est montrée dans le choix de Washington. Sans cette capitale, les états intérieurs de l'Atlantique se sépareraient bientôt. Les Incas avaient très bien choisi le nom de leur capitale, *Kusko* qui signifie *nombril*. L'empire mexicain établit sa domination avec une capitale insulaire, et ne fut renversé que par le génie de Cortès. Les Arcadiens ne furent rien

jusqu'au moment où ils se rangèrent à l'avis d'Epaminondas, qui leur conseilla d'avoir une ville capitale ; ce fut ainsi que s'éleva la grande Mégalopolis. Lorsque les peuples réunis de l'Italie asservie par les Romains s'enflammèrent pour la liberté, sous la conduite du grand Marse Silo Poppœdius, ils s'élevèrent jusqu'au sentiment de leurs droits et choisirent alors une ville fédérale qu'ils appelèrent *Italicum* au lieu du nom de *Corfinium* qu'elle avait antérieurement. Ils profitèrent de l'apprentissage qu'ils avaient fait à leurs dépens pendant un siècle. Parce qu'ils avaient voulu être seulement Marses, Samnites, etc., ils tombèrent dans la servitude. Instruits et rendus sages par la prospérité de Rome, ils s'efforcèrent de devenir *Italiens*, ce qu'ils auraient dû toujours être. De grandes pensées ne doivent pas être perdues. La confédération lombarde du moyen âge oublia cette leçon.

Lorsque des peuples nomades veulent se fixer, ils ne voient plus avec horreur les enceintes de murailles, ils ne regardent plus les villes comme de grandes prisons, ils sentent bientôt l'importance d'une capitale. Telle fut Jérusalem, et lorsque la nation se sépara en deux états, le plus grand ne put assurer son existence que par la fondation de Samarie. Par le moyen de la religion l'empire de Mahomet avait fait de la Mecque une place centrale. Les fils du désert,

ennemis des villes, durent choisir une capitale pour leur grand empire, dont le siége passa successivement de la Mecque à Kufa, de Damas à Bagdad.

L'empire des Romains était une puissance maritime qui entourait la Méditerranée. Ils avaient raison de l'appeler *nôtre mer*, de regarder leur empire comme le monde, car peu de terres connues leur restaient à conquérir. L'Italie était une longue chaussée élevée par la nature dans ce vaste bassin, et Rome était la capitale convenable. *Roma* doit certainement signifier *grandeur et force*.

On a observé comment une araignée tisse son filet, tend son fil conducteur, et se cache en embuscade. On observe dans un arbre comment le pivot, en se divisant, s'étend en profondeur, et le tronc s'élève en couronne; comment les branches occupent l'espace aérien, et les racines envahissent le domaine souterrain. S'il a poussé avec vigueur, on ne peut le déraciner, à moins que les racines n'aient été coupées, et que le pivot n'ait reçu les derniers coups qui précèdent sa chute. Telle est une nation avec une capitale dont l'emplacement est bien choisi.

Les prétendues capitales des grands états européens sont insignifiantes. Un simple métayer en aurait mieux choisi l'emplacement qu'on ne l'a fait avec le secours de telle politique si vantée.

Si l'on compare les grands empires avec une métairie, et pourquoi ne le ferait-on pas, puisque l'économie politique tient à l'économie rurale, on peut aussi comparer un champ central avec une province capitale, et un champ extérieur avec une province éloignée. Il y en a beaucoup qui sont juchés sur leur petit trône de famille, comme la cicogne sur le faîte de son nid. Ils préfèrent être vexés par les puissans, s'humilier et s'abaisser, plutôt que de passer une vie royale dans leurs biens éloignés. Souvent de récentes acquisitions soutiennent la vieille métairie.

Copenhague est comme la plus extrême patache d'une flotte à l'ancre. Charles Gustave deux fois, Charles XII, Nelson et Gambier avec Cathkart, ont prouvé qu'en s'emparant de cette patache, on sépare la capitale du reste de l'état. Frédéricia pouvait devenir la capitale du Danemarck la Norwège appartient aux Scandinaves ou royaume de Norman. La nature n'a pas fait les Danois pour être un peuple dominateur, mais seulement pour être un peuple pêcheur, pasteur, commissionnaire; elle a voulu qu'il fût un peuple allié de l'Allemagne.

Stockolm est cause de la faiblesse de la Suède. La Wistule et l'Oder ont attiré les Suédois sur le golfe de Finlande, et là ils ont dépensé par la guerre le trésor qu'ils devaient chercher du côté de l'ouest.

Pétersbourg est comme une chiûre de mouche au bord d'une immense table. Si Diogène ressuscitait, il crierait aux Russes : « Renversez « votre capitale, sinon votre peuple se disperse « dans de vastes déserts. » On devait croire que le Russe serait un peuple facteur de marchandises, et que Pétersbourg en serait l'entrepôt général et la douane. S'il possédait la Finlande entière, aucun ennemi entreprenant ne pourrait se présenter tout-à-coup devant sa capitale. Une chétive créature, armée d'un harpon, tue la baleine, une épine enfoncée dans la patte du lion peut l'estropier.

Vienne, qui est une cause du dépérissement de l'Autriche, n'est point un centre pour les provinces de l'empire. La femme de Loth devint une statue de sel, lorsqu'elle regarda derrière elle. Ainsi il est arrivé aux Habsburg, ils ont voulu remonter le courant du superbe Danube, et non suivre son cours. L'empire ne peut plus avoir pour base une nationalité propre. Ce grand état peut seulement subsister par l'association de plusieurs nationalités particulières, qui, pour leur conservation, se prêtent un mutuel appui. La sentence favorite de l'empereur Frédéric III. A. E. I. O. U. (1), peut s'interpréter sans difficulté : *La diversité des états est le malheur*

(1) Austria erit in orbe ultima.

de l'Autriche (1). Une maison si riche en princes aurait dû depuis long-temps former de toutes ces provinces onéreuses et désobéissantes un état fédératif, d'après leurs nationalités particulières. Venise, âgée de dix siècles, ne devait pas disparaître, mais être rajeunie par un doge héréditaire choisi dans la famille de Habsburg. Cinq millions de Galliciens, gouvernés par un Habsburg indépendant, mais allié à la maison royale de Hongrie, auraient offert un boulevart plus fort que les Carpathes même. Lorsque Frédéric enleva la Silésie aux Hasburg, il leur ôta un pesant fardeau; il les délivra aussi du poids de la Bavière. S'ils avaient compris l'avertissement, ils auraient dû laisser échapper la Bohème, la Gallicie, le reste de la Silésie, et s'étendre en suivant le cours du Danube qui les aurait conduits aux deux mers par l'Istrie, la Dalmatie, la Bosnie, la Servie, la Bulgarie, la Bessarabie, la Valachie et la Moldavie. La capitale de cette grande Autriche, non de la partie occidentale seulement, eût pu être Belgrade et Semlin.

Si les Grecs renouvellent les journées de Marathon et de Platée, leurs amphictyons doivent songer à ce mot du rusé Philippe : « Celui qui « possède Corinthe et Chalcis en Eubée, tient « le taureau par les cornes. »

(1) Allerlei Erdreich Ist Oestreichs Unglück.

Madrid. Il ne lui manque rien qu'un fleuve navigable. Elle est à peu près dans le milieu de la péninsule pyrénéenne, également éloignée des embouchures du Tage et du Guadalquivir, de la Corogne et de Barcelone. Les Pyrénées sont comme les travaux extérieurs d'une forteresse; l'Ebre forme un fossé profond; le pays montueux du golfe de Biscaye est un solide ouvrage en étoile, les monts Paucorbes sont comme des tours élevées sur les plaines de la vieille Castille; les rampes granitiques de Buitrago et Guadarama sont une inébranlable barrière. Si l'ennemi pénètre jusqu'à Madrid, alors la péninsule avec ses chaînes de montagnes est comme une forteresse à la Rimpler, où des remparts transversaux séparent les quartiers de la place.

La France dans Paris, comme le chantent ingénument les ouvriers allemands, regarde vers Londres, comme les statues de ses anciens rois. Les Pyrénées forment son talon gauche, et comme Achille elle est vulnérable dans cette partie. Son bras droit menace le Rhin : *Qui se hasarde avec moi!* Entre les deux épaules, seulement, elle n'est pas défendue par des fortifications de la nature ou de l'art; de Genève à Bâle elle ressemble à ce Siegfred armé d'écailles, chanté dans les Niebelung.

Si la capitale de l'Angleterre eût été placée dans la mer de Bretagne du côté de l'Irlande,

les nombreuses descentes qui s'y sont faites n'auraient pas eu lieu, et les descentes futures ne la menaceraient pas comme l'arrêt du jugement dernier; il en serait aussi résulté une union plus intime entre l'Irlande et l'Angleterre.

La Prusse, comme état septentrional de l'Allemagne, devait établir une capitale prussienne sur l'Elbe, sur le fleuve mitoyen du nord de l'Allemagne, à peu près également éloignée de Dresde et de Gluckstadt, de Konigstein et de Kuxhafen, de Kustrin, de Stettin et de Stralsund, de Neisse et de Graudenz; peut-être devrait-elle être de quelques journées de marche plus rapprochée de Wesel et de Mayence, éloignée à peu près de Vienne comme des anciennes frontières françaises. Les recherches historiques et les traditions font supposer que ce lieu fut le passage de Drusus, dont le nom se retrouve dans *Drüs*, qui, dans les juremens de la vieille Marche, va avec *le diable t'emporte !* Là, les Lombards s'enfuirent sur la rive droite de l'Elbe, comme sur la rive gauche, les débris des Suèves devant les Wendes. Dans cet endroit était la porte par laquelle les Sasses entraient dans le pays des Wenden, et là Gustave Adolphe trouva son camp fortifié. Ici la place de repos de Frédéric aurait pu s'élever autour du dôme de Havelberg, nouvelle ville aux sept collines dont Werben aurait

été le poste avancé, et dont Magdebourg et Domitz auraient été les deux principaux boulevarts. Dans la guerre de sept ans, Frédéric sentit le besoin d'une capitale bien défendue ; malheureusement il n'y songea plus après ce temps ! Il voulait s'ensevelir avec l'armée et le royaume sous les débris de Magdebourg. Les écoliers lisent ce trait dans Archenholz (Histoire de la guerre de sept ans). Quelle honte pour les chefs militaires qui ne se sont pas pénétrés de cette héroïque et royale pensée de Frédéric! Frédéric voulait aussi faire creuser un nouveau canal pour l'Elbe, au travers de la vieille Marche; par ce moyen cette province eût été une île formée par l'Elbe et un jardin fortifié.

Dans le temps de la démarcation, on avait l'occasion de créer une fédération du nord, qui aurait pu s'immiscer arbitralement dans les affaires. Par cette mesure les journées de Rastadt, de Lunéville, de Presbourg et de Tilsitt, eussent certainement été éloignées.

Teutona, tel serait le nom de la capitale de l'Allemagne. Elle aurait dû être située auprès de l'Elbe, dans une belle contrée également éloignée de Genève et de Memel, de Trieste et de Copenhague, de Dunkerque et de Sendomir. Cette réunion est-elle encore possible et comment? Il est maintenant difficile de le prévoir. Que Dieu nous prête son appui!

Un peuple qu'Hermann et Luther ont créé.... ne doit jamais désespérer.... Son emblème est toujours *six fleuves éclairés par le soleil levant.*

§ XI. *Manie du* compatriotisme, *esprit de petit peuple.*

Tous les malheurs qui, depuis long-temps, accablent l'Allemagne, doivent être attribués à ces deux causes. Les Allemands ont toujours été désunis, isolés, remplis d'amour-propre, et rien n'a été entrepris ni achevé dans l'intérêt de la chose publique. Ce qui s'est fait de grand a été accompli par des sauveurs inspirés, qui, par une force élastique, ont arraché le peuple entier à la fange de ses vieux péchés. La chose publique sortirait des intérêts particuliers, si le peuple allemand s'élevait au-dessus de ce patriotisme rétréci, et se présentait dans l'arène. Lorsque Hermann se hasarda dans la guerre et les combats contre le peuple exterminateur des peuples, une partie seulement du nord-ouest de la Germanie suivit ses bannières. Marbod avec les forces de l'est se tint à l'écart comme un pêcheur en eau trouble, et la cavalerie batave rougissait le Weser d'un sang fraternel. Comme c'est encore l'usage, « les Germains avaient entre eux des « guerres dont les Romains et les Wahles devaient

« bien rire » (une vieille chronique). Aussi l'histoire d'Allemagne n'offre que de grandes tragédies et des guerres civiles. Depuis l'assassinat de Hermann, notre mauvaise destinée nous a poursuivis, et, par suite des deux vices que nous signalons, les Allemands se sont montrés ennemis de celui qui laissait seulement pressentir l'unité de la nation. Ils laissèrent ainsi dans le danger leurs frères qui, pleins d'enthousiasme, entreprenaient une grande œuvre. Les Suisses durent lutter seuls contre la tyrannie, les Hollandais firent seuls la conquête de leur liberté, et les héroïques Dithmarses succombaient sous la puissance danoise. La Prusse déchirée par les Polonais n'était soutenue que par le Brandebourg. La Livonie où le royal grand-maître Walter de Plettenberg se maintint contre ce czar fou de ses conquêtes, fut enfin envahie par ses voisins (XVI). Le Brandebourg sauva l'Allemagne de l'auge et de la hache suédoise. Des traités de paix inopportuns suscitèrent d'autres ennemis, et le grand prince électeur ne put tout seul repousser les Suédois au-delà des mers.

Les Habsburg et les Zollern qu'une même et grande pensée devait unir comme des frères, qu'aucune haine de famille ne divisait, dont les peuples s'estimaient mutuellement, ne se secoururent pas entre eux.... Le spectacle offert par les Hohenstaufen et les Welfen fut souvent re-

nouvelé d'une manière sanglante. Dans l'année 1770, on eut quelques lueurs d'espérance lorsque Frédéric et Joseph eurent une entrevue comme de preux chevaliers. Cette loyauté allemande éleva bien plus ces deux souverains que si l'un ou l'autre eût écrasé son rival. Frédéric dit à l'empereur : « Qu'il regardait ce jour comme « le plus beau de sa vie, parce qu'il servirait « d'époque à l'union de deux maisons trop long- « temps ennemies, et dont l'intérêt mutuel était « de s'entre-seconder plutôt que de se détruire. « L'empereur répondit qu'il n'y avait plus de « Silésie pour l'Autriche; après quoi il laissa « entrevoir assez adroitement que tant que sa « mère vivrait, il n'osait se flatter d'avoir assez « d'ascendant sur son esprit, pour pouvoir exé- « cuter ce qu'il désirait; toutefois il ne dissi- « mula point que, vu la situation des choses en « Europe, ni lui ni sa mère ne souffriraient ja- « mais que les Russes demeurassent en posses- « sion de la Moldavie et de la Valachie » (œuvres posthumes de Frédéric, tom. 5, Mémoires de 1763 à 1775). Le premier parla admirablement et dans un esprit vraiment national, le second se montra plein de l'idée d'une future *Autriche danubienne*. Joseph le manifesta encore plus tard, lorsque le 7 septembre 1776, étant près de Prague, il fit former un carré autour de l'arbre qui désigne le lieu du dévouement héroïque de

Schwerin, et honora la mémoire du héros par des salves d'artillerie et de mousqueterie.

Ainsi luttent des camarades d'enfance, et de cette épreuve mutuelle de leurs premières forces résulte une solide et durable amitié.

Celui qui n'a de sentiment que dans la pointe de ses doitgs, dont il se sert pour exercer un métier, et qui croit que le monde entier tourne sur son escabeau, celui-là est un *Philistin* (XVII). Celui à qui le plus misérable bourbier resserre le cœur, à qui la plus chétive muraille cache tout l'horizon; qui ne connaît rien de plus profond que l'abreuvoir des bestiaux, et rien de plus élevé que la girouette de son clocher, celui-là n'est qu'un *petit bourgeois*. L'homme qui accorde exclusivement quelque mérite à celui qui a été baptisé avec la même eau, châtié avec le même bâton, qui a pataugé dans la même fange, qui a mangé les mêmes mets, et qui n'exige rien de plus que d'être fidèle à sa pâtisserie ou à son oie fumée; celui-là est accablé de la plus grande infirmité de cette étroite *manie du pays*. Celui qui par un funeste travers d'esprit regarderait son arpent de terre comme un royaume, sa glèbe comme le domaine d'un peuple, qui haïrait comme rivaux les peuples frères compris dans l'ensemble de la nation, et, au lieu d'une chose publique bien organisée, voudrait les désordres de Schoppenstadt, Schilda, etc.; celui-

là, dis-je, est dominé par l'*esprit de petit peuple*, par cette folie qui perd l'Allemagne.

« Semblable à un géant, le Rhin tombe au « milieu des rochers dans une effroyable cata- « racte; il roule ensuite majestueusement ses « vastes ondes au travers de fertiles plaines, « pour se perdre enfin dans un pays plat. Telle « la trop fidèle image de notre patrie, de notre « histoire et de notre caractère. »

§ XII. *Perspective et pressentimens.*

Nous ne voulons pas les placer sous un point de vue plus bas, ni sous un aspect plus redoutable qu'ils ne sont réellement d'après l'allure éternelle des choses humaines et les vraisemblances d'un avenir éloigné.

« Ainsi que l'homme dans la fleur de son « âge, les états les mieux organisés, et qui sont « gouvernés avec la plus grande sagesse, por- « tent déjà dans leur sein le germe de leur fu- « tur dépérissement. Eloigner, autant que pos- « sible, cette fatale époque, c'est tout ce que « peuvent la sagesse et la prévoyance humai- « nes aidées d'un favorable hasard. Le moment « arrivera où la main d'une puissante Némésis « atteindra les grandes monarchies qui s'accrois- « sent encore maintenant. Leur chute sera vio- « lente et accompagnée d'un ébranlement géné-

« ral ; tel autrefois Rome, ce colosse tombant
« en masse, écrasa sous ses débris la moitié du
« monde. Aussitôt que les tempêtes des élémens
« politiques seront calmées, de toutes parts,
« au milieu des ruines, de nouvelles formes s'é-
« lèveront.....

« Par les limites physiques que la nature lui
« a imposées, l'Allemagne est destinée à former
« un état puissant et indépendant ; ses forces
« gigantesques, l'abondance de ses productions
« et de ses richesses, l'appellent aussi à cette
« destination. Elle n'a besoin d'aucune couronne
« étrangère pour être heureuse, d'aucun appui
« étranger pour être redoutée et estimée. Pour
« savoir ce qu'il faut faire, elle doit seulement
« ouvrir les grandes archives de ses expériences ;
« à chaque page elle trouvera des preuves con-
« vaincantes qu'une constitution qui ne peut
« défendre un état contre les violences exté-
« rieures, ne sert à rien lors même que par son
« influence salutaire elle aurait fait de l'intérieur
« un paradis.

« Si les observations sur le genre humain,
« consignées dans les pages de l'histoire, ne
« peuvent mentir ; si l'étude de l'histoire a un
« but plus élevé que celui de satisfaire une oi-
« sive curiosité ; s'il y a une philosophie de
« l'histoire ; si tout ce qui est arrivé n'est pas le
« jeu d'un aveugle hasard ; mais si une sage

« toute puissance régit le monde moral, comme le
« monde physique d'après d'éternelles et immua-
« bles lois, l'Allemagne affligée peut espérer
« quelque consolation dans la brillante période
« qui succédera certainement à cette époque sans
« gloire. Le temps viendra et arrivera où la nation
« allemande, réunie par de sages lois sous un
« prince puissant, émettra son suffrage impor-
« tant dans le grand conseil européen, non comme
« un peuple dominateur, mais comme l'un des
« plus prépondérans. L'histoire de l'Allemagne
« nous dévoile cette tranquillisante perspective.
« L'Allemagne n'a pas encore parcouru tout le
« cercle des révolutions; elle doit le parcourir
« pour atteindre la destination où l'appelle la
« grande voix de la nature.

« Dans le commencement, elle eut à com-
« battre un pouvoir despotique que ne modérait
« aucune loi, et qui n'avait pour frein que quel-
« ques coutumes insuffisantes. Il est inégal le
« combat du despotisme contre la constance
« d'un peuple qui a la ferme volonté d'être libre.
« A la place du despotisme s'éleva une républi-
« que aristocratique. Toujours la constitution
« aristocratique a été mère de l'anarchie, et on
« peut dire qu'après le grand schisme religieux,
« elle a été permanente en Allemagne. L'anar-
« chie et le développement des forces extérieu-
« res, sont deux choses incompatibles; si le mal

« intérieur ne peut être guéri, il conduit à une
« domination étrangère et à l'esclavage....

« .... C'est un bonheur pour la plaintive Al-
« lemagne, si elle sait se conformer avec patience
« à sa situation, tant que durera cet état de
« choses. Elle doit garantir de toute influence
« étrangère et pestilentielle, ses mœurs, son
« esprit et son caractère. Ces jeux (Faust) d'un
« esprit licentieux, ces jeux assez long-temps
« représentés doivent finir une fois. Elle doit se
« nourrir des principes de ses ancêtres, vivifier
« son esprit national, agir à l'intérieur sur les fa-
« cultés de ses citoyens plongés dans un mortel
« assoupissement, ne pas perdre courage dans
« la position actuelle, mais au contraire travail-
« ler avec résolution à préparer un meilleur
« avenir.

« Que sous le rapport moral, l'Allemagne se
« maintienne comme nation, sur le fleuve du
« temps et des événemens, l'instant arrivera où
« le bonheur sera enfin réconcilié avec elle. La
« période la plus brillante de l'Allemagne pourra
« être la plus longue de son histoire. Il y aura
« peu à craindre des émigrations réitérées des
« peuples du Nord, ou des essaims nombreux de
« Tartares qui des sommets de l'Ouralk, peuvent
« fondre sur le nord-ouest de l'Europe. Pour
« amener alors la chute du nouvel empire de Ger-
« manie, il faudrait une révolution physique qui

« engloutirait une partie du continent euro-
« péen, comme le fut la grande île Atlantique,
« et ferait sortir du fond de l'Océan une qua-
« trième partie du monde (1). »

(1) Ce que l'Europe doit craindre et peut espérer! 1806.

LIVRE IV.

ÉGLISE.

Nous devons marcher en avant, quoique l'erreur et les fourberies se déchaînent. Dieu a élevé notre tête pour regarder vers le ciel ! c'est pourquoi elle vacille à droite et à gauche ; nous sommes une race immortelle, notre patrie est en haut. (Voss.)

§ I.er *Observations préliminaires.*

Le sentiment de l'éternité accompagne l'homme dans toutes les situations et toutes les phases de la vie, depuis le premier réveil de l'esprit jusqu'à son dernier sommeil. Il est créateur dans les grandes œuvres et les grandes entreprises, il anime tout dans les petits travaux et les moindres affaires. Planter des arbres, ensemencer, fonder des établissemens, consacrer sa vie à des recherches philosophiques, méditer sur chaque invention utile, passer sa vie à faire des découvertes, telles sont les richesses qui découlent de

cette source toujours jaillissante. Les liens sacrés de l'humanité tiennent à ce pressentiment plein de vie, à ce désir indestructible à cette douce croyance, et sur sa bannière brille cette inscription : *Immortalité*. Ce qui nous rappelle que l'homme est plus qu'un animal destiné au pâturage et à l'engrais; ce qui établit la liaison entre le monde idéal et le monde réel, et jette un pont sur le gouffre ténébreux qui sépare ce qui est en deçà de ce qui est en delà; ce qui tend un fil indestructible comme conducteur pour notre voyage pendant cette longue nuit, *la religion* a-t-elle dû être supportée seulement comme le jeu puéril d'une pieuse croyance? Le représentant et le mandataire public de la religion, l'*église*, a-t-elle dû être conservée seulement comme un meuble d'état remarquable par son antiquité, tolérée comme un spectacle médiocre, et permise comme un innocent joujoux?

L'église ne doit pas être placée au-dessus de l'état, ni dessous, ni à côté, mais dedans. L'état doit tout préparer, afin qu'elle produise ses effets. Il ne doit pas se servir de ses doctrines sur la vertu comme d'un frein, et par cette docilité forcée, vouloir un peuple hypocrite, plutôt qu'un peuple libre. Pour exécuter ses projets, soit ouvertement, soit sourdement, il ne doit pas employer les préceptes de la foi comme un objet d'effroi prudemment et ingénieusement inventé.

comme un épouvantail planté aux différentes routes de la vie. La croyance à l'enfer est plus dans la nature humaine que celle à la Sibérie, à Botany-bay et à Cayenne. L'état a peu à démêler avec l'église; il ne doit pas porter atteinte à sa juste autorité, pour la dédommager ensuite par une fausse splendeur. L'état peut seul faire disparaître ce qui est devenu choquant, si toutefois il l'avait institué dans le principe. Je reste fidèle à l'église allemande dans laquelle je suis né et dans laquelle j'ai été élevé; l'amour de la patrie respecte la foi des ancêtres.

L'église évangélique luthérienne est plus malade à l'extérieur qu'à l'intérieur. Son essence s'est développée par des investigations nombreuses, des recherches infatigables et des méditations suivies. Tout a été remplacé; la béquille de l'estropié, les lunettes du myope et la ténébreuse crédulité. Son extérieur au contraire qui résulte de l'urgence des circonstances et d'additions occasionnelles, est devenu peu-à-peu une coutume dominante qui est entretenue par un funeste amour de l'habitude et par la maladie de la commodité. Le dix-huitième siècle entreprit au-delà de ses forces. Ce fut un temps de destruction et de sape. Tous les piliers fondamentaux de l'existence du peuple, de l'état et de l'homme furent ébranlés. Il s'élevait un cri de joie, lorsqu'on en trouvait quelques-uns de va-

cillans, pourris ou délabrés. De faux éclaireurs trompèrent les petits esprits, des lanternes sourdes inspirèrent aux myopes une orgueilleuse confiance; la présomption, cette nouvelle maladie de l'état, crut améliorer d'une manière étonnante, en foulant aux pieds toute superstition. J'en appelle ici au plus grand roi protestant, à Frédéric-Guillaume III, comme ayant restauré et amélioré.

§ II. *Edifices.*

Nos églises sont élevées sur des cadavres et au milieu des tombeaux, « usage que la superstition avait établi d'abord, et que maintiennent « l'orgueil, la mode et la soif du gain (1). » « Dieu n'habite pas dans les temples bâtis par la « main des hommes (2). » Nous savons tous cela, mais nous habitons dans des maisons, et nous voulons aussi nous édifier dans des maisons. Les églises doivent être appropriées à leur usage, elles ne doivent pas être transformées en galeries d'images; des ornemens d'architecture, faits avec goût, sont préférables à des peintures scandaleuses accrochées à des clous. Ces mauvaises figures suspendues et voltigeantes n'ont été in-

(1) Michaëlis, Droit mosaïque, 4.e part. § 215.
(2) Histoire des Apôtres, 17, v. 24.

troduites que tard, pour remplacer la pierre du baptême. Neumeister dit, dans son Sermon sur le baptême (Hambourg, 1731) : « Depuis quelques « années, on a commencé en divers lieux à se « servir de figures de bois, au lieu de la pierre « du baptême. » Des barbouillages qui passent pour des peintures, de mauvaises sculptures pour représenter la trinité, des figures grimacées en bois ou en pierre, des nids d'hirondelles, des toiles d'araignées, des chauves-souris, des hibous, ne sont pas ici à leur place, et encore moins les morts. L'homme doit pourrir, la nature veut son droit! mais est-il nécessaire que la chrétienté en acquière la certitude par l'odorat? Pourquoi un notable a-t-il gratuitement, et un riche pour dix écus, la faculté d'exercer après sa mort le droit d'infection? N'est-ce donc pas assez de rendre son nom infect pendant sa vie? Que signifie le voyage des cadavres et l'importation des morts de la campagne dans les villes? Solon ne le permit pas, et, plus tard, les lois des douze tables défendirent d'ensevelir dans Rome.

Dans beaucoup de provinces, le malheureux usage de publier en chaire certaines ordonnances seigneuriales est encore en vigueur. Aussitôt que commencent de semblables annonces, on évacue l'église, et ce qui doit être publié, reste ainsi inconnu. C'est une prétention ridicule que de vouloir captiver l'attention des auditeurs après

les chants et le sermon pour de semblables choses, lors même qu'elles ne seraient pas hors de leur portée, comme l'ordonnance sur le duel. Il y a des moyens meilleurs et plus sûrs de répandre la connaissance de ces sortes de choses, ces moyens sont, l'introduction de cet enseignement dans les écoles (Voy. Education du peuple, V. 5. D.); les instructions données par les professeurs dans les dernières leçons, avant l'époque où les élèves quittent l'école, un journal de l'état et du peuple (V. III. 2. H.); enfin une réunion des pères de famille dans la maison commune, afin d'en entendre la publication.

N'est-il pas encore plus indécent de faire dans les églises toutes sortes de publications mondaines. Le prédicateur arrive en chaire comme un vendeur au rabais, comme un crieur public qui dénombre les objets dont se compose l'encan. Il annonce même l'arrivée du châtreur de porcs, etc., etc. (1).

Quelques magistrats très estimables se sont formellement prononcés contre cette profanation des églises (2).

Aux églises appartiennent les actes ecclésiastiques, la maison de Dieu ne doit servir à aucune représentation inconvenante (comme le

(1) Wagnitz, Journal liturgique, 1.er vol. 1.re part. p. 43.
(2) Articles de Saxe, III. 9. p. 15.
Circulaire consistoriale pour le Hanovre, 1800.

spectacle de la passion); le théâtre ne doit pas profaner les cérémonies de la religion (Marie Stuart). La piété est une contemplation intérieure qui est plus que l'admiration d'un objet agréable. L'orateur en chaire doit édifier autrement que par le talent magique d'un grand artiste qui aujourd'hui s'accommode pour le rôle de scélérat (Franz Moor), et demain paraît dans celui de l'homme de Dieu, Luther défiguré par Werner.

§ III. *Biens et revenus.*

Le patronage d'un seul citoyen est une installation de prêtres toute payenne. Eloignons ce désordre anti-chrétien! depuis long-temps on condamne ces nombreux abus (1).

Il faut des démarcations de paroisses mieux appropriées aux localités, et de manière que le ministre de l'une n'en traverse pas une autre pour arriver jusqu'à la succursale.

Il faut abolir toutes ces perceptions scandaleuses, telles que *le privilége de pêcher les écrevisses, et de récolter les morilles; la perception d'une botte par année; l'entretien d'une perruque, l'argent du cabaret; le droit de faire payer une rétribution plus forte, lorsque le mariage ne se célèbre pas un*

(1) Gisbert Voet. Politic. Eccles. p. II. l. III. Trait. II.

vendredi, etc., etc. Il faut surtout remplacer le casuel par un impôt ecclésiastique sur tous les membres adultes de l'église. Ces impôts doivent être perçus par le président de l'église, ainsi que cela se pratique dans le nord de l'Amérique. Un auteur a proposé les moyens de parvenir à cette organisation (1).

« J'ai souvent maudi le casuel, lorsqu'il doit « être considéré comme une partie de l'appoin- « tement, et je le maudis encore. Le pasteur « doit vivre selon l'Evangile de Notre-Seigneur. « Si on lui allouait un traitement sans casuel, « beaucoup de désordres n'auraient pas lieu. » (Neumeister, 1731.) Un savant de l'université actuelle regarde comme très exagéré *le cri général qui s'est élevé contre le denier de la confession*, etc., etc. Il dit : « il est « prélevé sur ceux qui se considèrent comme « parfaits, » et renvoie à l'ouvrage de Grellman (2).

Puisse cet homme estimable ne pas oublier dans une autre édition, le petit écrit de Trinius sur le casuel et le salaire des pasteurs. On peut très bien penser comme professeur de prudence pastorale, et pourtant méconnaître l'esprit du

(1) Voy. Benkendorf, Tombeau de la chicane. Berlin, 1785.

(2) Courte histoire du droit de l'Etole, ou casuel ecclésiastique, et autres impôts, considérés dans leur origine et leur développement successif. Gottingue, 1785.

peuple. Il est plus difficile de prêcher à la multitude qu'à des savans. Le Catéchisme, le livre des Psaumes et la Bible sont comme des habits de fêtes pour l'homme vulgaire; son vêtement de tous les jours, c'est la superstition, dont le système est plus riche et plus varié que tout autre. Il visite les fausses églises, chez les marchands, les brasseurs et les cabaretiers; on connaît les dictons des riboteurs : *Ici le bon Dieu tend son bras* (allusion aux enseignes des auberges). *On ne passe pas devant une église sans dire un pater, ni devant un cabaret sans boire.* Là on prêche un tout autre évangile que dans la chaire. Là, tout passe de bouche en bouche comme les traditions qui ne périssent jamais, et dont les principes, sans être écrits, poussent partout comme de mauvaises herbes et étouffent les meilleurs germes (Voy. III. 2. B.) Ce proverbe-ci est encore vrai : *A côté l'église du bon Dieu, le diable a sa chapelle* (XVIII).

§ IV. *Actes ecclésiastiques.*

Les cérémonies de l'église ne doivent jamais être pratiquées dans des maisons particulières, excepté le baptême par urgence et la communion des malades. Les témoins, après le sermon, doivent prêter leur serment en public devant

l'autel, et cela après une prière particulière à cette cérémonie (XIX).

Dans chaque pays la liturgie doit être uniforme pour chaque secte de l'église. Là où les vieilles formes ne sont plus praticables, il faut établir de nouvelles liturgies, mais ne jamais en faire de particulières pour les gens de condition, pour le tiers-état et le vulgaire. La liturgie aurait-elle donc moins d'influence, qu'un code pharmaceutique uniforme. Dans un siècle inconstant et léger, l'austère loi de Moïse sur le mariage, serait une bonne exhortation avant la prononciation du vœu solennel, et les paroles édifiantes de Paul indiqueraient aux nouveaux époux la route du bonheur.

Dans les cérémonies des funérailles, il s'est glissé beaucoup d'abus qui affaiblissent les leçons que les morts doivent donner aux vivans. A la mort d'un homme, on devrait faire sans partialité, non-seulement *l'exposition de son corps*, mais aussi le tableau de *sa vie et de ses qualités morales*. Tous, excepté le criminel, doivent etre inhumés selon les usages de l'église, et d'une manière uniforme; car la mort est un puissant niveleur. Il est contraire aux droits de l'humanité, à l'honneur du peuple et aux vertus des citoyens, qu'un riche éclabousse les autres par le luxe de sa pompe funèbre, tandis qu'un pauvre, distingué par des sentimens

généreux, sera enfoui sans appareil. On peut tolérer de *courts sermons d'inhumation*, mais jamais d'*oraisons funèbres* sans une décision des jurés et sans une autorisation spéciale. Celui qui n'a rien fait qu'exister ici-bas, peut-il exiger un éloge, lorsque sa vie ne renferme pas une seule action louable? Nos anciens théologiens étaient opposés aux oraisons funèbres.

« Les oraisons funèbres sont des sermons difficiles, car l'or et l'argent appesantissent la « main aussi bien que la bourse. Souvent aussi « elles sont de faciles sermons, lorsqu'elles sortent d'un cerveau léger. N'est-ce pas en effet une « légèreté impardonnable que, dans la maison de « Dieu, tu sois un menteur et un faux témoin, « que des ténèbres tu fasses la lumière, que « du vice tu fasses la vertu, que tu loues ce qui « est honteux et que tu places le diable dans la « chaire de Dieu? Le défunt doit être loué, sa « vie fût-elle un tissu de tous les vices; son « avarice doit se nommer économie, sa colère « charnelle emportement divin, ses obscénités « divertissemens. S'il commet une injustice, tu « dis qu'il avait souffert; s'il blasphème, tu dis « qu'il avait prié. Que résulte-t-il de tout cela? « que tes sermons inconsidérés font des hommes « lâches et faciles (1)! »

(1) D. Heinri Müller, Heures de récréations spirituelles, CCLXXVIII.

« Quel qu'ait été un homme, qu'il ait eu une « bonne conduite ou non, qu'il ait montré du « repentir ou non, qu'il ait tendu des secours « aux pauvres ou non, doit-on se plaindre si « nous chantons toujours : *Il a porté le joug « de Christ, il est mort et vit encore*, quoi- « que pendant sa vie il n'ait point porté le joug « de Christ, ni éprouvé ce qu'il est (1). »

« Il vaudrait mieux que les oraisons funèbres « n'eussent jamais été en usage, ou que cette « coutume fût abrogée par un arrêt. On ne sui- « vrait plus alors une coutume opposée aux lois « de Dieu, et qui porte atteinte à la gloire de « son nom. L'Ancien Testament n'en offre au- « cun exemple, notre Sauveur même n'a point « obtenu cet honneur, et les premiers chrétiens « n'ont jamais rien connu de semblable. Ce se- « rait déjà beaucoup si la parole prêchée le di- « manche était écoutée avec ferveur. Combien « de fois n'arrive-t-il pas que le prédicateur sait « seulement ce que le défunt a fait de bien; « les auditeurs connaissent ce qu'il a fait de « mal ? L'orateur fait son éloge, et les autres « disent : c'est un sermon de mensonges, le pré- « dicateur doit avoir reçu une bonne récom- « pense, c'est pourquoi *il frotte ainsi la « queue du renard* (2). »

(1) Grossgebauer, Ecrits spirituels, chap. 12.

(2) Gerher (vieux prédicateur à Halle sur la Saale, dans le commencement du 18.e siècle).

Il paraît que chez les protestans l'oraison funèbre est un reste des coutumes papales; on a voulu par-là remplacer en quelque sorte la messe des morts. Celui qui porte le deuil paye l'oraison funèbre, et pense avec raison pouvoir exiger que celui qui est le sujet du discours soit loué. Dans quel embarras ne doit pas tomber le prédicateur qui ne veut pas se contenter d'émettre des maximes générales, et réserver seulement pour la vérité une brillante élocution! Dans une semblable circonstance, un vieux prédicateur se tira d'affaire par une niaiserie apparente, et fit ainsi l'éloge de la femme d'un paysan : « Elle préparait de si bons fromages, elle « faisait du beurre si beau, elle fanait si bien le « foin, que c'est un malheur qu'elle soit morte « si-tôt. »

On ne doit élever aucun monument, ni célébrer aucun repas commémoratif, sans un examen préalable, et sans qu'on ait obtenu une permission expresse. On ne doit point désigner une tombe particulière à celui qui ne peut rien, que payer le tailleur de pierre. Que le nom périsse avec celui qui a négligé de l'éterniser par ses actions. Celui qui ne récolte pas le grain, mais seulement la balle, doit-il s'étonner et se plaindre si le vent l'emporte et la disperse? Comment l'homme nul veut-il escroquer une renommée, lui qui dans son existence toute terrestre

avait seulement en vue son cher *moi*. « La mé-
« moire du juste sera en bénédiction, mais le
« nom des méchans sera en mauvaise odeur. »
(Salomon, Prov. 10. 7.)

§ V. *Livres*.

La charité est l'esprit et l'essence du christianisme; la charité ne tend pas à diviser, mais à tout réunir. L'ancienne muraille qui sépare les principales confessions, sera-t-elle toujours élevée de nouveau, et multipliera-t-on à l'infini des lignes de démarcation entre les plus proches parens? Maintenant les trois principales sectes en Allemagne ont une égale tolérance; elles sont d'accord sur les points essentiels du dogme. Pourquoi donc une semblable harmonie ne peut-elle pas exister dans les livres des églises, principalement pour ce qui concerne l'homme comme homme, comme citoyen et portion intégrante de la patrie? J'entends les livres de la doctrine chrétienne et le livre des Psaumes. Ce qui manque maintenant, c'est la réunion de la grande communauté. Les protestans sont divisés par des distinctions et des divergences qui, si elles ne sont pas réellement essentielles, le sont pourtant pour le peuple. La manie de la nouveauté, la vanité du savoir, l'esprit d'ergoterie, l'amour des distinctions, la rage de se signaler, amè-

nent la destruction de ce qui est ancien, mais utile, du nouveau qui est bon, et empêchent de connaître et de choisir ce qui est meilleur. Chaque gouveneur spirituel publie une doctrine particulière du christianisme, chaque ville ajuste à sa manière un livre de chants. Malheur sur malheur, dommage sur dommage! La tiédeur, l'indifférence, l'isolement des citoyens qui se regardent comme des étrangers et s'entendent plus difficilement; telles en sont les suites funestes.

Les catéchismes catholique, réformé et luthérien devraient avoir une influence plus marquée. Malheureusement *le schisme dogmatique* a préparé *le schisme politique*, et la malice de l'étranger s'en est servi pour détruire la cordialité et la bonne harmonie qui régnaient entre les Allemands. Trois livres de chant, composés sur le même plan, contribueraient à inspirer, élever et réunir le peuple entier de l'Allemagne. La doctrine et les hymnes sorties de la même source devraient couler ensemble, et, avec elles les sermons des prédicateurs. Heureusement pour l'humanité que les gouvernemens ne peuvent plus créer par la violence les religions de l'état et du peuple. Les églises de chaque confession chrétienne peuvent avoir, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, un caractère national, sans craindre le renversement de leur domaine moral.

§ VI. *Clergé.*

Le clergé ne doit pas être trop mondain. Chacun doit avoir son costume, son nom et son organisation. L'uniformité de couleur pour le vêtement ne suffit pas, il faut encore celle de la forme et de la qualité de l'étoffe dans tout costume distinctif d'une charge. Les arlequinades de la mode ne conviennent pas à la gravité d'un corps qui représente ce qu'il y a de moral dans la nation. Si le choix des costumes est abandonné au caprice de chaque individu et à l'instinct des tailleurs, il n'y aura point de dignité dans le maintien et le vêtement des instructeurs du peuple. Près de Berlin, un maire qui portait encore la queue était atteint de la manie d'avoir du génie, il était charmé de l'idée de devenir un héros d'opinions indépendantes. Lorsqu'un chef favorise des momeries de carnaval, il montre la petitesse de ses idées; vraisemblablement que lorsqu'il était au service il n'allait pas en robe de chambre pour passer une revue. Luther prêcha une fois en camisole rouge, et quoiqu'il ne possédât aucun habit convenable, le prince électoral lui en fit le reproche dans une lettre particulière (1). Lorsque le prince

(1) Beyer, Histoire de la confession d'Augsbourg. Salzwedel, 1732, d'après le témoignage d'un savant qui avait vu la lettre.

lui eut envoyé un habit noir, il conserva cette couleur. Devons-nous en maintenir l'usage? Le vêtement blanc ne serait-il pas plus convenable? Les ecclésiastiques mecklembourgeois ont par interim un costume blanc. Si la couleur noire a la préférence, elle désignera d'une manière emblématique quel empire le clergé doit combattre. Quel que soit le costume, le prédicateur ne doit jamais monter en chaire comme une poupée bien parée, ni avec la tournure d'un original.

Les dénominations des fonctionnaires doivent être choisies avec soin, et le prédicateur est le plus public de tous. Les désignations de *préposé*, *surintendant*, *archiprêtre*, *pasteur*, *curé*, *inspecteur*, etc., sont inconvenantes ou mauvaises. *Consistoire* serait mieux rendu par *conseil de l'église*. *Evêque* et *archevêque* étaient usités dans l'ancienne église; par le mot *prédicateur* la profession est bien désignée, et ces trois mots peuvent suffire.

Une clameur générale s'est élevée contre les indignes guerriers; et, si Elie ressuscitait, combien de prêtres n'exterminerait-il pas? Les grands prédicateurs qui succédèrent à Luther ne perdirent jamais de vue l'esprit du siècle. Si leur courroux les emportait trop loin, nos modérés s'abandonnent trop facilement à la tolérance chrétienne, et avec les paroles de saint Paul aux Romains (13. 1. 7.); ils savent excuser la désertion du prince et la trahison de la patrie.

Il ne faut pas que tous ceux auxquels cette idée vient dans l'esprit, étudient la théologie, car Paul dit à Timothée « qu'il faut ordonner de « prêcher la parole de Dieu, seulement à ceux « qui sont envoyés pour cela, qui peuvent ins- « truire et enseigner les autres hommes. Il faut « que celui qui veut prêcher ait une bonne voix, « une bonne mémoire et des dons naturels. Que « celui qui ne les possède pas, se taise et laisse « parler les autres (1). »

« Messieurs, ne marchandez donc pas tant, la « théologie est déjà à un assez bas prix, » disait un professeur aux élèves qui demandaient les cours gratis. Très bien! le pauvre d'esprit doit être encouragé et avancé, non le pauvre de moyens pécuniaires. Ainsi des étudians coureurs et chanteurs mendient sur les chemins leur modique pain quotidien. Aidés par la maison des orphelins de Halle, ils traversent difficilement les quatre colléges où l'on n'apprend que ce qui est indispensable. Ils subissent un pitoyable examen; et ces jeunes gens sans ressources rampent, comme des valets éducateurs, jusqu'à ce qu'enfin un gracieux patron habille en noir la fille de son pasteur et la lui donne comme épouse.

Ceux qui se font curés par besoin sont les plus

(1) Luther, de l'Abus de la Messe, aux Augustins de Wittemberg, 1522.

nuisibles de tous; lorsque l'instructeur du peuple devient paysan, il ne vit plus qu'avec les mouches, et devient enfin ce qu'il y a de plus abject. Un écrit de Schloezer (1791) sur la misérable situation de beaucoup d'ecclésiastiques dans l'église luthérienne allemande, contient d'effrayantes vérités. « Une somme déterminée « est maintenant appliquée au traitement positif « de tout le clergé luthérien, de tout surintendant général et spécial, de tout abbé et prévôt, de tout prédicateur de cour, de ville, de « campagne, d'armée, de vaisseau, de tout aumônier des maisons de correction, d'orphelins et de charité. Que l'on divise cette somme « par le nombre total des membres du clergé, « quel quotient obtiendra-t-on? Qui osera soutenir « que chacun d'eux reçoit 140 ducats, ou seulement 100 ducats? Pour moi, je ne m'engagerais pas à le prouver. Je crois que chaque « ministre de la religion luthérienne reçoit à « peine 90 ducats.... Dans la Silésie, le Erzgebürge, la Thuringe, la Westphalie, la Poméranie, etc., etc., combien de pasteurs luthériens sont dans le besoin avec un traitement « de 18 à 60 ducats, et passent dans la tristesse « une vie pleine de misères et d'amertumes. »

Frédéric II demanda un jour à l'abbé Hahne, près de Magdebourg : « Comment on pouvait « améliorer les revenus des écoles et des égli-

« ses. » Hahne répondit : « Si on leur laissait « les biens que de pieux prédécesseurs leur « avaient consacrés, tels que les chapitres fon- « dés par Charlemagne pour les écoles, ils se- « raient suffisamment pourvus. » Le grand roi se tut. Un sincère et loyal sujet ne craint rien en citant cette réponse à son petit-fils maintenant sur le trône.

§ VII. *Esprit allemand et christianisme primitif.*

« Le christianisme primitif était une religion « toute spirituelle et morale, que son fondateur « opposa au fanatisme et à la subtilité raffinée « des prêtres juifs. En même temps, par un « esprit droit, et un sentiment plein de ferveur, « il ramena la religion à un culte intérieur, « éclairé et plein de vie; par ses instructions « et son exemple, il rappela la religion au seul « et véritable culte divin, au culte divin en es- « prit et en vérité, sans domination ni escla- « vage (1). »

Celui qui n'a pas de prétention à l'infaillibilité historique, et que les peines attachées à de plus profondes recherches ne rebutent pas,

(1) Eberhard, Esprit du christianisme primitif, troisième partie.

peut répondre à cette question : Pourquoi les premiers restaurateurs du christianisme primitif se sont-ils rencontrés parmi les Allemands seuls? Pourquoi toute cette nation, qui seule était pénétrée de cet esprit, a-t-elle envisagé la réforme comme un objet national, et l'a-t-elle conduite comme une affaire importante pour le peuple? Pourquoi une chose si importante n'a-t-elle été nulle autre part présentée au peuple, ni adoptée avec tant de chaleur, ni si bien défendue contre les violences extérieures? « La réforme a commencé « dans l'Allemagne, dans le centre de l'Europe; « elle a manifesté sa puissance de tous côtés, sem- « blable à un tremblement de terre dont les se- « cousses s'étendent au loin. Il y eut dans cette « portion du monde quelques pays qui ne purent « atteindre leur but; il serait intéressant de je- « ter un coup d'œil sur les provinces pour les- « quelles la réforme n'a été ni positive ni néga- « tive. Dans l'est de l'Europe, la Russie, par « suite des causes déjà énoncées, est restée « hors de cette sphère, comme l'Espagne et « le Portugal dans l'ouest, et l'Italie dans le « sud. Leur position géographique n'explique « pas ce phénomène d'une manière satisfaisante; « des frontières et des chaînes de montagnes ne « sont pas des barrières pour l'opinion. Il est « vrai que la surveillance rigoureuse du gouver- « nement espagnol rendit plus difficile l'intro-

« duction de la nouvelle doctrine dans ce
« royaume; d'un autre côté, l'inquisition n'é-
« tait pas menaçante en Italie comme en Espa-
« gne. Mais qui doute maintenant que la digue
« de la police ecclésiastique ou civile ne soit
« impuissante pour arrêter le torrent des opi-
« nions? les causes sont plus profondément
« cachées et ne peuvent être aperçues que dans
« le caractère des nations. Ainsi, chez certains
« peuples, la religion était visiblement calcu-
« lée pour un sentiment grossier, plutôt que
« pour l'intelligence; la nouvelle doctrine, au
« contraire se basait sur une modification de
« dogmes, et retranchait presque tout le ma-
« tériel du culte; elle s'adressait à la froide
« raison et enlevait toutes les idoles des sens et
« du caprice. Elle était faite pour le Nord (les
« Germains), non pour le Sud qui, poli par
« les beaux-arts, ne s'était jamais écarté de l'an-
« cien culte des fétiches. L'esprit calme et scru-
« tateur des Germains trouva dans le christia-
« nisme l'aliment qu'il cherchait, et dont il
« avait besoin. Les limites qui bornaient cette
« nation s'étendaient depuis les côtes de l'Ecosse
« et de la Norwège jusqu'aux Alpes helvétiques.
« Ce culte ne pouvait convenir à l'imagination
« ardente, à la vive sensibilité et à la sensualité
« des peuples du Sud, particulièrement du sexe
« féminin. Voudrait-on priver les Espagnoles et

« les Italiennes de leurs madones et de leurs « saints? on l'essaierait en vain; on les priverait « en même temps de leur consolation dans la li- « cence et de leur tranquillité dans le péché (1). »

Il en est autrement chez les peuples de race allemande; même sous le paganisme, les Germains n'étaient nullement adorateurs d'idoles ni de fétiches. Charlemagne écrivit contre le culte des images. Cette défense fut sanctionnée en 794 dans une assemblée générale des évêques de ses états; l'introduction et l'adoration de nouveaux saints fut interdite (XXI). Le seul esprit germain était apte à ressaisir le christianisme primitif; aucun autre caractère national n'était aussi digne de l'humanité, ni celui qui avait succédé au caractère romain, ni celui de la nation esclavone qui comprend tant de peuples. L'église orientale ne pouvait rien produire de semblable chez les Russes, ni celle d'Occident parmi les Polonais. Elles ne pouvaient non plus exercer aucune influence puissante sur les Finnois, les Esthes, les Lettes, les Lithuaniens, les Prussiens primitifs, les Ecossais, les Kymres et les Wendes, peuples sauvages naturalisés Allemands par leur mélange avec nous. Ceux qui dès long-temps étaient les émules et les imitateurs des Allemands

(1) Heeren, dans son Développement des conséquences politiques de la réformation en Europe. Petits Ecrits historiques, I. pag. 77.

suivirent presque tous l'exemple de leurs beaux-frères (nom des Allemands dans le *Magyar*).

Pour plus de facilité on peut poser ainsi les questions préalables : Quelle nationalité européenne se rapproche le plus de l'esprit grec? Quel peuple occidental a conservé plus de la physionomie orientale? Quelle nation, loin de sa demeure première, a conservé le plus long-temps et avec plus de pureté, l'esprit radical de l'organisation des peuples? En considérant les rapports des deux langues, leur facilité dans les traductions, leur faculté d'imitation, l'analogie des deux poésies, nous résoudrons la première question en faveur des Allemands. Par de semblables raisons nous résoudrons les autres à notre avantage, si notre antique parenté avec les Persans et les Indiens a été prouvée, quoique quelques branches du grand arbre généalogique des peuples, aient péri ou soient restés stériles. Enfin nous devons découvrir la véritable forme du christianisme primitif, et tournant alors nos regards sur les peuples, nous demanderons : Quelles nationalités encore existantes promettent le plus en faveur du christianisme pur? Un jugement décisif sera prononcé pour le véritable esprit allemand ; alors la réforme de l'église allemande, qui, avec la rapidité de l'éclair, se propagea chez tous les peuples de la famille germanique, depuis le Cap-Nord jusqu'aux Alpes, et

au travers de la Hongrie jusqu'en Transylvanie, devient un phénomène parfaitement explicable. Tel est l'effet que produit la découverte inopinée d'un proche parent, ou la reconnaissance d'un ami perdu depuis long-temps.

« Si la réforme religieuse n'a fait aucun pro-
« grès dans certains pays, il ne faut pas en
« chercher la cause dans les défenses et dans les
« mesures prises par les gouvernemens, mais
« plutôt dans le caractère des nations. On ne
« peut plus mettre en question maintenant, si
« la réformation a été avantageuse ou préjudi-
« ciable aux peuples. Tandis que, par une
« grande fermentation d'idées, elle donnait de
« l'activité à l'esprit humain, les parties de
« l'Europe qui n'y prirent aucune part, restè-
« rent en arrière de celles qui l'avaient adoptée.
« La Pologne effacée du monde est un exemple
« que l'amour de la patrie et l'héroïsme (ou
« mieux des luttes brutales) sont de faibles
« appuis, s'ils ne sont associés aux lumières ré-
« pandues dans la nation. Elle a donné aussi
« cette leçon non moins importante, c'est que
« la sécurité d'un état contre les tempêtes d'une
« révolution arrivée à ses dernières périodes, n'a
« pas toujours d'aussi bons résultats que les con-
« temporains se plaisent ordinairement à le
« croire (1). »

(1) Heeren, dans l'ouvrage déjà cité.

« Lorsque les hommes ne le font pas d'eux-
« mêmes, on doit rappeler à leur souvenir les
« bienfaits dont la jouissance leur en fait ou-
« blier les auteurs. Je le crie donc à mes com-
« patriotes qui l'ont oublié : Ce que vous êtes,
« ce que vous pouvez être, ou ce que l'on doit
« vous permettre d'être, vous en êtes redeva-
« bles à Luther (1). »

Le nom de Luther aura toujours une place honorable parmi ceux des sauveurs des peuples et des génies de sa nation, même aux yeux de ses adversaires en matière de croyance, et lors même qu'on ne lui laisserait d'autre mérite que celui d'avoir créé la langue : « La traduction de la
« Bible dans la langue vulgaire de sa patrie est
« un de ses premiers travaux. Cette entreprise
« exigeait, outre le génie, une science et une force
« telles, qu'elles ne se sont jamais trouvées réu-
« nies dans ceux qui lui ont succédé. Ceux qui
« sont venus après lui avaient ses ouvrages
« dont ils pouvaient se servir; ils étaient pourvus
« de tant de moyens, ils avaient à leur dispo-
« sition les travaux préparatoires de tant de sa-
« vans, qu'il n'y aurait pour lui aucun déshon-
« neur d'être resté, à quelques égards, derrière
« eux. Quand ils auraient bien corrigé dans les
« détails un certain nombre de fautes qui n'ont

(1) Klinger, Méditations et Pensées sur divers sujets, 3.e partie, 1805. Voyez aussi Arndt, Coup-d'œil sur l'histoire allemande, 1813, et Spieker, Vie de Luther.

« logiens. Pour les querelles de ces despotes « d'écoles, des puissances étrangères ont soutenu « ce que le pape n'osait peut-être pas soutenir, « et pour l'avantage de quelques thèses insigni- « fiantes, l'état a dû perdre des provinces en- « tières (1). » Il faut seulement l'attribuer à l'influence des jésuites sur la maison impériale de Habsburg! Autrement, de la réformation de l'église germanique serait résultée une église allemande, une et libre dans sa croyance; elle aurait eu dans la politique, le développement de la nationalité et l'instruction du peuple, toute l'efficacité d'une religion nationale, sans rencontrer d'opposition du côté de la morale, de la raison et de l'humanité.

§ VIII. *Piété de l'Allemand.*

« Le sentiment religieux et la piété sont des « traits essentiels au caractère du peuple alle- « mand; ils découlent chez lui de la même « source que la loyauté et l'honnêteté. Dans le « principe, ils étaient réunis avec la magnani- « mité, avec une puissante activité, et cette heu- « reuse association faisait la beauté du caractère « allemand. Ce fut la source de grandes et glo-

(1) Voigt, Rapports des états européens, 9.e et 3.e part.

« rieuses actions. Lorsque la force et la rudesse
« des Allemands fit place peu à peu au raffine-
« ment qui énerve tout, ceux qui n'avaient pas
« un esprit éclairé furent subjugués par une or-
« gueilleuse indolence, une vanité de rang ou
« un extravagant *piétisme*.

« (Dans la pratique de la vie) on ne peut
« attendre son salut que d'une force agissante,
« d'une activité éclairée, d'une vertu infatigable
« et non d'une sainteté patiente, indifférente et
« repliée sur elle-même; l'esprit du christia-
« nisme primitif nous appelle à cette activité.
« Par la perspective d'une patrie spirituelle, il
« nous procure, à la vérité, quelques momens
« de calme et de repos dans le cours de notre
« existence terrestre; mais il réveille aussi le
« sentiment et l'âme, pour les actions courageu-
« ses, pour obtenir sur cette terre la liberté et
« l'indépendance dans l'entier exercice de l'in-
« telligence et de la vertu. Notre dépérissement
« est inévitable, si, absorbés dans le mystique
« quiétisme d'une humeur rêveuse, nous con-
« templons le ciel pendant que tout se perd
« sur la terre (1). »

(1) Eberard, Esprit du christianisme 1807—1808, 3.e part. (Semblable au chant du cygne, la voix du barde se perd dans les airs.)

Voyez aussi le chapitre XIII du livre VI dans le Génie du christianisme.

LIVRE V.

ÉDUCATION DU PEUPLE.

Sans vertu, point de patrie; sans citoyens, point de vertu. Vous aurez tout, si vous avez des citoyens. Mais former des citoyens n'est pas l'œuvre d'un jour, et si l'on veut avoir des hommes, il faut d'abord les diriger lorsqu'ils sont enfans. Si on les habitue à temps à se considérer eux-mêmes dans leurs rapports avec l'état, et à n'évaluer leur propre existence que comme constituant une partie de l'existence du corps social, ils se regarderont enfin comme identiques avec ce grand tout, et sentiront qu'ils sont membres de la patrie. Non-seulement la philosophie démontre la possibilité d'imprimer à l'âme une semblable direction, mais aussi l'histoire en offre mille exemples frappans. La rareté de ces exemples chez nous tient à ce que l'on s'inquiète peu qu'il y ait des citoyens et que l'on pense encore moins à la manière de les former. Il n'est plus temps de modifier les hommes, lorsqu'une fois l'égoïsme qui compose la vie entière des petites âmes, a étendu son influence abjecte et dévoré toute vertu. Comment l'amour de la patrie peut-il germer au milieu de tant d'autres passions qui l'étouffent! Si l'avarice, l'amour des plaisirs, la vanité, se sont déjà partagé le cœur, qu'en restera-t-il pour les concitoyens?

(*De la 5.e partie de l'Encyclopédie du nouveau Magasin de Hambourg.*)

§ I.er *Un mot sur la mauvaise éducation.*

L'ÉDUCATION est la pierre précieuse de l'humanité; elle a été seulement le partage des élus,

et jamais celui de tous. L'éducation qui est la chose la plus importante pour l'homme, dont chacun parle, que chacun bouille, est ce qu'il y a de plus généralement ignoré. Peu d'hommes reçoivent une véritable éducation, moins encore peuvent la donner; mais malheureusement les estropiés de corps, de cœur et d'esprit produisent aussi. Ces hommes, avec leurs âmes de coucous, devraient rougir devant les bêtes sauvages!

Dès sa naissance le nourrisson appartient au monde, au monde physique par ses besoins animaux, au monde moral par ses droits moraux. Sa prérogative est d'être élevé pour la raison. La société, dans laquelle il est introduit par la naissance, est le tuteur chargé de lui transmettre cet héritage. Que lui importe si la société oublie de porter son nom sur la liste, pourvu qu'elle lui ouvre la route de sa destination? Mais où sont les gardiens de l'enfance, les guides de la jeunesse? où est la main directrice de cette force naissante? où sont les médecins qui garantissent de la contagion ceux qui leur sont confiés, et ne les abandonnent dans le monde que munis de sûrs préservatifs? Pères et mères, noms trop souvent profanés, vous devez être ces médecins! Sans vous, toute peine, tout travail pour vos enfans, sont en pure perte! Nous avons abandonné la nature, maintenant elle nous aban-

donne. *Rendre homme en excitant la spontanéité*, telle est l'éducation de l'homme, à laquelle sont opposées la plupart des méthodes d'éducation, soit en grand, soit en petit. Presque tout consiste en essais faits à tort et à travers, sans avoir examiné *ce qu'est la destination de l'homme et comment on peut l'aider à y parvenir.* Il n'appartient pas au hasard, esclave de l'aveugle nécessité, de nous épargner la peine de la méditation. De simples essais, faits sans réflexion, sont plus dangereux dans l'éducation que dans l'art de guérir. Dans le dernier cas, ce qui peut arriver de pire n'est que la perte de l'existence; mais dans le premier il s'agit de la vie entière. Le médecin inhabile ensevelit sa turpitude, tout est caché sous l'herbe, on oublie le médecin et sa faute. Les échafauds, les maisons de force et les vices héréditaires, déposent contre les éducateurs sans conscience auxquels l'histoire ne pardonne pas. C'est un bonheur pour l'humanité quand, par ses qualités de corps, d'esprit et de cœur, un homme peut résister à beaucoup d'orages.

On ne doit pas ajouter foi aux vanteries de l'effroyable multitude de ces prétendus traités d'éducation; ils commencent toujours par avertir qu'ils ont *maintenant* étudié à fond la nature terrestre de l'homme. A peine un de ces nouveaux charlatans s'est-il fait annoncer à son

de trompe, que l'ignorance, l'amour de la nouveauté, l'inconstance, l'espoir de l'oisiveté, la joie maligne, crient avec lui sur le même ton, jusqu'à ce que d'autres crieurs le fassent oublier. Comme de vrais singes, ces guides aveugles se suivent en tâtonnant, et les jeunes gens tâtonnent après eux jusqu'à ce que la corruption aux cent bras se soit emparée des élèves. Le but et les moyens sont confondus; on ne pense à rien de stable, aujourd'hui on élève un édifice scientifique, vide et léger comme un château de cartes, qui, le lendemain, est renversé parce qu'il tient la place d'autres joujoux. Sans s'informer quel est le meilleur, on court toujours après ceux qui, avec le front d'airain d'un crieur de marché, annoncent *du nouveau! du nouveau!* Toutes ces apparitions fugitives indiquent clairement que le public n'est fermement convaincu de rien, sinon que leurs procédés sont mauvais, et leurs travaux insuffisans. Tous ces écrits qui se succèdent, s'attaquent, se nuisent et s'anéantissent mutuellement, montrent qu'un petit nombre seulement traite de l'éducation comme science. Celui qui ne lit pas plus dans l'homme et dans le monde, que dans les livres pour les instituteurs (excepté la collection de Campe et autres), se perd lui-même sans rémission et tombera prématurément en enfance. Jusqu'à présent la plus grande partie du temps a été perdue en paroles, en

écrits et en actions, pour de *véritables riens*. *Tout vient d'en-haut*, mais avec le concours de la vie intérieure de l'homme (1). Les hommes, par leur conduite, font que ce proverbe : *Dieu est un bon homme*, est aussi une réalité. Une véritable éducation est un lévier qui peut transporter le genre humain à un degré plus élevé, et corriger cette distorsion, fruit de l'éducation monastique, avec notre méthode actuelle de dresser les hommes. Notre siècle vanté, moqué, raillé, idolâtré, maudit, immortalisé, ne peut être qualifié ! Tout ce qui a été écrit sur ce siècle et son esprit n'est qu'une mauvaise imitation de l'*Orbis pictus* (2); on n'y aperçoit que des points innombrables, isolés et sans cohérence. Cette époque où l'on a voulu juger le monde, n'offre rien de grand; elle ne se distingue que parce qu'elle ressemble à ces ombres qui, dans l'antiquité, prophétisaient après avoir bu du sang (3).

(1). Nous sommes ouvriers avec Dieu.

(2) Petit livre qui traite de tout, espèce d'encyclopédie.

(3) J. Gottf. Ch. Nonne, Sur quelques fautes, effet de la mode dans l'éducation, 1801. (Préceptes dorés d'un homme qui a passé 27 ans dans l'école.)

C. C. E. Schmid, Plan d'un précis philosophique et théologique, 1er cahier. (N.° 5. sur trois vices fondamentaux de l'éducation.)

M. Ch. Benedict Gattinger. Comment les parens doivent élever leurs enfans, lorsque les établissemens publics d'éducation répondent à leurs désirs, 1804.

§ II. *Enfance.*

La vie s'éveille plus tôt chez les uns, plus tard chez les autres. On appelle l'enfance l'âge d'or de la vie humaine, le temps où l'homme se crée lui-même et pose les bases de son caractère. Le plus sage prédicateur de l'humanité engage ses contemporains d'une manière pressante à revenir dans ce paradis de la jeunesse (Matthieu, 18, v. 3.). Si un petit nombre d'hommes regarde en arrière dans le printemps de la vie, dans le crépuscule de leur existence, c'est que le soleil de l'enfance ne les a pas éclairés, c'est que dans un âge plus avancé, ils ne conservent aucune de ces qualités qui font la fraîcheur de la vie. Un âge de polissonnerie n'est pas un bonheur, ni en réalité, ni en souvenir; les enfans gâtés eux-mêmes, sont assez justes pour convenir qu'ils n'y ont jamais trouvé aucune jouissance.

Pour exprimer ce que le beau mot *enfance* signifie chez nous, mainte langue que l'on adore devra le périphraser. *Enfantin* et *enfance* diffèrent de *puéril* et *puérilité*, comme *féminin* diffère d'*efféminé* (XXII).

Si les enfans ne sont pas *enfans* dans le commencement de leur vie, les parens tomberont plus tôt en enfance; alors le châtiment suivra de près la faute. Lorsque les jeunes filles ne conserveront plus

le caractère de *fille*, ni les garçons celui de *fils*, les pères et mères seront au milieu des poupées et des dadas d'une *jeunesse qui n'est plus enfantine*. Si la belle enfance est dénaturée, la seule filiation animale a peu d'influence; vainement cherchera-t-on plus tard à faire ce qui a été négligé. Le sentiment émoussé est alors en quelque sorte ossifié dans une cuirasse d'écrevisse; chaque trait lancé est repoussé. Les plaisanteries amphibologiques, les railleries à double sens, et les moqueries piquantes, chatouillent l'épaisse peau de cet animal cuirassé, et l'excitent seulement à parler de tout avec suffisance. La jeunesse dépouillée des qualités de l'enfance, est conduite sur le torrent de la vie dans une nacelle sans gouvernail; alors les hommes du monde se servent des vices pour façonner leurs pupilles; ils cherchent à inspirer les vertus par le moyen des passions (1). L'ambition et encore l'ambition la plus basse et la plus étroite, semblable au point d'honneur japonais, doit, selon eux, par ses attraits, produire des choses admirables; mais une suite inévitable, c'est qu'avec elle, la vanité, l'orgueil, l'envie et la manie de charmer, germent, s'enracinent et poussent de toutes parts. Nos ancêtres étouffaient

(1) On gouverne mieux les hommes par leurs vices que par leurs vertus, disait Bonaparte.

les germes de semblables passions par des moyens de correction ; et le caractère propre à l'enfance se perdait moins avec le fouet et la verge. Maintenant on supplie, on cajole, on donne des baisers, on fait des présens pour obtenir la docilité et l'obéissance; on achète de ces chers drôles la paix de la maison, comme les faibles marchands payent aux corsaires la liberté du passage. Autrefois les parens avaient la douce perspective de jouir d'une nouvelle vie dans celle de leurs enfans ; maintenant ils attendent avec effroi la punition de leurs fautes d'après la loi terrestre du talion. Les moyens sont appliqués à contre-sens! comment le caractère enfantin peut-il encore subsister?

A. — On conduit les enfans dans toutes les sociétés, où ils deviennent prématurément des vauriens expérimentés, où ils apprennent à connaître par théorie des vices, auxquels l'âge tendre est encore inhabile à s'abandonner. Il est affreux d'en être arrivé à ce point, que le commerce des hommes faits corrompe la jeunesse. L'homme dans la vie sociale est tantôt comme la pierre qui s'accroît par agrégation, tantôt comme l'éponge qui absorbe l'humidité. Ceux qui élèvent des bestiaux savent depuis long-temps, qu'une jeune bête réussit d'autant mieux qu'elle passe moins par les mains des hommes; ils disent qu'il ne faut pas *trop les manier*. On doit aussi ob-

server la même méthode dans l'éducation; il ne faut pas trop manier l'esprit et le cœur, non plus que le corps.

B. — Les enfans prennent part à toutes les manières de vivre d'un monde renversé, où du jour on fait la nuit, et de la nuit le jour, où l'on fait des riens par passe-temps.

C. — Pour les enfans tout est dans les deux mots : s'amuser et s'ennuyer. L'idée ni la chose n'étaient pas connues dans ce monde enfant où naissaient des hommes mâles et des épouses femmes; maintenant, entraînée par le tourbillon à la poursuite des plaisirs, et plongée dans l'ivresse des jouissances, la jeunesse se dégoûte de tout, du travail, de l'instruction, de la science, des plaisirs et même du monde. Les enfans qui n'ont pas perdu le caractère de l'enfance, n'éprouvent entre eux aucun ennui; ils apprennent scolastiquement à le connaître dans nos grandes sociétés, véritables corvées, où le sublime de la civilité est alors de le supporter de bonne grâce et sans le faire paraître.

D. — Les enfans sont initiés à toutes les débauches des sens, comme s'ils devaient un jour remplir les fonctions de grand-prêtre dans des orgies. Ils sont dressés à avoir le nez fin et le palais délicat, comme s'ils avaient à dépenser les revenus d'un empire.

E. — De bonne heure ils sont rendus in-

constans par un grenier rempli de jouets, et par un arsenal de joujoux, car l'homme ne peut supporter en aucune manière d'être gorgé, farci et empâté.

F. — Elever les enfans comme dans une serre chaude, c'est les rendre grands avant l'âge, vieux avant la maturité, et prématurément décrépits. A quoi sert que les corsets soient proscrits, si l'esprit est élevé par le moyen d'une vis, si dans l'âge du développement le sentiment est gêné dans un habit de parure, si le soulier chinois d'un petit-maître comprime la force de la vie?

Si le beau caractère de l'enfance ne peut pas reprendre son empire chez la jeunesse, il est plus utile de mettre de côté toute affaire d'éducation. Point d'éducation est toujours meilleur qu'une mauvaise (1).

« Ce que ne devine pas l'esprit du sage, une âme enfantine le pratique dans l'innocence. » (Schiller.)

§ III. *Idée de l'éducation du peuple.*

Le diamant est poli par le diamant, le peuple ne peut être modifié que par l'éducation du peuple. Il y a maintenant des maux héréditaires

(1) Ernst-Moriz Arndt, Fragmens sur l'éducation de l'homme.

parmi les nations; ils n'existaient pas dans le principe, ils peuvent donc cesser. L'éducation du peuple fournit une méthode de guérison radicale. Elle inocule sur la vieille souche un virus préservatif, lui fait perdre sans danger les germes d'une contagion future, et au milieu de l'ancien peuple en élève un plus parfait. *L'éducation du peuple doit réaliser dans chaque individu le type de l'homme accompli, du citoyen et d'un membre de la nation.* Il faut avoir égard à tous les besoins naturels, spirituels et moraux, arriver avec eux jusqu'à un bon et véritable esprit de nationalité, et poursuivre ce travail comme une œuvre libre, élevée pour l'éternité. Le peuple sortira de ses écoles, plein d'une vie active, et non comme un peuple qui n'existe que de nom; l'appareil extérieur de l'état subsistera par une force interne d'union; ce peuple ne se dispersera pas comme les Bohémiens et les Juifs. L'éducation du peuple est autre chose, et quelque chose de plus relevé qu'une méthode nationale d'éducation appropriée au peuple; cette dernière n'est qu'un extrait traduit de l'original. Elever nationalement les hommes, c'est conserver le peuple futur, et jeter les bases d'une prochaine éducation du peuple. C'est le feu étouffé en apparence sous un monceau de cendres. *L'éducation du peuple* est l'éducation préparatoire pour la nationalité, un travail tou-

jours en main, toujours continué pour l'organisation de l'état, et qui maintient la nation dans son humaine originalité. *La constitution et la littérature sont encore de solides remparts*, lorsque toute l'armée a été renversée sur le champ de bataille, que toutes les forteresses sont en ruines, et que nul guerrier ne résiste plus.....

§ IV. *Nos besoins.*

La Prusse embrasse le nord-est de l'Allemagne, la nature n'en a point fait un jardin de plaisance; les hommes en ont d'abord fait la conquête sur les élémens, et l'ont maintenue par une activité continuelle. Examinons quelle est la fertilité du sol, ce que nous avons obtenu de lui, et ce qu'à l'avenir nous pourrons encore en arracher par une civilisation croissante et l'éloignement des causes qui s'y opposent. La majorité de notre peuple est obligée d'entreprendre des travaux de corps plus durs et plus pénibles que ceux auxquels sont soumis les peuples voisins. Observons combien varie la température depuis l'humidité de la saison des pluies jusqu'à la sécheresse qu'amène le vent de l'est, depuis la chaleur qui brûle les Maures jusqu'au froid qui crispe les hommes du pôle; combien est grande la foule de ces grossières nécessités physiques dont l'influence se fait sentir sur le corps, l'es-

prit et le cœur ; observons enfin l'état de gêne et de resserrement dans lequel nous sommes au milieu de peuples envers lesquels la nature fut moins marâtre. Il résulte de tout ceci, que les Prussiens en particulier et les Allemands en général, ne peuvent prospérer comme nation indépendante, que par le seul effet de changemens dans l'existence du peuple, dans la constitution et dans la littérature. *Qui pourrait demeurer en ces lieux, s'il n'y avait la liberté?* Tell, dans Schiller, donne cette leçon à ses enfans, lorsqu'il met en parallèle les vallées des Alpes avec des plaines fertiles. Les états d'Aragon déclarent la même chose dans une loi. « Si nous « n'étions plus libres que les autres peuples, la « stérilité du pays pourrait bien nous porter à « l'abandonner. »

§ V. *Objets de l'éducation du peuple.*

Les questions suivantes sont de la plus haute importance : Sous quelles conditions l'éducation du peuple peut-elle assurer à la nation allemande un rajeunissement, une révivification et une perfection durables? J'en essaie ici la solution. Si elle ne satisfait pas entièrement, le lecteur doit se souvenir que c'est le premier essai de ce genre. Le développement est présenté au peuple allemand comme un *bill* mis en discus-

sion; il peut le rejeter, ou l'élever au rang des lois. Les écrits sont la monnaie de l'esprit.

A. — *Culture de l'homme.* — L'éducation est indispensable pour le véritable homme, pour l'être qui pense et raisonne, qui a les sentimens de l'humanité et agit par lui-même. La culture simultanée de tout ce qui compose l'homme, peut seule préserver de tout rachitisme et de toute distorsion, soit du corps, soit de l'esprit. Malheur à l'éducation qui s'abaisse à essayer des tours de force dans l'instruction, et, avec l'impétuosité des bousilleurs, fait violence à la nature au lieu de marcher avec elle. Ce n'est pas une véritable culture de l'homme, si un individu ne fait des progrès, comme citoyen, qu'aux dépens du moral. C'est toujours au détriment de la force et de la santé que l'esprit prend le dessus; et c'est toujours au détriment du goût et de l'humanité, que ce qui est tout physique, que le corps acquiert sa prédominance (1).

B. — *Etude de la langue maternelle.* — L'éducation ne peut avoir lieu sans enseignement et sans étude; l'homme a besoin d'éducation, le langage le rend apte à l'éducation. La faculté de penser est liée à celle de parler. Sans langage il n'y a aucune fixité dans les idées, aucun arrangement entre elles pour porter les jugemens,

(1) B. A. Marck, Discours d'école. Halberstadt, 1806.

aucune liaison d'idées pour tirer des conséquences ; chaque homme n'a qu'une mère, une langue maternelle lui suffit. Malheur au nouveau né qui a besoin d'une nourrice ! malheur à l'enfant qui, avec la langue maternelle, doit apprendre une langue étrangère. L'amour maternel est le meilleur interprète des commencemens du langage, le bégaiement et le balbutiement qui accompagnent les premières expressions, en facilitent ensuite le développement. Au matin de la vie, la langue maternelle sera une porte ouverte pour arriver au cœur, à la mémoire et à l'intelligence ; enseigner à l'enfant un bavardage étranger, c'est à l'aide d'une fausse clef ouvrir une porte dérobée. Deux mères n'enfantent pas un corps, deux ou plusieurs langues, en même temps, ne développent aucune faculté du langage. Une porte devant et une porte derrière établissent un courant d'air dans une maison. Des chevaux attelés en même temps devant et derrière un char, ne le feront pas bouger de la place. Si deux ou plusieurs langues réagissent sur une jeunesse prématurée, il doit y avoir entre-croisement des images, interruption dans l'enchaînement des idées, et trouble de l'homme entier. Dans la décrépitude, dans la seconde enfance, celui qui a possédé beaucoup de langues radote souvent (le missionnaire Schulz à Halle); la même chose arrive infailliblement dans l'âge

tendre. Les Caraïbes qui parlent deux langues, ne connaissent dans leur jeunesse que celle qui est commune aux femmes, jusqu'à ce qu'avec les hommes armés ils apprennent celle de leurs pères qui est une langue secrète. Dans l'Amérique septentrionale, les sauvages qui parviennent à la dignité de chefs apprennent l'algonkin comme langue d'interprétation et de négociation. Des enfans qui sont des prodiges, tels que Heineken, Baratier, Witte, etc., etc., ressemblent aux faucons instruits par les charlatans; ce sont des enfans défigurés et disloqués, et leur instruction n'est qu'une dangereuse illusion que l'on se fait à soi-même. Dans la langue maternelle, résonnent tous les sentimens sublimes et les sonores retentissemens du cœur, depuis le premier cri du berceau jusqu'aux ravissans et doux entretiens de l'amour (XXIII).

On ne devient supérieur que dans une langue, Homère et tous les modèles de l'antiquité, l'Arioste, le Tasse, Cervantes et Schakespear ne jargonnaient pas leur langue maternelle en l'infectant de mots étrangers. Parler sans suivre une langue, connaître des langues et ne pas en posséder une seule, savoir comment le pain se nomme dans toutes les langues, et ne savoir le gagner dans aucune; répéter comme des corbeaux, comme des sansonnets et à la manière des perroquets; ce défaut ne défigure aucun

peuple autant que le peuple allemand, et malheureusement nous trouvons ces monstres fort jolis, semblables à quelques peuples montagnards qui regardent leur goître comme un ornement. Notre amour de singe pour les langues étrangères a rendu importans des fanfarons et des vagabonds, véritables grenouilles boursouflées. Avec tous ces étrangers maîtres de langue, on attire dans le pays de dangereux espions. Par l'influence de tous ces caqueteurs nasillards, le cœur loyal de notre nation s'est corompu, et nos femmes raisonnables ont été changées en de véritables poupées. Les langues étrangères sont un poison secret pour ceux qui les étudient par curiosité seulement et pour le plaisir de babiller. La mesure que prit Caton d'expulser de Rome les Grecs maîtres de langue, est rarement bien comprise. On rougit moins d'une chose scandaleuse dite dans une langue étrangère, et, dans plusieurs, le mensonge même sonne bien. Lorsque le sultan fait une promesse en langue turque, sa parole est engagée; mais pour fourber et pour manquer à sa parole, il ne profane pas la langue maternelle, il en choisit une étrangère, et ordinairement c'est la langue française qu'il apprend, afin de n'être pas dans l'embarras pour un mensonge. Que la langue allemande soit toujours pure comme le ciel de la Germanie, invariable comme le sol de notre patrie, primitive

comme nos Alpes, majestueuse et puissante comme nos fleuves; que l'écrivain et l'orateur apprennent à s'en servir, comme le musicien accorde d'abord un instrument pour en tirer ensuite des sons harmonieux.

Il n'est pas arbitraire quelle langue un enfant apprenne d'abord. Le climat, l'air et les lieux, exercent leur influence sur les organes de la voix. Que l'on écoute là-dessus ce que dit le savant Coray, digne descendant d'Hérodote et d'Hippocrate, qui tous les deux ont scruté la nature et l'homme (1).

Ces influences seront plus importantes et plus marquées chez un peuple non mélangé, qui vit conformément à la nature du pays qu'il habite depuis un temps immémorial, dont la langue primitive est parlée depuis des siècles; où une civilisation propre et spontanée, a rassemblé et perfectionné ce que la nature avait ébauché; où un long usage de cette langue l'a soumise à des règles. Il en est des langues comme de l'architecture. Le rocher excavé des Troglodites a servi de type aux pyramides, la tente voyageuse au temple de Salomon, la cabane grecque aux ordres d'architecture, le feuillé des bois de la Germanie au dôme et à la flèche de nos temples.

(1) Traité d'Hippocrate, des airs, des eaux et des lieux, traduction nouvelle avec le texte grec (1800).

Orthographe. Il est inconcevable qu'on apprenne encore à écrire aussi correctement. « L'*a* long désigné par *aa*, *ah*, n'est nullement accentué, etc. » Cela ne ressemble-t-il pas à la sottise de Schoppenstadt (1), où sur un poteau rapproché de la porte on lit cette inscription : *Ici le chemin va droit à la ville*. Ces mauvaises règles doivent être simplifiées. L'orthographe doit être basée sur l'étymologie; pour cela il nous manque un dictionnaire allemand semblable au dictionnaire latin de Scheller. Quand on possède l'esprit de la langue, on a plus de facilité pour l'orthographe. Dans sa méthode de la langue allemande, Bürgen se plaint « que dans « toute l'histoire littéraire on ne connaisse au- « cun peuple éclairé, qui ait autant négligé sa « langue, qui ait mis autant d'insouciance à en « conserver la beauté et la correction, qui l'ait « écrite enfin d'une manière aussi triviale. » Est-ce autre chose que la répétition du reproche que nous fit autrefois Ottfrid ? « Cette langue « est regardée comme grossière, et ceux qui la « parlent n'ont en aucun temps cherché à la per- « fectionner par leurs écrits, ni à écrire l'his- « toire de leurs ancêtres, pour célébrer leurs « grandes actions. S'ils l'ont fait plus tard, ils

(1) Petite ville contre laquelle on lance tous les traits malins, comme autrefois contre les Béotiens.

« se sont servi de langues étrangères, du latin « ou du grec. Ils se gardaient de mal écrire dans « celles-ci, ils craignaient d'omettre une seule « règle, tandis qu'ils se négligeaient dans leur « propre langue, et faisaient autant de fautes « qu'ils écrivaient de mots. C'est une chose éton- « nante que de si grands hommes se soient fait « gloire de connaître toutes ces langues, et « n'aient pu écrire leur langue maternelle (1). » Celui qui est appelé à parler au peuple et à écrire pour lui, doit d'abord acquérir le rare talent d'être intelligible pour le peuple (Voy. VIII. 3.). Il ne doit pas se servir de l'allemand de Wetzlar et de Regensburg (2). Chaque citoyen doit apprendre à exposer clairement son opinion, soit par écrit, soit verbalement. La plupart des écoles manquent tout-à-fait de ces instructions indispensables; et principalement celles où dans *la classe de rhétorique* on exige des amplifications sur un thême donné; c'est une mauvaise route. La maxime de Cicéron sera toujours vraie : *Rerum copia verborum copiam gignit.* (De Or. l. III. c. 31.) Les grammaires sont en partie coupables de cette faute; mais ce n'est pas ici le temps ni le lieu

(1) Histoire de l'allemand par Schmidt, 2 v. p. 129, d'après Schilter, Thesaur. antiquit. Teuton. t. II. p. 11.

(2) Le style du barreau usité dans ces deux villes.

de parler sur les grammairiens allemands, contre l'introduction violente des mots, contre ces chantiers des langues, et contre la manie de fabriquer du bon allemand. Nous manquons encore d'un livre d'instruction pour les professeurs et les élèves. Il y a assez de livres pour faciliter le travail, assez de matériaux rassemblés, mais sans aucune utilité pour le perfectionnement, et cela par l'omission des moyens les plus importans. Puisse bientôt paraître, pour la langue allemande, un livre contenant des leçons, des exercices, des préceptes, et qui nous offre l'avantage *d'apprendre l'allemand en suivant une route allemande et déjà frayée!* Celui qui connaît à fond sa langue maternelle, se retrouve plus facilement dans les autres; il a un accès libre et facile dans tous les livres du monde.

Le chant d'une langue pleine de vie l'emporte sur le simple parler d'une langue vivante. La force poétique et la docilité pour le chant, donnent à notre langue une beauté originelle. Le trop modeste Allemand ne connaît pas ses trésors, à peine en croit-il les faits. L'aveu qu'un étranger a fait à un Allemand, fortifiera, il faut l'espérer, la confiance qu'il doit avoir en lui-même.

« Un musicien italien s'étonnait, il y a quel-
« ques années, des préjugés que les Allemands

« ont contre leur langue, qu'ils ne croient pas
« pouvoir convenir aux chants lyriques et à la
« déclamation musicale. Dans ses compositions
« dramatiques, cet italien avait fait preuve de
« génie, de goût et de profondes connaissances
« dans la musique. Il soutint que, sous le rap-
« port de la musique, l'avantage de la langue
« italienne sur la nôtre n'est pas aussi grand
« qu'on veut bien se l'imaginer. Pour qu'une
« langue soit musicale, il importe peu qu'elle
« soit facilement parlée et chantée à cause de
« l'abondance des voyelles A, E, O. Il importe
« qu'elle soit propre à peindre les formes, les
« mouvemens, les impressions et les pas-
« sions, par des mots qui soient en harmonie
« avec le sujet. Il avançait cela comme une
« raison irréfragable, qu'il serait difficile, par
« une comparaison exacte, de décider la-
« quelle des deux langues est plus convenable
« à la musique dramatique. La nôtre renferme
« beaucoup de sons imitatifs, une foule d'ex-
« pressions douces, une grande richesse de
« mots sonores, pompeux, pour exprimer les
« scènes majestueuses et terribles de la nature,
« les grands mouvemens de l'âme. Un habile
« compositeur gagnerait en force et en énergie,
« ce qu'il perdrait relativement à la mollesse et
« à la douceur de la langue italienne. Par la
« grande variété des tons et des espèces de vers

« lyriques, par la grande liberté pour l'arrange-
« ment et la modification des mots, le poète et
« le compositeur peuvent donner à la déclama-
« tion ce beau nombre approprié à la chose que
« l'on veut exprimer. Les anciens en prisaient si
« haut la merveilleuse puissance, que Cicéron
« lui attribuait la principale cause du grand ef-
« fet des foudres oratoires de Démosthène, parce
« qu'elles volent sur les ailes du nombre. (Cic.
« Or. c. 70.) *Non tanto impetu vibrarent ful-*
« *mina ista, nisi numeris ferrentur*. Bref, cet
« homme plein de pénétration et dégagé de tout
« préjugé pour sa langue maternelle, soute-
« nait qu'il faudrait qu'un poète allemand sût
« manier sa langue, et possédât l'art de mettre
« dans sa versification assez d'harmonie et de
« nombre, pour que la seule déclamation fût
« une espèce de musique ; que ce poète se réu-
« nît avec un compositeur qui le comprendrait
« parfaitement, et fût dans sa partie ce que le
« poète est dans la sienne ; qu'ils pourraient
« alors faire obtenir à la langue et à la musique
« allemande un triomphe, dont peu de nos
« poètes se figurent à peine la possibilité (1). »

Pourquoi ne voulons-nous pas jouir de cet avantage et de cette prééminence sur les autres peuples? Avec une langue informe nos vieux

(1) Wieland, Mercure allemand, 1773, 2.e vol.

bardes ont fait des prodiges, et avec la même langue négligée Luther les a renouvelés quinze cents ans plus tard. Les moines même lui accordent ce mérite : *Cantilenæ vernaculo idiomate quam plurimæ ex ipsiusme Lutheri officina sunt profectæ, mirum est quam promoveant rem Lutheranam !* (Le carmélite Thomas.) *Eos (hymnos) plures animos, quam scripta et declamationes occidisse.* (Le jésuite Adam Conzenius, l. 11. c. 19.) (1)

Nous ne sommes pas le seul peuple que la poésie ait enflammé par ses chants. Tyrthée, le chant de Roland sous Guillaume-le-Conquérant, Ossian ressuscité par Macpherson, attestent la puissance de la musique. Henri-le-Lion (2) avait coutume de dire : *Le chant est l'aiguillon des combats.* Klopstock donne peut-être trop d'importance à Rouget de Lisle (auteur de l'hymne des Marseillais), lorsqu'il lui dit : « Vous êtes « un homme redoutable, vous avez renversé plus « de cinquante mille Allemands. » Un poète de

(1) *L. Gelhud, de Modo propagandi religionem per carmina. L. W. Bergeri eloquentia publica. Lips.* 1750. *De M. Lutheri merito in Evangelicam instaurationem haud postremò, quo disciplina sacri cantus emendatus, De M. Lutheri hymnis ad propagationem religionis emendatæ utilibus.* C. 17. 19. c. 18. 21.

Chamelius, dans la préface pour la première édition de son Commentaire sur les chants évangéliques. Leipzig, 1737.

(2) Duc de Bavière et de Saxe, mort en 1195.

« lyriques, par la grande liberté pou
« ment et la modification des mot
« le compositeur peuvent donne
« tion ce beau nombre approp
« l'on veut exprimer. Les an
« haut la merveilleuse pu
« lui attribuait la princip
« fet des foudres oratoir
« qu'elles volent sur le
« Or. c. 70.) *Non ta*
« *mina ista, nisi*
« homme plein de ... aniaque
« préjugé pour ... rendue im-
« nait qu'il fa ... ut pas triomphé
« manier sa ... ple, où le fol amour
« dans sa ... nemi n'eût pas combattu
« nombre ... ius grand écrivain parmi les
« une es ... uteur qui convient le mieux à la
« nît a ... (expression de Goethe pleine de vé-
« par ... taire, le plus parfait *archi-français*,
« p ... à Argental en 1752 : « Je suis toujours
« ... erveillé des progrès que notre langue a
« ... its dans les pays étrangers ; on est en France
« ... de quelque côté que l'on se tourne. Vous
« ... avez acquis, Messieurs, la monarchie univer-
« ... elle qu'on reprochait à Louis XIV, et qu'il
« était bien loin d'avoir. » Cette langue a infa-
tué tes citoyens, perverti ta jeunesse et déshonoré tes femmes. Allemands, apprenez à sentir

votre langue noble et pleine de vie;
rce primitive qui n'a jamais été
nciennes fontaines, et laissez
nante de Lutèce (XXV) (1)!
fs-d'œuvre nationaux.
it, depuis Dieu jus-
C'est pourquoi on
de bonne heure
e que le sen-
les hommes
rand nombre) s'é-
ces livres, comme dans
rabondance ne procure ja-
ces; elle peut ruiner la santé du
esprit et de l'âme. Lire pêle-mêle,
et sans choix, est une gloutonnerie
atruche; ce qui est lu sans être digéré doit être rejeté de suite, et rappelle la vieille histoire du glouton. Lire par ennui, pour passer le temps à ne rien faire, est la plus misérable occupation des oisifs qui n'ont jamais véritablement connu la vie. Si ceux qui ont un meilleur esprit et veulent l'élever par la lecture, lisent tout simplement ce que le hasard fait tomber dans leurs mains, ils courent le danger de lire ce qui est vanté par la sottise et apprêté à la gargotte du loueur de livres. Des romans,

(1) Koibe, Sur l'abondance des mots dans les langues allemande et française. Leipzig, 1806.

la Germanie peut enflammer un jour les défenseurs de la patrie, et s'illustrer par la victoire. L'Allemand chante volontiers et souvent, quoiqu'il ne puisse s'y exercer que dans l'église et sur les chemins. Il chante aussi pendant le travail; dans le grand lavoir de la blanchisserie de Bielefelder, cinquante jeunes filles lavent et chantent en mesure.

Malheureuse Allemagne! le mépris de ta langue maternelle a été cruellement puni. *Sans le savoir*, tu étais depuis long-temps vaincue par une langue étrangère; le culte maniaque rendu à l'étranger, t'a dépréciée et rendue impuissante. Ton vainqueur n'eût pas triomphé aussi facilement d'un peuple, où le fol amour pour la langue de l'ennemi n'eût pas combattu avec lui. « Le plus grand écrivain parmi les « Français, l'auteur qui convient le mieux à la « nation » (expression de Goethe pleine de vérité), Voltaire, le plus parfait *archi-français*, écrivait à Argental en 1752 : « Je suis toujours « émerveillé des progrès que notre langue a « faits dans les pays étrangers; on est en France « de quelque côté que l'on se tourne. Vous « avez acquis, Messieurs, la monarchie univer- « selle qu'on reprochait à Louis XIV, et qu'il « était bien loin d'avoir. » Cette langue a infatué tes citoyens, perverti ta jeunesse et déshonoré tes femmes. Allemands, apprenez à sentir

tout le prix de votre langue noble et pleine de vie; puisez à sa source primitive qui n'a jamais été tarie, fouillez les anciennes fontaines, et laissez en repos la mare stagnante de Lutèce (XXV) (1)!

C.—*Lecture des chefs-d'œuvre nationaux.* — Il y a des livres sur tout, depuis Dieu jusqu'à ce qui est le plus abject. C'est pourquoi on doit, dans les écoles, pratiquer de bonne heure l'art de lire, et continuer jusqu'à ce que le sentiment soit consolidé; autrement les hommes médiocres (et c'est le plus grand nombre) s'égarent au milieu de tous ces livres, comme dans un épais taillis. La surabondance ne procure jamais de jouissances; elle peut ruiner la santé du corps, de l'esprit et de l'âme. Lire pêle-mêle, sans plan et sans choix, est une gloutonnerie d'autruche; ce qui est lu sans être digéré doit être rejeté de suite, et rappelle la vieille histoire du glouton. Lire par ennui, pour passer le temps à ne rien faire, est la plus misérable occupation des oisifs qui n'ont jamais véritablement connu la vie. Si ceux qui ont un meilleur esprit et veulent l'élever par la lecture, lisent tout simplement ce que le hasard fait tomber dans leurs mains, ils courent le danger de lire ce qui est vanté par la sottise et apprêté à la gargotte du loueur de livres. Des romans,

(1) Koibe, Sur l'abondance des mots dans les langues allemande et française. Leipzig, 1806.

de mauvaises poésies, sont les mets ordinaires des curieux affamés de lecture; mais il est peu de cas où ces substances soient un véritable aliment. Ces prétendus livres d'amusement sont compilés par des misérables qui meurent de faim, et qui, par la vente de leurs guenilles, soutiennent leur pitoyable existence. Le style en est incorrect, le sentiment grossier, la plaisanterie mal-adroite, l'imagination estropiée ne vole que d'une aile, l'action est basse et traînante. Les titres de ces ouvrages ressemblent aux écritaux et aux affiches des charlatans. On y voit des monstres, des caricatures tirées de la lie de la populace, des marmousets qui attestent l'impuissance créatrice de ces écrivains flétris, semblables aux enfans d'Onan. Ces modèles corrompent comme le feraient des produits de l'enfer ou des maisons de fous, la moralité en est grossière et terrestre ou nulle, la polissonnerie est leur plus piquant agrément. *Des histoires miraculeuses!* Le plus grand miracle, c'est qu'un homme sans esprit veuille à tort et à travers inventer des choses contre le sens-commun. *Des histoires de revenans!* Où les esprits apparaissent, l'esprit ne paraît guères. *Des histoires de chevalier.* Il y a plus de mots vides dans une feuille, que d'actions de valeur dans un combat; la plume est plus facile à conduire qu'un cheval de bataille. Ces auteurs d'histoires chevaleresques, seigneurs

du plumail et de la flamberge, portent les éperons à la tête. Puisse la main de fer de l'idole tomber sur eux comme sur les archers du conseiller de Heilbronner. *Des histoires de brigands!* Les voleurs prennent ordinairement la bourse et la vie, ceux-ci volent le cœur et la raison. Les chefs de voleurs doivent être à la potence et non dans un boudoir, sur l'échafaud et non sur les genoux des femmes. *Des livres orduriers!* Celui qui aime la propreté évite dans son chemin les fumiers, les mares infectes et les voiries, surtout s'il est bien vêtu et en habits de fête. Celui qui recherche ces sortes de livres est semblable à la mouche des cadavres. *Des livres d'empoisonnemens* sont la honte de l'auteur, un anathème lancé contre l'imprimeur, et un crime qui annonce le défaut de surveillance dans l'état. Pour composer un bouquet de fleurs, on ne cueille pas le chardon et l'ortie brûlante; pour remplir un flacon d'odeurs, on ne choisit pas un poison assoupissant. Celui qui savoure ce poison dans les livres, a vraisemblablement un rhume moral, car pour celui qui est enrhumé, l'odeur de l'assa-fœtida est aussi agréable que celle de la rose.

Les favoris de la tourbe des lecteurs prennent toujours *l'amour* pour le sujet de leurs écrits. A peine jettent-ils à l'amitié une fleur de *pensez-à-moi*; à peine accordent-ils une faible aumône

à la vérité et à la vertu. N'est-ce pas une infernale témérité, qu'avec une plume souillée on veuille tracer le cercle de la vie humaine? n'est-ce pas le comble de l'aveuglement que de croire à de telles sorcelleries? Ces écrivains bousillent l'un après l'autre des essais dignes de l'école; ils osent peindre la divine humanité, et, dans leur égoïste animalité, ils ne connaissent que le *moi*. Ils prêchent sur la sagesse, comme les gueux sur l'économie, sur la connaissance de l'homme comme les racoleurs, sur le bonheur de l'homme comme les bourreaux dans la chambre des tortures. Celui qui est véritablement homme possède seul la connaissance de l'homme; le cœur est la clef de cette écriture secrète. Avec la science de l'homme, telle que l'acquièrent les espions, on satisfait le vulgaire; un espion va à la découverte, un compère rapporteur rédige, et l'homme frivole dégoûté de la vie répète après lui. Pour comprendre un homme comme soi-même, sentir sa véritable essence d'après la sienne propre, il faut des âmes sœurs, sans lesquelles tant de nobles cœurs se refroidissent; et c'est la populace qui veut juger! Des concierges, des mouchards, des espions, se contentent des leçons de ruses qu'ils appellent *habitude des hommes*. Tous ceux qui ont abandonné l'étendard de l'humanité, font la réponse suivante : « On doit « prendre les hommes comme ils sont, le monde

« comme il est, le laisser aller comme il va, et « ne pas s'inquiéter de ce qu'il devrait être. » C'est pourquoi ils croient avoir tout fait, lorsqu'ils étalent une pitoyable intrigue, vantent un artifice usé, et regardent le mal dans le monde comme une abondante mine. Ils oublient seulement une chose, c'est que le monde n'est si méchant que parce que la conduite de leurs semblables y a augmenté le nombre des vauriens, des malfaiteurs et des perturbateurs; mais personne ne veut être en relation avec cette vermine, et aussi on ne peut corriger personne (XXVI).

Ce qui n'est pas comme il doit être, ne convient pas. Pour comprendre cela, il ne faut pas une haute sagesse; les choses ordinaires de la vie le démontrent. Le tailleur qui manque un habit doit le changer, le cordonnier dont les souliers ne peuvent servir les reprend, l'aggresseur qui a dit des injures fait des excuses; aucun ouvrier, aucun manœuvre n'ose excuser ses bousillages par de semblables sentences; un pareil subterfuge ne serait valable devant aucun tribunal. Comment peuvent-ils donc être admis par le juge le plus compétent; ce qui doit être est possible et nécessaire, autrement *devoir être* seraient des mots chimériques et vides de sens; ce qui n'est pas encore comme il peut être, doit être rendu tel. Les hommes généreux de tous les siècles se sont toujours efforcés de devenir meilleurs et de

faire mieux; cette tendance par laquelle l'homme imite son Dieu, et les saints travaux entrepris dans ce but ne sont pas vains et infructueux. Les autres connaissaient les hommes tels qu'ils étaient, c'est-à-dire, dominés comme eux-mêmes par des passions et des vices incurables, à cause des séductions toujours renaissantes, et déshumanisés par leurs iniquités réciproques. Cette connaissance conduisait à composer avec ces misérables, à dormir, manger, boire, jouir en sécurité au milieu d'eux, et aussi à mourir tels qu'ils avaient vécu. La multitude est satisfaite avec cela et n'apprend rien autre dans ces livres. Appellera-t-on médecin celui qui sait que le malade souffre, comprend ce qui lui manque, sait se préserver de l'infection, et n'essaye aucune méthode de guérison ? Tel est celui qui ne connaît les hommes qu'à demi, qui connaît seulement les faiblesses, les fautes, ce qui manque, les erreurs, les préjugés, les passions, les imperfections et les crimes. Pour un livre d'agrément, il faut quelque chose de plus qu'un profil du mauvais côté. Les hommes honnêtes et braves tendent au perfectionnement des hommes et des institutions humaines; dans chaque sphère d'activité, il y a de l'espace pour la vertu. On doit ouvertement en exiger de tous, et ne pas se borner à en attendre de chacun dans le repos et le silence. La nature, cette mère commune ne

repousse aucun de ses enfans par le bannissement, chacun peut vouloir être généreux; elle ne proscrit aucun de ses fils, chacun peut être honnête et brave. Le temps n'est pas tellement limité et l'espace tellement rétréci, qu'un grain producteur d'actions et d'effets ne puisse germer pour la moisson de la postérité. Dans chaque situation, l'homme peut devenir l'émule de la nature, dont l'éternelle corne d'abondance renferme la source intarissable des dons qu'elle nous dispense. L'homme doit seulement écouter la voix de la conscience, que l'ivresse des sens ne l'étouffe pas en lui; ces paroles doivent toujours retentir dans son cœur : *Dans la place que tu occupes, efforce-toi de devenir ce que tu peux et dois être pour l'humanité.*

Nous sommes riches en excellens ouvrages, que tout Allemand devrait lire, relire, toujours lire et savoir par cœur. « Le grand nombre de « livres ne rend pas instruit, lire beaucoup ne « fait rien non plus; mais lire de bonnes choses « et les lire souvent, rend instruit et pieux. » Tel est le précepte de Luther; il devrait être inscrit en caractères d'or sur l'enseigne de chaque loueur de livres. Nous avons des livres pour tous les âges de la vie et toutes les époques de l'éducation, mais nous n'en avons aucun sur le choix que l'on doit en faire. Celui de Bergk (Art de lire les livres) dit beaucoup moins que le titre

ne semble le promettre. Il faudrait, pour celui qui s'efforce de devenir homme et allemand, faire un choix de ce qu'il y a de mieux écrit pour étendre les lumières, ennoblir le cœur, élever le courage, vivifier l'espérance, affermir la constance dans le bien et les nobles desseins, enflammer enfin l'enthousiasme pour la défense. Qu'on élève *une galerie de livres allemands*, semblable à l'édifice d'Erwin (1), *un bosquet des bardes allemands*, où le peuple vienne s'instruire et se recréer. Du Wallhalla de notre histoire pourrait apparaître une réunion d'esprits, un *Entherion allemand*. L'esprit d'Ossian touche les cordes de la harpe avec les rayons du soleil. (Voy. VIII. 4. C.)

Que doit-on lire jusque-là (jusqu'à ce que ce travail soit fait)? La réponse serait un jugement porté sur l'esprit (des auteurs), et je n'en ai pas le droit; les esprits obéissent seulement au sceau de Salomon. Mais ce que j'ai le droit de sentir comme Allemand, je veux l'exprimer librement comme un bill mis en discussion. La poésie a toujours été l'amie fidèle de l'homme; elle est aussi vieille que le langage et aussi antique que la forme de tout ce qui est primor-

(1) Erwin de Steinbach est l'architecte qui, en 1275, dirigea la construction du portail et de la flèche de la cathédrale de Strasbourg.

dial et plein de vie. Elle a le pouvoir de nous arracher à notre entourage vulgaire et de nous transporter dans un monde plus beau, d'exciter des désirs ardens, de faire prédominer le bien, de transplanter partout le beau, de peindre et d'animer le vrai. Les plus riches présens qu'elle nous fait sont un solide appui dans les combats de la vie, un soulagement dans la douleur et une communauté de joie, fruit de la conformité des sentimens. Nous serions plus heureux et plus allemands, si nous pouvions avoir le défaut de tous les peuples voisins, *l'amour-propre*; et ce serait à plus juste titre que toutes les autres nations qui l'ont porté si loin. Nos poètes principalement nous ont fait surpasser les autres peuples modernes; aucun peuple n'a une aussi grande collection de poètes, presque chacun de nos bardes a fait un recueil particulier de ses poésies. Les pièces d'un seul auteur ne doivent pas être présentées sans choix au jeune élève. Rarement le plus beau parterre est entièrement purgé des mauvaises herbes. Jusqu'à ce jour ces collections de fleurs ont été peu satisfaisantes. Celui qui dans la suite en choisira d'isolées pour en former un bouquet ou en tresser des guirlandes, les disposera avec goût, comme le harpiste dans le Wilhelm Meister de Goethe (I. 350, 351.) : « D'un cercle connu d'idées, de passages « remarquables et de chants déjà connus, il

« compose, pour une société particulière, un
« ensemble qui l'anime, la fortifie et la délasse.
« Ainsi fit le vieillard, et en même temps il mit
« en mouvement des sentimens proches et éloi-
« gnés, des impressions vives ou languissantes,
« agréables ou tristes. »

Nous avons méconnu notre littérature. *Les arbres nous ont empêché de voir la forêt; nous avons cherché le cheval et nous étions dessus.* Au lieu de contes de fées, on devrait trouver entre les mains des enfans, Gellert, Hagedorn, Lichtwehr, Lessing, Pfeffel, s'ils étudient des fables. Dans les classes primaires, on doit lire les Principes d'histoire pour les enfans par Schlozer et Campe, au lieu de Nepos. Plus tard Goethe avant Ovide et Horace; Voss plutôt que Virgile et Théocrite; Engel avant Xénophon; l'histoire de Suisse par Müller avant César et autres; Zollikofer avant Cicéron, Gleim avant Tyrthée et Anacréon, Schiller avant Sophocle, Iffland avant Térence, Lichtenberg avant Lucien, et Klopstock avant Pindare.

Les lectures faites en commun ont d'autres avantages que la simple acquisition des connaissances. Elles concourent à établir des liens invisibles et pourtant indestructibles. Le beau ne fleurit pas dans les déserts; ce qui élève le cœur ne charme pas, ce qui est grand et généreux n'enthousiasme pas dans la solitude et le silence.

En écoutant, les esprits et les cœurs apprendront à s'entendre, ils palpiteront de joie pour une découverte; ils seront ainsi dirigés jusqu'à un parfait développement. Ainsi aura lieu de bonne heure, l'échange des sentimens, la communication des impressions et le commerce de la pensée. Aucun homme ne doit être isolé de sa nation. Que l'esprit de ses concitoyens l'accompagne dans la retraite, le suive au loin comme un confident, lui porte des consolations et des conseils dans les vicissitudes de la vie, lui apparaisse dans le danger comme un astre de lumière, fasse son habitation du cœur et de la mémoire, et que, toujours en harmonie avec sa nation comme avec lui-même, l'homme atteigne le terme de la vie.

D. — *Connaissance de l'état.* — « La connaissance de l'état est différente de la politique, du droit public, de l'histoire de l'état » (Schlozer, Théorie de statistique, 1804). Elle doit précéder ces diverses études, parce qu'elle leur sert de base. Cette *connaissance de l'état* est plus qu'une énumération statistique, où l'homme est toujours en calculs; plus qu'une description superficielle de la terre, semblable à un signalement; plus enfin qu'un voyage en malle-poste. L'étude de *la politique* vient ensuite, c'est-à-dire le précis du but et de l'essence de la société civile et de ses besoins. Il

doit la connaître, celui qui veut vivre dans l'état avec des hommes, et non s'isoler comme un hermite. *Le droit public* doit terminer ses études ; on doit expliquer ici toute la législation de la patrie, et faire comprendre dans quel esprit elle doit être maintenue et perfectionnée.

On devrait proposer un prix pour les meilleurs travaux sur ces ouvrages à l'usage du peuple, et l'état devrait supporter en partie les frais de l'impression, afin que les citoyens peu fortunés ne restassent pas dans l'ignorance. Aujourd'hui le citoyen n'est nulle part mieux *chez lui* que dans l'étranger, et nulle part moins *chez lui* que dans sa patrie. Avec ces manières de grandes villes, la patrie n'est qu'une idée des petits esprits et des cœurs étroits ; elle est au-dessous de ces petits-maîtres, batteurs de pavé, dont l'esprit élevé voltige dans la région des nuages, qui ne trouvent rien de bien que le nouveau, et l'instant d'après le regardent comme du gothique. Presque tous sont aveuglés par des noms, s'attachent à des lettres mortes, sans connaître la véritable valeur des choses et de leurs emblèmes. Cette foi de charbonnier s'oppose à toute espèce de perfectionnement, à la consolidation des véritables bases, et lorsque les orages du monde grondent sur les états, on ne trouve nulle part des hommes qui ne perdent pas la tête

(Voy. II. 1. B.). Une folle présomption a causé la perte d'un grand nombre d'hommes, et de la plupart des états. La véritable science n'est jamais dangereuse, mais la demi-lumière et la demi-science le sont toujours (1).

L'ignorance et la vanité engendrent tous ces entêtés qui politiquent sans cesse, et tous ces criards héros de bec. L'homme instruit sait déjà ce qu'un autre ne croit qu'après l'avoir touché. Il faut que de petits sacrifices en épargnent de plus grands aux citoyens; que les lois brident les mauvaises intentions; que les ordonnances dirigent la force déréglée, modèrent les emportemens farouches, arrêtent un égoïsme destructeur et protégent la véritable liberté. La demi-science, aliment de la vanité, et l'arrogante témérité qui en est la suite, sont de redoutables épidémies. Ceux qui en sont atteints font rage dans les heures des débauches de l'esprit; une fièvre qui précède la défaillance les agite dans les temps d'épreuve, et l'histoire les fouette dans la postérité. De serviles prôneurs sont comme des épileptiques; des frondeurs toujours mécontens portent avec eux un poison lent. Ces deux espèces de gens sont plus à craindre que des troupes

(1) Ecrits publiés à l'occasion de cette question proposée à Berlin : *Extension des lumières parmi le peuple*, et autres ouvrages connus de Becker, Campe, Ewald, Rochow, Salat, Zerranner.

oppressives. Les superstitieux, qui croient tout savoir, ne pressentent aucun danger dans leur complaisante suffisance. Ils le pourraient; mais ils rient de la voix qui les avertit, ils décréditent la supposition d'un malheur possible, et ils en font un crime de haute trahison, crime qu'ils commettent eux-mêmes. Ces questionnaires d'eux-mêmes qui doutent facilement, croient cependant à tout, à leurs propres visions, aux ruses de l'ennemi, excepté au salut qu'ils empêchent par leur opiniâtre ergoterie. S'il arrive quelque étrange phénomène, ces pauvres gens se démènent comme des sauvages à l'aspect d'une éclipse de soleil; ils ne vont pas comme les Romains exhorter amicalement Varron qui fuyait après la bataille de Cannes; ils n'exposent pas en public dans les rues la statue d'Annibal; ils ne vendent pas à l'enchère le terrain sur lequel l'ennemi a placé son camp : ils aplanissent les difficultés, et au premier échec, donnent tout pour perdu. Quel miracle si tout ne se perdait pas!

L'état doit faire des institutions telles, que les citoyens puissent apprendre à le connaître. Les lois doivent en faire un devoir.

1.° Aucun enfant ne doit quitter l'école sans avoir appris ce qu'il est nécessaire et indispensable de savoir sur sa patrie, une espèce de catéchisme de l'état.

2.° On doit être sévèrement puni si l'on re-

çoit en service ou en apprentissage un jeune homme qui n'a pas son *exeat* de l'école.

5.° Personne ne peut être regardé comme majeur, gagner la maîtrise, professer une industrie, monter une maison, occuper un emploi ou un poste quelconque sans être citoyen.

4.° Le droit de citoyen ne peut être acquis qu'après un examen (devant les administrateurs) sur les droits et les devoirs du citoyen.

Sans de telles institutions, tout ce que l'état exigerait des citoyens serait impossible. Le Koran a beau dire : « Heureux sont les croyans! « pour ceux qui ne croient pas, il ne faut pas « leur prêcher, car ils ne croiront même pas. » Celui qui veut être aimé doit se rendre digne d'être aimé; celui qui attend que d'autres agissent pour lui, doit exciter leur intérêt; celui qui a des prétentions aux honneurs et à l'estime publique, ne doit pas publiquement se rendre coupable d'actions contraires aux lois. L'état ne fait point ici une exception, il n'a point de priviléges; les lois générales de la nature humaine sont plus vieilles que lui, et son existence est basée sur ces mêmes lois (XXVII).

E. — *Histoire de la patrie.* — Une histoire toute vitale de la patrie est celle qui anime et vivifie tout. L'histoire d'une nation doit être enseignée dans son esprit et dans sa langue; on doit y voir sa vie physique et sa vie morale. Ce-

lui qui écrit mal n'est pas un véritable écrivain; celui qui n'a été témoin des événemens que par hasard, soit qu'il les ait observés avec attention, ou seulement en passant, n'est pas pour cela appelé à écrire l'histoire. Il faut qu'il apporte dans ce monde une oreille attentive et un œil clairvoyant; il ne doit pas être louche ni avoir l'ouie fausse. La vie nous remplit alors de cette inspiration qui fuit le savant de cabinet fouillant toujours dans les livres. On comprend et on décrit mieux un fait sur le lieu même où s'est passé l'action, que dans une cellule; ainsi le peintre fait mieux d'après une nature pleine de vie que d'après son imagination. La parole de l'homme consignée dans l'histoire est toute puissante; dans son essor prolongé, elle traverse les siècles de génération en génération. Tacite a survécu à Rome, et ceux qui ont chassé le ciel de la terre, subissent dans ses œuvres le supplice de l'enfer. Etre national, saisir la nationalité d'une manière historique et l'exprimer dans la langue maternelle, voilà ce qui constitue la sainte trinité de l'histoire. Le médecin appartient au genre humain, le théologien à un empire céleste; le philosophe, le mathématicien, le naturaliste, le philologue, le géographe et l'historien annotateur sont tous citoyens du monde : ce qui n'est pas toujours si facile pour celui qui écrit l'histoire; car, s'il ne veut s'astreindre à rapporter des

contes d'enfans, à orner et à rendre supportables la politique bourgeoise des pédans, et même les histoires de vieilles femmes, il n'est rien, il ne représente ni la patrie ni la nationalité, et paraît même ne pas parler la langue maternelle. C'est ce qui fait le charme de Jean Müller, allemand et suisse. C'est pourquoi les peuples modernes ont si peu de grands historiens; le plus national parmi eux, le peuple anglais, en possède le plus grand nombre et les meilleurs.

A peine en Allemagne a-t-on l'idée de cette partie essentielle d'une littérature nationale, de cette épopée en prose, de la véritable manière d'écrire l'histoire. L'Allemagne a beaucoup fait pour les recherches historiques, presque tout pour l'étranger et pour l'antiquité, mais elle s'est oubliée. Nous avons perdu deux hommes distingués, Schlozer et Spittler; les sources de l'histoire allemande du premier, et la revue des histoires des états allemands par le second, seront des guides utiles pour nos historiens à venir.

Cinq espèces de fabricateurs d'histoires ont jusqu'à présent estropié l'art de l'écrire : d'abord les raconteurs, et ceux-là ont duré le plus longtemps; dès les premières pages de son histoire Scholzer établit un tribunal pour les juger; *les bourgeois*, qui pensent que tout ce qui apparaît sur notre terre est histoire et que les gazettes sont les témoins du siècle; *les financiers*, qui

comptent tout ce qui est comptable ; *les belldtres*, et *ceux qui savent tout par eux-mêmes*, fournissent maintenant de leurs histoires les marchés de livres et les friperies. Ils veulent se connaître à tout, et pourtant avec leurs lunettes ils heurtent chaque pierre, courent contre les arbres, et, tels que de rusés douaniers, ils flairent partout avec le nez au vent. Leur esprit est détraqué, ils perdent la simplicité et le bon sens, dans une sotte admiration pour le spectacle des marionettes de ce monde ; avec leur prisme, ils voient tout de travers et à demi. L'innocence a disparu du cœur, la pure raison ne suffit plus pour les conceptions les plus simples ; ils ne représentent pas les choses telles qu'elles étaient réellement ou telles qu'elles leur ont paru, mais bien ainsi qu'il leur a plu de les sophistiquer. La réalité ne leur suffit pas, la vérité est trop nue, ils veulent l'ajuster et l'enjoliver. Ce qui est grand sera grimacé jusqu'à en devenir trivial, ce qui tient à la pure humanité sera effacé d'un grossier coup de pinceau, ce qu'il y a de plus simple sera entortillé jusqu'à paraître chimérique. Juchés sur leur style boursouflé et étayé d'un tas de mots pillés dans toutes les langues, ils paraissent, comme sur des échasses, vouloir traverser des ordures. Sans connaître la croute du sol sur lequel ils marchent, ni le bord de la voûte qui se meut sur leurs têtes, ces fan-

tômes bizarres se hasardent à proclamer les lois de l'ordonnance du monde; ils renversent les autels de l'éternelle divinité qui gouverne le genre humain, et sur la colline sainte, ils adorent l'idole d'un hasardeux succès; aujourd'hui celle-ci, demain celle-là.

Nous avons long-temps maltraité notre langue, et encore plus mal notre histoire. « Rien « n'est plus à désirer que de bons historiens « pour l'Allemagne; eux seuls peuvent faire « que les étrangers s'occupent un peu plus de « nous. » Tel est le souhait de Lichtenberg (Ecrits divers, I. 250). L'histoire de la patrie perpétue les actions du peuple, et par des exemples pleins de vie le détermine à de nouvelles actions. Il est temps de prendre des précautions pour que l'histoire d'Allemagne ne périsse pas avec l'empire allemand, et avec elle toute la force active de la nation.

1.° Chaque école savante doit avoir un professeur d'histoire allemande et d'antiquité.

2.° Avec peu de travail on peut faciliter l'accès des sources principales de notre histoire, ainsi que Krause, mort trop tôt, l'a fait dans Lambert d'Aschaffenbourg.

3.° Que l'on institue un prix pour un ouvrage sur *la connaissance des historiens allemands*, semblable au Manuel d'Ideler et Nolte sur les langues modernes. Sans préjudice pour la lati-

nité, ce livre pourrait être lu dans toutes les hautes classes par les élèves instruits. Jusque-là on peut se servir de Lambert d'Aschaffenbourg et de l'*Epitome rerum germanicarum*, qui renferme des instructions frappantes sur les événemens anciens des grandes guerres de l'Allemagne.

Que celui qui aime son peuple s'adonne à son histoire; que celui qui la sait déjà apprenne à l'écrire; que celui qui peut l'écrire étudie l'histoire. L'histoire écrite est un portique où l'on conserve le souvenir des actions; elle est comme le pont du pélerin au-dessus de l'oubli. (Voy. VIII. 4.)

F.—*Travaux manuels.*—Tous les citoyens, depuis le fils du prince jusqu'à celui du journalier, doivent pendant leur jeunesse faire l'apprentissage d'un métier. Pourquoi le jeune garçon doit-il étendre ses membres paresseux, tandis que sa plus petite sœur est occupée utilement? Lorsque le cultivateur revient des champs ou de la forêt, dans les courtes journées d'hiver, ne doit-il que ronfler sur le banc du fourneau, tandis que sa femme diligente met le rouet en mouvement? Le changement de travail est un délassement. C'est l'oisiveté et non le travail qui rend efféminé. Le travail ne déshonore pas, mais bien l'oisive nonchalance, cette funeste épidémie de notre siècle. Ceux qui en sont infectés guérissent difficilement; ils obscurcissent leur vie,

aucun jour ne brille pour eux, aucune nuit ne leur apporte le calme et le repos. Celui qui se déshabitue du travail n'est plus un homme, et celui qui ne le connaît pas ne sera jamais un héros.

Si pour les rangs inférieurs de la société on adjoignait aux écoles communales des classes de théorie et de pratique pour l'industrie, on y introduirait l'esprit de l'ordre, le désir de l'occupation, l'amour du travail et l'horreur de l'oisiveté. On a assez écrit sur cette matière (1). Maintenant il faut mettre en pratique; les plans et les projets attendent l'exécution et l'appui de la ferme volonté des états. Les beaux discours seuls ne produiront rien de mieux, ils ne sont qu'un vain bruit. L'esprit de découverte doit

(1) Resewitz, de l'Education des citoyens. Copenhague, 1773.

Sextroh, de l'Education de la jeunesse pour l'industrie. Gottingue, 1785.

Wagemann, Magasin de Gottingue pour l'industrie et les soins des pauvres. 1789—97.

Wagemann, sur l'Education du peuple pour l'industrie. Gottingue, 1791.

Riemann, sur la Classe laborieuse, écrit mensuel de Berlin, 1792.

Herzer, Rapports sur les écoles d'industrie, 1802.

Blasche, Principes d'éducation pour l'industrie, considérée comme objet principal dans l'éducation générale; distribués en propositions pour les instituteurs, les établissemens d'éducation, les maîtres d'école, etc. Schnepfenthal, 1804.

tendre à perfectionner; l'amélioration est toujours suivie du mieux-être.

Il faut quelque chose de plus pour la jeunesse des hautes et des moyennes classes de la société. Ils doivent apprendre à connaître le véritable prix de la force intérieure de l'homme, à estimer la force acquise plus que la force accidentelle, à ne rien accorder au hasard, et à chercher leur supériorité dans des avantages réels; ils doivent apprendre un métier dans le temps qui serait employé à des choses inutiles (1).

Y a-t-il une canaille plus lâche, plus vénale et plus coupable de haute trahison, que la foule des gazetiers, des rédacteurs de journaux et d'écrits périodiques ? Combien sont vraies les maximes des rabbins sur l'horreur que le travail inspire au peuple traficant : « Ne pas faire ap-« prendre un métier à son fils, c'est lui enseigner « l'art de voler » (*Jehuda*). « L'instruction est

(1) Ehregott Meyer, le Guide des parens et de la jeunesse dans le choix d'une profession; livre utile à l'honorable classe moyenne. Weimar, 1802. Il répond aux questions suivantes : Y a-t-il du déshonneur pour une famille d'un rang élevé, si l'un de ses enfans abandonne une brillante carrière, et veut suivre la route des classes généralement utiles? Pour être heureux, quelle est la profession que doit choisir un jeune homme de la moyenne classe?

C. J. R. Christiani, Projets pour ennoblir les classes ouvrières en Danemarck. Copenhague, 1801.

« belle lorsqu'on y joint une profession, car nos « travaux dans ces deux parties font oublier le « péché ; mais toute instruction, sans un mé- « tier, est en définitif inutile, et entraîne après « elle le péché. » (Gamaliel.)

Le fondateur du christianisme était charpentier (Marc 6. v. 3. et Commentaire de Paulus), Socrates était sculpteur et Franklin imprimeur. Si le principal propagateur du christianisme n'eût exercé une profession, ses voyages entrepris pour la conversion des hommes eussent été infructueux. (Le beau passage, 1.er Corinth. 9. v. 14 et 15. Actes des Apôt. 20. v. 33-35. 18. v. 3-4.)

Dans le temps de la réformation, il existait de semblables usages qui ont subsisté long-temps après. Cassiodorus Reinius entretenait sa femme et ses enfans avec le produit de son travail manuel, et il employa douze années à la traduction espagnole de la Bible. Lorsqu'il vint à Bâle pour faire imprimer son ouvrage, il y tomba malade, et sa femme le nourrit ainsi que ses enfans du produit de son industrie (1). Le travail des mains et celui de l'esprit peuvent très bien s'allier. Pour se préparer à son voyage dans l'intérieur

(1) Lehnemann, Relation historique de l'Eglise évangélique luthérienne à Antorff, ainsi que de son établissement dans la Hollande et à Francfort, 1725.

de l'Afrique, Hornemann étudia à Gottingue la langue arabe en même temps que l'art de forger.

L'empereur de la Chine laboure, le Grand-Seigneur doit apprendre un métier ; Pierre-le-Grand, créateur de la puissance russe, en possédait plus d'un, et, dans ses mains, le marteau et la hache eurent peut-être plus d'influence que la couronne et le sceptre sur les millions d'hommes soumis à sa puissance. *Un métier est un sol d'or*. Le sens profond de ce proverbe fut compris par ce marchand hollandais qui refusa sa fille à un riche jeune homme, jusqu'à ce que le noble amant eût appris un état (l'art de faire les corbeilles). L'aptitude au travail donne la confiance en soi-même, inspire l'utile sentiment de l'indépendance, et soutient l'amour du juste. La perspective de pouvoir gagner sa vie de plusieurs manières élève l'homme au-dessus du malheur et de la servitude, qui est le plus grand de tous les maux. Les Dieux n'ont besoin de rien parce qu'ils ont tout, et l'homme qui a besoin de peu possède beaucoup ; moins il a besoin des autres, plus il est libre et indépendant. Celui qui peut travailler d'esprit et de corps devient *l'artisan de son propre bonheur*, plus grand que sa mauvaise destinée, semblable à Prométhée qui échappe à la colère du dieu de la foudre (XXVIII).

G. — *Choix d'une profession spéciale.* — L'état ne doit jamais accorder de vains titres

(Voy. VI. 6. C.), lors même qu'ils seraient chèrement achetés par les oisifs et les fainéans qui veulent être quelque chose. Quand le vice parvient aux honneurs, la vertu est déshonorée! Que le savant s'applique à une science capitale, et l'illétré à un travail essentiel. L'occupation de chaque citoyen doit être d'une utilité générale, et, en subvenant à ses propres besoins, il doit subvenir aux besoins publics (1).

Que le riche même ne se contente pas de vivre de ses rentes; il doit, pendant qu'il est jeune, se livrer à d'utiles travaux. Le christianisme en fait un devoir, et l'état doit l'exiger. La vieillesse a droit au repos; travailler jusqu'à la mort doit être seulement le partage du criminel incorrigible. Tout ouvrier est digne de son salaire (Voy. III. 1. G et H.); mais que celui qui l'a déjà reçu ne prenne pas l'état pour une oie qui doive lui pondre des œufs d'or. Les enfans des gens riches doivent se rendre propres aux emplois, et les occuper, comme autrefois à Athènes, seulement pour l'honneur. Tout citoyen doit servir la chose publique le mieux qu'il lui est possible, de sa tête, de ses mains, de ses pieds, ou de son argent (2).

(1) Plato de Rep. l. II.
Smith, Richesse nationale, 1.re part. chap. 1.

(2) Seuffert, Rapports entre l'état et ses serviteurs, 1795.

Ce n'est que par une grande activité, et par les efforts réunis de tous les citoyens qu'un peuple peut parvenir à une prospérité générale. Un tel peuple est plus riche que celui chez lequel mille trésors restent enchantés.... Un trésor enfermé est comme un étang; si l'eau bourbeuse s'en écoule, il ne reste qu'une plaine stérile et morte. Un bien-être généralement répandu réunit tous les membres de la nation par d'innombrables liens visibles ou invisibles. Ce bien-être hâte les progrès de la culture intellectuelle et morale; les individus ne manquent pas de moyens nécessaires à leur perfectionnement et à leur avancement ultérieur; le courage est plein de vie pour les entreprises utiles; on honore avec reconnaissance celui qui fait des découvertes; des établissemens avantageux prospèrent par les secours des citoyens; des tendances humaines trouvent un appui; enfin, délivré de la corvée, des inquiétudes d'une existence chagrine, le citoyen, plus libre et plus heureux, imbu de l'esprit public, exerce toutes les facultés de son être (1).

L'impulsion industrielle doit devenir génie d'industrie. Notre sol et notre climat ne nous permettent pas de nous assoupir dans une vie contemplative, et de tuer le temps par des actions

(1) Iselin, de l'Ordre social.

fantastiques; ce que la nature nous accorde de plein gré et sans notre participation, ne peut nous suffire. Nous devons travailler pour nous et les autres; les autres ne font rien gratuitement pour nous. (Voy. v. 4.) Si l'homme n'apprend pas de bonne heure à trouver en lui-même de véritables ressources, il attendra du hasard, des intrigues, des ruses envers son prochain, et de ce que le mondain appelle science du monde, ce qu'il devrait obtenir par une force acquise, par la science, les efforts et l'application.

H. — *Il faut rendre général le goût des beaux-arts.* — Nous ne voulons pas discuter ce qui touche à l'essence de l'art, mais seulement ce qui concerne son application aux choses de la vie (1).

Le sentiment de l'art, le goût, la culture précoce du sentiment du beau, le respect pour les produits des arts et de l'industrie, doivent se développer dans les écoles (2).

Un homme d'état a déjà reconnu l'importance des arts, et a démontré clairement leur efficacité pour le perfectionnement d'un état (3).

(1) Schiller, dans le Journal des muses, sur la culture du sentiment du beau; sur le danger du sentiment du beau, 1795; sur l'utilité morale du sentiment du beau, 1796.

(2) De Dahlberg, dans le Journal des muses, sur les écoles des arts.

(3) Périclès, De l'influence des beaux-arts sur le bonheur public, trad. du français par Ch. Courte de Benzel. Gotha, 1806.

On ne peut jamais assez tôt apprendre à connaître le bon, le vrai, le juste et le beau. Oui, rien ne l'emporte sur la force de l'exemple et de l'habitude. On doit éloigner toute difformité des regards de la jeunesse. On ne doit souffrir dans l'abécédaire aucun de ces coqs gravés en rouge, parce que l'enfant en voit tous les jours de vivans, et qui sont plus beaux; on doit rejeter de l'Evangile ces images de la Trinité, où, par de grossières gravures en bois, on représente le Fils unique assis entre les bras du Père; on doit aussi bannir ces caricatures de Luther que les enfans appellent, je ne sais pourquoi, *le mangeur de lard*. Les écoles ne doivent pas être des couches sur lesquelles on cultive le mauvais goût, car le temps de l'école précède celui de la vie (1).

Des demi-mesures sont toujours nuisibles; elles donnent aux arts le coup de mort. La réunion de l'utile et du beau en est l'âme, c'est par-là qu'il faut commencer. Dans le principe, Rome avait une enceinte de murailles, des aqueducs et des égouts; ce que nous y admirons maintenant sont les ruines de monumens postérieurs. Un homme profondément initié dans les mystères des peuples, sous le rapport des langues, de la nationalité et de l'histoire, a dit, il

(1) Krause, Discours sur l'influence du local d'une école sur l'éducation scientifique et morale de la jeunesse, 1807.

y a long-temps : *Comme les hommes pensent et vivent, ainsi ils construisent et habitent* (1). Qu'on les fasse donc une fois bâtir et habiter comme ils doivent penser et vivre. La capitale (comme Paris en 1184) ne sera-t-elle pavée qu'après un accident arrivé à l'héritier de la couronne (2). Devons-nous toujours imiter l'hirondelle qui construit son nid au-dessus de décombres fangeux? La terre est assez grande pour laisser quelques pas de distance entre les maisons. La terre appartient à l'homme, non pour en faire un repaire de tous les vices, mais pour y passer une vie digne de l'humanité. Pourquoi n'a-t-on, jusqu'à présent, élevé aucune digue contre le sable qui envahit nos champs? Pourquoi le pays est-il toujours un labyrinthe où le voyageur sans expérience, et conduit par un aveugle hasard, s'écarte toujours du droit chemin? Les anciens embellissaient les routes, nous les enlaidissons; leurs tombeaux et leurs temples étaient placés dans d'agréables bosquets. Nous essayons de maîtriser la nature dans tout ce que nous faisons d'entortillé et de faussé, sans jamais vouloir la laisser agir (3).

L'Allemand est qualifié de destructeur; pour-

(1) Herder, Idée de la philosophie de l'histoire du genre humain.

(2) Krause, Histoire de l'Europe actuelle.

(3) Le jardin de Belœil avec un aperçu critique sur la plupart des jardins d'Europe, 1.re et 2.e partie, trad. du français

tant il combat avec la nature, qui paraît dans un ajustement mesquin, et non dans sa véritable et simple parure. Que l'on fasse des projets qui paraissent à tous être inspirés par l'esprit public; des plantations d'arbres le long des routes, des encaissemens de fontaines, des abreuvoirs, des poteaux indicateurs dont les inscriptions soient lisibles, des huttes au passage des bacs. Il ne faut point élever de ruines artificielles, tant que les habitations des hommes seront de véritables cabanes ; il ne faut point de ces temples chinois et autres bagatelles, tant que les pauvres errent dépourvus d'abris (1).

L'homme doit apprendre dans sa jeunesse à regarder la nature et toutes ses créatures comme sacrées pour lui; il doit aussi respecter les œuvres des hommes. On poserait autrement cette question mise au concours à Gottingue : « Par « quelle cause se fait-il que dans beaucoup de « parties de l'Allemagne, les ornemens des édi- « fiees publics, les ponts, les appuis, les mo- « numens, les colonnes milliaires, les arbres, « les bancs des promenades, et autres objets, « sont dégradés par malice bien plus souvent « qu'en d'autres pays? Quelle est la manière la « plus sûre et la plus prompte de corriger cette

de M. le prince de Ligne, par W. G. Becker, 1799. On ne peut trop recommander cet ouvrage à tous les propriétaires.

(1) Mercure de Wieland, 1781. A quoi sert aux malheureux le goût du beau!

« grossièreté nationale ? » Il y a sur cet objet trois écrits dignes d'être lus (1).

On traite le vulgaire allemand de barbare, parce qu'il mutile les nudités des statues. Mais la nudité est chez nous contraire à la foi, à la bienséance et à la nationalité ; le mendiant même couvre sa nudité avec des haillons. Toute nudité est étrangère chez nous; chaque dimanche on raconte dans le même endroit l'entretien de deux dames sur l'Apollon colossal du jardin de Berlin, et la dure réponse d'un soldat posté à la porte de Brandenbourg, et qui savait aussi le français. C'était une coutume bonne et louable de cacher ce qu'il y a de plus choquant dans les statues. Que celui qui veut respecter le chaste sentiment du peuple, élève un musée pour les beaux restes de l'antiquité. Là ils n'exciteront ni la raillerie ni le scandale, car notre climat exige que tout soit vêtu. Quel intérêt des centaures, des monstres et les dieux détrônés de la Grèce, peuvent-ils inspirer à notre peuple? Une autre morale dirige sa conduite, une autre religion échauffe son cœur, une autre mythologie remplit son ima-

(1) Erostrate, de la Méchanceté qui porte à dégrader les monumens publics en Allemagne, et Projet patriotique pour parvenir à extirper ce vice, 1792.

Sam. Sim. Witte, des Causes de la malicieuse dégradation des édifices publics. Leipzig, 1792.

Sur les Moyens à opposer à la mutilation des monumens et embellissemens publics. Berlin, 1792.

gination. Qu'on lui donne ce qui lui convient; on ne fera point alors de moustaches au grand Frédéric ; on ne placera pas de perruque sur la tête du grand électeur. Le vulgaire aime l'esprit d'Eulenspiegel, son imagination et ses plaisanteries; il n'a point de désir de destruction quand il va en pélerinage au tombeau du Seigneur, à Moellen dans le Lauenbourg. Quant à Vénus et à Bacchus, là où il les trouve exposés nus, il les barbouille de brique et de charbon. Certainement Schiller n'eut à aucun prix chanté *les dieux de la Grèce* devant le peuple, il n'a pas composé ce poème pour la multitude du marché. Le peuple juge d'après le simple bon sens, et il serait heureux qu'il ne s'en écartât pas. Ce qui se passe publiquement à Othaïti dans le milieu du jour, le peuple de Berlin ne le souffre pas sous les tilleuls et à la clarté des lanternes. Vulcain prit Mars et Vénus dans un ingénieux lacet, et il appela tout l'Olympe pour être témoin de sa honte et de son adresse ; en Allemagne, les espiègles cousent avec du fil ceux qui se prostituent. Chaque pays a sa guise.

Que la magistrature donne seulement l'impulsion à l'amour de la justice. Je veux des preuves avant que de condamner. Il est méchant, sans doute, le jeune oiseleur qui prend des rossignols, mais il est peut-être pauvre. Qu'est donc le riche qui achète la faute du pauvre, et met en cage

le chantre aveuglé? Ils sont cruels ceux qui tourmentent les animaux, qui martyrisent jusqu'à la mort le nuisible hanneton? N'est-ce pas l'administration qui encourage ces injustices, lorsqu'elles sont commises dans les rues et dans les places publiques, lorsque de jeunes animaux sont apportés en ville comme des marchandises, et vendus pièce par pièce chez les fruitiers? J'ai vu cela se pratiquer publiquement dans une ville qui prétend servir de modèle pour les établissemens d'éducation, à Halle sur la Saale (1).

« L'Allemand ne peut plus être un peuple « fait pour les arts, mais seulement un peuple « penseur; la vie poétique ne fleurit que vers le « Rhin, et non sur les misérables rives de l'Elbe « et de l'Oder. » Ce préjugé a été mis en vogue par deux braves Allemands, qui l'ont fait sans doute dans un moment de mauvaise humeur et de mélancolie grondeuse (2).

On enchérit ensuite sur ce qui a été avancé par quelqu'un : La Saxe a produit des hommes d'école, la Souabe et la Franconie des maîtres ouvriers, la Westphalie tout ce qui concerne les char-

(1) Domitien se renfermait tous les jours pendant une heure pour enfiler des mouches avec un poinçon très aigu.

(2) Klinger, (né à Francfort sur le Mein). Réflexions et pensées sur divers sujets, 1803.

C. M. Arndt (né dans la Poméranie suédoise), Esprit du temps, 1806, première partie.

cutiers, la Bavière les faiseurs de tour; ainsi l'Allemagne du N. E. a fourni une excellente race de grossiers ouvriers, Frédéric II, Lessing, Kant, les deux Forster, Garve, Engel, Herder, Voss, Humboldt et Fichte sons nés sur la rive droite de l'Elbe, Winkelmann et Klopstock près de la rive gauche. Dans quel siècle les provinces rhénannes ont-elles fourni un plus grand nombre de grands hommes? Nous avons encore des danses et des chants nationaux; il est des peuples qui n'ont rien de semblable. L'Allemand a inventé beaucoup d'instrumens de musique, et sur tous il peut présenter des maîtres; même dans l'Italie, si célèbre, le nom d'Allemand est un honneur parmi les musiciens (1).

I. — *Exercices du corps.* — Depuis 1648 l'humilité est un vice héréditaire chez l'Allemand; il s'estime lui-même si peu de chose qu'il le devient en effet, et les peuples voisins le méprisent. On lit dans tous les livres de boudoir: *L'Allemand est ainsi*, et l'invective retentit de toutes parts. Parce qu'il est maintenant ainsi, chacun pense qu'il faut s'en servir comme il est. Aucun transrhenan ou transalpin n'ose lui refuser la force et la persévérance, qui est la véritable force de la victoire, car la simple inspection extérieure démentirait ce grossier mensonge. On

(1) Schubart, Idées sur la théorie de la musique.

n'attribue pas au lion ce qui l'a fait triompher de l'ours, et les hommes crédules le répètent et l'écrivent, car on le leur dit dans les pays étrangers. L'Allemand, et surtout l'habitant du N. E. (Voy. v. 4.), soumis à de rudes travaux et à une nourriture grossière, ne peut rivaliser avec les peuples du sud pour l'adresse et l'agilité, à moins qu'il ne travaille dans ce but et n'exerce son corps. Lorsqu'il était encore chasseur, qu'il combattait l'ours corps à corps, qu'il conduisait ses troupeaux dans de vastes pâturages et cultivait peu les champs; les Romains eux-mêmes s'étonnaient de leur agilité. « En général, leur force « consiste plutôt en infanterie; ils ont des fan- « tassins qui combattent mêlés aux cavaliers; « leur légèreté naturelle est favorable à ce genre « de combat (Tac. Germ. VI). Teutoboch, roi des Teutons, était certainement supérieur à tous les écuyers modernes (Flor. l. III. c. 3.). Des Germains sauvèrent César dans l'insurrection générale des Gaulois, et dans les champs de Pharsale leurs coups de figure bien dirigés lui conquirent la domination du monde. Les Romains vantaient la belle tenue de la jeunesse germaine, qui l'avait certainement acquise par l'exercice. Ils furent tels pendant le moyen âge, jusqu'au temps de Maximilien qui fut le dernier chevalier sur le trône impérial. Les Allemands modernes ne soignent point leur corps, négligent d'ac-

quérir une agilité indispensable, et méconnaissent leur force naturelle. Les Romains disaient d'un vaurien : *Il ne sait nager ni lire.* Nous autres bourgeois allemands à âmes de brebis, nous disons : *Il ne sait lire ni prier.* Que chaque père animé de l'esprit allemand crie à la mère pleine de sollicitude :

« Ils doivent tout apprendre. Celui qui veut « traverser vaillamment la vie, doit être armé « pour l'attaque et la défense. » (Schiller, Guill. Tell.)

Marcher, *courir*, *sauter*, *lancer*, *porter*, sont des exercices qui n'occasionent aucune dépense, et sont praticables partout. L'état peut les exiger de tous, du pauvre, de la classe moyenne et du riche, car chacun en a besoin.

Grimper, *monter*, *se tenir en équilibre*, sont des exercices peu coûteux, et que l'on pourrait mettre partout en usage, moyennant une légère dépense de la part de l'état. On ne peut s'exercer à *gravir les montagnes et les rochers* que dans les pays de montagnes; mais aussi ne devrait-on pas le négliger. *Nager* devrait être l'exercice principal dans les provinces abondantes en fleuves; les fleuves qui ne sont pas navigables peuvent porter des nageurs (1).

(1) Lavater, sur l'Utilité et les dangers des bains dans les lieux libres ; suivi de quelques propositions pour en diminuer

La natation était fort estimée chez les Romains, et des exercices du Champ de Mars la jeunesse allait dans le Tibre (Veget. l. I. cap. 10). Les petits-maîtres romains fuyaient le fleuve (Hor. od. l. I. 8.); un jeune homme faisait consister sa gloire à être le meilleur nageur (Hor. od. l. III. 7.). Il n'en est pas de même en Allemagne. Peu de temps avant la guerre de sept ans, on corrigeait par le fouet les enfans qui n'avaient pu résister au désir de se baigner dans la rivière. Un bain de sable leur était sans doute permis comme à des poules. Plus tard encore, pendant la guerre de la révolution, le surintendant d'une grande école en Prusse défendit les bains à ses commensaux *sous peine de perdre sa table*. Une telle éducation aurait-elle produit Sertorius et César, qui par leur habileté dans la natation sauvèrent leur liberté, leur honneur et leur vie ? Chez les Romains, tous devaient apprendre à nager, le fantassin, le cavalier, le vivandier, et même le cheval (Veget. l. III. c: 4.), On connaît l'intrépidité du grand écuyer Seidlitz. En 1780, Wrzbicky, alors officier dans le régiment de Salzwedel, traversa souvent l'Elbe à cheval près de Tangermund, tandis qu'en 1805 les Cosaques n'osèrent pas le tenter à Boitzenbourg

le danger, 1804. Voyez aussi le petit Traité de nation par le général Pfuel. Berlin, 1817.

dans le Meklenbourg, quoiqu'on leur offrît une forte récompense.

Pendant sa jeunesse, le célèbre poète et prédicateur Jean Rist traversa souvent l'Elbe à la nage, depuis Altona jusqu'à Grafenhof, et cela dans le temps du reflux. Son père lui avait volontiers fait apprendre à nager, parce qu'étant tombé en Suisse entre les mains de brigands, ce fut en nageant qu'il sauva sa vie (1).

Glisser en traîneau était, avant la guerre de sept ans, une faute grave et sévèrement punie parmi les écoliers; plus tard on regarda cet exercice comme peu convenant. Il n'en devrait cependant pas être ainsi dans les pays où il y a des hivers.

Glisser avec des patins, art chanté par Klopstock, sur lequel Wieth a fait un discours, et préconisé par Frank dans sa Police médicale, n'est pas un exercice répandu aussi généralement qu'il pourrait l'être parmi la moyenne classe.

Le tir est un exercice auquel les jeunes gens se livrent volontiers. Les clefs péniblement limées et les fréquens malheurs qu'elles occasionent, en sont la meilleure preuve. Cet exercice ne coûterait rien à l'état que l'inspection sur les

(1) Happelius, Gens extraordinaires, 1.re part. p. 249.

tirs publics, et peut-être quelques lièvres aux gardes-chasse.

L'adresse nécessaire pour *ramer*, *gouverner* et *manœuvrer*, est indispensable au citoyen d'un état comme la Prusse, qui a des côtes basses, des îles, des péninsules, qui possède des fleuves, des rivières, dont les débordemens causent de grandes inondations, et tant de lacs que les anciens géographes en comptaient plus de mille (1).

On peut lire dans Vegetius (l. I. c. 9. 10. 11. 13.) comment les Romains se livraient dès leur enfance à des exercices préliminaires à celui des armes, et principalement à ceux qui concernent l'art de la guerre; nous nous expliquerons alors toutes leurs grandes actions. Si l'on observe combien les exercices du corps sont tombés en désuétude, puisque savoir manier une plume d'oie et sauter au milieu d'une danse barbare est tout ce qui nous en reste, les merveilles de nos guerres modernes auront une cause toute naturelle. Montécuculi disait : « La force d'une ar-« mée repose sur les jambes de l'infanterie. » La seconde guerre punique n'eût pas été terminée auprès de Zama et de Sena gallica, ni la décadence de Carthage préparée, si Cl. Nero

(1) Louis de Baczkow, Petits Ecrits, etc., 1797. (Il résout affirmativement cette question : La Prusse peut-elle entretenir une flotte sans porter préjudice à son armée de terre!)

n'eût fait en six jours 260 milles romains (à peu près 90 lieues) sans relais ni transports. Annibal le dit à Livius, et de son temps il était le plus grand connaisseur dans l'art de la guerre. A la queue de la charrue, dans les ateliers et les carrosses, dans la chambre d'études et sur la place d'armes, on ne songe pas à de telles vérités; on ne les y apprend pas non plus.

Des écoles d'armes et *d'équitation* doivent être annexées aux écoles des marches. Partout et sans de grandes dépenses, on peut s'exercer à la voltige. Les Romains l'apprenaient aussi, mais beaucoup mieux que nous pour la pratique, et sans toutes nos petites manières de tourne-broches (Veg. l. II. c. 18) (Voy. VI. 7. D.).

Une véritable éducation du peuple, doit avoir pour but de préparer de futurs défenseurs à la patrie, aussi bien que de faire tendre à tout autre perfectionnement; car on doit puiser dans chaque école des instructions pour l'usage et la pratique (1).

La plante dépérit dans l'obscurité, le glaive suspendu dans un coin se couvre de rouille, l'esprit devient obtus par le défaut d'exercice, la volonté qui ne peut se manifester devient sou-

(1) Menke, de l'Education des différentes classes du peuple, 1804. (Le N.° 10 traite de quelques points de l'éducation du peuple, principalement dans le cas d'un armement général.)

ple et perd toute son énergie. Notre force corporelle est un trésor enfoui; nous la laissons moisir jusqu'à ce que l'étranger vienne en faire usage. Comme puissance maritime, nous semblons nous être éloignés de la mer; depuis longtemps on ne nous y entend plus tirer que le canon de détresse. Qui le sait encore, que la Hanse teutonique a été la première à faire usage du canon sur les navires; que les Allemands ont enseigné aux Anglais la construction des vaisseaux de guerre; que le grand prince électeur de Brandebourg avait une flotte, et possédait des établissemens en Afrique (Baczkow, Petits Ecrits), qu'il prit à son service un célèbre amiral hollandais, lui donna le bailliage de Lenz et se fit payer des Espagnols qui n'acquiesçaient pas à une juste demande? Ignore-t-on encore qu'en 1790 les marins allemands décidèrent la bataille de Swenskesund, et que leur chef, navigateur allemand de Wolgast, mangeait encore, il y a quelques années, dans la vaisselle d'argent du prince de Nassau?

Nous étions autrefois les meilleurs tireurs, nos chasseurs le sont encore. Nous avions les premiers nageurs de l'Europe dans la classe patriote des sauniers. On n'a pas su s'en servir! On a fait quelques tentatives à cet égard dans la Silésie, où les pêcheurs et les mariniers devaient apprendre à nager. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait

partout ? Les pêcheurs de Krollwitz près de Giebichenstein, ont de temps en temps des joûtes, espèces de tournois sur l'eau. Cette fête populaire, bien décrite dans le Mercure de Wieland, rendait les pêcheurs courageux et désireux d'honneurs. Pourquoi ne laisserait-on pas aux corps des pêcheurs le soin de se livrer chaque année à de semblables exercices, là surtout où ils sont nombreux, comme à Postdam, à Brandenbourg et à Damm près de Stettin? ce serait un très beau spectacle près de Strahlau. Les joûtes n'occasionent pas de grandes dépenses ; il faut seulement une lance obtuse et un bouclier de bois suspendu à la poitrine. Les pêcheurs ont des canots qu'un enfant peut conduire. On pourrait certainement établir une nouvelle saline près de Colberg, et une petite troupe de sauniers auprès de la Persante.

Le peuple allemand a pour toute sorte d'exercices des dispositions que l'on cherche à étouffer, surtout depuis le temps où les sages de l'état ont introduit la loterie. Krause a soigneusement énuméré ces divers genres d'exercices (1).

Les exercices du corps sont un moyen efficace pour arriver à une parfaite éducation du peuple, moyen qui a soutenu l'épreuve du temps

(1) Précis d'une statistique. Halle.

chez les deux peuples, modèles de l'antiquité (1).

Les Grecs et les Romains savaient très bien ce qu'ils devaient aux exercices du corps. Les plus grands génies de leur temps, Platon, Aristote et autres, en faisaient l'éloge (2).

Notre ignorance ne peut maintenant nous excuser. Villaume en a fait sentir l'utilité pour les individus (3), Frank regarde cet objet comme digne des soins de l'état (4), et un parfait ami de la patrie, Gutsmuths, a publié là-dessus un excellent livre (5) (XXIX).

K. — *Ecoles de filles*. — Ecoles de filles est une ancienne dénomination que l'on doit encore employer. Il y a des *filles* (tochter) par rapport aux parens; filles (magdchen) est la désignation du sexe féminin à un certain âge (6). Une seule famille peut avoir une école de *filles*; mais, pour un établissement public, l'expression serait mal choisie et opposée à l'esprit de la langue. Ce mot dénué de sens a peut-être été sug-

(1) *Lucianus, de Gymnasiis.*

Meiner, in Commentat. philol. soc. reg. scient. Goett. t. XI. Hochheimer, Système de pédagogie grecque.

(2) *Hyeronimus mercurialis, de Arte gymnastica veterum.*

(3) Revision gén. des écoles et méthodes d'éducation, 8.e partie.

(4) Système d'une police médicale, 3.e part. pag. 8.

(5) Gymnastique pour la jeunesse, 1804.

(6) J'indiquerai, par les lettres italiques, le mot *fille* dans ses rapports avec les parens.

géré par la manie des parens pour cette éducation de serre chaude, qui hâte le moment où leurs enfans cesseront d'être enfans. Leur amour de singe a voulu donner à entendre que dans la plus tendre jeunesse seulement il y a des *filles*, l'instant d'après ce sont des dames!

Je ne connais pas celui qui, semblable à un faux monnayeur, a fabriqué ce mot absurde. En 1774 il a été mis en circulation à Zurich; Stuve a sans doute contribué innocemment à le propager, par son court et excellent ouvrage sur les écoles publiques de filles (dans le deuxième fragment de Campes, 1786). Usteri, Hartung (1) ont marché sur ses traces, et enfin Niemeyer a rendu cette expression tout-à-fait commune.

Les écoles de filles sont aussi utiles, et même plus utiles que celles de garçons. La femme doit sortir de l'école plus accomplie que l'homme, qui, dans le tumulte du monde, trouve encore une école féconde en leçons; mais il n'y a rien de semblable pour la femme. L'homme peut être instituteur par choix, la femme y est appelée par sa vocation (2). Lorsque le père entreprend l'éducation de ses enfans, ou la confie à d'autres, ils sont déjà élevés, ils sont dépouillés de la plus

(1) Sur l'Etablissement des écoles de filles à Berlin, 1792.

(2) Notre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. (MONTAIGNE.)

grossière animalité, ou au contraire plus complètement abrutis et déshumanisés. Personne ne l'a mieux senti et plus clairement exprimé que Iselin : « Je regarde comme incontestable, dit-il, « que si l'on connaissait exactement l'histoire de « tous les hommes qui se sont distingués par « l'honnêteté et la vertu, on en trouverait tou- « jours neuf sur dix qui en sont redevables à leur « mères. Cette vérité n'est pas assez générale « ment reconnue, qu'une jeunesse innocente e « sans tache est de la plus grande importanc « pour la vie de l'homme, que presque tous ceu « qui ont eu cet avantage, n'en ont été redeva- « bles à personne qu'à leurs mères; que la per « fection et le bonheur de l'humanité ont pour « bases le bon sens et la vertu des femmes. » Les écoles de filles embrassent la moitié de a nation, la plus belle si la vertu l'ennoblit, la plus pernicieuse si malheureusement elle est une fois pervertie. Si l'homme peut faillir et tomber, il peut se relever de la dépravation et sortir purifié du combat des passions; mais il y a rarement de salut pour la femme tombée, déchue et entachée; son éternel enfer est de s'irriter de la vertu de ses sœurs. D'après la sainte tradition Satan est un ange déchu !

On exige toujours beaucoup des femmes, mais pendant leur jeunesse on ne fait rien de raisonnable pour elles. A peine les a-t-on conduites

sur un plan incliné et glissant, au milieu des charmes du monde, qu'on les y abandonne à elles-mêmes, au hazard et à l'homme auquel elles sont en quelque sorte jetées. Il n'en doit pas être ainsi avec nos concitoyennes à venir. Qui doit choisir, doit être en état de le faire. Plus la fausse culture envahit tout, plus il est nécessaire d'y mettre sérieusement opposition (1).

Tous les pensionnats pour la jeunesse du sexe devraient être supprimés; leurs abominations sont connues à satiété (Julchen Grünthal, Histoire de pension, 1798). La femme doit être le créateur du bonheur domestique, mais l'éducation hors de la maison est une préparation tout-à-fait contraire à ce but; alors, et seulement dans quelques exceptions rares, la fille pressent la félicité d'un plus bel ensemble de vie, et plus rarement encore elle est propre à le faire naître un jour. Ce n'est pas dans le tourbillon du monde que l'on apprend à suivre sa vocation pour la vie domestique, et cette vie doit être celle des mères. Elles seules peuvent être de bonnes directrices à l'époque de l'existence où l'éducation est nécessaire; elles seules peuvent préparer des femmes accomplies. Toutes les institutrices dans les éco-

(1) Gasp. Fried. Lossius, sur l'Education publique des enfans appartenant aux classes notables et distinguées, et sur la possibilité de leur réunion avec celles des simples citoyens, 1806.

les de filles, doivent être soumises à l'inspection de mères et de matrones respectables. Tous ces bousillages dans l'éducation des filles, sont l'ouvrage de dames célibataires qui ont dépassé les années du mariage. Cet état est le plus déplorable pour la femme; il est juste d'avoir pitié d'elles, on devrait leur laisser les cloîtres comme une retraite convenable. On doit leur tendre des secours, mais non par le sacrifice des innocens (1).

On peut les distinguer en deux classes : les *vieilles filles* qui répondent aux *vieux célibataires* chez les hommes, et les *filles-matrones* qui répondent aux *vieux garçons* (2). *Caroline Rudolphi* est seule entre mille, une vestale vraiment digne d'admiration. Remplie d'un virginal esprit maternel, elle enseigne avec amour et par amour. Les autres ne connaissent l'amour qu'à demi, par leurs lectures, par leurs propres malheurs, enfin par ouï-dire; quant à l'amour maternel, elles n'en connaissent rien (3).

Les mauvaises institutrices sont ce qu'il y a de

(1) Essai sur les vieilles filles, 2.e part. tiré de l'anglais.

(2) Je ne sache pas que la langue française fasse de différence, et je consacre les deux dernières expressions pour désigner ceux que ne souille aucune impureté.

(3) Tableau de l'Education du sexe féminin, par Caroline Rudolphi (Toute femme qui veut travailler à une véritable éducation du sexe, doit le posséder).

plus pernicieux pour les jeunes filles de toutes les classes de la société; c'est un véritable fléau qui dévore les germes de l'innocente enfance, flétrit le bouton de la simplicité virginale, ronge le fruit de vie de la nationalité, fait perdre à tout son caractère féminin et allemand. Le plus que puisse faire une institutrice de Genève, de Montbéliard, ou de la France, c'est de nous former un être étranger et tout francisé. Plus l'homme se sent homme et allemand, plus une telle caricature de femme doit le repousser, parce qu'il abhorre également l'hommasse et la coquette. Dans la femme, il veut trouver une épouse qui, à la couronne de chêne, entrelace la violette, le pensez-à-moi et la pervenche allemande.

Il n'est pas nécessaire d'un bavardage étranger; tout est plus animé dans la langue maternelle et s'inspire plus facilement. La femme étant née institutrice, c'est une obligation sacrée pour elle, que d'apprendre sa langue et de pouvoir s'en servir dans toute sa plénitude. Pestalozzi, ce généreux ami du peuple, dans son *livre des Mères*, qui a mal réussi, se proposait de faire pénétrer cette vérité dans tous les cœurs (XXX). La langue maternelle doit suffire à chaque femme, et principalement la langue allemande. Il n'y a aucune langue sur la terre qui honore davantage la femme (Voy. IX. 7.). Cet hommage au sexe féminin est inhérent aux principes de la langue.

Tout ce qui caractérise l'énergie de la nature, les phénomènes, les choses produites par la force, la violence, la puissance, la terreur, est du genre masculin; au contraire, ce qui indique la grâce, la bienfaisance, une activité calme et une puissance restreinte, est du genre féminin.... (1). Où est le peuple dont la langue possède un mot comme *minne* (amour) (XXXI)? Dans quelle langue le mot *amour* a-t-il un son plus harmonieux? Luther en avait déjà fait l'éloge. Quelle langue est plus riche en mots pour désigner la femme d'après son âge et les rapports de la vie? Pour la femme non mariée nous avons six mots (2); pour celle qui passe à l'état de mariage, trois (3); pour celle qui est mariée, six (4); pour désigner en général les personnes du sexe, quatre (5); pour exprimer les idées de *maîtresse* et de *coquette*, nous n'avons aucun mot; nous les prenons de l'autre côté du Rhin pour les transporter dans notre chaste langue.

(1) Je retranche ici une série de mots cités comme exemples, et qui prouveraient peu en français à cause de la différence des genres. J'en supprimerai encore dans les passages qui suivent, parce qu'il m'est souvent impossible de pouvoir les rendre dans notre langue.

(2) Magdchen, madel, dirne, jungfer, jungfrau, fraulein, sans le poétique maid, et magd (servante).

(3) Geliebte, liebchen, braut.

(4) Frau, liebste, eheweib, gattin, gemahlin, gemahl.

(5) Frauenzimmer, weibsbild, weib, schone.

Filles allemandes, pourquoi regardez-vous cette langue maternelle comme une frivolité? Parler est cependant pour vous un besoin. Pourquoi n'apportez-vous pas dans votre langage cet ordre que vous aimez tant? Des fautes contre la langue ne sont certainement pas des fautes du cœur, le défaut de connaissances n'est pas un défaut d'esprit. Comment se fait-il que vous regardiez comme indifférentes les fautes les plus grossières contre la langue maternelle, et même les contre-sens, tandis que vous blâmez les plus petites erreurs dans les convenances de la société, et que vous condamnez sévèrement toute irrégularité? Le langage est un lien fondamental de la société, et un usage qui n'a jamais passé de mode. Croyez-vous que l'étude de la langue allemande soit dégoûtante, et que des taches sur le tablier attestent, comme dans mainte occupation, la mal propreté du travail que l'on a fait? Vous vous trompez, si vous pensez que tout ce qui sort d'une jolie bouche soit harmonieux. Des grossièretés rendent laide et dégoûtante une jolie bouche.

Toute jeune allemande devrait savoir par cœur: le Chant d'une jeune fille par Klopstock (XXXII), *Hermann et Dorothée*, *la Louise*, *le Miroir des femmes par Tidgen*. Pour le moment, l'Essai de philosophie par Kerndorf doit être un livre d'édification quotidienne. Il manque beau-

coup de livres pour les femmes, car il leur faut encore d'autres ouvrages que ceux qui concernent la cuisine et le ménage. Elles doivent lire comme prier, non pour en faire parade, mais pour leur utilité; non pour que chacun le voie et l'entende, mais de manière à ce que chacun puisse le voir et l'entendre. Pétri (1) a essayé de publier un manuel pour ce genre d'ouvrages. Toute institutrice devrait l'avoir. Il ne renferme qu'un catalogue mesquin de livres d'amusement. Il est surchargé de beaucoup de vieilleries et de livres scientifiques; mais il s'y trouve aussi beaucoup de renseignemens sur des ouvrages qui ont rapport à l'instruction, à l'accomplissement de l'éducation et aux devoirs de la femme. Il serait fort à désirer qu'elles eussent un livre pour y puiser des conseils, car le sentiment féminin les porte peu à demander verbalement des avis; et lors même qu'elles surmonteraient cette répugnance, souvent elles seraient mal conseillées. Celui-là même qui connaît ce qu'convient au sexe féminin, ne peut pas lui recommander tout ce qui est à lire. Les hommes ont le privilége souvent malheureux de parcourir tout le cercle des connaissances humaines; et quand ils ne sont

(1) Bibliothèque des dames pour cultiver l'esprit, le goût et les mœurs, 1802.

pas médecins, ils doivent respecter beaucoup de secrets par leur silence et leur feinte ignorance.

Les différens objets que comprend l'éducation générale du peuple, appartiennent aussi aux écoles de filles. Au lieu d'un métier, il faut enseigner les travaux propres à la femme; au lieu d'une profession, il faut leur apprendre la science du ménage. *Les exercices du corps* n'en sont pas exclus; à la vérité ils doivent être appropriés au sexe Frank permet aussi la course avec les patins : « En Hollande le sexe féminin est as-« sez robuste pour braver les frimats avec leurs « pieds agiles, tandis que nos mignardes fai-« seuses de rien tricotent du filet derrière le four-« neau. » (Police médic. 11.e vol. pag. 635.) Chaque sexe doit apprendre à danser séparément; de cette manière on peut également former de grands danseurs. Savoir tirer un fusil et ajuster un pistolet est un exercice qui leur est nécessaire, afin qu'elles ne soient pas dénuées de défense, et que le bruit d'une arme à feu ne les fasse pas s'entre-choquer comme des oies effrayées par le tonnerre. L'escrime est un exercice entièrement opposé à la nature de la femme, à sa construction et à son doux regard (XXXIII). Il nous manque un Gutsmuths pour la gymnastique des femmes. Dans les écoles de filles, organisées en grand, on doit enseigner : *l'hygiène*, *l'art de l'éducation*, *l'art de soigner les malades*,

et donner des règles sur *la condition de domestique et sur celle de maître* (1).

Avant que d'abandonner l'école, les filles doivent subir un examen devant un conseiller d'école; et avant que de passer du rang des fillettes à celui des jeunes filles, elles doivent encore en subir un devant une respectable matrone; car si toutes peuvent être choisies, toutes doivent être éligibles. Aucun oiseau ne construit un nid avant de pouvoir voler; mais dans le temps où nous vivons, les femmes ont à peine quitté les poupées qu'elles ont des enfans, et des enfans qui sont plus âgés que leurs enfantines belles-mères. Que les filles franchissent rapidement quelques époques de la vie, et de filles, souvent encore enfans, deviennent femmes tout-à-coup, n'est-ce pas renverser l'ordre du monde? Les hommes les plus dignes de pitié sont aussi ceux qui font des sauts forcés; ils franchissent cette époque de la vie où se prépare l'homme parfait, et d'un seul bond arrivent de l'enfance à la vieillesse. Pourquoi aucun hom-

(1) Kilian, Diététique pour la beauté du sexe, 1806.
Schmidtmüller, Manuel des mères pour la conduite des premières années de la vie, 1804.
Hasse, aux Mères, etc., 1803 (est une biographie critique des écrits sur l'enfance).
La Cuisine viennoise des malades, 1804.
Mangold, Catéchisme pour les garde-malades, 1806.
Le Miroir d'or, ou présent pour les jeunes filles qui veulent entrer en service, 1794.

me d'état ne songe-t-il à l'utile distinction des âges de la vie pour la jeunesse du sexe, comme on l'a toujours fait pour les jeunes gens. Il y a pourtant des degrés intermédiaires depuis l'enfance jusqu'à l'âge mûr; sortir de l'école et être accompli n'est pas la même chose. Les quatre âges de la femme, distingués par Zacharie, ne suffisent pas. *Faust* en admet dix : *fétus*, *nourrisson*, *enfançon*, *enfant*, *écolier*, *garçon et fille*, *jeune homme et jeune fille*, *homme et femme*, *vieillard et mort;* il va trop vite dans le milieu (1). Un autre divise la vie de la femme en cinq âges : *enfant*, âge des poupées; *fille*, âge de la parure; *vierge*, âge des conquêtes; *jeune femme*, âge du mariage et de l'éducation; *femme*, âge du repos (2). Partout manque la désignation de *fillette* (dirne), cet âge moyen entre celui de l'école et la maturité du sexe. La *petite fille* est un être moral, en quelque sorte sans sexe (ainsi que le désigne l'article neutre *das*); dans un âge plus avancé, il est remplacé par le mot *fillette*. Pour l'homme, la désignation qui correspond à *fillette* est *gars* (bursch), jeune homme vigoureux dans lequel on aperçoit déjà l'homme. La fillette est une fille dans la plénitude de la vie et la fleur de la jeunesse (3),

(1) Les Périodes de la vie humaine. Berlin, 1794.
(2) Magasin psychologique. Altenbourg, 1798, 2.e part.
(3) *Dirne*, qui a de l'analogie avec *thier* (animal), dé-

et la grâce qui adoucit la force en fait une vierge. Alors tout ce qui caractérise la femme est parfait autant qu'il est possible. L'approche de l'homme crée l'amant et la fiancée, et la réunion des sexes, cimentée par l'amour conjugal, procure la perfection terrestre possible.

La destinée de la femme est grande, également importante et pour le peuple et pour l'humanité. Les impressions doivent arriver de bonne heure dans les jeunes âmes, afin qu'elles ne manquent pas le but de la vie. Dans la plus haute école libre, dans l'état de fiancée, celle qui est élue acquiert la dernière perfection, lorsqu'étant vierge elle a appris avec amour et plaisir. Elle n'aura pas gâté son cœur, négligé son esprit, défiguré ni détérioré son corps. Elle n'exigera pas d'adorateurs; il n'en devrait jamais être, car l'idolâtre méprise l'humanité; on s'agenouille devant l'image de marbre d'une beauté morte ou inanimée. Elle se formera pour être encore plus estimée qu'une simple fille.

« ..... La fleur de la jeunesse se flétrit sur « cette figure d'ange, mais l'éternelle bonté du « cœur ne s'efface pas de ses beaux yeux. La « grâce coule en torrens de la bouche d'un Nes- « tor; tandis que la jeunesse et la beauté dis-

note une vie pleine de mouvement, *Thieren* signifiait autrefois libre manifestation de la vitalité.

« paraissent, le gracieux resplendissement de « l'âme ne s'éclipse pas, même à l'heure de la « mort. » (Fink, sur la beauté, dans la Thalie de Schiller.)

§ VI. *Résultats.*

Les effets de cette éducation du peuple s'étendent à l'infini, et, comme tout ce qui est bien, franchiront les frontières de l'état, et survivront même à sa durée. Le citoyen sentira, pensera, agira avec l'état, par lui, pour lui et dans lui : ils ne feront qu'un; sa vie, ses douleurs, ses amours, lui seront communes avec l'état et le peuple. Au milieu de toutes les vicissitudes, la nationalité toujours plus parfaite et le caractère primordial saintement conservé, se perpétueront de génération en génération. Alors l'éducation formera des grands hommes; jusqu'à présent nos écoles pouvaient tout au plus fournir des gens aptes aux affaires. Lorsque les élèves sortiront de l'école pour entrer dans la vie, ils agiront sans apprendre d'un autre ce qu'ils ont à faire. Ils seront déjà maîtres, là où nous nous perdons dans des essais de principes. La simple habitude d'être d'abord exigeant envers soi-même, la perfection harmonique qui fait imiter ce qui est bien, aimer ce qui est beau, estimer ce qui est grand, et tendre à tout ce qui est durable,

sont les puissances directrices de la vie; tandis que ces hommes raffinés, trop ou mal éduqués, subtilisés et vieux prématurément, pourront à peine y arriver par l'art, la science et une vie pleine d'agitation. L'homme se trouve facilement heureux lorsqu'il est élevé pour sentir le bonheur, pour jouir du plaisir, faire partager sa joie, et qu'il conserve son uniformité de sentimens, comme enfant dans la jeunesse, comme homme dans l'âge suivant et dans la maturité. L'individu formé par une telle éducation, se sentira une grande force comme homme, comme citoyen et comme Allemand. Ce que l'on sait, ce que l'on conçoit, ce que l'on peut, est plus certain que ce que l'on possède. Les connaissances et l'habileté sont à l'abri de toute spoliation; les biens de l'esprit n'accordent rien à l'emprunt forcé; les trésors du cœur sont francs de toute réquisition. Le peuple forme alors une grande famille dont la force d'union est interne, et dont le membre même le moins important n'est jamais abandonné. On aura un invincible attachement pour la patrie, un puéril désir ne ramènera pas à la glèbe; on ne soupirera que pour la patrie de ceux qui nous sont chers; on éprouvera une véritable nostalgie pour les âmes indigènes et les cœurs fraternels. L'insatiabilité d'un conquérant ne roulera jamais des flots de peuples contre une telle nation. Un tel peuple peut être anéanti comme

l'est une contrée par le fleuve embrasé d'un volcan; mais conquis, mais assujetti à un humble esclavage et à une docile servitude, jamais, non jamais!

Dans l'antiquité, on savait, dès la plus tendre jeunesse, inspirer aux citoyens un véritable esprit national; on savait aussi lui donner toujours une nouvelle vie (1).

Le but que les Allemands se proposent est indiqué dans plusieurs ouvrages (2).

L'éducation du peuple crée le véritable esprit du peuple. Sans elle, la constitution la mieux fondée en apparence ne sera qu'une girouette de papier, un grimoire que personne ne pourra lire ni comprendre; elle sera semblable à une bougie presque consumée, dont le plus léger souffle emporte la flamme.

(1) Polybius, Eclog. 1. 6. t. 11.
Ernesti de privata Romanorum Disciplina in opusc. philol. pag. 32.

(2) Abt, de la Mort pour la patrie.
Sonnenfels, de l'Amour de la patrie. Vienne, 1785.
Principes pour cultiver l'amour de la patrie, 1785.
Sur le Patriotisme, 1795.
H. de l'Education pour le patriotisme (dans les annales de la monarchie prussienne, août 1798).
K. G. Kapf, Manuel pour le citoyen patriote. Breslau, 1804. (1.re part. Amour de la patrie; 2.e part. Education pour inspirer l'amour de la patrie.)

LIVRE VI.

CONSTITUTION DE LA NATION.

Ces trois empires (les Mèdes, les Babyloniens et les Lydiens) furent l'un après l'autre renversés par Cyrus; une ou deux batailles décidèrent de leur sort. L'événement le plus ordinaire, c'est que les grandes monarchies despotiques, qui n'ont d'autre appui que l'armée du despote, tombent nécessairement lorsque celle-ci est vaincue. Chez les nations où le despotisme le plus absolu est la forme essentielle du gouvernement, on ne peut apprendre à connaître la force qui maintient un état par *les qualités intérieures de sa constitution*, qui seule produit le parfait patriotisme, le véritable héroïsme, et rend impossible l'oppression qui résulte du sort des combats.

HEEREN, *Idées sur la politique, les relations et le commerce des principaux peuples de l'ancien monde*. 1.re part.

§ I.er *Ordres de l'Etat.*

STAAT (état, gouvernement) dérive de *stehen* (se tenir debout); nos états (gouvernemens) allemands furent fondés sur des états (ordres).

L'inégalité qui est inévitable parmi les hommes, et l'impossibilité qu'un seul puisse être tout, les divisent naturellement en divers ordres. Leur ensemble compose la nation; tous doivent exister sans qu'on puisse dire quel est le plus indispensable. Les ordres naturels résultent de la société civile qui n'existe que par eux. Le sauvage est tout, et par cela même rien; l'homme en société est quelque chose, et par cela même beaucoup; il est un anneau d'une chaîne infinie.

Les ordres de l'état sont des classifications naturelles du peuple; il ne faut pas les gâter à force de perfectionnement. On doit être libre du choix de sa condition, de s'élever ou de descendre selon le développement des facultés. Il ne faut pas, ainsi que cela se pratique dans l'Inde, que les citoyens soient pour l'éternité placés dans des castes, et comme murés dans des cellules. Ils ne doivent pas comme dans l'antique Egypte, demeurer isolés les uns des autres et ne former que des troupeaux d'hommes imitateurs; le peuple se montre alors toujours doué de moins de force, il s'abâtardit et périt en détail.

§ II. *Lois constitutionnelles.*

Dans les états allemands on en a fait trop et trop peu. Il était fâcheux que les vieilles constitutions ne convinssent plus; on les détruisit,

et c'est ce que l'on fit de plus mal. Les puissans dominateurs qui élevèrent des états bien fondés en apparence, en ont eux-mêmes ruiné les bases; ou bien, oubliant que leur perfection devait périr avec eux, ils ont regardé de solides et immuables constitutions comme d'inutiles et incommodes entraves. Ainsi les états furent comme des coquilles sans amandes, des gousses sans fruits, et de véritables corps sans âmes (Voy. I. 1.).

Plusieurs états en sont des exemples frappans. Si la Prusse eût été basée sur elle-même par une constitution, lorsqu'elle réagissait au milieu des grandes puissances de l'Europe, comme le plus jeune des peuples indépendans et dans la plénitude de la vie, n'eût-elle pas devancé les autres dont l'existence était languissante ? Elle l'eût fait dans le temps qui suivit la glorieuse guerre de 1763, où elle obtint une place parmi les puissances de l'Europe; car elle ne fut regardée comme une puissance allemande et comme un état du nord, que depuis le grand prince électeur. Le grand roi négligea d'éterniser sa vie si pleine d'actions. Le monarque et sa famille étaient regardés comme le tout, mais non point la nation; et tous, amis et ennemis, pensaient dans le temps de la révolution, que ce peuple mort en apparence n'existait plus. La gloire de l'honneur national, acquise par de grandes actions, avait remplacé le peuple. Un

siècle de repos, de civilisation et de prospérité croissante, des rois qui, comme Frédéric Guillaume III, ne veulent que le bien, auraient successivement amené et perfectionné tous ces heureux changemens. Après des revers supportés avec courage, une seconde occasion paraît se présenter (1). D'un moment dépend l'éternité, les heures perdues apparaissent comme des spectres.

Puissent donc les sages de l'état et les amis de la patrie, traiter ces questions difficiles : Du nombre des ordres et de leur nature; du droit de vote des états généraux, de l'élection et de l'éligibilité des représentans; des délégués et des orateurs; de la réunion des ordres, ou de leur division, ou de leur entier isolement; de leur subordination, ou de leur égalité; du temps et du lieu des convocations; des objets mis en discussion!

§ III. *Diète de l'état.*

Les différentes classes de la société existent et composent le peuple. Pourquoi ne devraient-elles pas, par un bon choix, représenter le peuple entier et exercer leurs droits par des délégués?

(1) Pour les peuples comme pour les individus, la souffrance n'est pas toujours perdue. (GUIZOT.)

Chacun sait mieux que personne, où, comment et quand le soulier le blesse. Chaque classe connaîtra mieux ceux qui peuvent donner de bons avis sur le bien public. Toutes étant réunies, elles pourront mieux apercevoir ce qui est nécessaire au bien de tous. De qui l'état doit-il attendre de bons conseils et de l'activité, si ce n'est de ceux qui se maintiennent ou tombent avec lui ?

La réunion des états doit être une assemblée d'orateurs (un parlement), non un rassemblement de sourds-muets ou de seigneurs opinant du bonnet et votant par signes, ni de simples approbateurs qui ne servent qu'à donner au mal une tournure favorable. Aucun peuple ne se laisse plus facilement gouverner que celui qui a une constitution nationale solidement instituée. Les bons ont alors légitimement la parole, mais ils se gouvernent toujours eux-mêmes, et prennent part au gouvernement. Sans cette constitution tout état a bientôt cessé de gouverner.

§ IV. *Maisons souveraines.*

Toujours le sort des peuples a été lié à celui d'une seule race de souverains; de la même source découlent leur bonheur et leur malheur : des races ont formé et consumé des peuples. Les familles sont comme les plantes annuelles qui

croissent rapidement, meurent en automne, et dont l'hiver efface les plus légers vestiges. Nos antiques souches allemandes verdissent depuis cinq cents ans. Leur accroissement a été lent comme celui du chêne dans nos forêts, et les peuples allemands se sont élevés sous leur abri. Où sont les maisons étrangères qui peuvent se comparer avec les Habsburg et les Zollern ?

Notre histoire actuelle comprend des événemens que les contemporains ne peuvent désigner que par des soupirs.... Le grand homme doit rester homme, lors même qu'il a fait des actions dignes d'un demi-dieu. Son existence humaine est précisément ce qui le rend plus grand et plus majestueux; comme Dieu, il n'est pas incompréhensible pour nous. Hercules, qui pendant sa vie s'acquit le rang des dieux, fut une divinité après sa mort. Tels furent les hommes généreux de tous les siècles ; ils regardèrent comme un outrage la déification pendant leur vie terrestre, mais l'humanité les honora comme des esprits protecteurs. Dans les histoires de cette noblesse élevée, qui semble tout subjuguer, on a plusieurs exemples que le dernier qui en hérite, fait la honte de sa race, aussi souvent que les aïeux avaient fait la gloire de leurs descendans.

Dans la famille des Zollern a brillé l'astre du royaume septentrional de l'Allemagne. Sa stabilité a réuni en un seul peuple de petites peu-

plades sans appui. Cette histoire de famille est celle de tout un peuple. Elle n'a point à raconter de ces actions horribles qui font tant de bruit dans l'histoire des empires ; on n'y voit point de princes assassinés, point de détrônement, point de guerres civiles, point d'abominations dans la famille. Le sujet obéissait au gouvernant faible, aussi bien qu'à celui qui était fort, mais les faibles étaient aussi des hommes généreux. Tous terminèrent leur carrière selon le cours ordinaire des choses, et pourtant presque tous exposèrent leur vie pour la patrie. Aucun d'entre eux ne laissa son pays orphelin, et au milieu des plus grands dangers l'état fut toujours sauvé, car ses citoyens étaient ses colonnes.

Peuple allemand, que le désespoir ne te fasse pas trahir tes anciennes maisons souveraines !... Ouvre l'histoire du monde et cherches-y de meilleures familles ! ou choisis le chêne royal de Theut ! Les changemens violens que l'on ne nomme pas sans raison *révolutions*, sont semblables aux éruptions d'un volcan ; ces éruptions dévastent les plus belles campagnes, et réduisent en cendres la paisible demeure de l'innocence. C'est bien pis encore dans les révolutions des états qui produisent rarement le bien, et les faibles avantages qui en résultent se traînent à la suite d'abominations sans nombre. Là où a roulé ce torrent embrasé, des familles entières sont anéanties ; les

champs de l'état écrasé sont fertilisés avec le sang des peuples, et de la décomposition des membres des victimes il naît tardivement une nouvelle génération (1) !

§ V. *Du Droit des gens.*

Le droit de citoyen est basé sur l'aptitude à être citoyen (Voy. III. 3). Le seul fait d'habitation n'est pas suffisant; le vers aussi habite dans le fruit qu'il ronge à l'intérieur. Il doit perdre le droit de citoyen, celui :

1.° Qui abandonne son drapeau sans être blessé, tombe dans une captivité infame et déshonorante, ou sans être blessé ne revient pas avec ses armes;

2.° Qui donne à l'ennemi sa parole d'honneur de ne pas servir contre lui, jusqu'à ce qu'il soit dégagé de cette promesse.

3.° Qui exerce des professions infames, soit dans le pays, soit dans l'étranger; par exemple : la traite des hommes, la mutilation des hommes, qui tient des maisons de jeu et de débauche, ou pratique des arts nuisibles;

(1) Walter Raleigh, Préface pour son histoire du monde. Londres, 1614. Il y en a des extraits dans les lettres de Müller sur l'étude des sciences, et en particulier de l'histoire (Zurich, 1798). Tout jeune Allemand qui se destine aux sciences, devrait posséder cet ouvrage.

4.° Qui doit vivre d'aumônes;

5.° Qui se rend coupable de crimes, de parjure et d'adultère;

6.° Qui chez l'étranger compromet l'honneur national;

7.° Qui devient fou;

8.° Qui se marie avec un étranger non encore naturalisé. Voyez ce que fit le législateur d'un ancien peuple (XXXIV).

9.° Qui, sans permission, prend du service dans une guerre étrangère;

10.° Qui peut nourrir une famille, jouit d'une bonne santé, et pourtant reste célibataire (Voy. IX. 4.).

§ 6. *Noblesse.*

C'est par des individus que s'est le mieux exprimé jusqu'ici ce qu'il y a de noble, et ce qu'il y a de vulgaire dans l'espèce humaine; la multitude compte seulement dans le cortége de la grandeur. La société, telle qu'elle est, est l'ouvrage de quelques hommes isolés, des sauveurs à venir la transformeront en ce qu'elle doit être. L'homme n'est pas appelé à la vie pour être seulement le spectateur des jeux de ce monde; il ne doit pas se charger d'un rôle muet. Il est créé pour être lui-même créateur, et non pour être l'esclave du monde; dès les premiers ins-

tans d'une haute naissance on exige la perfection.

A. — *Noblesse de famille.* — Les princes de la famille régnante et ceux qui en dépendent, composent la haute noblesse. Les *seigneurs* ou les grands propriétaires forment la noblesse moyenne; les petits propriétaires issus d'anciennes familles, sont dans la noblesse inférieure.

La noblesse de famille doit être la conservation de l'honneur héréditaire, le témoignage d'un amour pour la patrie toujours plein d'une nouvelle vie; comme chez les anciennes familles dans Rome : *Gens* Æmilia, Antonia, Claudia, Cornelia, Fabia, Horatia, Hortensia, Julia, Junia, Manlia, Octavia, Papyria, Pompilia, Posthumia, Sempronia, Sulpicia, Tullia, Valeria, etc. Une vertu qui a fait pendant long-temps la gloire des ancêtres de la famille, doit décider des quartiers de noblesse, et donner le droit d'y prétendre. L'état doit rarement, et seulement à l'occasion d'événemens extraordinaires, user du droit d'élever de nouvelles familles au rang de la noblesse. Si l'or était aussi commun que le sable, il n'aurait jamais la valeur de l'or. « La vraie noblesse a son principe dans la vertu; elle est « un témoignage de ce qu'ont fait nos ancêtres, et « un exemple offert aux descendans. Celui qui, « à cause de son origine, conserve le titre sans la « vertu, est semblable à un avorton qui veut

« s'égaler à ses pères ; il franchit les bornes et « envahit les propriétés de la noblesse. » (Sonthom, Bijoux dorés, tiré de l'anglais, 1657.)

Ne serait-ce pas une injustice commise à l'égard d'anciennes familles, qui sont aussi vieilles que l'état, et qui souvent ont coopéré à en jeter les premiers fondemens, si le seul caprice d'un maître pouvait équivaloir aux pénibles travaux de plusieurs siècles? Avec la particule *de* chaque manant pourra suppléer à la réalité d'actions antérieures; un vain petit mot (qui par lui-même ne produit rien) sera autant que le fruit du temps et de travaux prolongés. Un chêne âgé de dix siècles, et qui verdit encore, est vénérable comme tout être dont les nombreuses années ont été employées utilement. On réfléchit à tout ce dont il a été témoin, à tout ce qu'il a souffert; on pense à tous les voyageurs qui, sous son ombrage, ont trouvé la fraîcheur et le repos. Personne ne s'arrête long-temps devant le champignon; l'homme élève ses regards, et de secrets pressentimens remplissent son âme. Si la conduite des ancêtres honore leurs descendans ou fait leur honte, la vertu s'éternisera. Ainsi chantaient les vieux héros de Sparte : *Nous étions vaillans autrefois !* les hommes ajoutaient : *Nous le sommes !* et la jeunesse dans la fleur de l'âge terminait par ces mots ce chant alternatif : *Nous le serons !* On peut hériter, seulement

sous condition, de l'honneur de ses pères (Juvénal, sat. VIII); et pour celui qui compte de dignes ancêtres, ce n'est pas une raison de rester dans une oisiveté déshonorante et de mendier le mérite. La distinction des familles doit être un aveu public que la vertu est chez elles une habitude; mais elle ne doit pas empiéter avec violence sur les devoirs de l'état et de la nature humaine, rendre l'état pauvre en vertus et le dépeupler de citoyens. Tel est aussi l'avis de Bâcon : « Aspi-
« rantibus ad magnitudinem regnis et statibus,
« prorsus cavendum ne nobiles et patricii at-
« que (quos vocamus) generosi majorem in
« modum multiplicentur. Hoc enim eo rem de-
« ducit, ut plebs regni sit humilis et abjecta,
« et nihil aliud fere, quam nobilium mancipia
« et operarii. Simile quiddam fieri videmus in
« silvis cæduis, in quibus, si major quam par
« est caudicum sive arborum majorum relin-
« quuntur numerus, non renascetur silva sincera
« et pura, sed major pars in vepres et dumos
« degenerabit. Eodem modo in nationibus, ubi
« numerosior justo est nobilitas, erit plebs vilis
« et ignava; atque eo demum res redibit, ut nec
« centesimum caput sit ad galeam portandam
« idoneum, præsertim si peditatum spectes, qui
« exercitus plerumque est robur præcipuum.
« Succedet magna populatio, vires exiguæ (1). »

(1) Baco de proferendis finibus imperii. L'accroissement

Doit-on exclure certaines familles, quoique Machiavel (Hist. de Florence, l. III.) reconnaisse par expérience que dans certains états, des familles s'élèvent par la ruine de la chose publique? Doit-on déshériter des familles, expulser des familles devenues indignes, ou établir une année de jugement, à partir de laquelle la noblesse de famille est terminée, ou en éloigner l'époque? Doit-on instituer un provisoire pour ceux qui plus tard seront élevés à la noblesse? Rome, par exemple, avait dans le sénat *patres et conscripti;* Frédéric diminua la trop nombreuse noblesse polonaise, lorsqu'il recouvra la Prusse occidentale. Qui osera blâmer l'état si, pour sa propre conservation, il a dû suivre une marche inusitée? Des portions du territoire sont bien abandonnées pour sauver ce qui reste; les individus peuvent donc abandonner quelques superfluités, afin que dans le nouvel état nous formions un peuple resserré par une ferme et stable union. Alors, mais jamais sans cela, nous pourrons avec le temps cicatriser les plaies faites par le temps.

B. —*Noblesse de dignités.* — « Toute l'his-
« toire romaine confirme la justesse de ce prin-
« cipe de Platon : Les législateurs n'ont rien

des classes consommatrices n'est un avantage ni pour l'état ni pour elles. (BENTHAM.)

« tant à craindre que de voir, par leur propre « faute, se former deux ou plusieurs états au « lieu d'un seul. C'est ce qui arrive aussitôt « qu'une partie des citoyens domine et vit dans « le bien-être, tandis que par contre l'abord des « degrés élevés et des charges honorables est « fermé à tous les autres, sans qu'il leur soit « permis d'espérer une seule fois d'arriver aux « dignités fondées sur une supériorité person- « nelle. Telle est l'origine d'une haine et d'une « jalousie indestructible parmi les citoyens. Per- « sonne ne peut aimer sincèrement une consti- « tution dans laquelle on voit, d'un seul côté, le « fardeau des charges et les dangers en même « temps que l'exclusion de tout emploi hono- « rable et de toute dignité. Dans le principe les « Romains n'obvièrent pas convenablement à ce « mal; ils ouvrirent aux patriciens seulement « l'entrée du sénat et du consulat; on en exclut « entièrement les plébéiens, qui, dans Rome « comme partout, formaient la plus grande « masse de la nation (1). »

Le désir de parvenir et les efforts faits dans ce but ne doivent pas être paralysés dans les états. Le sang ne circule pas seulement dans le cœur, mais il en part; et tout état doit imiter et suivre la circulation. Chacun doit tendre en haut selon

(1) Muret. in Taciti annal. Comment.

la mesure de ses forces; l'un avec l'essor de l'aigle, l'autre avec le voltigement des tendres oiseaux. L'homme ici-bas ne doit pas s'arrêter, ni rêver la fin de sa journée; il doit gravir l'échelle des êtres. Aucun état ne doit chercher à détruire ce qui élève l'homme au-dessus de la brute, et arme l'œil des mortels pour faire pénétrer leur regard prophétique jusque dans l'avenir.

C. — *Noblesse de mérite.* — L'honneur est la récompense la moins onéreuse pour l'état; on ne doit jamais le profaner et il doit toujours être ce qu'on a de plus précieux. On peut payer un travail corporel; il faut récompenser les services rendus, mais on ne doit ni acheter ni vendre la vertu et la magnanimité. En tous lieux et en tous temps les distinctions honorifiques ont servi à récompenser les grandes dépenses de force, le dévouement et l'abnégation de soi-même; malheureusement on ne l'a pas fait souvent avec la mesure convenable. L'estimation doit être rigoureuse; les actions ne sont pas des travaux à la journée, ni semblables au travail d'un mercenaire que l'on peut mettre à prix. Pour celui qui a fait une action généreuse, il lui a été plus facile de l'exécuter que de recevoir les éloges qui lui sont dus. Le sentiment intime est sa plus belle parure, et pour celui qui possède cet inestimable bijou, cet honneur tant désiré n'est souvent qu'un vain fard. Alors celui qui n'a pas seu-

lement un *grand nom*, mais qui est véritablement grand, paraît comme un magicien au milieu de la foule qui conçoit ses œuvres plus difficilement qu'il ne les exécute lui-même. Les justes récompenses accordées au mérite maintiennent en honneur les récompenses honorifiques, et sont également éloignées de la lésine et de la prodigalité. Il faut des distinctions ! tout ce qui arrive n'est pas le résultat d'actions exécutées ; des actions semblables ne sont pas également difficiles à exécuter. Le cœur pèse l'action, le combat des tentations sert de mesure à la vertu. Les Romains comprirent bien cela dans la distribution de leurs couronnes. (Gellii, l. V. c. 6.)(1).

D'après nos usages actuels, on pourrait peut-être établir la progression suivante : *zèle pour le service*, *grande industrie*, *valeur*, *découvertes utiles*, lorsque l'inventeur les rend publiques et ne les vend pas au plus offrant, comme le font les marchands de secrets : *humanité*, *vertu civile*, *supériorité dans les sciences et les arts*, *amour de la patrie*, *salut de la patrie*.

(1) A Rome, à Athènes, à Lacédémone, l'honneur payait seul les services les plus signalés. Une couronne de chêne ou de laurier, une statue, un éloge, était une récompense immense pour une bataille gagnée ou une ville prise.
(MONTESQUIEU.)

Les ordres de chevalerie, déjà existant chez nous, pourraient entrer dans la nouvelle classification des instituts d'honneur. Est-ce que les fondateurs ne devraient pas fournir une mise de fonds pour les dépenses ? Raisonnablement aussi ils devraient, dès que cette noblesse de mérite serait instituée, cesser toute espèce de fraternité mystérieuse ; car l'état formerait alors une réunion de braves hommes et de têtes lumineuses, il serait un point de ralliement pour tout ce qu'il y a de noble dans la vie humaine. Plus l'état s'approche de cette perfection, moins on doit méditer sur *le but élevé de l'humanité*, qui nécessite encore dans les états des sociétés particulières étroitement unies. Puissent les bienfaisantes unions qui ont existé jusqu'à présent célébrer une fête pour avoir atteint leur but, se réjouir de la faculté d'être publiques, et montrer les livres de leur alliance, afin qu'ils puissent être utiles pour fonder l'ordre de la noblesse de mérite !

L'hérédité ou les prérogatives de la naissance ne doivent entrer pour rien dans cette noblesse : c'est bien assez qu'un prince soit né prince ; il peut, comme les autres citoyens, acquérir cette noblesse. Les armées romaines habituées à la victoire proclamaient leurs généraux *imperator ;* mais parce que le dernier chef proclamé *imperator* fut le premier autocrate, ce nom resta

comme un titre d'honneur pour le souverain. Dans la suite, cette proclamation se faisait selon le caprice du soldat, et ne fut rien de plus qu'un *vivat* ordonné (1) !

Après la bataille de Marignan, le roi François I.er se fit armer chevalier par Bayard ! Pierre de Russie serait-il devenu *grand* s'il n'avait commencé par être *petit* ? Tout grand homme a été petit ; le nain, aussi bien que le géant, ont été renfermés dans le sein de leur mère.

Les meilleurs doivent dominer, telle est la maxime d'un ancien sage. Aussi la noblesse de mérite doit être un des premiers ordres du royaume. L'aréopage d'Athènes était quelque chose de semblable. Il y a dans l'homme tant de qualités divines et humaines ! mais pour les développer, les états sont trop nuls ou trop pervertis. Ce n'est que dans la perfection de l'humanité que l'homme peut devenir semblable aux Dieux, hors de ce cercle sacré il devient éternellement satanique. Quelle émulation existera lorsqu'on pourra dire véritablement avec Klopstock !

« Il y a encore beaucoup de mérite à acqué-
« rir ; ayez-en seulement, et le monde le con-
« naîtra. »

(1) Appianus *de Bello civili*. l. II.
Dion. Cassii, l. XLIII.

§ VII. *Défense du pays.*

A. — *Distinction.* — Les Allemands nommaient autrefois *landwehr* la guerre défensive de la patrie. On doit ici l'entendre de cette manière et non autrement. *Dans notre ouvrage, qui n'est pas destiné pour le moment actuel,* il doit nous être permis, sans égard pour les usages nouveaux et les valeurs nouvelles attribuées aux mots et aux choses, de parler de la seule organisation militaire convenable à un peuple indépendant, organisation qui ne peut avoir d'autre nom que celui de landwehr. L'Allemand viril et guerrier distinguait en hostilités, guerre entre les feudataires, guerre sacrée et défense du pays, les luttes qui ont lieu entre les sociétés humaines; mais dans ce temps l'Allemand se protégeait, se défendait et se gardait lui-même. Plus tard on ne porta plus le glaive devenu inutile et proscrit, la barbe incommode disparut du visage, et notre cœur n'eut plus le courage héroïque de nos ancêtres. La méthode imparfaite des milices de fiefs a été remplacée par un état militaire, qui fait machinalement la guerre, et même au milieu de la paix persévère dans l'état comme un corps organisé. Des puissances se fâchent, et elles mettent les troupes en campagne pour terminer leurs affaires

d'honneur ; selon la coutume ordinaire des peuples, elles commencent un grand duel, la guerre; elles font quelques assauts, appelés ici campagnes ; et enfin, fatiguées ou persuadées par les garanties qu'elles s'offrent mutuellement, ou par la médiation des autres états, elles concluent la paix. Telle a toujours été la guerre entre les peuples et les états, le jeu homicide d'une troupe monstrueuse de gladiateurs, qui, entraînés par quelques paroles magiques, se battent et se font tuer ; ils se chamaillent et se querellent, mais ils s'embrassent au premier cri *la paix*. Ils ressemblent parfaitement à une paire d'avocats qui, en présence de leurs cliens, se houspillent et se déchirent bravement, mais une fois hors du tribunal se voient amicalement.

N'est-ce pas une véritable chasse à courre que des troupes de soldats, lâchés sur d'autres soldats, qui gagnent au large à la première occasion favorable. Tel fut le jugement que prononça le vainqueur d'Arcole et de Marengo après ces mémorables batailles (1). Le point d'honneur n'est pas semblable à une étoile fixe de première grandeur; ce n'est qu'un pâle simulacre de l'honneur sans chaleur et sans

(1) « Qu'est-ce que la guerre? Un métier de barbares où « tout l'art consiste à être le plus fort sur un point donné, » disait encore Napoléon agité par les noirs pressentimens qui le tourmentaient la veille de la bataille de Moscou.

lumière, tandis que *la pensée d'une guerre défensive où la patrie est mise en jeu, où tout peut être perdu ou gagné*, embrase tout et brille comme un soleil impérissable. Il n'en résulte qu'un misérable ferraillage entre quelques centaines de mille hommes gagés, soldés, contraints ou enrôlés, soit que la paie de cinq jours consiste en une pièce d'or ou de cuivre, ou que leur récompense soit une débauche dans Capoue, pour les indemniser des fatigues, des courses, de la faim, de la soif, du froid et du sang qu'ils ont versé.... (1).

Combien ils sont plus beaux, les nobles chants pour les guerres défensives de la patrie!... Iphicrates, le duc d'Albe, Wallenstein et autres princes de guerre, peuvent toujours enrôler des troupes aux dépens de la moralité; ils ont raison puisque leur vie est toute de guerre et de pillage, mais le courage véritablement héroïque est inséparable de la justice et de la vertu (2).

Xénophon a reconnu pendant sa retraite : « Que le plus vaillant et le plus intrépide guer-« rier était aussi celui qui craignait le plus les « dieux (3). »

(1) Poésies de Jens Baggesen, 1803. Le poème intitulé : *Les guerriers.*

(2) C'est une chose contraire aux lois de la nature et du christianisme, que de faire la guerre pour l'amour de la guerre. (Henri IV.)

(3) Le Héros chrétien de Richard Steele, trad. de l'anglais, par Richter, 1767.

Le meilleur chrétien est le meilleur et le plus brave soldat. Gustave Adolphe est allé loin avec cette maxime, plus loin que ses adversaires qui pensaient autrement, et qui, durant sa vie, ne triomphèrent pas une seule fois ; il était vainqueur au moment où il reçut le coup mortel, et le fut encore après sa mort. Ainsi pensèrent deux capitaines illustres comme on pouvait l'être autrefois, et ce qui est plus encore, deux héros pleins d'honneur et deux hommes respectables (1).

Qui voudrait échanger contre des décorations et un rang élevé, l'honorable témoignage que Gellert rend à Laudon? « Il fut un de mes premiers et de mes plus chers compagnons; il « disait juste et vrai. Sa bouche ne m'a rien « fait entendre que de bon, et j'ai toujours remarqué qu'il était religieux. »

Ce n'est que dans les guerres défensives, dans la landwehr seule, que l'homme peut avec honneur, et pour suivre son devoir, combattre, vaincre ou tomber. Alors et sans en être refroidi, le cœur du guerrier se met à l'unisson avec son intelligence ; son cœur ne s'élève pas contre la raison, et pourtant il est plein de courage; il brûle pour

(1) Feddersen, Histoire de la vie et de la mort d'hommes bien intentionnés.

La Biographie, 5.e vol. 1806, Curt, comte de Schwerin, H. G. de Winterfeld.

ce qui est grand, et s'enflamme pour ce qui est bon; il ne reçoit pas son enthousiasme de l'extérieur, mais il le tire de son sentiment intime. Les moyens d'enthousiasme qu'emploient les princes de guerre se dissipent et s'usent bientôt. Ce qui est monstrueux ne triomphera jamais de la nature, le vice ne sera jamais plus puissant que la vertu! Les chefs affamés de guerres déshumanisent leurs soldats qui deviennent de véritables armes vivantes et marchantes. Ils ne leur permettent pas d'être époux ni pères, mais c'est avec la guerre qu'ils les marient. Hors des cachots de la paix, et lancés en liberté dans les champs de la guerre, ce sont des hommes semblables aux bêtes féroces. Le célibat forcé n'atteint pas ici le but que l'on se propose (1).

On a commencé à se rapprocher de la nature et de l'humanité; mais le soldat est toujours demeuré comme auparavant un être contrefait. L'idée des guerres défensives ou *landwehr*, autrement nommée *landsturm* (levée en masse), s'est réveillée dans les grandes calamités des temps modernes. Cet art de défense était tombé en désuétude chez beaucoup de peuples (2), et lorsque leurs troupes de soldats, opposées à un

(1) Frank, Police médicale.
Beinl de Bienenburg, Médecine militaire.
(2) Schlozer, Introduction à l'histoire du monde pour les enfans, 2.e partie.

conquérant, étaient dispersées, ils devaient attendre en repos le coup de grâce du vainqueur. Il est vrai qu'un petit nombre d'hommes a péri dans une semblable guerre de soldats; mais la vie était comme sucée goutte à goutte par les contributions de guerre, par le pillage, par les impôts, par les emprunts forcés, par les logemens, par les réquisitions, par l'immoralité, par l'insolence brutale et les poignans tourmens de l'âme. Combien ces hommes lentement suppliciés auraient préféré tomber dans la landwehr ou la landsturm? combien ils eussent prisé la mort pour la patrie!

« Certes si la force de la jeunesse allemande « était rassemblée sur les frontières et liée par le « serment de ne pas céder à l'étranger, oh! ils ne « fouleraient pas notre beau sol, ils ne dévore- « raient pas sous nos yeux les fruits du pays, » ils ne commanderaient pas aux hommes et ne « raviraient pas les femmes et les filles (1). »

—B. *Explications.* — La guerre de conquête est bien différente d'un combat à mort pour la patrie. Lorsque celui qui a promené ses conquêtes dans le monde et culbuté toutes les armées de soldats, attaque enfin un peuple qui

(1) Goethe, Hermann et Dorothée (à l'époque de la guerre de la révolution où se décida le sort de l'Allemagne, et dont il est question ici).

connaît la guerre défensive, il doit, lors même qu'il est grand maître dans cette guerre de soldats, recommencer son école comme un apprenti. Les anciens, et surtout parmi eux l'instructif T. Livius (IX. c. 16), avaient posé cette question : Alexandre eût-il asservi les Romains s'il fût arrivé à leur porter la guerre ? Pyrrhus en a plus tard tenté la solution. *Deux peuples dont les noms sont sacrés dans l'histoire du monde, les Grecs et les anciens Germains ont fait en grand la guerre défensive ;* mais il n'ont transmis que les résultats à la postérité et non la science. Memnon, comme organisateur de la guerre et agent du dernier souverain de l'antique Perse, aurait formé et mis en pratique un système parfait de défense; mais comme il n'était que lieutenant-général, il ne put rien dans le conseil de guerre, et une mort heureuse ne lui laissa pas voir la désastreuse journée d'Arbelle. Fabius enseigna le premier à éviter le combat et à tenir tête à l'ennemi sans se laisser engager. Sertorius connaissait l'art de fuir et de trouver toujours des places d'armes convenables; les lièvres savent le premier, et les renards le second; un capitaine ordinaire ne connaît ni l'un ni l'autre. Ernst Pierre de Mansfeld conduisait une armée comme une troupe légère; il était partout et nulle part, il savait vaincre en fuyant et fuir en triomphant. Tels sont les traits carac-

téristiques des véritables chefs de landwehr. L'histoire du monde en nomme un seul, l'incomparable Hermann, qui, jusqu'à sa mort, fit guerroyer les vainqueurs contre lui.

Le général d'une troupe de mercenaires, et le chef militaire d'un peuple de soldats, n'a qu'une puissance déterminée, fondée sur l'empire de l'existence effective (réalité), et toujours trop calculée. Mais le chef d'un ban et arrière-ban, le guerrier qui tire l'épée pour la défense de la patrie, commande à des forces réunies et incalculables, aux forces corporelles, spirituelles et morales de toute la nature de l'homme. Il peut ordonner l'impossible, la mort à son poste comme un sacrifice à la patrie. Ainsi Léonidas tomba vers les Thermopyles ; Zrini se préparant à une fête funèbre, s'élança hors de Sigeth affamée et se précipita au milieu des janissaires (XXXV); Winkelried fut comme un bélier vivant qui fit une brèche dans la phalange de ces chevaliers armés de toutes pièces.... Un chef de landvehr peut au besoin trouver un refuge qui n'est jamais à la portée d'un général de soldats. Ce dernier se fait lui-même la guerre, s'il ravage le pays, car il ne doit pas couper le pis de la vache qu'il veut traire. La privation de sommeil, la faim, la soif, le défaut d'abri, sont des ennemis qu'aucun héros ne brave long-temps impunément. Lorsqu'un peuple entier compose

la milice défensive, le conquérant ne peut pourvoir à ses besoins que par la violence, mais le courage et la ruse la confondent souvent. Le faible a dans l'agonie la force du géant ; quelle force et quelle puissance tout un peuple peut alors développer! aucun général, ni même aucun chef affamé de guerres, pourvu qu'il soit prudent, ne l'a encore considérée comme vaine. Dans tous les siècles, des héros sont tombés en sacrifices de mort ; mais on n'a point d'exemple qu'un peuple entier ait péri comme celui de Numance. Un Glover allemand le chantera.

« La puissance du tyran a des bornes. Si l'op-
« primé ne trouve plus nulle part la justice,
« si le fardeau devient insupportable, que plein
« de confiance il puise du courage dans le ciel ;
« qu'il ressaisisse ses droits éternels, qui là-
« haut sont inaliénables et aussi durables que
« les astres eux-mêmes. On revient à l'antique
« et primitif état de la nature, où l'homme est
« opposé à l'homme. Il a une dernière res-
« source, lorsqu'il ne peut plus se servir des au-
« tres moyens, le glaive lui est donné ; osons
« défendre le bien suprême contre la violence.
« Nous combattons pour notre pays, pour nos
« femmes et pour nos enfans. » (Schiller, dans Tell.)

La dernière ressource de la guerre défensive est la landsturm (levée en masse). Ce mot a

presque toujours été mal entendu; on a voulu qu'il signifiât seulement l'armement et la levée des grandes masses. Cette organisation irrégulière ne produira qu'une malheureuse guerre populaire, semblable à l'insurrection des paysans allemands, où le soulier porté au bout de la hampe du drapeau était l'emblême du peuple. La défaillance sera l'effet de cette fièvre belliqueuse, lorsque la première chaleur sera dissipée; mais un peuple pacifique et indépendant, où tout homme est préparé dès la jeunesse à la guerre défensive, deviendra un peuple de soldats et d'hommes de guerre lorsque la lanwehr sera proclamée. La nature morte et la nature vivante, tout combat avec lui. On ne doit conserver aucuns ménagemens envers un conquérant, qui, par sa déclaration de guerre, a prononcé la peine de mort contre un peuple entier, et s'efforce de la mettre à exécution....

Au moment d'une véritable levée en masse, les âmes des héros se réveillent, tels furent Ehud, Horatius Cocles, Mutius Scœvola, Regulus et Tell. Pyrrhus qui ne voulait pas vivre en repos avant d'avoir parcouru la terre en guerroyant, mourut à l'assaut d'Argos d'un coup de pierre qu'une femme lança contre lui. Le sexe le plus faible même brille d'héroïsme! *Je ne connaissais aucun homme qui fût digne de mon amour, car Marat vivait encore.* Cette fière

réponse réduisit au silence l'insolent juge de sang. Jeanne fut la libératrice de la France (XXXVI); Catherine I.re délivra l'armée russe sur le Pruth; dans l'agonie de Carthage, les femmes et les filles donnèrent leur chevelure pour en tresser les cables de la nouvelle flotte.

La landwehr est l'œuvre du salut qui anéantit l'affreux métier de dévastateur du monde. Dans la levée en masse chaque ville est un camp, chaque maison une forteresse, et chaque chose devient une arme. Il est riche celui qui possède encore un glaive; il est puissant celui qui sait le manier, et il est invincible celui qui est décidé à souffrir et à périr pour la juste cause : *Causa victrix Diis placuit, sed victa Catoni.* Et si chacun fait son devoir dans la guerre défensive, le conquérant vainqueur ne régnera que sur la mauvaise herbe et les insectes.

C. — *Moyens auxiliaires.* — 1.° *Les fortifications naturelles* qui font la sureté de l'Allemagne, particulièrement au N. E. sont peu de chose et même rien selon les uns, et considérables selon les autres; ainsi les hommes ont différentes manières de voir. Il est des pays que la nature a protégés d'une manière infernale, et que nulle troupe ennemie ne peut aborder impunément, telles sont ces îles dans les mers de sable du Sahara et du Chili; mais aucun pays n'est par sa nature entièrement dépourvu de fortifica-

tions; partout où il y a un sol, des héros peuvent marcher. Il n'existe aucun instrument, depuis l'orgue jusqu'à la guimbarde, sur lequel peut-être un grand artiste ne se soit rendu célèbre. Chaque animal a son genre de défense, chaque peuple doit mettre en pratique la défense nationale qui lui est particulière. Les hordes nombreuses de l'Orient échouèrent contre la muraille mobile de la phalange, qui plus tard fut écrasée par la légion romaine, dont, selon Polybe, un dieu sans doute inspira l'invention. Lorsque les Germains se soulevèrent contre les maîtres du monde, ils tiraient leurs flèches contre les masses, se faisaient jour par des sauts, et fendaient les légions romaines par la pression mutuelle de leurs combattans. Comme dans les siéges les Romains s'en reposèrent sur l'usage du bélier, de même, dans les combats, les Allemands et leurs frères, pour l'esprit et le genre de vie, les Celtibères, eurent toujours confiance dans leur ordre de bataille serré et en forme de coin. Ce chant d'Anacréon s'applique aussi aux peuples : « La nature a « donné la corne au taureau, le sabot au che- « val, la rapidité au lièvre, au poisson la force « de natation et le vol à l'oiseau. » L'homme a pour défense et pour arme le courage et l'intelligence ; l'intelligence, cet inépuisable arsenal d'armes innombrables; le courage, cette clef de l'empire des esprits, ouvre toutes les avenues du Wall-

halla et toutes les portes de la victoire pour arriver à l'immortalité.

2.° Les fortifications de l'art sont connues de l'aigle qui aire sur les pics inaccessibles des Alpes, comme de cet oiseau auquel l'araignée de buisson tend des filets. L'instinct de la conservation réagit dans tout ce qui a vie. Un peuple qui veut réussir dans la guerre de défense doit avoir des places de guerre de trois espèces : quelques forteresses bien disposées pour la défense, quelques *places d'armes* bien munies contre un assaut, quelques *places fortes* propres à se défendre et à soutenir un assaut. Près de ces places de guerre doit être établi un *camp fortifié* pour servir de refuge. On doit suivre Kinsky dans le choix de la situation des places fortes ; le maréchal de Saxe, dans la construction des forteresses, lui qui avait déjà reconnu l'importance de Graudenz ; Vauban pour l'établissement d'un camp fortifié ; Bulow pour la situation des places d'armes ; Sturm et Rimpler, pour la disposition des véritables places fortes (1).

3.° Les fortifications de l'art ne doivent pas être restreintes aux seules places de guerre. On

(1) Le comte de Kinsky, sur l'Emplacement des forteresses.

Les Rêveries, ou Mémoires sur l'art de la guerre, par Maurice, comte de Saxe.

Vauban, Mémoire pour servir d'instruction dans la conduite des siéges et dans la défense des places.

Bulow, Esprit du nouveau système de guerre, 1805 (ainsi

ne doit jamais perdre de vue la défense du pays dans la direction que l'on donne aux routes et aux chemins, non plus que dans la construction des ponts et des maisons. Il faut abolir tous les communaux. Lorsque chaque propriétaire possède un champ d'une seule pièce, et qu'il l'entoure d'une solide clôture, il peut en résulter un puissant moyen auxiliaire pour la défense du pays. Saint-Germain basa là-dessus ses plans de défense pour le Holstein et le Schleswig. César (de Bello gallico, l. II. c. XVII, etc.) démontre très clairement combien les broussailles qui forment les haies, les haies qui forment les clôtures, combien les buissons et les palissades nuisent aux mouvemens d'une armée conquérante.

4.° Il faut avoir sur pied une troupe choisie qui soit comme un gladiateur en garde, comme un tireur en joue, que ce soit une garde militaire bien organisée; qu'elle soit toujours préparée contre une surprise inattendue, afin qu'un peuple ne soit pas assassiné ou égorgé pendant son sommeil. Dans la guerre défensive toute la po-

que ses autres écrits qui sont très instructifs pour la défense de l'Allemagne).

George Rimpler, Recueil d'écrits sur les fortifications.

Leonhard Christ. Sturm, Rivalité des Français, des Hollandais et des Allemands dans l'architecture militaire. *id.* Nouvelle manière de fortifier. *id.* Architectura militaris, hypothetica, eclectica.

pulation propre aux armes compose l'armée ; les troupes permanentes n'en sont que les postes avancés et les grandes gardes disposées pour sa sureté. Il doit y avoir beaucoup d'artilleurs et d'ingénieurs dans cette troupe permanente qui ne doit cependant pas être trop forte. Le maréchal de Saxe soutient « qu'avec soixante mille « hommes de bonnes troupes, un général habile « peut exécuter les plus grandes entreprises. » César, d'après ses propres mémoires, n'avait pas plus lorsqu'il assiégea Vercingetorix avec quatre-vingt mille hommes, et devait en outre résister à deux cent cinquante mille hommes de troupes de réserve. Hannibal, dans ses entretiens avec Scipion, loua Alexandre-le-Grand comme le premier capitaine, parce qu'il avait fait tant de choses avec une petite armée. L'histoire nous montre que tous les grands généraux ont exécuté leurs actions immortelles à la tête de petites armées.

5.° Il faut que tous les hommes propres à la guerre deviennent habiles au maniement des armes ; les exercices du corps doivent y préparer l'enfance et la jeunesse (Voy. V. 5. I.) Chaque homme doit, pendant qu'il est jeune, servir pendant trois années dans l'armée permanente ; la première comme recrue, la seconde comme militaire, la troisième comme instructeur. « Les exer- « cices de guerre forment des héros, mais l'amour

« de la guerre réduit au niveau de la brute. Si « l'homme, si les puissans de la terre ne mettent « point d'obstacles à la guerre, s'ils la laissent « imprudemment s'établir, elle croîtra comme « un incendie abandonné à lui-même. La « multiplication des guerres enfante l'habitude « de ses abominations, fait négliger les arts « amis de la paix, et transforme en sauvages « les nations civilisées, perspective qui est bien « plus accablante que celle d'être la proie d'un « étranger barbare. Ce qu'un oracle sacré dit « du scandale, convient également à la guerre; « il doit y avoir guerre sur la terre, mais malheur « à l'homme qui causera la guerre! malheur « même à celui qui ne contribuera pas de tout son « pouvoir à détourner cet horrible fléau (1). »

Lorsque les défenseurs du pays seront devenus propres aux armes par les exercices du corps, propres au combat par l'exercice des armes, et habiles dans les combats par des jeux guerriers réitérés; lorsque l'amour de la patrie les rendra vaillans et audacieux dans la guerre, un tel peuple pourra se dire armé pour la défense. *Sans défense point d'honneur!* ainsi disaient nos aïeux, et nous devrions graver cette sentence sur toutes les enseignes de la landwehr.

D.—*Réglement.* — 1.° Tout homme adulte,

(1) Phil. Buttmann, Discours sur la nécessité d'une constitution militaire en Europe, 1804.

jouissant d'une bonne santé, appartient à la landwehr jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans.

2.° Il en fait partie dès qu'il a terminé dans l'armée permanente le temps de service voulu par la constitution.

3.° Cette milice ou landwehr se compose de plusieurs espèces de troupes, de fusiliers, de piquiers, de tireurs et de cavaliers.

4.° Chacun a le choix de l'arme, mais il doit y être propre et en état d'y servir.

5.° Ceux qui servent dans la cavalerie, doivent se procurer eux-mêmes leur cheval. S'il est tué, ou que par suite de la guerre il ne soit plus d'aucun service, l'état doit le remplacer. Chaque cavalier doit d'abord fréquenter une école de cavalerie, et y apprendre la voltige et l'escrime. Les cavaliers doivent aussi s'exercer au maniement de la lance. (Voy. V. 5. I.)

6.° Les tireurs doivent se pourvoir eux-mêmes d'une carabine, et subir un examen dans un tir à la cible.

7.° Les fusiliers reçoivent de l'état le fusil et la bayonnette; mais chacun doit à ses frais se munir de deux livres de poudre et de la quantité de plomb suffisante.

8.° Les plus pauvres sont armés de piques qu'ils apprennent à manier.

9.° D'après les divisions du territoire on divise cette troupe en légions, bataillons, compa-

gnies, etc. Pendant la guerre, les plus jeunes se mettent les premiers en campagne, les autres partent ensuite.

10.° La landwehr nomme tous les sous-officiers et officiers, même jusqu'au colonel; mais celui-ci doit se soumettre à une triple épreuve devant un conseil militaire, comme sous-officier, comme officier et comme colonel.

11.° Au roi appartient la nomination d'un chef pour chaque légion, des capitaines inspecteurs, des chefs d'état-major et des ingénieurs.

12.° Il nomme aussi les lieutenans-généraux, les généraux et le général en chef.

13.° Les capitaines ne pourront être destitués qu'en vertu d'un jugement prononcé par un tribunal militaire.

14.° En temps de paix, la landwehr ne reçoit ce qui est nécessaire au tir que pendant le temps des exercices; ceux qui n'ont pas de moyens reçoivent la solde.

15.° Les capitaines sans fortune, et pourtant très habiles, reçoivent, selon les circonstances, un supplément, la demi-solde ou la solde entière.

16.° Il y a un corps de la garde, composé d'un choix fait dans les différentes espèces de troupes.

17.° La landwehr ne connaît point les châtimens corporels. *Ils sont opposés à l'esprit allemand.* Cæterum neque vincire, ne verbe-

rare quidem permissum (Tac. de Mor. Ger. VII). Le bâton appartient à l'école, et la verge à la classe des enfans. « Qui apprend à trembler de-
« vant la verge et le bâton, ne peut supporter
« la menace du glaive étincelant. » C'est ainsi que pensait Théoderich, roi des Ostrogoths. Plus tard, Adam de Brême loua le noble sentiment des Danois, qui fait que, chez eux, la peine
« de mort est moins redoutée que celle du
« fouet. » (XXXVII.)

18.° Il faut d'autres punitions. La prison avec privations, l'amende, la peine infamante, la perte du droit de citoyen, la mort.

19.° Les termes de commandement et les termes techniques doivent tous être allemands. (Voy. VIII. 1. B.) (1).

E. — *Exercices.* — Tant que nos jeunes garçons ne joueront pas entre eux comme des agnelets, tant qu'ils ne s'occuperont pas à couper des habits de poupées.... nous ne devons pas désespérer. L'esprit héroïque de nos ancêtres peut se réveiller parmi le jeune troupeau. Le glaive placé au milieu d'autres jouets fit reconnaître Achille déguisé en fille. Qui ne regarde avec joie l'aigrette flottante d'un casque? Qui ne se joue avec satisfaction dans les couleurs de

(1) Arndt, de la landwehr et de la landsturm, 1813.

l'habit militaire? Qui n'agite volontiers dans sa main l'étincelle du glaive? L'aimant attire le fer, le fer attire l'homme, l'homme attire l'homme, le caractère mâle attire la femme. C'est ce que dit aussi un couplet allemand déjà vieux de plusieurs siècles :

« Celui qui n'a point de désirs pour un che-
« val courageux, ni pour un glaive brillant, ni
« pour une belle femme, n'a vraiment point de
« cœur. »

Si les femmes de nos jours ne le répètent pas mot à mot, elles l'expriment d'une manière significative par toutes leurs affections. Qui paraît en armes sera bientôt aimé des femmes; le guerrier s'empare facilement de leur cœur, qu'il soit compatriote, étranger, ou même ennemi.

Les exercices de la landwehr doivent être de véritables solennités. Ils peuvent commencer avec une pompe majestueuse, la musique et les chants doivent les accompagner, et ils se terminent par des danses et divers jeux. Il faut que la consécration des armes ait lieu publiquement dans l'église, que chaque arme soit marquée au nom du possesseur, et qu'elle soit comme un honorable don fait par l'état, afin qu'on puisse la laisser en héritage à ses descendans. On formera facilement dans les villes des compagnies de tireurs pour en faire usage au besoin. Après la conquête du Hanovre, les Français les défendi-

rent; aussi étaient-elles plus nombreuses autrefois (1).

Le tir au blanc et à l'oiseau serait dans les campagnes un agréable amusement pour le dimanche. Il serait très facile de l'instituer d'après les paroisses.

A certaines époques de l'année (et pour un peuple cultivateur, ce doit être après les travaux du printemps et de l'automne), les troupes de la landwehr se rassembleront en corps qui formeront des armées opposées les unes aux autres. Rien de ce qui concerne la guerre ne doit être oublié..... Fouiller les fossés, les champs, les buissons, les sablières, les excavations, les cavernes, les bois, les tas de pierres, les jardins, les haies, les roseaux, les joncs, les carrières, les arbres creux, les chemins profonds, les forêts et les gorges; interroger les personnes que l'on rencontre, surveiller les espions, disposer les postes et établir surement leurs communications. Alors commenceront les manœuvres qui consisteront à se former en corps d'armée, à attaquer, à savoir résister à la cavalerie, à se former en carrés, à faire, avec de courtes haltes seulement, quelques journées de suite au pas redoublé et accéléré. Il faut en outre entreprendre toutes sortes

(1) Archives pour les sociétés de tireurs allemands, 2.e partie, 1802.

de travaux militaires, tels que élever des redoutes, barricader les portes et les rues, détruire les ponts et les rétablir, réparer les routes et les rendre impraticables, obstruer les gués et les rendre praticables de nouveau. Pendant ce temps on ne doit pas négliger l'espionnage; les messagers et les espions ne doivent rien écrire, mais s'exercer à tout retenir dans leur mémoire; en cas de surprise, ils doivent savoir supporter quelques légères railleries. Il faut enfin que ce soit le simulacre d'une guerre dans toutes les formes et des diverses opérations militaires, comme enlever toutes sortes de positions, exécuter des marches et des contre-marches, des surprises, faire des circuits, dresser des embuscades, enlever les magasins et les convois, expulser des places d'armes ceux qui les occupent, etc., etc.

Si chaque année, à l'époque de ces exercices, une partie de la landwehr était choisie comme levée, au bout de dix ans un peuple mâle et patriote renaîtrait au sentiment de sa force. Si ce peuple comptait seulement quelques millions d'hommes, et qu'une de ses frontières fût formée par des côtes, le conquérant le plus téméraire n'oserait rien contre son indépendance. Xerxès, Attila et les kalifes, ont fait gronder les orages des peuples, mais ils ont été dissipés par Thémistocles, Aétius et Charles Martel.

Hermann, Henri, Otto, Erlach, Guillaume d'Orange, Maurice de Saxe, le grand électeur et Frédéric, ont prouvé au monde que le Germain n'est point un homme servile, avec lequel on puisse d'un air menaçant jouer le gracieux seigneur.

LIVRE VII.

SENTIMENT NATIONAL.

> Sois la protectrice et la prêtresse de la vérité, jusqu'à ce que les hommes trompés entendent enfin ! Déshabitue-les du vil culte de l'or ; dis-leur : La pauvreté peut bien s'allier avec le bonheur ; la richesse donne l'éclat et non la force ; l'état n'est inébranlable comme les éternels rochers au milieu de l'Océan, que lorsqu'il est animé par une force de vie intérieure.
>
> *Le Hameau dévasté*, d'après GOLDSMITH, par SCHREIBER.

§. I.er *Bannissement des manies étrangères.*

DANS toute la vie historique d'un peuple, le moment le plus sublime est celui où il revient de sa défaillance, ressuscite d'une mort apparente, se connaît lui-même pour la première fois, songe à ses droits primitifs et sacrés, et à son éternel devoir qui est de les défendre. Il re-

connaît alors que le suicide de sa nationalité peut le faire éclipser au milieu des autres peuples. On peut dire que c'est le premier développement du germe de cette création long-temps désirée, lorsqu'après des années malheureuses un peuple ose prendre sur lui-même de déclarer hautement, librement et sans réserve, à ses contemporains et à la postérité, dans quelle servitude déshonorante l'avait jeté sa manie pour l'étranger. Une nation qui se pénètre avec joie et amour de cette idée, que la durée de sa nationalité est immortelle.... peut célébrer dans tous les siècles la fête de sa régénération et le jour de sa résurrection.

Il faut maintenir son caractère primordial.... Machiavel, ce profond observateur des maladies des états et des affections contagieuses des peuples, pouvait encore nous louer à cet égard. Que les choses sont changées depuis une couple de siècles! « L'aspect de ces châteaux « élevés sur les rochers, tels que celui de Wart- « burg à Eisenach, fait bien sentir et compren- « dre pourquoi les anciens vivaient dans leurs « châteaux, sur les hauteurs du pays, et quelles « délices étaient attachées à cette vie. Depuis lors « les hommes sont descendus les uns auprès des « autres; tous se sont rassemblés auprès des « routes, avides des mœurs des étrangers, aussi « bien que de leur or; les hauteurs et les châ-

« teaux sont abandonnés ; on paraît avoir perdu
« l'art d'habiter et de gouverner ce beau pays
« de la manière la plus noble et la plus agréa-
« ble. Au lieu de la *furor tedesco*, dont il est
« si fréquemment question dans les poésies ita-
« liennes, la patience est devenue notre pre-
« mière vertu nationale, et plus encore l'humi-
« lité à la place de ce sentiment autrefois domi-
« nant, et qui fit que, du temps de Charles V,
« un Espagnol qui traversait ce pays avec lui,
« appelle les Allemands *los fieros Alemanes.*»
(Europa I. 1.er cahier). Avec combien de raison on nous blâmera de ce défaut..... mais l'orgueil, personne ne nous le reprochera ! Une véritable grandeur nationale enflammait nos ancêtres ; *la manie pour l'étranger* éteint notre enthousiasme.... Autrefois elle ne détruisait pas l'esprit par ces jeux de cartes qui rendent sourds-muets ; elle ne dépravait pas le cœur et l'imagination par des romans languissans d'amour ; elle ne ruinait pas l'estomac par l'usage quotidien de la pomme de terre.

§ II. *Costume national.*

Tous les anciens peuples dont la durée a été longue, se sont préservés, par un costume national, de la fureur de la mode. Les Romains se dé-

signèrent même quelquefois d'après le nom de leur costume national. Les Espagnols pendant leur prospérité, les Polonais à l'époque de leur puissance, les Hongrois dans le temps de leur indépendance, avaient des costumes nationaux qui étaient universellement en usage, et n'étaient pas portés seulement par les vieilles gens du pays. Nous aussi, avant la guerre d'Allemagne (1618), nous avions un costume national et des vêtemens distincts selon les différentes classes. Nos voisins qui profitèrent des troubles de l'Allemagne, nous apportèrent, de l'autre côté du Rhin, cette maladie des ornemens étrangers qui éblouit nos yeux et remplit nos cœurs de vanité..... Pendant un siècle et demi nous avons lâchement porté le joug des femmes; la tempête des peuples fondit sur nous, et la ruine de l'empire d'Allemagne paraissait consommée.

La mode, ce monstre que jusqu'à présent le penseur le plus ingénieux n'a pu décrire d'une manière satisfaisante, parce que, comme le dit Falk, *elle-même passe de mode*, et semblable à Saturne dévore ses propres enfans; tel est le Moloch auquel nous avons sacrifié le bonheur, la paix, les jouissances de la vie, la santé et la patrie. Malheureusement la manie du nouveau dans les bagatelles, et la manie de l'ancien dans les grandes choses, est notre péché originel et incarné. « Nous autres Allemands, sommes

« de tels compagnons, que ce qui est nouveau « nous frappe, et nous nous y accrochons « comme des fous; et qui veut nous en dé- « tourner, nous en rend encore plus enragés. « Mais si personne ne nous le défend, nous en « sommes bientôt las et rassasiés, nous bayons « ensuite après une autre nouveauté. Ainsi le « diable a toujours cet avantage, qu'il n'est au- « cun modèle si grossier, aucune rêverie si bi- « zarre qui ne puisse prendre cours; il trouve « toujours des élèves, et d'autant plus vite qu'il « est plus mal-adroit (1). »

Le sage Franklin disait : « les impôts que lève « l'état sont supportables, mais les taxes de la « mode sont exorbitantes. » La mode est une nouvelle infection, d'où résulte la nudité ou le déguisement au lieu de vêtemens, la laideur et les caricatures au lieu de goût; c'est une invention ordinaire des oisifs qui font les occupés, et des sots qui veulent se rendre importans; elle nuit à la fortune par des dépenses inutiles, à l'esprit par un dégoûtant trafic de bagatelles, au cœur en le déviant du bon goût pour l'attacher à des choses insipides; elle est pernicieuse au corps, parce qu'elle ne tient aucun compte des tempéramens, des habitudes ni des différens âges;

(1) Œuvres de Luther, troisième partie, page 338. Jéna.

c'est un poison lent introduit dans la vie domestique (1).

Si un peuple n'a pas un costume national, il ne va pas loin dans le dessin et les arts. Il imite de belles formes étrangères, mais qui ne peuvent jamais être nationales; telle est la corneille de la fable; par exemple, Schwerin sur la place Guillaume à Berlin. Veut-on suivre ce badinage éphémère qui change chaque jour, on ne place qu'un épouvantail d'oiseau, et on expose des polichinels. Au bout de dix années, nos gravures travaillées avec le plus de soin, ne sont que des caricatures. Les anciens portraits de famille sont relégués dans les greniers, parce que de tels ogres épouvantent les enfans. Les Romains pouvaient conserver les images de leurs pères dans une galerie destinée à leurs ancêtres; ils pouvaient même les exposer publiquement et les offrir à l'admiration des nouveaux membres de la famille (2).

Dans l'Allemagne, où les Allemands modernes ne savent plus rien trouver d'utile et d'instructif, on peut encore observer des costumes particuliers parmi les hommes du peuple. Par

(1) Moser, Fantaisies patriotiques, part. 1.re, 2.e et 3.e.
Garve, sur la Mode; la première partie contient un essai sur divers sujets de morale, p. 110.
Büsch, Traités divers, 2.e part. 330.
(2) Eichstadt, *de Imaginibus Romanorum*. Jena, 1805.

exemple, chez les paysans d'Altemburg et de Wierland, chez les Sauniers à Halle sur la Saale, les Monchgutter à Rugen, les Frisons dans l'Allemagne danoise, etc., etc. Tant qu'une petite peuplade porte son costume national, elle est armée de toutes pièces et échappe à la fusion générale; mais si elle se dépouille de cette défense, elle sera incorporée et cessera d'exister au milieu de la foule.

Le costume national allemand ne doit pas être un uniforme dispendieux. Le vêtement est un besoin des hommes civilisés; la satisfaction de ce besoin conformément à ceux du peuple, est ce qui forme le costume national. La conservation de la santé doit être le premier but que l'on se propose; il faut ensuite avoir en vue le bon marché, l'usage général, la durée et la beauté dont ce costume ne doit pas être dépourvu. Aucun acte ne doit être valable qu'autant qu'on l'a passé étant vêtu du costume national. Chacun doit paraître en costume dans les assemblées, les banquets et les églises. Il faut des costumes différens pour le travail et pour les enfans. Certaines classes et certains emplois doivent être distingués par des accessoires, tels que l'or, l'argent, les broderies et les plumes. Pour le sexe féminin, on doit employer des rubans de différentes couleurs; le vert pour les jeunes filles, le blanc et oranger pour les filles (dirne), le rouge pour

les vierges, le bleu pour les femmes, le brun et argent pour les matrones.

Aucun étranger ne doit porter le costume national, s'il n'est naturalisé. Ils ne doivent pas non plus le porter, ceux qui ont perdu le droit de citoyen, ou qui n'ont pu l'obtenir. (Voy. VI. 5.)

Un costume national doit être inventé d'après le type parfait du peuple, selon l'esprit du peuple et le génie de sa nationalité. (Voy. V. 3. et 4.) C'est beaucoup plus que ne peuvent faire un tailleur, ou le rédacteur d'une loi somptuaire.

Sous Gustave III, les Suédois ont produit la plupart des écrits qui traitent du costume national; mais tous ces essais n'étaient qu'une contrebande de formes étrangères qui ne convenaient point à la Suède.

Outre le brave Möser déjà cité, plusieurs hommes en Allemagne ont écrit sur ce sujet (1).

(1) Musée allemand, août 1778, p. 98.

Chronologie de Wekherlin, 2 vol. 1779, p. 8-16. Les avantages d'un uniforme de province.

Additions à la feuille de Braunschweig de l'année 1780; la 37.e part. contient quelque chose sur les uniformes et les lois somptuaires.

Journal pour l'Allemagne, deuxième année, 1785, 8.e art. Propositions sur l'introduction d'un costume national allemand.

Id. id. troisième année 1786, Réponse à la proposition de Goeking (Elle est plus spirituelle que vraie, et sans profondeur.)

Journal des Modes, février 1786.

La chose ne peut être sitôt faite, car il n'y a encore sur les vêtemens aucun ouvrage qui embrasse tout le sujet et le traite à fond. Voici quels seraient les moyens auxiliaires pour un semblable travail (1) (XXXVIII).

(1) Dissertatio de vestitu, præs. Jo. Jac. Baier, resp. Jo. Er. Schwarz, Altd, 1704.

Dissert. de morbis a vestitu, præs. A. Q. Rivinus, resp. Jo. Kiesling. Erford, 1721.

Les mêmes en abrégé, avec une dissertation sur le même sujet, dans l'utile collection hanovrienne de l'année 1756.

Dissertatio de vestitus vitiis, morborum causis, præs. Mich. Alberti, resp. Gasp. Gottlob. Schlegelmilch. Hal, 1729.

Dissert. de vestitus ratione ad valetudinem, præs. Jo. Henr. Schulze, resp. Chr. Ludw. Wagner. Hal, 1737.

Réflexions anatomiques sur les incommodités, etc., qui arrivent au corps humain à l'occasion de certains habillemens, par Winslow.

Dissert. de morbis ex varia conditione vestimentorum oriundis, præs. El. de Büchner, resp. Godof. Henr. Beyer Hal. 1750.

Pensées d'un médecin sur les vêtemens, dans la 3.e part. des narrations de société. Hambourg, 1754.

Remarques sur les défauts des vêtemens sous le rapport de la santé. Dans la 29.e pièce de la collection hanovrienne, 1755.

Reinhard, Traité satyrique des maladies dont les femmes sont atteintes par suite de leurs ajustemens et de leurs vêtemens, 2.e partie. Berlin, 1756.

Unzer, le Médecin, première partie. Hambourg, 1759.

Dissert. de valetudine hominis nudi et cooperti, præs. Gottlob. Richter, resp. B. A. Schloss. Gott, 1763.

La Parure et le Vêtement des femmes, considérés comme cause de beaucoup de maladies, 31.e et 34.e cahier.

Recherches sur les habillemens des femmes et des enfans, par Alphonse Leroi. Paris, 1772.

Gladbach, Description des maladies causées par les vêtemens qui ne garantissent pas assez du froid, 1763.

Les deux Ecrits pour le prix proposé pour l'établissement

Nous sommes un peuple pauvre, et nous ne devrions pas nous parer de guenilles, semblables à ce roi maure qui se pavanait parce qu'il avait planté une longue plume sur son derrière tout nu. Ce serait une fort bonne vignette pour une belle édition d'un journal allemand sur le luxe et les modes.

« Cela est vraiment beau et bien inventé; au-
« trefois l'habit ne faisait pas l'homme ni l'es-
« prit. »

§ III. *Fêtes nationales.*

A. — *Fêtes, solennités, cérémonies.* — Les solennités, les fêtes et les cérémonies seront sur la terre les compagnes inséparables de l'existence sociale, tant qu'il existera des relations entre les hommes. Elles se rattachent aux affaires

d'éducation de Schnepfeutal, sur les effets pernicieux des buscs dans les corsets, 1788.

Sommering, sur les Effets des corps baleinés.

Camper, Traité sur la meilleure chaussure. Waughan; Essay philosophical and medical, concerning modern Clothing. Leipzig, 1793.

Creve, Essai medical sur un vêtement pour les femmes, relativement à la poitrine, avec quelques observations sur le fard, 1794.

W. Davidsohn, Traité pour les médecins et ceux qui ne le sont pas. Berlin, 1799.

Braun, de la Poitrine des femmes.

Arndt, du Costume national allemand.

les plus importantes, s'associent à la joie et à la tristesse, et entrelacent la vie entière. Elles sont un besoin pour l'homme qui, au moyen d'un emblême, reconnaît ce qu'il y a de plus spirituel, et alors, par une représentation sensible, l'idéal s'empreint plus profondément dans le cœur. La lumière pure n'est que de l'obscurité pour un œil terrestre; les rayons du soleil éblouissent; un ciel pur et sans nuages n'est pas invisible, mais il n'offre rien à distinguer. Les sens parlent aussi, les arts créent cette langue qui est encore comprise là où aucune parole ne retentit plus. Les discours des hommes ne sont souvent que des paroles perdues dans l'air, ou des lettres mortes; mais ce qui soutient l'humanité dans sa lutte, et tend à favoriser l'éruption de la flamme interne, sera toujours intelligible pour l'esprit et le cœur. Il y a peu d'hommes qui connaissent la véritable valeur d'une perle ou d'une pierre précieuse; mais les palpitations du cœur, la rougeur des joues, le gracieux sourire du regard et les larmes, parlent une langue qui est comprise par les hommes les plus sauvages. Le langage commence avec des signes et finit avec des signes. C'est une langue qui pénètre plus profondément que les discours, qui bien que muette en dit plus que l'éloquence la plus sublime; car dans les circonstances importantes, c'est rarement l'esprit, mais bien plus souvent le cœur qui est

alors le génie tutélaire de l'homme. Pendant la paix l'esprit peut organiser une armée pour la guerre, mais dans la crise c'est le cœur qui triomphe ou succombe.

Les fêtes nous élèvent au-dessus de la vie ordinaire et quotidienne; elles délivrent l'esprit de l'oppression du corps, détèlent le corps de ses travaux forcés, affranchissent le cœur des soucis de l'existence et des efforts que nous faisons pour en secouer les fardeaux; elles sont surtout une vie de récréation où l'homme est pourtant une fois joyeux du présent, sans une inquiète attention à compter les heures qui, sans relâche, l'appellent à un travail nécessaire. Alors l'homme est libre comme un être qui a des droits publics et inaliénables à la joie; il ne doit pas la buvoter furtivement, ni comme un valet avide s'enivrer dans un coin. Tiré du labyrinthe trompeur du raffinement, et ramené dans les simples convenances de la vie, il acquiert un véritable accroissement des forces de la vie, une augmentation de forces agissant d'une manière toujours successive; ce qui est autre chose qu'une simple excitation, telle que peut la produire un moyen enivrant; autre chose aussi que ce recouvrement momentané de forces, auquel succède une faiblesse plus considérable : ce sera une sanctification du temps. C'est donc pour l'homme un noble avantage que de célébrer d'esprit et

de cœur des fêtes qui lui soient exclusivement consacrées. Celui pour qui la vie est comme une taille sur laquelle il suppute les jours, qui de toutes ces indications du temps ne retire d'autre avantage qu'un grand nombre de marques; celui-là s'est donné une peine inutile, il a vécu au jour le jour, tel qu'un gros bourgeois qui dort la grasse matinée et n'a jamais vu lever le soleil dans sa splendeur et son éclat.

Les solennités sont l'accompagnement extérieur d'une voix intérieure plus élevée; elles ne sont pas le simple emblême d'une action et de ce qui la précède. Les actions seules tombent sous les yeux, mais non ce qui leur donne lieu et ce à quoi elles tendent. Ce n'est pas l'écorce de l'existence, mais l'essence de la vie qui doit se manifester dans les solennités. Elles doivent diriger l'essence de la pensée sur le sentier matériel qui conduit à l'idéal, et par l'enchaînement intellectuel d'emblêmes qui soient en harmonie, prévenir l'hébétude là où tout échappe au toucher. Ce qui est spirituel agit tout au plus sur l'esprit; mais si on l'associe à un emblême qui tombe sous les sens, il saisit et remue l'homme tout entier. L'idéal ne nous est représenté que par des figures, par des pensées et des mots qui font image; on aura trouvé le chemin le plus court, et on maintiendra une durable continuité d'action, lorsque semblable à une silhouette un emblême

fera naître en nous les pressentimens les plus relevés, et nous expliquera des désirs inexprimables.

Les cérémonies (ou usages) sont connues chez les peuples sauvages et chez ceux qui sont apprivoisés, chez les peuples anciens et chez les modernes; elles le sont dans toutes les sociétés humaines, dans celles dont les liens sont relâchés, comme dans celles où ils sont les plus resserrés; elles accompagnent tous les cultes rendus à un être supérieur, depuis le fétichisme jusqu'à la religion la plus pure; c'est une poésie sociale, une écriture secrète dont les signes sont indéchiffrables. Nous avons perdu les traces de leur origine et de leur enfance, nous ne les connaissons que parce que nous en avons besoin et que nous en usons; de là vient aussi la dénomination *usages*. Elles sont un des besoins de l'homme, une manifestation matérielle et visible d'un mystérieux instinct de la vie. On les a méconnues, on les a regardées comme des frivolités, et on a demandé: Doivent-elles servir d'ornement aux faits, remplir des vides et rendre magiques pour l'homme des choses toutes naturelles? Elles sont dans le principe une invention de la nécessité et non de l'allégresse; elles sont une preuve que l'homme éprouve d'obscures sensations qu'il ne manifeste qu'imparfaitement ici-bas. En elles est la sociabilité, la communauté, la faculté de saisir tout ce qui semble sortir de la nature humaine, mais

non d'après une convention faite dans ce but; c'est une existence plus relevée, et une manière d'être plus noble et plus belle.

Il doit en résulter que l'homme sente et sache par lui-même ce qu'il peut; là où il est mieux disposé pour le vrai, plus susceptible pour ce qui est juste et bon, plus rempli de l'esprit du grand, il prend une nouvelle vie, s'échauffe et s'enflamme; là où l'action est accompagnée d'une force reproductive, ce sera une pépinière d'actions futures. Des fêtes, des solennités, des cérémonies, viennent au secours de la mémoire et lui donnent une durée toujours avantageuse; il en résulte une actualité toujours influente, qui fixe l'inconstance, rend grave la légèreté, et resserre dans d'étroites limites l'épidémie de la dissipation.

B. — *De l'essence des fêtes nationales.* — Tous les anciens peuples et nos ancêtres aussi célébraient des fêtes nationales. Les législateurs les plus sages ont trouvé dans cette institution des véhicules importans pour le but national qu'ils se proposaient (1).

Les petits peuples modernes de l'Allemagne célébraient autrefois des fêtes de villages et de villes; cet usage a paru petit et bourgeois, opposé au bon ton et aux convenances du monde. Nous avons laissé dépérir les choses du vieux

(1) Michaelis, Droit mosaïque, 4.e partie.

temps, pour devenir des valets cosmopolites. Nos grands faiseurs et nos calculateurs magiciens, qui, de même que l'on mesure le fourrage au bétail, veulent peser à chaque homme son pain quotidien sans lui en accorder une miette de plus, obtiennent péniblement pour résultat ce que coûte un jour de fête, et que pour trois cent mille agriculteurs un tel jour fait perdre au pays cinq cent mille écus (1).

Ces comptoirs vivans, qui ajustent les états aussi ingénieusement qu'une cage d'oiseau avec des mangeoires, des godets pour boire et un beau réseau de métal, pèsent de petites doses de repos et de joie comme on le ferait pour du poison; ils pensent que douze fêtes dans l'année, dont sept fêtes religieuses et cinq mondaines, doivent suffire (2).

..... Aucun de ces grippe-sous politiques ne songe plus à cette parole royale d'Henri IV, qui voulait que le dimanche chaque paysan pût mettre la poule au pot. Puissent tous ces machinateurs d'impôts écouter la sentence du vieux Seneca : « Legum conditores festos instituerunt dies, « ut ad hilaritatem homines publice cogerentur,

(1) Guden, Police pour l'industrie, 1768.

(2) Justi, Science de la police, 2.e v. ch. 49.

Rapports de la police de Gottingue, 1756.

Tous ces économistes exclusifs sont les serviles imitateurs de François Barème.

non d'après une convention faite dans
c'est une existence plus relevée, et u
d'être plus noble et plus belle.

Il doit en résulter que l'homme
par lui-même ce qu'il peut; là
disposé pour le vrai, plus suscep
est juste et bon, plus rempli d
il prend une nouvelle vie
flamme; là où l'action es
force reproductive, ce s
tions futures. Des fêtes
monies, viennent au se
donnent une durée
résulte une actualit
l'inconstance, ren
dans d'étroites li

B. — *De l'es*

Tous les anci
célébraient d
les plus sa
des véhic
qu'ils se

Les
célébr
ville
pos

N

(1) Feuille hebdomadaire de Wurtemberg, 1768, p. 342.
(2) Apologie des jours de fêtes, 1778.
Journal de Braunschweig, 1789, 8.e partie, p. 481.
Gotze, toutes sortes de choses utiles, 2.e vol.

le dérèglement est puni par des
utives.

souvent point de latitude, et
op. Que dans l'avent ou le
uspendue comme diver-
le peu d'influence sur
, mais bien si elle
minuit ou non.
ctions étran-
laises, ne
ie d'un
ce de galan-
ecrets sont étalés
, semblables aux oi-
aux papillons nocturnes,
nt la fraîcheur de la nuit,
ent d'un voile aussi léger que la
une, ajustement qui rend leur nu-
ore plus choquante.... ne sera-ce pas en-
enir un germe de consomption pour la gé-
nération à venir, et donner un poison rapide à la postérité? Malheur au droguiste qui vend inconsidérément de la mort aux rats! On retire aux enfans les instrumens avec lesquels ils peuvent se blesser et blesser les autres; mais on laisse le *farobanco* aux grands enfans, et le dragon doré passe encore pour un homme d'honneur.

Tous les états modernes sont pour les hom-

« tanquam necessarium laboribus interponentes « temperamentum ! » (De Tranquill. anim. c. 15.) Il est reconnu depuis long-temps que les fêtes et les jours de repos sont pour le vulgaire des heures utiles de récréations, et non un péché de fainéant (1).

On a prononcé à tort et à travers sur les jours de fêtes; mais la poursuite d'une accusation exige des attentions, et le criminel même obtient un défenseur (2).

Ce n'est pas assez d'énumérer les fêtes et de décrire leurs solennités, ainsi que le font tant de voyageurs qui apprêtent par-là le dessert de leurs narrations. Pour en venir à la conclusion du compte, on devrait faire plus que cela. Pour convaincre, et l'ami des hommes, et le politique, on devrait observer l'homme, non-seulement dans l'ivresse de la joie, mais long-temps avant et long-temps après. Ce n'est pas à une table servie avec profusion que l'on peut savoir si les mets conviennent aux convives; c'est plus tard, que l'on peut voir comment se font les fonctions de la vie, et comment ils se comportent dans leurs affaires. Des jouissances durables suivent la vé-

(1) Feuille hebdomadaire de Wurtemberg, 1768, p. 342.
(2) Apologie des jours de fêtes, 1778.
Journal de Braunschweig, 1789, 8.e partie, p. 481.
Gotze, toutes sortes de choses utiles, 2.e vol.

ritable joie; le dérèglement est puni par des douleurs consécutives.

L'état ne laisse souvent point de latitude, et souvent il en laisse trop. Que dans l'avent ou le carême la musique soit suspendue comme divertissement public, cela est de peu d'influence sur le bien de l'état et la moralité, mais bien si elle doit accompagner la danse après minuit ou non. L'introduction sans droits des productions étrangères, oui même des marchandises anglaises, ne menacerait pas le bien-être de la patrie d'un danger aussi grand que ce commerce de galanterie dont tous les charmes secrets sont étalés en public. Si les femmes, semblables aux oiseaux du crépuscule ou aux papillons nocturnes, extravaguent pendant la fraîcheur de la nuit, si elles se couvrent d'un voile aussi léger que la lueur de la lune, ajustement qui rend leur nudité encore plus choquante.... ne sera-ce pas entretenir un germe de consomption pour la génération à venir, et donner un poison rapide à la postérité? Malheur au droguiste qui vend inconsidérément de la mort aux rats! On retire aux enfans les instrumens avec lesquels ils peuvent se blesser et blesser les autres; mais on laisse le *farobanco* aux grands enfans, et le dragon doré passe encore pour un homme d'honneur.

Tous les états modernes sont pour les hom-

mes qui doivent y vivre, aussi maussades que les gazettes lorsqu'il n'y a dans le monde ni guerres, ni catastrophes. Ils ne font rien pour les sens, et pourtant nous sommes tous des hommes. Tout ce qui nous entoure a une influence réelle sur la production et le développement de nos sentimens et de nos pensées. Qui n'est pas réveillé par une belle matinée où tout semble s'éveiller à la vie? Qui n'est pas invité à la joie par une belle journée? Quel cœur agité n'est pas calmé et soulagé par une soirée gracieuse? Dans sa froide cellule, le moine courbé sur une tête de mort qu'éclaire un cierge fumant, couve des idées sur lesquelles un père de famille n'erre jamais. La véritable joie rend content, bon et pieux; pour la goûter il faut être pur, c'est pourquoi si peu d'hommes peuvent se réjouir du fond de leur cœur. Les hommes insatiables du fracas du monde se plongent dans ce tourbillon, parce que pour eux la source sacrée de la vie n'est pas assez bruyante. Pourquoi la joie doit-elle se cacher? Pourquoi l'alégresse doit-elle être éloignée de la vie publique? Le chantre des bosquets n'est pas un oiseau de rapine; mais le corbeau croasse sourdement, et le chat-huant fait entendre son cri de mort. « Lorsque les hommes « sont rassemblés en grand nombre, ils sont plu- « tôt et plus facilement émus, réveillés et ex- « cités. » (Bacon.) Il ne pourra révoquer en

doute la vérité de cette maxime, celui qui a observé une réunion d'hommes, qui a écouté leurs discours et qui a entendu prendre une décision sur quelque affaire. Les plus petites fêtes instituées en Allemagne ont été mentionnées par Feddersen (1).

Des fêtes nationales doivent ennoblir la vie sociale, et procurer des jouissances plus relevées que celles auxquelles l'homme a recours ordinairement, parce qu'il ne connaît rien de meilleur. Wolf n'exigeait pas trop, lorsqu'il voulait que l'état fît inventer par ses académies des divertissemens plus dignes de la société. Malheureusement l'état et les citoyens ont trop joué le jeu des deux aveugles (2) !

Il faut dans les fêtes nationales atteindre ce but : que pour le bien du peuple l'état et l'église réagissent simultanément. (Voy. IV. 5.) L'église est maintenant un ressort isolé. Nos *Te Deum laudamus* retentissent entre de hautes murailles ; les prières de guerre adressées au Dieu de paix, de justice et de vérité, sont de fréquens blasphèmes.... Nous bâillons au sermon qui précède la prestation du serment ; et quoique nous n'ayons pas encore oublié l'ancien

(1) Histoire de la vie et de la fin des hommes bien intentionnés, 3. part. p. 270.

(2) Wolf, Pensées raisonnables sur la conduite des hommes, 1720.

maître, nous soupirons après l'agréable et libre aisance des fêtes. Nous avons toujours eu de grands prédicateurs; mais il ne leur a manqué que l'occasion *d'instruire le peuple comme nation*, et de faire en sorte que du haut de la chaire il puisse dénombrer dans une allocution patriotique tous les événemens importans. (Voy. IV. 6.)

C. — *Jours convenables.* — Le sujet d'une fête publique doit être national et ne pas avoir pour objet la liberté, les lumières, la raison, etc., etc., car celles-ci appartiennent à l'humanité entière. Elles doivent être basées sur le souvenir d'événemens importans, et de ceux qui sont réellement d'un intérêt général pour la nation. Des actions peuvent en produire de nouvelles sans que les anciennes soient chassées de la mémoire.

Chaque état ne peut pas, sans se rendre ridicule, instituer des fêtes nationales selon son bon plaisir. Pour que l'on puisse célébrer des fêtes populaires, il faut déjà qu'il y ait un peuple. Le jour de la naissance d'un homme ne peut être fêté que lorsqu'il est né; on ne tient aucun journal de l'origine de sa vie, et l'on n'écrit point l'histoire du fœtus.

Les jours convenables pour les fêtes nationales de l'Allemagne entière, doivent être : le jour de *la bataille d'Hermann*, le jour de *la ba-*

taille près de Merseburg, le jour de la paix religieuse. Il est malheureux que pour les deux premiers événemens on manque d'éclaircissemens suffisans, comme dans *Bellum Cimbricum* de Müller. Les époques sont faciles à trouver. D'après Florus (l. IV. 12.), *la défaite de Varus* eut lieu *le jour anniversaire de Cannes* (XXXIX). Quant à ce qui concerne la bataille de Merseburg, on tient chaque année, le 8 septembre, une foire importante à Horburg sur la Lippe, à trois lieues de Merseburg et à une de Schkeudiz (d'après la description géographique de la Saxe électorale par Leonhardi). Celui qui veut consacrer ses recherches à cet objet doit comparer les annotations historiques, les localités, les noms anciens et les vieilles traditions. L'une des plus importantes traditions, et que certainement Rüxner n'a pas trouvée le premier, est à l'abri de toute critique : « Henri-l'Oiseleur « tint à Magdebourg le premier tournoi après « la victoire de Merseburg. » (1).

Parmi les divers peuples de l'Allemagne, il n'y en a que quatre qui puissent avoir des fêtes

(1) Ferd. Furstemb. Monumenta paderbornensia.
Vulpii, de la ville de Mersebourg.
Blum, Dissert. de vero situ palatii. Werlæ, 1786.
Comparez avec les archives hercyniennes de Holzmann, 1.re et 2.e part. 1804.
C. G. Steinbeck, Almanach chronologique pour le temps passé, présent et à venir. Gera, 1795.

nationales particulières. Ils sont distingués des autres; ce sont les Suisses, les Hollandais, les Autrichiens et les Prussiens. Une connaissance très ordinaire de l'histoire des deux premiers suffit pour découvrir les époques mémorables pour la nation.

Pour l'*Autriche*, prise dans une acception générale, *l'arrivée de la maison de Habsbourg à la possession de cet empire, et la levée du siége de Vienne*, seront l'objet de fêtes nationales ; la dernière surtout réveillera dans la Gallicie un joyeux souvenir, car ses braves combattirent sous Jean Sobieski. Pour *la Prusse* les jours les plus remarquables sont :

1.° Le 18 janvier, *jour de la fondation du royaume ;* ce n'était autrefois qu'une fête de la cour et de la ville de Konigsberg (1701);

2.° Le 15 février, *fête commémorative de la paix* (1763) ;

3.° Le 28 juin, *jour de la victoire de Fehrbellin* (1675) ;

4.° Le 17 août, *à l'honneur de Frédéric*, le jour de sa mort, car d'après la maxime du sage: *Nemo ante mortem beatus, fête du mérite;*

5.° Arrivée de la maison des Zollern en Brandebourg (Voy. VI. 4.), *fête civique* (1417, le jour de Luca) (1);

(1) La maison de Brandebourg, etc., par K. L. Woltmann. Berlin, 1801.

6.° Le 14 octobre, comme un jour de *deuil et de prières*. Le souvenir se reportera à Hochkirch et Jena. Point de danses, point de jeux, point d'affaires, aucune réjouissance publique. On célébrera seulement un service divin analogue à la circonstance.

Les états libres de la Grèce instituèrent aussi des jours commémoratifs des événemens funestes. Les Romains établirent aussi des fêtes de deuil aux anniversaires de leurs principales défaites, telles que celles d'Allia et de Cannes. Les Juifs pleurent encore la destruction de Jérusalem; à Mexico on n'a pas encore oublié la désastreuse nuit de calamité; autrefois à Magdebourg on se rappelait chaque année le jubilé de Tilly.

Voici ce que nous pensons sur les jours solennels des fêtes. Lorsque César fit son entrée triomphante, il arriva comme ayant conquis la Gaule, observé la Germanie, exploré la Bretagne, dompté l'Egypte, chassé Pharnaces, et comme ayant vaincu Juba et l'Afrique septentrionale, il fut proclamé deux fois vainqueur de l'Espagne; mais il ne fut pas question de Pharsales, de Thapsus et de Munda. Sur les rives de la Wistule, comme sur celles de la Seine, on peut célébrer le 14 octobre, mais jamais dans Aschaffembourg, dans Munich et dans Stuttgard. A Berlin on peut songer avec douleur à Leuthen, à Torgau et Kesseldorf; dans Vienne on peut songer à Hochkirchen,

et dans Dresde à Kollin; Fehrbellin, Hochstadt, Rossbach, Minden, Krefeld, Zorndorf, etc., appartiennent à toute la nation allemande. L'histoire du moment actuel est le fouet de l'histoire du monde..... L'histoire n'écrit pas ses pages immortelles à la fausse lumière des illuminations, à la clarté de l'explosion brillante des feux d'artifice, à la lumière des éclairs des révolutions..... et encore moins à la pâle lueur qui s'échappe des tisons. Là, le rapporteur peut se réchauffer, le jaseur peut attiser le feu, et celui qui se réjouit du mal peut manifester sa joie.

D. — *Forme de la célébration.* — La célébration des fêtes nationales doit être simple, significative, peu coûteuse, dirigée avec goût, intelligible, respectable et édifiante ; il ne doit y paraître aucun faste frivole, aucune licencieuse illusion des sens, on ne doit y apercevoir aucun travail pénible qui fasse des impressions contradictoires ; tous les emblêmes doivent être en rapport avec la nationalité. Il faut, aussi peu que possible, faire usage des caricatures mythologiques, comme, dans la France moderne, cette déesse de la raison qui sortait de quelque maison publique; il faut en bannir ces mercenaires crieurs de *vivat* et ces femmes payées.

Les sensations ne doivent pas ici pervertir l'esprit, ni servir à charmer le cœur par toutes sortes de pâtures; elles doivent bien exister dans

les fêtes, mais être bien dirigées. Toute force vitale, qui dans toutes les circonstances est liée à la sensibilité, doit être développée par celle-ci et agir en liberté. L'extérieur doit répondre à l'intérieur; chaque champ qui doit produire des fruits doit être cultivé, mais conformément à sa destination. L'âme que l'on cherche à élever ne doit pas être opprimée; des accessoires rebutans ne doivent pas faire perdre le sens pur d'une contemplation sublime, ou tout plonger dans la trivialité qui est la maladie mortelle de toute véritable vie et de tout enthousiasme. Il ne faut pas envoyer l'homme au combat sans armes et sans défense, ni le lier afin qu'il soit le jouet des flots de la vie. Comme sa terrestre moitié l'a rabaissé autrefois dans la poussière, elle doit alors élever tout son être.

La veille de la fête, on doit l'annoncer par le son des cloches au moment où le soleil se couche; plus tard, des feux seront allumés sur les hauteurs, les collines et les montagues, ainsi qu'on le fait à Pâques et à la St-Jean. Avant le point du jour on doit décorer les maisons communes et les portes, et aussi long-temps que dure la fête, les étendards doivent flotter sur toutes les tours. Pendant le premier jour, les habitans de chaque paroisse se rassemblent pour assister au sermon, la jeunesse s'exerce ensuite à des jeux d'émulation; le soir, il y a des danses et des spec-

tacles. Le second jour appartient à la milice. Pendant le troisième jour, et dans les villes de cercle, on tiendra des foires, on distribuera des prix, on procédera au choix des représentans, on délibérera sur l'éligibilité. Pendant de tels jours personne ne doit mendier; on distribuera publiquement des alimens aux pauvres. A cette époque seulement les bals doivent avoir lieu. (XL.)

Ceux qui sont proclamés vainqueurs dans les différens jeux et dans les exercices militaires, sont envoyés par chaque paroisse dans la ville de cercle pour la fête suivante. Chaque cercle envoie les vainqueurs dans la ville de Marche, et celle-ci dans la capitale de la province. Enfin, à l'époque de la fête du mérite qui est célébrée là où le roi tient sa cour, on réunit l'élite de la jeunesse et de l'âge viril. Dans le même temps on doit rassembler la diète de l'état, exposer des objets d'arts dans la capitale, et y établir des foires de marchandises et de livres.

A la fête du mérite (qui en Prusse est à l'honneur de Frédéric) on propose de nouveaux membres pour la noblesse de mérite; chaque citoyen a le droit d'y émettre son vote. L'année suivante on fait un choix entre tous ceux qui ont été proposés, et la troisième année les nouveaux hommes de mérite sont inscrits sur le livre d'or. A l'occasion de cette fête, on assurera une dot aux jeunes filles pauvres, mais distinguées par leur vertu.

E. — *Spectacle national.* — Laissons d'abord parler Sulzer : « Le goût de tous les peu-
« ples bien organisés et civilisés se prononce
« pour les théâtres, et aucun raisonnement ne
« sera capable de les faire abolir. Au lieu donc
« de chercher à renverser une institution qui
« tend à développer le goût, qu'on fasse mieux
« si l'on veut s'en donner la peine, et qu'on les
« rende, autant que possible, plus parfaits et vé-
« ritablement utiles (1). »

« De tout ce que j'ai allégué il résulte claire-
« ment que, dans le domaine des beaux-arts, le
« théâtre est ce qu'il y a de plus important.
« Il n'y a pas une seule espèce de force qui ne
« puisse se développer dans une pièce drama-
« tique. Elle renferme tout ce que la poésie a
« de plus énergique, et une bonne exécution y
« ajoute encore tout ce qu'il y a de force dans
« le geste, dans le mouvement, dans le dévelop-
« pement des caractères et dans la voix. On ne
« peut réunir autant d'avantages dans aucune
« autre production de l'art.

« Parmi les différens genres d'ouvrages dra-
« matiques, *l'opéra* mérite la préférence, parce
« que tous les beaux-arts sans exception y sont
« réunis. Si tous ceux qui contribuent à l'éclat

(1) XVI.e partie des Mémoires de l'académie de Berlin, 1770.

« de ce spectacle, si le poète, le compositeur,
« l'acteur, le danseur et le décorateur, joignaient
« au caractère de l'artiste des connaissances phi-
« losophiques plus étendues, et tendaient au
« même but, *de tels spectacles seraient un*
« *moyen très efficace entre les mains d'un*
« *législateur philosophe*. Il faudrait aussi que
« la représentation fût accompagnée d'une
« pompe et d'un éclat dont les modernes n'ont
« point une juste idée. Notre siècle est si léger
« qu'il a su rendre méprisables tous les arts réu-
« nis dans un genre qui pouvait les ennoblir
« tous. » (Mém. de l'acad. de Berlin, 1765.)

Sulzer a encore parlé dans un autre ouvrage de l'établissement du théâtre (1).

Ces chants étrangers et welches doivent disparaître du théâtre (Voy. V. 5. B.). Loin de nous les eunuques impuissans (Schiller, la Dignité de l'homme); les eaux du Danube et de nos autres fleuves ne doivent pas se mélanger avec des flots corrupteurs. On ne doit représenter que des sujets tirés de l'histoire de la nation : la bataille d'Hermann (2), etc.; les grandes actions de Henri, Otto et Adelheid, Frédéric d'Autriche et Louis de Bavière, Konradin, Bornhovder, Waldemar, la levée du siége de Vienne, la bataille de Hochs-

(1) Théorie des beaux-arts. Drame.
(2) Sujet si bien traité par Klopstock, et traduit en français.

tadt et autres sujets semblables, doivent être exclusivement représentés dans les fêtes nationales. Jusqu'à ce que de pareilles œuvres soient créées, on doit représenter les plus beaux poèmes de Schiller : la Pucelle, Wallenstein et Tell. Il doit être honorable, comme à Rome dans les Attelanes (Tit. Liv. dec. X. l. VII. 2.), que tout amateur de l'art puisse monter sur le théâtre sans rétribution, et pour le seul embellissement de la fête. Comme à Rome, dans les fêtes séculaires, ce doit être une règle et même une loi, qu'il n'y ait que les jeunes filles distinguées par leur beauté, par leur talent et par leurs vertus, qui puissent y remplir des rôles (XLI.)

On doit exercer une surveillance sévère sur les troupes de comédiens ambulans et sur tous les autres artistes; il est juste d'exiger qu'ils soient honnêtes, mais on ne doit déshonorer aucun artiste par le mépris public.

Les marionettes ne doivent jamais être tolérées nulle part, à moins d'une permission exclusive pour un semblable trafic, comme autrefois dans le Priegniz le soldat Braband, et Hesse dans la vieille Marche. Il vaudrait mieux avoir des théâtres et des pièces de polichinels : Eulenspiegel, les Sots de Schoppenstadt, etc., etc., et tous les fous qui fouettent les fous de ce monde.

§ IV. *Sépultures d'honneur.*

Le lieu où reposent les morts est sacré ; le tyran même le plus farouche exerce rarement sa fureur contre les cendres et les ossemens. Les tombeaux survivent aux peuples ensevelis depuis long-temps, et cette lugubre demeure de notre fragilité proclame que dans l'homme vit le désir de l'immortalité, et qu'il peut retarder l'anéantissement de ce qui est terrestre. L'homme voit journellement la mort, il doit aussi avoir devant les yeux l'image de la durée. C'est pourquoi il faut une sépulture d'honneur pour ceux qui ont rendu de grands services à la nation, et pour les grands hommes, parce que le corps seulement doit se pourrir dans le tombeau; mais l'esprit, dégagé de l'enveloppe terrestre, s'envole pour l'éternité.

Un semblable champ de repos doit être placé au milieu d'une belle contrée ; l'art et la nature doivent rivaliser pour son embellissement. Au milieu de collines verdoyantes et doucement arrondies, les tombes doivent être placées dans un bois de chênes, et recouvertes d'une pierre tirée du sol de la patrie. Autour doivent régner des portiques ornés de statues, des salles renfermant les tables monumentales de la vie des grands hommes, et décorées de leurs portraits : « Nam

« sæpe audivi Q. Maximum, P. Scipionem,
« præterea civitatis nostræ præclaros viros, soli-
« tos ita dicere : Cum majorum imagines (Voy.
« VII. 1.) intuerentur, vehementissime sibi
« animum ad virtutem accendi. » (Sallust. bel-
lum Jugurth.) La diète doit quelquefois se réu-
nir dans de tels lieux; on doit y procéder à la
prestation des sermens. C'est auprès de la statue
de Pompée que César tomba au milieu du sénat.

« O vous, tombeaux des morts! tombeaux de
« mes amis! pourquoi êtes-vous dispersés? pour-
« quoi n'êtes-vous pas rassemblés dans des val-
« lons fleuris, ou réunis dans des bosquets? »
(Klopstock.)

§ V. *Monumens nationaux.*

Les monumens parlent long-temps et haute-
ment; il n'y a qu'un moyen pour les faire taire,
c'est l'anéantissement. Tous les autres mandataires
du peuple peuvent être réduits au silence; les
armées entraînées par une opinion erronée, peu-
vent tourner leurs armes contre la patrie; les
amis de la patrie ont des heures d'assoupisse-
ment, les sages sont quelquefois aveugles; les
artistes, les orateurs et les poètes, ont trop sou-
vent été fascinés; l'histoire déplore même sou-
vent l'abattement des plus grands génies. Les
monumens nationaux résistent comme des ro-

chers primitifs qui bravent la fureur des flots. Ils doivent être tout ce qu'il y a de plus beau, de véritables monumens, non des joujoux et des objets de poche qui peuvent être déplacés à chaque instant (XLII.). Gustave Adolphe même ne pouvait résister à la tentation d'enlever les objets d'art précieux, mais il ne plaça pas les beaux édifices sur des rouleaux. Les contemporains se conduisirent de même, et ceux qui lui ont succédé ne restent pas en arrière; la conduite d'un si grand roi fait regarder de pareilles voleries comme une honorable occupation.

Celui qui attaque notre cœur nous paraît un ennemi mortel.... Qu'un seul défende l'amour, il s'attire la haine générale. Les choses nationales et sacrées ne doivent pas être maltraitées impunément.... « Après la mort la main s'élèvera « encore hors du tombeau! » Telle est la croyance de l'enfance des siècles.

Un grand monument national est une forteresse inexpugnable, à laquelle on ne peut comparer ni Konigstein, ni Gibraltar, ni Silberberg. Tout contribue à sa défense, la nature morte, l'architecture et l'art militaire.... la vie, la foi et l'amour, combattent aussi pour elle.

Les essais de monumens qui ont été faits en Allemagne, sont peu connus et enfouis dans des lieux cachés où personne ne les chercherait. Nos braves ancêtres pensaient mieux à cet égard. Sur

la place où un homme avait été tué, chaque passant jetait une pierre, un petit morceau de bois, ou ce qu'il avait à la main, jusqu'à ce qu'enfin il en résultât un monticule indicateur. Nous que les actions étonnent, et qui y rêvons sans cesse, nous discutons toujours sur le lieu convenable à un monument, tandis qu'il est si facile d'aplanir la difficulté. C'est dans le lieu même de l'action qu'il faut en éterniser la mémoire. Le monument de Luther convient aussi peu sur les collines de Mansfeld que sur le Blocksberg. Il faut en élever un au réformateur de l'église, mais là où il eut le courage de résister au Grand-Seigneur spirituel, dans le Wittemberg.

Ce qui a été dit des fêtes nationales (Voy. VII. 2.ıC.) s'applique aussi aux monumens nationaux. Dans le Holstein, on trouve près de la route une pierre qui porte cette inscription : « Henri, comte de Ranzaû, s'est assis et a mangé « dans ce lieu. » — « Et quoiqu'il fut un homme « si puissant, il a pourtant dû faire place à de « pauvres gens, et leur laisser encore de quoi se « rassasier. » Telle fut la réflexion d'un paysan qui m'indiquait le chemin, et me montrait cette pierre en chargeant sa pipe. Le lieu le plus convenable pour la sépulture royale des Zollern serait sur le Harlungerberge, près Brandebourg, sur la Havel, dans l'endroit où existait autrefois

une magnifique église, dédiée à notre Bonne-Dame, et dont les murs ont depuis peu été renversés pour pratiquer une nouvelle route. C'est aussi là que, d'après la tradition, fut enterré le dernier roi wandale. Jamais je n'ai passé devant la statue du grand prince électeur, placée sur le pont de Berlin, sans me faire cette demande : Pourquoi ne voit-on nulle part Derfflinger qui lui aida à vaincre les ennemis de la patrie, ce vieux héros qui, dans sa soixante-douzième année, lui écrivait : « J'ai la conviction que j'ai « servi de corps et de cœur V. Exc. électorale, « aussi fidèlement et aussi loyalement que Dieu « avec mon âme ; ce que je ne cesserai de faire « jusqu'à la mort? » Pourquoi n'y a-t-il pas sur le pont de Fehrbellin un monument en l'honneur de Henning de Treffenfeld, qui incendia le pont sur les derrières de l'ennemi en fuite? N'est-ce pas un Winkelried prussien que cet Emmanuel de Froben, qui avec calme et avec la loyauté la plus désintéressée sauva le grand électeur, et placé sur le cheval blanc du prince, tel qu'un héros qui s'offre en sacrifice, attendait d'être écrasé par le feu de l'ennemi. Croire à la vertu c'est commencer à être vertueux! C'est la meilleure réponse à ces historiens sataniques, qui veulent interpréter toutes les actions généreuses (1).

(1) Annales de la monarchie prussienne, 4.e vol.
Ils veulent tout expliquer par leur desséchante doctrine de

Où existe encore un Kleist, sur lequel Frédéric a prononcé ces belles paroles : « Je peux « battre les meilleurs bosquets de la Poméranie, « *il en sortira des kleists* (1), *mais point de* « *Kleist.* » Le monument qui lui a été élevé dans le cimetière de Francfort, devant la porte Gubener, est vraiment pitoyable. L'inscription française est tout-à-fait déplacée, la latine trahit la vanterie de celui qui l'a élevé; la seule qui soit bonne est celle-ci en vers allemands :

« C'est en combattant pour Frédéric qu'il « trouva la mort, tel était le souhait de son âme « héroïque; le sage Kleist, l'ami des hommes, « est éternellement grand par ses chants. »

Kriele, prédicateur à Kunersdorf, proposa, dans l'année 1804, d'élever un monument à l'honneur de Kleist sur le champ de bataille de Kunersdorf. C'était une très bonne idée. Un monument est souvent déshonoré par ce qui l'entoure. Il y avait autrefois dans l'église de Kunersdorf *un portrait de Frédéric*, et tout près de là *celui d'un bourgmestre* encore vivant à Francfort! Pour le monument de Kleist sur le champ de bataille, je ne connais pas de place plus con-

l'intérêt bien entendu. Depuis que cet égoïsme philosophique domine en France, qu'a-t-il produit! Rien que des maîtres et des esclaves, quelquefois dévoués.

(1) Je présume que *kleist* est un provincialisme qui signifie passereau.

venable que celle désignée sous le nom de *Grand-Pin*. Le petit bois situé sur la hauteur de Kuhburg devrait se nommer bois de Kleist. De la ville et du pont de l'Oder on aurait toujours devant les yeux le bosquet et le monument.

Auprès de ces monumens situés en pleine campagne, il doit y avoir toujours une maison pour le gardien et un album. Cet emploi serait très convenable pour gratifier les défenseurs de la patrie lorsqu'ils ont été congédiés.

En Allemagne l'homme du peuple ne passe jamais devant une potence ou un échafaud sans réciter un *Pater noster*, au lieu de dire : Dieu, préserve-moi ! Il est impossible que l'homme contemple un monument honorifique sans éprouver quelque impression ! Le commandant d'un fort songera-t-il à se rendre dans le lieu où la gloire de Hayden, de Tauenzien, de Neumann, de Courbière, de Gneisenau et de tant d'autres héros, sera perpétuée par leurs images. S'il existait dans Magdebourg un monument pour les vierges magnanimes qui surent préférer une mort chaste et honorable à une honteuse volupté ; si l'anniversaire de ce jour était célébré par une fête consacrée aux vierges, et que toute jeune fille irréprochable vînt jeter une couronne de fleurs dans le fleuve, dont les ondes furent le lit nuptial de celles qui sauvèrent leur honneur ; serait-ce une cérémonie sans utilité pour l'inno-

nocence et les mœurs, si un semblable malheur se renouvelait? chaque monument est un exemple de l'action et de la récompense.

LIVRE VIII.

LITTÉRATURE NATIONALE.

> Qu'aucune langue vivante ne se hasarde dans une lutte audacieuse avec la langue de l'Allemagne! et je le dis, avec sa laconique énergie, elle est riche par son génie primitif, riche en tournures toujours nouvelles et pourtant allemandes; elle est ce que nous étions dans ces antiques années où Tacite nous étudiait, pure, sans mélange, et toujours semblable à elle-même.
>
> (KLOPSTOCK.)

§ I.er *Il faut estimer sa langue maternelle.*

« UN peuple s'honore dans sa langue mater-
« nelle. Dans le trésor de sa langue sont dépo-
« sés les documens primitifs de l'histoire de sa
« civilisation; le matériel, le spirituel et le mo-
« ral, réagissent ici comme chez les individus.
« Un peuple qui désapprend sa propre lan-
« gue, renonce à son droit de vote dans l'hu-

« manité, et il est réduit à un rôle muet sur le « théâtre des nations. Qu'importe qu'il com- « prenne toutes les langues du monde et puisse « servir de trucheman pour construire la tour « de Babel, il ne sera plus un peuple, mais « seulement un ramassis d'hommes-sanson- « nets (1). »

L'estime que l'on accorde à la langue nationale a fait des vainqueurs et des maîtres; le mépris et l'ignorance de la langue maternelle ont renversé des trônes et fait échouer de vastes plans. Hamilcar fut peut-être redevable de ses victoires en Espagne à la connaissance de la langue du pays. Les langues diverses que possédait Mithridate lui valaient de nouveaux soldats et de nouveaux peuples, lorsque les premiers avaient succombé. Le grand orateur, Gustave III, n'était pas habile dans la langue des Finlandais; ce fut peut-être une des causes qui empêchèrent la chute de Pétersbourg (2). Quel mal n'est-il pas résulté pour l'Autriche de ce que Joseph II voulait extirper la langue hongroise? L'empereur Charles IV ordonna dans sa bulle d'or, que tout prince électeur entendît le bohémien; c'était trop, il

(1) Jahn, le Trésor de la langue allemande, enrichi, etc., 1806. (Supplément à la synonymie d'Eberhard.)

(2) *C'est du français, il fallait du polonais!* dit Napoléon en jetant le discours d'ouverture de la diète polonaise.

suffisait que chaque prince pût parler à ses sujets dans leur langue maternelle. Combien d'insurrections eussent été apaisées, si les maîtres de l'Angleterre avaient su le erse et le gallois!

A. — *La langue maternelle doit être celle de la cour et de l'état.* — La langue d'un autre peuple encore existant ne doit jamais être celle de la cour et de l'état; car tant qu'une langue étrangère ne sera pas en usage, il n'entrera jamais dans l'esprit de la nation que le peuple dont il adopte le verbiage, soit le premier par sa langue, par sa littérature et sa civilisation. Les autres ne pourraient le qualifier de *bête*, car il ne l'est qu'au moment où, transformé en un peuple de singes et de perroquets, il néglige sa propre langue et répète en balbutiant des dissonnances étrangères. S'il doit y avoir un langage pour les interprètes, que l'on s'en tienne aux deux anciennes langues mortes. Tant que les traités de paix furent écrits en latin, il y eut moins de paix illusoires. Quel tort en résulterait-il pour les ambassadeurs, si on exigeait que leurs affaires fussent traitées en latin? L'antiquité leur ouvrirait la route du conseil. Ochsenstierna, étant étudiant, soutint à Wittemberg une thèse latine de théologie. On peut lire dans les archives patriotiques de Moser des lettres latines de Gustave Adolphe. La connaissance du latin et de l'histoire de l'église a fait que les ecclésiasti-

ques catholiques ont été de grands hommes d'état. Qui pourrait se vanter d'échapper aux entreprises, aux plans et aux ruses de Richelieu ou de Talleyrand?

B. — *Il faut éviter l'usage des mots étrangers.* — Les termes techniques étrangers doivent être bannis de toute dénomination de personnes, de qualités, de charges, d'affaires et de tout objet national; ils seront évités dans les lois, dans les ordonnances et les affaires, où la clarté seule pourrait en permettre l'usage. On s'est moqué de Campe et autres éplucheurs de langues, et cela est injuste! On les a à dessein abandonnés dans le danger, et cela est honteux! Des changeurs et des exorcistes de mots ont déterré des expressions étrangères, et recherché ce qui sonnait mal, afin d'appuyer leur manie du nouveau, et de cacher par l'inintelligibilité leur apparence de sagesse. Voilà ce qui est un crime de haute trahison. « Si quelque chose ne résonne pas bien, ce « n'est pas allemand, dis-je, et toujours il se « présente quelque chose de meilleur. » Telle était la leçon que Klopstock adressait à son jeune ami Voss.

Il est digne de remarque que, pour un mot scientifique tiré d'une langue étrangère, les Allemands n'ont pas fait la plus petite critique, tandis qu'ils en ont accablé les mots indigènes. Dans les premiers un son vide de sens satis-

fait souvent pour la désignation; les seconds ne peuvent jamais assez, ni assez bien exprimer. Puissent ces pointilleux critiques de mots et ces introducteurs de marchandises de contrebande, ne pas oublier qu'un terme d'art est toujours un mot! il ne doit pas être une dissertation sur la chose, il doit seulement signifier ce à quoi il s'applique.

Je voudrais avoir l'histoire des mots allemands nouvellement formés, que l'on a d'abord excommuniés comme hérétiques, et plus tard regardés seulement comme défectueux, et qui enfin ont été introduits insensiblement dans la bonne société où ils dominent maintenant. Haller se servit le premier de *sternwarte* (observatoire). Pendant la guerre de sept ans les journalistes employèrent *gepacke* au lieu de bagage. Sterne a formé le mot anglais *sentimental*, et ses traducteurs allemands celui de *empfindsam*. Busching employa le mot *erdbeschreibung* (description de la terre). Campe nous a fourni l'indispensable *zerrbild* (caricature). En continuant hardiment cette manière de faire qui a été suivie dans l'origine de la langue, on doit être dirigé par l'harmonie et le goût. On ne saurait trop le rappeler à nos écrivains; ils doivent tous savoir par cœur les vers d'Horace (epist. II. 3. v. 45-72.). Je crois que les Allemands contemporains ne trouveront rien de choquant dans les mots

nouveaux *volksthum*, *volksthümlich* et *volksthümlichkeit* (1).

C. — *La langue maternelle doit être celle des savans.* — La postérité ne regardera-t-elle pas comme une fable que dans un temps où les Allemands avaient déjà de grands poètes et de grands écrivains dans toutes les branches des sciences, les actes des premières sociétés savantes de deux états allemands, aient été écrits et imprimés dans une langue étrangère vivante? Croira-t-elle que la langue allemande n'a été que ce jargon grossier et querelleur de nos savantes feuilles d'avis? Devra-t-elle soupçonner que la plupart des écrivains redoutaient, autant que le poignard, la plume de nos juges inquisiteurs assis dans le tribunal des journaux savans, ou que peu de savans ont échappé dans leurs discours publics à la puissance anonyme de ces juges secrets?

D. — *Noms allemands.* — Tous les peuples dont l'existence a été nationale tinrent beaucoup aux noms; aucun n'a adopté volontiers le nom d'un objet méprisé. Je ne crois pas que *esel* (âne) *hundsfotter* (coquin), etc., soient d'origine allemande. Les Hébreux, les Grecs et les Romains, avaient des noms nationaux qui étaient si-

(1) Ces mots composés par Jahn, ont été adoptés et employés par d'autres auteurs qui depuis lui ont écrit sur le même sujet.

gnificatifs; et maintenant encore, en Orient, un nom n'est point un son vide de sens. Les anciens Allemands attachaient aussi aux noms un sens significatif; les monstruosités étrangères, hébraïques, grecques, latines, et autres dissonances furent repoussées avec horreur. Chez nous encore, comme dans beaucoup d'autres langues, les bons noms sont honorables, glorieux et estimables. Les Romains disaient : *Nomen et omen habet* et *vir nominis sui ;* nous disons dans le même sens : *L'homme porte le nom avec l'action.* C'est pourquoi chez tant de peuples les noms sont des jeux de mots, en Angleterre depuis Schakespear jusqu'à Gilray, en Allemagne depuis les temps anciens jusqu'à Schiller et Goethe.

« Tous les noms doivent être choisis de ma-
« nière à ce que l'on puisse comprendre ce qu'ils
« signifient. Il y en a beauconp dans lesquels
« on ne trouve aucun sens. Cela tient à ce qu'ils
« sont puisés dans des langues ou chez des na-
« tions étrangères. On pourrait bien remédier à
« cet inconvénient. On observe qu'en général
« les peuples imposent à leurs enfans des noms
« tirés de leur propre langue. J'ai pensé que
« l'on pouvait suivre la même marche dans no-
« tre langue allemande. On doit être dirigé dans
« le choix des noms par ceux qui semblent an-
« noncer la prospérité, un souhait de bonheur,

« et qui sont pour les enfans une commémora-
« tion utile. Il en résulte naturellement que l'on
« doit comprendre le nom, ce qu'il signifie et
« ce qu'il indique. Notre langue maternelle s'y
« prête très facilement (1). »

Un savant Anglais ne voulait pas que l'on donnât aux enfans des noms juifs (il y comprenait ceux qui sont dans la Bible), parce que, disait-il, ils décèlent une âme juive. Il ne devait pas venir alors dans certaine partie du Danemarck, où « la plupart des noms sont tirés de la Bible, ou « sont étrangers, tandis que très peu sont indi-« gènes et nationaux (2). »

Voici ce que dit le subtile politique Machiavel : « Les noms de saints et de martyrs font des « cœurs lâches et efféminés. On devrait donner « aux enfans des noms de héros illustres, tels « que *Hector*, *Achille*, *Alexandre*, afin « qu'ils deviennent braves et généreux. »

Il est démontré que les noms véritablement allemands ne sont susceptibles d'aucune interprétation mauvaise; les folies de quelques étymologistes sont réfutées. Dans les noms allemands, ceux qui les ont inventés et imposés ont eu en vue quelque augure favorable dans leur si-

(1) Erdmann Neumeister, Instruction sur le baptême en cinquante-deux sermons, 1731.

(2) Fragmens du journal d'un étranger pendant son séjour dans le Danemarck. Copenhague, 1800.

gnification. Estime, protection, élévation, joie, paix, justice, magnanimité, grandeur, assistance, chasteté, prudence, amour, courage, puissance, richesse, vertu, fidélité, peuple, patrie et autres idées semblables, sont les élémens propres des noms allemands simples ou composés (1).

Par les mauvaises inventions de noms, les rhéteurs allemands pèchent contre notre langue, si riche sous ce rapport. Pour l'harmonie des noms de femmes, la nôtre peut certainement se mesurer avec toute autre langue. Il nous manque un livre dans lequel on apprendrait généralement à les connaître, *le Manuel des noms allemands*. Dans les vieux chants de l'Allemagne, les noms étaient bien choisis et exprimaient les qualités essentielles de ceux qui les portaient, comme dans les chants de Niebelung et dans Reineke Fuchs. Parmi les livres modernes, il n'y en a point qui puisse mieux servir de modèle, que l'hôte allemand de Engel : Stark, Herbst, Schlicht, Specht, Lyk, Wrack, n'ont pas l'empreinte de fausse monnaie.

Pourquoi n'y a-t-il pas une collection de noms dans les almanachs allemands; il en faudrait deux pour chaque jour, un masculin et un fé-

(1) Wiarda, sur les noms et prénoms allemands, 1800. Witzsch, sur les noms allemands, dans Bragur et Hermode.

minin. Nous avons trop peu sauvé de l'héritage de nos pères, et l'égoïsme des peuples étrangers semble convoiter le peu qui a été épargné depuis long-temps. Des noms, tels que Hermann, Karl, Heinrich, Otto, Rudolph, Walter, Arnold, Wilhelm, Bernhard, Friedrich, etc., etc., sont de précieux que nous ont faits nos patrons. Des souvenirs se rattachent aux noms; l'appel répété du nom réveille le désir d'avoir les qualités de *Ernst*, *Freimuth*, *Sehrmann*, *Loser*, *Siegfried* et *Thorild*. Les noms se transmettent, et avec eux la mémoire de ceux qui les ont portés les premiers, et de tous les braves qui, par la suite, ont eu les mêmes noms (1).

§ II. *Livres nationaux.*

Des livres gouvernent le monde, a dit sans doute le grand Souverain, lorsque la liberté de la presse s'élevait semblable au palmier qui n'a ni branches ni rameaux, mais seulement une couronne et un tronc que les sauvages coupent souvent, parce qu'ils ne peuvent sans cela en cueillir le chou. Que l'on excepte la Bible, le

(1) L'enfant qui commence à lire de petites histoires devrait toujours retrouver son nom dans le personnage qui joue le plus beau rôle. Chacun devrait connaître de bonne heure l'histoire des grands hommes qui ont porté le nom qu'il a reçu.

Koran, le Corpus Juris, et quelques autres, qui peut alors se représenter le monde?

Un peuple qui possède une véritable littérature nationale, est maître d'un trésor inestimable. Il peut renaître des cendres de la patrie, lorsque ses livres saints ont été sauvés. La terreur que les livres nationaux impriment aux exterminateurs de peuples est la preuve de leur importance. La gloire de ces protecteurs sacrés a reçu un nouvel éclat par les excès de rage des Persans, d'Alexandre, d'Antiochus, des califes, par ceux des moines, contre les bardes allemands après le règne de Charlemagne, d'Edouard contre les bardes écossais, de Ximénès et de tant d'autres qui sont oubliés, et par la fureur de tant d'ennemis dont le souvenir se rattache à celui du meurtre et de l'incendie.

Le caractère primordial de la nation se conserve dans *les écrits nationaux* qui seuls peuvent être présentés comme des modèles valables. L'homme qui conserve la tendance à la perfection comme un reste de sa ressemblance avec Dieu, doit pourtant se créer et devenir lui-même un modèle. Il est beau qu'il ait ainsi des types donnés, quel adoucissement à ses pénibles efforts !

Dans Homère, les Grecs retrouvaient l'esprit hellénique primordial; le Persan moderne va en pélerinage au tombeau du schah Nameh; l'Italie

avec les ruines merveilleuses d'une double création humaine, avec ses volcans, ses antiques neiges, ses beautés et sa majesté au milieu d'un éternel printemps, brille dans le Dante, dans Petracha, dans Ariosto et Tasso. Les âmes ardentes, héroïques et nobles du Cid et de Cervantes, les figures gigantesques de Calderon, habiteront encore dans les vallées des Andes, lorsque l'Europe ne leur offrira plus d'asile. Les Lusitaniens et leurs descendans les Brésiliens, peuvent honorer Camoens comme leur chantre. L'Anglais ressusciterait de l'unique Schakespear, lors même que Londres serait dévorée par ses voisins et que la Tamise serait encombrée ! Nous, Allemands, qu'avons-nous à comparer à ces œuvres grandes et nationales ? Quelques fragmens ; nous avons à peine les ébauches d'une littérature complète. Ce qu'on doit appeler littérature nationale, c'est « une collection d'ou-
« vrages qui complètent entre eux une espèce de
« système, dans lesquels une nation trouve tout
« ce qu'il y a de plus beau dans son existence et
« sa vie, et qui répondent tellement à tous les
« goûts et satisfont si bien les besoins spirituels,
« qu'après de nombreuses générations et après
« des siècles les hommes y reviennent avec un
« nouvel amour (1). » Voilà ce qui constitue la

(1) A. W. Schlegel, Europa II. cah. 1.

littérature nationale, à moins qu'à force de lire on soit devenu si indifférent et si peu national, que maculature et littérature signifient une et même chose (1).

§ III. *Les livres doivent être à la portée du peuple.*

Les livres les plus importans dans ce monde sont faciles pour le peuple; les livres faits pour l'auditoire sont remplis de l'esprit d'école. Les langues qui ne sont pas propres à cette facilité populaire, éprouvent le sort de Midas qui changeait tout en or par le seul attouchement, et redoutait la plus cruelle mort, celle de la faim. Des langues qui ne sont qu'un langage pour les besoins ordinaires de la vie, dont les ailes écourtées ne peuvent les soutenir dans un vol plus élevé, tombent dans l'animalité, où des sons confus suffisent aux relations des animaux. La simplicité populaire doit aussi avoir ses muses; maintenant plus qu'autrefois elle a besoin d'un choix fait avec soin, et de l'appui d'un bel art oratoire (2).

« L'homme vulgaire ne doit pas être enseigné « avec des mots relevés, difficiles et entortillés.

(1) Profitons aussi de la leçon.

(2) Greiling, Théorie de la popularité.

« Il arrive dans les églises de petits enfans, de « jeunes filles, de vieilles femmes et des hom- « mes pour lesquels de si grandes leçons seraient « perdues. Et s'ils s'écrient : Ho! il a dit de su- « perbes choses! et qu'on leur demande : Quoi « donc? Ils répondent : Je ne le sais pas. » (Luther.) « Dans l'Eglise ou la communauté on « doit parler, comme chez soi, la simple langue « maternelle que chacun comprend et qui est « connue de chacun. Saint Paul ne se sert pas « d'expressions aussi relevées que Démosthènes « et Cicéron; il parle en termes propres et « clairs, et il emploie des mots qui indiquent « quelque chose de grand. » (Luther.) Autrefois on enchaînait les livres dans les nids de chats-huans qui abhorrent la lumière (1); ceux qui ont succédé veulent enchaîner l'esprit des hommes à leurs livres. C'est un grand malheur de ne pouvoir jamais oublier que l'on est savant. C'en est encore un plus grand si ceux qui sont toujours dans les nuages et les vapeurs, veulent dans leur aveugle présomption usurper le domaine des livres. Ils se prennent pour une raison unique, qui doit rendre raisonnable la raison humaine; ils se pavanent dans leur funeste ivresse de superstition : « ce que nous avons daigné dé-

(1) Allusion aux livres qui, dans les couvens, étaient attachés avec des chaînes.

« montrer comme une connaissance primordiale,
« et faire imprimer comme une collecte, est
« vrai, et le serait même contre la logique du
« reste des hommes. »

La popularité ne doit pas devenir triviale, et on ne doit pas s'en servir pour infuser dans les têtes des idées corruptrices. Ces essais innombrables qui errent à chaque pas, produisent le radotage populaire (1).

La popularité doit embrasser dans le véritable esprit national, des objets qui conviennent à tous; les livres iront alors entre les mains de tous, et ne seront pas submergés par un déluge de papier (2).

De vieilles et innocentes opinions, des préceptes simples, des paroles cordiales, un ton amical qui rapproche du peuple, préserveront de cette décadence. Tout ce qui a été si bien dit pour le peuple n'arrive pas parmi le peuple. Il y a des bibliothèques remplies d'écrits pour le peuple; celui qui les comprend n'en a pas besoin, et celui qui en a besoin ne les comprend pas.

§ 4. *Livres qui sont encore à faire dans la langue allemande.*

A. — *Un indicateur du temps* — Tout se

(1) Sur la Méditation du prédicateur. Extrait par Crome du traité de Garve, 1800.

(2) Le nouveau Miracle de notre siècle, ou le Secret de pré-

rattache aux jours des événemens importans. Le retour de l'époque peut reproduire l'action par la simple commémoration. Dans un essai de ce genre (Le Crieur du XIX.e siècle. Magdebourg 1801), on chante les jours mémorables, par ex. le 24 janvier.

« C'est dans ce jour qu'est né celui qui nous « rendit grands et qui était grand lui-même. « Frédéric vit encore dans le monde comme « grand roi, comme sage et comme héros.

On trouve sur ce sujet d'excellentes observations de Biester, dans l'écrit mensuel de Berlin 1801.

B. — *Un Bosquet des bardes allemands*, ou livre de chants populaires. (Voy. V. 5. C.)

C. — *Enherion allemand.* — Il ne doit pas être composé d'insipides litanies de jours, d'années et d'emplois, comme la vie des héros de Pauli, ni avec l'ennuyeuse uniformité du calendrier militaire de Berlin; ni renfermer les détails sur la vie, la mort, et des éloges que l'on trouve comme accessoires dans les fastidieuses oraisons funèbres. Ce doit être un Plutarque allemand et national pour le mérite caché, les vertus sans éclat, les modestes bienfaits des hom-

server les enfans de la petite vérole. Avis à tous les bons citoyens, 1801. (Eloquence très facile et parfaitement claire pour le peuple.)

mes de bien, et aussi pour la gloire de l'héroïsme, des travaux exécutés pour la patrie, et de ceux qui sont tombés en sacrifice dans la landwehr; tel doit être *un enherion allemand* (1).

D. — *Poésies héroïques*. — Il y a deux sujets allemands propres à la poésie héroïque : *Hermann, le sauveur de la nation*, et *Henri, sauveur de l'état*. Tous les autres ne sont pas aussi grands et n'auraient pas une influence aussi générale; ils sont trop modernes et trop historiquement connus. Dans ces œuvres, le monde allemand posséderait plus que l'Iliade et l'Odyssée. Celui qui voudra se hasarder à traiter ces sujets, doit connaître l'histoire de l'Allemagne et l'antiquité mieux qu'aucun savant ne l'a fait avant lui; il doit connaître le caractère primitif de la langue et la posséder dans toute sa force, dans toute sa grâce et dans toute sa beauté; comme Voss, il doit être maître en versification. Voici quelques renseignemens pour faciliter le travail à ceux qui voudront l'entreprendre (2).

(1) Thrithemii de luminaribus Germaniæ liber. Francof. 1495 et 1601.

H. Pantaleonis prosopographia heroum atque illustr. virorum totius Germaniæ. Basil. 1565, 3 vol.

En allemand, Bâle 1568-1570.

(2) Sur Hermann.

Gundling Quintilius Varus in gundlingian, p. 24.

Grupen de Clade Variana in orig. Germ. p. 99.

Sam. Schurzfleisch Dissertatio de Arminio. Wittemberg, 1677.

E. — *Livres d'amusement*, *Alruna*, *Faust*, *Eulenspiegel*. — *Alruna*. Les contes populaires et les traditions de l'Allemagne, ajustées comme les Mille et une nuits. On ne doit pas les surcharger de choses étrangères comme Musaus; il faut les raconter avec la simplicité de Stilling et la noblesse de Gœthe.

Faust et *Eulenspiegel*. La peinture du cours des choses de ce monde et de la vie humaine sous tous leurs rapports. Le premier particulièrement est un être moral et national, notre Icare et notre Phaéton, qui, jusqu'à notre temps, édifie toujours, animé d'une nouvelle vie. Sans vouloir insulter ceux qui ont fait des essais, on peut être d'avis que tous les animaux à plume qui écrivent en se répétant, ne doivent pas créer un Faust; au lieu de saisir le Faust primordial et son péché originel, ils se prennent par le nez comme ces compagnons

Wasserbach, Diss. de statua illustri Arminii, liberatoris Germ. vulgo hiermensul. Lemgow, 1698. Sur le même sujet, Grupen, Observat. rerum antiq. Germ. p. 165.

SUR HENRI.

Ernst Brotuf, Histoire de Henri. Leipzig 1556.

Cour. Hülse, Dissert. de Henrico Aucupe Hunnorum, prope Martisburgum victore. Lips. 1686.

Nic. Hier. Gundling de Henrico Aucupe, etc., liber singularis. Hal. 1711.

Jo. Pet. Ludwig. Diss. Henricus Auceps, historia anceps resp. Sim. Fried. Hahn. Hal. 1713.

Segubart, Dissert. de ludis equestribus. Hal. 1725.

dans la cave de Auersbach (1). Je ne rougis pas de l'avouer, ce que je sais de Faust, je l'ai appris de Gœthe, le poète le plus allemand (XLIII). Pour le second, il faudrait une réunion de génies et de talens : la connaissance des écoles de Knigge, la certitude de Lichtenberg, l'abondance inépuisable de Richter, l'art séduisant de Wieland, l'esprit populaire et noble de Meyern, l'élocution vivante de Kaiserberg et de Luther.

F. — *Livre de méditation pour les Allemands.* — Quel Allemand ne doit pas désirer un ouvrage complet sur tout ce qui concerne l'Allemagne? ouvrage qui pourrait être placé devant le trône comme dans l'assemblée du peuple, sur l'autel comme dans la chaire du professeur; utile dans la vie domestique aussi bien que dans les camps; ouvrage qui serait partout où domine la langue allemande, et partout où ce qui est de l'essence allemande n'est pas regardé comme une chimère. Une chose est nécessaire, c'est d'appeler à maintenir ce qui nous reste encore... d'encourager à la défense de ce qui est attaqué.... de rappeler au souvenir ce qui a été méconnu et mal connu; ce sera nous tirer de cette rêverie léthargique, et nons sauver de la défaillance d'une mort apparente. Tous ceux qui conservent un reste de vie pour ce qui tient à l'es-

(1) Allusion à une scène du Faust de Gœthe.

sence allemande, qui essaient de sentir, de rêver, de méditer, d'enseigner et de vivre pour sa conservation; tous ceux qui la désirent, la pressentent et y croient, ont encore besoin *d'un livre de connaissances nationales*.

Voici le contenu d'un manuscrit qui a été perdu et détruit.

A. Préface sur les nations et les nationalités; leur origine et leur développement, leur force et leur décadence, leur ruine et leur résurrection.

B. Un almanach perpétuel.

C. Curiosités de la nature et de l'art dans les pays allemands.

D. Voyage patriotique, carte de route pour rendre les objets sensibles; un indicateur des routes et des lieues.

E. Particularités de l'histoire allemande.

a. Elle est pour l'Europe l'histoire des plus vieux et des plus grands peuples primitifs et encore existans. Cette nation est indomptée avec la conservation de la primordialité dans ses mœurs et dans sa langue, qui doit moins aux langues vivantes que les autres ne lui doivent à elle-même.

b. Son enchaînement n'est jamais interrompu, et nulle part on ne voit moins l'interim en troubler la marche.

c. Elle se rattache aux différentes histoires des états européens, histoires qui, dans leurs

commencemens, sont inintelligibles sans le secours de l'allemand.

d. Les institutions les plus remarquables, avec lesquelles les peuples modernes de l'Europe marchent contre l'antiquité, semblables à une humanité nouvelle, ont pris naissance dans la civilisation allemande.

e. Elle montre dans le cours des siècles comment une humanité propre peut sortir du caractère primordial, qui, nulle part, ne se laisse apercevoir dans l'histoire aussi bien qu'ici.

f. Depuis deux siècles elle forme un ensemble plus grand, composé d'histoires particulières qui toutes peuvent subsister isolément, mais ne font plus qu'un corps dans l'histoire allemande.

g. Cette haute pensée qu'il existe un droit public des états, et cette grande idée que les peuples sont citoyens du monde, ne sont nulle part devenues plus positives que dans l'Allemagne depuis la pacification du pays. C'était ici l'image de la réunion des états du monde; ils n'étaient pas écrasés par une domination unique; tout ce qui tenait à la nationalité était respecté, et les législations particulières et les gouvernemens indépendans.

F. Traits caractéristiques de l'histoire allemande.

G. Ce que les Allemands ont fait pour l'humanité.

a. Amélioration de l'état du sexe féminin.

b. Idée plus pure du christianisme.

c. Liberté d'opinions et tolérance.

d. Organisation d'un droit public pour les états.

e. Ils ont humanisé les derniers sauvages de l'Europe.

f. Combats contre les monarchies et les monarques qui tendaient à la domination universelle.

1.° Défaite des Romains. — Hermann et la bataille libératrice de Winfeld, an 9 de Jésus-Christ.

2.° Dispersion des Huns, bataille libératrice dans les champs catalauniques, en 451.

3.° Barrières opposées à l'extension de la religion de Mahomet. — Charles Martel, bataille libératrice près de Tours, 732.

4.° Colonisation des Magyars et des hordes des Ases, leurs alliés. Henri et Otto, batailles libératrices de Mersebourg et d'Augsbourg, 933, 955 (contre les Hongrois et les Sarmates).

5.° Combat contre les Mongols ; bataille près de Liegnitz, 1241.

6.° Lutte contre le papisme.

7.° Les Valois sont repoussés et forcés au repos ; bataille près de Pavie, 1525.

8.° Le petit prince Maurice résiste au grand empereur Charles V. ; les tentatives des Espagnols pour parvenir à la domination du monde, sont déjouées.

9.° La chrétienté occidentale et la civilisation européenne sont sauvées de la barbarie turque. Vienne est deux fois assiégée en vain, 1529, 1683.

10.° Les Bourbons sont réprimés. Hochstadt et Turin, 1704 et 1706.

H. Découvertes utiles indubitablement dues aux Allemands.

I. La langue allemande; histoire avec les preuves tirées de la langue des temps anciens; esprit de la langue; récolte de fleurs et de fruits.

K. Les Allemands se sont étendus dans l'Allemagne (ancienne France), dans la France moderne, dans la Hongrie, dans la Russie, dans l'Amérique septentrionale, dans la Pologne, au cap de Bonne-Espérance, dans l'Inde orientale, dans le reste de l'Europe.

L. Toutes les parties du monde allemand disposées en tableaux.

M. Appréciation des Allemands.

a. Sous beaucoup de rapports, ils sont dignes d'admiration. Le montagnard, le marin, le chasseur de chamois, les voituriers du Groenland, le berger des Alpes, l'agriculteur, le voiturier, l'ouvrier, le soldat, le savant, l'artiste, l'homme d'affaires, le prince et le sujet.

b. Sa souplesse.

c. Institutions qui lui sont propres: féodalité, chevalerie, juridiction, hanse, sociétés de tir, états de provinces, l'empire allemand.

d. Divertissemens particuliers.

e. Jugement porté sur les Allemands, soit par des indigènes, soit par des étrangers.

f. Histoire du costume.

n. Vie allemande.

o. Hommes présentés comme modèles dans l'histoire de l'Allemagne.

§ V. *Livres qui ne sont ni allemands ni nationaux.*

Chaque livre devrait être comme un Evangile, offrir de l'utilité par sa lecture et procurer le contentement. Les Grecs exprimaient ainsi leur salut : *Réjouis-toi*. Immortaliser les actions généreuses, tel est le premier droit des arts. Les grands génies recevront une haute récompense, lorsqu'ils créeront un chef-d'œuvre sur un sujet allemand. On doit aussi verser un juste mépris sur ces prétendus amis, sur ces artistes sans vocation et sans enthousiasme poétique, qui se hasardent à traiter des sujets patriotiques. On ne doit jamais entretenir un commerce de galanterie avec les muses, et ils sont coupables de haute trahison ceux qui méprisent ou déshonorent les muses de la patrie. Ainsi que le fit Alexandre, on doit payer à la journée ceux qui se font péniblement rimeurs, poètes, écrivains, et se remplissent d'un enthousiasme forcé.

Les œuvres de Wieland pourraient appartenir à tous les peuples. L'Oberon serait tout aussi bien dans toute langue rimée. Un jour, sans doute, tous les ouvrages habilement contrefaits seront accaparés comme de la fausse monnaie. Un fils dénaturé qui rougit de ses ancêtres ! Maudit soit l'écrivain qui outrage sa nationalité en face de l'étranger !

§ VI. *Coup-d'œil sur la Prusse et l'Autriche.*

Comme peuple de la nation allemande, les Prussiens ont des droits à tout ce qui est allemand. Si la force et la violence des événemens nous isolent de nos proches parens, nous serons réduits à nous seuls ; alors nous devons avoir quelque chose pour nous seuls. Les chants d'un grenadier prussien, par Gleim, conviennent partout; Herder les a appréciés sous le rapport du goût. Que l'homme d'état essaie maintenant de les rappeler à la vie. Alors Kleist, Ramler, Karschin et les événemens qui se rattachent à ces noms seront sauvés de l'oubli. On y reconnaît le principe d'une poésie populaire allemande; et quoiqu'ils n'atteignent pas la perfection de la poésie, leur vol est pourtant remarquable. De même chez un peuple allemand, notre émule dans les combats, *Denis* ouvre la marche des bardes autrichiens.

Dans toutes les conditions on trouve des modèles d'un esprit patriotique, des sujets pour le style, le ciseau et le pinceau. La vie du paysan poméranien *Lange*, devrait être imprimée en tête du miroir des princes par Engel. Chaque aumônier devrait porter sur sa médaille l'image de *Segebarth* qui, étant aumônier du régiment du prince de Dessau, rassembla quelques escadrons dans le combat de Chotufitz, et les conduisit à l'ennemi. (Annales de la guerre et de la politique. Berlin, 1806.) Je me souviens encore des jeunes vierges de Brandebourg qui se laissèrent tuer par de farouches Lithuaniens. Le Romain parlait et écrivait en latin, mais ses actions étaient romaines.

LIVRE IX.

VIE DOMESTIQUE.

> Ouvrez toutes les portes du temple, appelez les femmes à nos chœurs, rien n'est ici secret ! Celui dont le cœur soupire après la joie et qui désire d'être bon, est initié chez nous.
>
> (ANTON WALL.)

---

§ I.er *Aperçu.*

LE *mariage est la grande merveille du monde*, disait Luther (XLIV). Il faut ajouter : un mariage heureux est la plus grande de toutes les merveilles. Il rassemble des êtres qui n'avaient jamais songé l'un à l'autre ; il réunit ceux qui ne prévoyaient pas devoir vivre un jour ensemble ; ils forment alors des alliances sans connaître encore ce qu'elles signifient. Hommes et femmes sont la plupart fous lorsqu'ils con-

tractent le lien du mariage. Les choses extérieures attirent d'abord; on est charmé par les accessoires, par la beauté, la richesse et la naissance. Passer sa vie à admirer des fleurs est une existence perdue; toujours compter des trésors est un supplice de l'enfer; l'arbre généalogique le plus ancien est mort lorsqu'il ne produit plus de nouvelles vertus. Toute chaîne est oppressive, celle de soie aussi bien que celle de fer. Des femmes gémissantes (et afin qu'elles remplissent mieux leur rôle, on choisirait celles qu'un choix imprudent a rendues malheureuses) devraient répéter ces paroles de Gotter à chaque couple de fiancés :

« Si le flambeau de l'hymen est brillant,
« voyez quel Dieu le porte! L'hymen vient quand
« on le demande, et l'amour quand il lui plaît. »

Et, en arrivant à l'autel, plusieurs voix devraient chanter :

« Sur cette terre l'amour est le seul qui ne
« souffre aucun acheteur que lui-même; l'amour
« est le prix de l'amour. C'est le diamant inesti-
« mable que l'on donne ou que l'on enfouit sans
« en avoir joui. »

Elle est triste la destinée de l'homme qui languit dans une gêne continuelle; il ne peut pas être une fois son propre tuteur, lors même qu'aucun autre ne saurait le remplacer. Les hommes ne prennent pas la peine de s'enquérir mutuelle-

ment des qualités intérieures. On n'achète pas une maison d'après l'extérieur, ni une montre d'après la boîte, mais on examine la bonté de l'ouvrage. Les hommes prennent femme parce que leurs pères l'ont fait, et que d'autres le font tous les jours, pour manger plus commodément une bonne soupe à la maison, afin d'avoir quelqu'un qui porte la parole et découpe habilement, lorsqu'il y a galas et qu'ils traitent leurs amis de table. Ceux qui se contentent de tout, et prennent la première venue, ne rougissent pas d'exister seulement par leurs femmes! Ils se marient pour être paysans ou pasteurs, militaires, professeurs ou même princes. Ces méchantes créatures qui se sont dépouillées du caractère de la femme, prennent un mari comme un schall pour se couvrir, comme une plume pour orner leur tête, comme une robe traînante dans une fête. L'ambition des rangs, l'avarice, la fureur de s'établir, l'avidité des honneurs, sont les démons du mariage qui dérangent les têtes évaporées des jeunes et des vieilles quêteuses d'hommes. Elles seraient assez frénétiques et possédées de la folie des hommes pour s'attacher même aux oppresseurs de leur nation; pourvu que l'embrasement général enflamme leurs galans, elles seront satisfaites.

La vie de l'homme est digne d'une attention sérieuse, et maintenant plus que jamais, parce

qu'on jouera plus avec elle. La vie domestique est aussi un monde, et ce qui se passe sur le grand théâtre paraît aussi sur le petit. On voit ici des héroïnes et des héros plus grands que ceux qui sont couronnés de laurier; ils souffrent l'injustice et sont méconnus, leurs peines sont inutiles, ils éprouvent des malheurs et les supportent en commun. L'activité de cette vie commune et une constance infatigable soutiennent ici le courage et les forces. L'abnégation, les privations, les désirs combattus, les faux projets surmontés, les espérances mensongères dissipées, telles sont les victoires des combats domestiques; la fidélité et un amour mutuel entrelacent des fleurs dans l'histoire de ces souffrances. Il faut pour cela une intimité toujours croissante; il ne faut pas s'enivrer dans *le temps des paillettes* (1), mais avoir des désirs communs et devenir plus parfaits en s'aimant.

Ces folles déréglées ont une vanité impardonnable, si elles croient transformer en époux, selon leur fantaisie, le premier demandeur et le meilleur prétendu. C'est la prétention téméraire d'un homme en délire, si dès son entrée dans le jeu de la vache aveugle (colin-maillard), il court au milieu de la troupe de jeunes filles, et de celle qu'il a saisie veut en faire une épouse

(1) C'est ce que nous appelons *la lune de miel.*

à son gré. Les deux résultats également monstrueux sont une raillerie de l'humanité, une injure faite à l'amour, et un outrage fait à la vie.

L'homme ne doit pas être pour la femme comme une pièce de parade, ni la femme un joujou pour l'homme. Lorsque l'un veut former l'autre d'après lui et pour lui, ce moyen destructeur anéantit son existence propre. S'il sent les droits que l'humanité lui donne, il en résulte une haine de longue durée, ou une guerre ouverte contre celui qui a la prétention de tout mesurer d'après soi, et d'être seul parfait. C'est un mal incurable qui s'agrandit en rongeant, que des hommes grossiers et à peine propres eux-mêmes à la culture, soient atteints de cette maladie de tout gouverner. On ne peut rien donner à l'homme par la culture! de tels essais ressemblent aux peintures de ces maisons de bois que l'on veut faire paraître de marbre; ce n'est point un ornement solide, mais un fard périssable. Ce que l'homme doit gagner à la culture, une spontanéité propre peut le lui acquérir. Celui qui sait la réveiller est un instituteur capable et un maître, lors même qu'il ne fait partie d'aucun corps enseignant. Les plus grands instructeurs du genre humain ont été et seront toujours la nécessité, l'exemple et l'amour.

Sans amour, le plus puissant seigneur n'est qu'un horrible fragment d'homme; ce qu'il y a

de plus beau manque à sa perfection. Sans amour, la femme la mieux douée n'est qu'une exilée et une proscrite. Celui-là hait, renverse tout, et exhale sa colère en malédictions; celle-ci doit haïr, persécuter et devenir un objet d'aversion.

Quel sexe fait le bonheur domestique, et par conséquent le bien-être du peuple, est une question oiseuse et sans fondement? La réponse est facile. Ce bonheur résulte de la réunion des sexes. L'ordonnance du monde veut la division des sexes aussi bien que leur union mutuelle, qui seule fait arriver au plus haut degré de l'humanité terrestre. Quel sexe, par son éducation vicieuse et par le raffinement qui le déforme, cause le plus de mal? Telle est la question qui pourrait être discutée et mûrement examinée dans un ouvrage. Quel sexe doit être préférablement éduqué? Toute préférence serait une folie. Chaque sexe doit être également éduqué, et de manière à former des humains; il est entendu que chacun doit l'être à la manière qui lui convient. Le siècle actuel les abandonne tous les deux et est un sévère instructeur (Voy. V. 1.). On ne façonne jamais que la tête de l'homme, et l'on ne fait que parer la femme. Une chose reste toujours vide et sans qu'on y ait égard, le cœur. Qui doit apprendre le plus de l'homme ou de la femme? Un homme sage ne

fice, pas même l'art créateur d'une maîtresse habile. Elle ne fera point de grands parlages sur son propre compte; l'encens de l'admiration n'arrivera pas jusqu'au simple cœnr d'une Allemande; elle ne s'empressera pas d'être présidente de société, elle n'extravaguera pas comme la première sauteuse des bals; la tourbe des adorateurs ne souillera pas le sol devant ses genoux : sa récompense sera grande et ineffable, car son fidèle époux ne se sentira nulle part plus heureux qu'auprès d'elle.

De telles épouses jouiront du plus grand bonheur terrestre, celui d'être mères d'hommes véritables; tout ce qui est opposé au caractère de la femme, ne peut produire rien de plus qu'une maternité tout animale. Pour elles l'amour se renouvelle, se rajeunit et s'accroît sans cesse. Elles vivent parce qu'elles aiment. L'homme oublie dans leurs bras toutes ses souffrances, et même à l'instant de la mort il sourit à leur sein. Elles présentent à l'homme la coupe des délices de la vie, il boit l'amour, il boit l'activité dans l'amour, et avec elle l'immortalité.

§ II. *Conseils.*

Le mariage est la solide habitation de l'amour, la galanterie en est le tombeau. La galanterie peut exister hors du mariage et dans le mariage,

cette dernière est la plus funeste. La bénédiction du pasteur doit se changer en malédiction pour celui qui, dans la chambre nuptiale, élève un temple idolâtrique au Satan de la galanterie. L'intempérance, l'abandon de la nature, l'oubli de la pudeur, l'impureté du cœur, la perte de la chasteté, suite d'une curiosité et d'une insipidité brutales, sont les fossoyeurs du bonheur domestique.

La tempérance est l'assaisonnement des plaisirs des sens, l'antidote de la satiété, elle est l'âme de la vie. Celui qui veut prouver sa virilité et son caractère d'homme en déployant la force d'un taureau et d'un étalon, échange sa nature humaine contre celle de la brute. Il est déjà eunuque au moral et mérite d'expier son crime sous le couteau du châtreur de moutons.

La nature est toujours nouvelle et ne vieillit jamais. Il ne manque que la faim et le travail à ces palais délicats auxquels un salubre ordinaire ne convient plus. L'ivrogne, l'homme insatiable et le crapuleux ne naissent pas tels, mais ils sont leur propre ouvrage. Les voluptueux par art sont des monstres déshumanisés, et malheureusement les états leur ouvrent des écoles dans les maisons de débauche.

Avec leur nudité naturelle, les sauvages sont *plus pudiques* que nos élégantes dans leur artificieuse nudité, car elles ne se laissent pas en

plein jour embrasser par leurs maris. La jeunesse actuelle, au contraire, paraît être issue de la méridienne des parens, elle prouve la pesanteur et l'accablement qui accompagnaient cette conception effectuée entre le sommeil et le réveil.

La pureté du cœur protége contre l'outrage et la profanation, tout ce qu'il y a de plus saint dans la vie humaine. « L'amour conjugal est et « doit être l'amour le plus grand et le plus pur. « Il est au-dessus de tous, il est l'amour de la « fiancée; il brûle comme le feu, et ne veut rien « de plus qu'un époux conjugal. Il dit : Je ne « veux pas ce qui est tien, je ne veux ni or, ni « argent, ni ceci, ni cela, je veux avoir toi-même. « Tout autre amour cherche autre chose que « l'objet aimé, celui-là seul veut le posséder tout « entier. »(Luther, sermon sur l'état du mariage.) Chaque approche conjugale ne doit être que le renouvellement du premier soir des noces.

La chasteté prolonge la durée de l'amour conjugal (Demme, le fermier Martin et son père.). Par sa curiosité Psyché perdit l'amour. La nuit est la mère du premier jour; la nature crée toutes ses œuvres dans le mystère; on voit ce qu'elle a créé, mais jamais l'acte de la création. Nos ancêtres étaient chastes. Alors la mère de la fiancée dressait la couche nuptiale, maintenant la mère et la fille rivalisent en accouchemens. Que dirait ce censeur romain qui répri-

mandait un citoyen, parce qu'il avait donné un baiser à sa femme en présence de sa fille déjà grande? Il était trop rigide; mais nos gens mariés sont trop inconsidérés, lorsqu'ils osent le faire en public jusqu'à une dégoûtante satiété. Cependant, d'après l'observation d'un subtil connaisseur en mariages, ceux qui se livrent le plus à ce jeu tiennent le moins l'un à l'autre.

« Ce sont de véritables chats qui lèchent par-
« devant et griffent par derrière. »

Le dicton est ancien!

§ III. *Préjugés.*

A. — *Aspect de la vie.* — *L'art est long, la vie est courte.* Hippocrate pourrait bien dire : Maintenant l'art est bien plus long et la vie bien plus courte. Il y a beaucoup d'écoles diverses, mais pour la vie il n'y a d'école particulière que la vie elle-même. Ceux qui passent leur jeunesse dans le cercle de la vie domestique, seront mieux préservés de l'infection de la corruption. L'homme est toujours trop muni de règles de conduite pour les circonstances qui se présentent rarement, et souvent il oublie les avis sur celles où les fils de la terre peuvent se trouver chaque jour. Il résulte d'une émancipation prématurée que l'on devient sage à ses dépens, et c'est encore un bonheur pour

l'homme qui le devient ainsi. Ils sont nombreux les infortunés qui croient avoir trouvé la vérité première dans leur seule expérience, et désespèrent alors de l'homme et de l'humanité. On doit souhaiter à l'homme assez de malheurs pour qu'il apprenne à combattre victorieusement, assez d'adversités pour qu'il les supporte avec une force magnanime, et assez de douleurs pour qu'il apprenne à se connaître tout entier. Pour des cœurs haineux, l'expérience et les épreuves préparent des poisons sur le feu des désirs trompés, et c'est une malice digne de Satan que de les présenter comme la véritable sagesse de la vie à ceux qui ne méditent pas. Jeter les âmes faibles dans l'irrésolution, c'est se conduire comme les ogres envers des enfans innocens. Il faut relever les forces et non les abattre. Les traits de l'esprit ne doivent pas être trempés dans le dégoût de la vie, les mots piquans ne doivent pas être aiguisés sur la pierre des soucis. N'est-ce pas le désir de corrompre qui porte à entraîner par des discours et des écrits une foule muette d'auditeurs et de lecteurs crédules? Celui qui est sujet aux vertiges, se laisse volontiers conduire sur une planche étroite; de même, pour être guidé sur le sentier de la vie, on tend volontiers la main, mais on doit être assuré qu'elle ne sera pas froissée. Malheureusement le sort et les adversités portent même le plus taciturne à laisser

parler son cœur et à se plaindre; mais il ne songe peut-être pas alors qu'il en afflige un autre.

Le cœur de l'homme est monté d'une manière admirable. Un rayon de soleil qui annonce le bonheur ébranle certaines cordes que la lueur la plus languissante de l'étoile matinale de l'espérance fait vibrer encore plus vivement. D'autres au contraire ne retentissent que dans les orages de la vie, et seulement alors avec force.

Les hommes malheureux et souffrans ne doivent pas être placés sur la même ligne que les autres; ils doivent même honorer les droits de leur condition, et ne pas haïr l'humanité qui ne leur a jamais fait de mal. Un homme doit toujours résister à la corruption, oui jusqu'à l'exténuation; et si le jour du malheur l'atteint enfin sur le sentier des héros, qu'il ne tombe point par une chute rapide, mais qu'il soit abattu en faisant bonne contenance. Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, l'homme est toujours capable des plus hautes pensées; il saisit avec ferveur et piété tout ce qu'il y a de saint, l'argument le plus subtil est une faible attaque contre lui, car dans la plénitude de son cœur il saisit l'immortalité : c'est aux âmes vides que suffit un vide éternel.

B. — *Le premier amour.* — Celui qui a introduit cette expression, *le premier amour*, et

avec elle un misérable préjugé, était vraisemblablement quelque docte brasseur, qui a désigné les mouvemens du cœur d'après ce qui se passe dans le brassin et l'infusion; il songeait à la mère-goutte, à la petite bière, etc., etc. On peut en aimant aimer seulement l'amour, et c'est ainsi que commence ordinairement tout amour. Ce sentiment réveillé qui revient à la vie comme autrefois il sortit du néant à la voix du Créateur, s'appelle par erreur *le premier amour;* il en est beaucoup qui se trompent encore plus grossièrement, lorsqu'ils regardent comme unique ce prétendu premier amour. C'est une opinion subversive de la vie. Le premier amour est le commencement de l'amour, c'est le rayon matinal de l'éternité qui perce dans la nuit terrestre du cœur; il ne s'éteint plus. Ce premier amour est la première notion qu'un cœur aimant peut avoir de soi-même; il sent le besoin d'aimer et ce désir qui cherche l'amour. Un tel amour peut exister long-temps sans objet, avant que reconnaissant le vague de ses désirs il se concentre sur un être. Il est heureux, ineffablement heureux, et trop favorisé pour ce monde terrestre, celui qui trouve d'abord en cherchant, et forme un lien qui, dans le reste de sa vie, est pour lui comme une âme nouvelle.

Le plus ordinairement en amour, c'est l'amour que l'on aime; aimer un objet est une chose bien

différente et plus rare. Maint être au cœur de glace obtient, sans l'avoir mérité, l'honneur d'être l'objet d'un premier amour; il n'est ordinairement que le conducteur d'une étincelle céleste qui enflamme l'homme tout entier. Le briquet et la pierre sont aussi des corps froids, et pourtant il en jaillit une flamme qui peut produire l'embrasement et l'incendie.

Le premier amour vit dans le second, dans chacun de ceux qui le suivent, et renaît dans le dernier. L'amour est éternel et *un;* il ne suppute pas les plaisirs avec de misérables nombres, les pulsations du cœur ne se comptent pas d'après le livret; l'état amoureux est la vie de ce monde, l'union du ciel et de la terre. Le réveil de l'amour est l'amour de la création; le désir qui porte à l'union est un amour d'époux. L'amour est plus varié que le langage, et la langue la plus délicate n'établit que des distinctions grossières, sans en excepter l'allemand, qui a, pour exprimer les nuances de l'amour, des mots, où maints peuples si présomptueux aperçoivent à peine d'obscurs pressentimens.

Quelle créature au cœur étroit que celle qui a misérablement aimé une fois pour toujours! Le soleil s'élève et s'abaisse, s'abaisse et se relève. La rougeur du matin et celle du soir bornent la journée de l'homme, mais le cœur de l'homme

continue de battre pendant le sommeil. Ainsi chez les belles ames, dans une existence vide d'amour, dans une vie sans amour déterminé, l'amour de l'amour ne périt jamais.

C. — *Le refus* (la corbeille) (1). — *Corbeilles et hottes sont bonnes en ménage*, dit un proverbe allemand. Cependant certaines gens s'offensent d'un refus innocent, et d'autres y voient même un outrage. Qui ne peut supporter la vérité, est indigne d'en entendre aucune. On voit réduire en cendres une maison que l'on a nouvellement bâtie, avec plus de calme que celle que l'on a long-temps habitée, qui était le portique de la joie et la paisible habitation du bonheur. Est-on surpris par un incendie, doit-on s'arracher au sommeil pour fuir les flammes! Long-temps après on répandra des larmes sur les débris de l'embrasement. Si la foudre dévore, ou si la tempête renverse pendant l'absence une maison que l'on n'habite pas encore, on ne songe pas aux joies que l'on espérait y éprouver; on ne voit que le danger auquel on était exposé, et, plein d'espérance, on élève une nouvelle demeure sur les ruines de la première.

Une marchandise que tant de gens marchandent sans l'acheter, finit par vieillir; une denrée

(1) *Donner une corbeille, recevoir une corbeille*, signifient refuser ou être refusé en mariage.

sur laquelle tant de gens trouvent à redire, devient enfin un rebut; elle pourrait convenir encore, mais personne ne la prend, car on ne s'habille pas pour ses propres yeux, et même dans le miroir les regards semblent demander à un devin : Le monde rendra-t-il justice à mon goût?

« Toujours plaire à tous est un jeu de ha-
« sard, plaire à un petit nombre est le fait de
« la vertu si les meilleurs sont peu nombreux,
« ne plaire à personne afflige et mortifie. Si
« j'avais à choisir, je choisirais le milieu; plaire
« à un petit nombre, mais seulement aux meil-
« leurs. Cependant plaire à tous, ou ne plaire
« à personne! oh! oui, à personne. » (Jacob Balde d'après Herder.)

§ IV. *Contempteurs du mariage.*

Tous ceux qui ne sont pas mariés ne méprisent pas le mariage; la langue les distingue en *vieux garçons* et *célibataires*. L'état les a presque tous sur sa conscience; les uns le sont par force, les autres par faiblesse. Si l'état place toutes les forces de l'homme sous le joug, si pour un pain quotidien il fait travailler, comme à la corvée, le guerrier, les gens d'affaires et les serviteurs de l'état, jusqu'à ce que l'hiver de la vie les glace, il offense la nature humaine et se flétrit comme Onan. Nous avons plus de moi-

nes qu'avant Luther, seulement il n'y a pas de cloîtres. Les troupes de copistes dans les administrations, et la classe militaire, sont sur le compte de l'état; cette malheureuse sequelle de serviteurs, qui, après avoir perdu leurs meilleures années, sont congédiés et tombent à la charge de la société, ne fait jamais honneur à l'état. S'il lui importe d'avoir des hommes, il ne doit pas négliger la jeunesse (Voy. V. 5. F et G.) ni faire que les adultes ne soient pas citoyens.

On m'a donc scié en deux, que je doive chercher ma moitié, telle est depuis le temps de Platon la devise du célibataire ou de celui qui méprise le mariage. On peut lire là-dessus la prose de Paul (Rom. I.) et la poésie de Gœthe. Metzger dit dans ses écrits de médecine : « J'ai « connu plus d'un célibataire qui, au lieu du « joug facile d'un mariage légitime, a supporté « celui des passions, d'un mariage illégal, et « a vieilli promptement. » Que l'on se reporte dans les siècles héroïques des peuples, les héros sont époux et pères. Les adieux d'Hector (Iliade) se terminent par ces mots : « La colline tumu- « laire couvrira mon corps avant que j'entende « tes cris, et que je sois témoin de ton enlève- « ment. » Ainsi parle Achille dans son discours énergique (Iliade) : « .... L'homme dont le cœur « est bon et vaillant aime sa femme et la soigne « avec tendresse.... Combien souvent mon grand

« cœur s'est rempli du désir d'épouser une agréa-
« ble compagne, et de jouir dans l'union con-
« jugale des biens qu'a rassemblés le vieux Pé-
« lée ! » Charles XII, après avoir vaincu tous les ennemis de son royaume, voulait rentrer chez lui et se marier. Regner Lodbrog, dans son affreux chant de mort, commence par l'éloge de ses enfans. Les héros d'Ossian, le Cid et les guerriers des Niebelung, honorent le mariage; Hermann fait la conquête de Thusnelda.

On a souvent excité les états à prendre des mesures contre les célibataires. Gedike (Fragmens sur l'éducation, 1779) conseille d'établir « une
« taxe annuelle sur tous les célibataires qui sont
« dans les emplois publics, ou qui vivent comme
« capitalistes ou possesseurs de biens-fonds; »
et Niederhuber l'approuve (Perfectionnement de la police médicale et civile, 1805).

On ne saurait être trop sévère à l'égard de ceux qui restent célibataires par leur propre volonté (Voy. VI. 5. K.) : « Le célibataire n'est pas
« tel par la haine qu'il porte aux femmes, ainsi
« qu'une apparence trompeuse le fait croire; il
« est comme le gui parasite qui croît sur un
« arbre et ne peut le reproduire, quoiqu'il pa-
« raisse en faire partie. Le nombre des contemp-
« teurs du mariage, s'accroissant chaque année,
« démontre clairement que la haine contre l'au-
« tre sexe a peu d'influence; ils méritent au

« contraire d'être rangés parmi les plantes « qui végètent aux dépens des autres ; ils fournissent volontiers leur obole à la population, « mais ils frappent de la monnaie sous une fausse « empreinte. » (Musæus.) Au lieu de la couronne virginale, un coucou empaillé décorerait parfaitement le cercueil d'un célibataire.

§ V. *Droit matrimonial.*

Presque tout ce qui a été écrit sur le mariage est en faveur de l'adultère, les lois ne font pas même exception. Le mariage est une loi; doit-il donc y avoir des concubines et des mariages illégitimes? Si la femme mariée ne doit pas s'inquiéter combien son mari entretient de concubines et de maîtresses hors de la maison, pourvu qu'il ne les y introduise pas, le beau sexe sera abruti, l'état deviendra une maison publique de débauche, et le droit matrimonial ne sera qu'une ordonnance sur la prostitution.

Pourquoi l'ecclésiastique adultère sera-t-il seul interdit? Tout employé de l'état devrait être aussi interdit pour une semblable faute, et tout citoyen devrait être puni par la perte de l'honneur civil. Celui qui enfreint légèrement son serment le plus sacré, ne se fait pas scrupule d'être un fripon lorsqu'il y trouve son avantage. La société civile et toute la vie humaine reposent

sur la loyauté et la foi. Lorsqu'il n'y a plus de parole, lorsque le serment n'est plus respecté, l'honneur et l'honnêteté disparaissent, la société se transforme en bandes de voleurs, et la vie de l'homme n'est plus qu'une filouterie. La plupart des hommes sont enfans de l'ennui, de la luxure, de la volupté et même de la corvée, et il faudrait que l'homme ne fût redevable de son existence qu'à l'amour. (Voy. IX. 2.) L'homme qui fait quelque chose de grand a certainement été procréé, conçu, porté, mis au jour et élevé par l'amour. Pour l'honneur de l'humanité, on peut facilement prouver que hors du mariage on voit rarement des enfans de l'amour (1).

Les mariages de convenances minent l'état et creusent les antres du vice. Les alliances de cousines, de tantes et de nièces avec des oncles, des cousins et des neveux, abâtardissent l'espèce humaine. Moïse, ce vieux prince de bergers, voyait plus loin. Cette cause a fait périr ou dégénérer des maisons souveraines, et abâtardir des peuples entiers. (Voy. Vaillant sur les Hottentots et son confirmateur Barow sur les Caffres.) De trop proches parens ou des étrangers trop hétérogènes ne produisent jamais de bons fruits. On

(1) Il faut toujours se rappeler que l'amour dont il est question dans cet ouvrage, ne doit pas être confondu avec l'amour purement physique, avec les amourettes et la galanterie méridionale que nous nommons si improprement *amour*.

trouve cette question dans l'Indicateur général de l'Allemagne, 1807. « De l'amélioration du « genre humain par la direction de la propaga- « tion. » Je recommande au questionneur anonyme les fragmens de Arndt sur l'éducation des hommes, où il s'exprime librement, hardiment et dans l'esprit allemand.

Des divorces trop faciles, surtout si chaque juge inférieur peut les prononcer (Voy. II. 2. D.), sont comme des meurtriers et des empoisonneurs tolérés par l'état. Il cesse alors d'être un état allemand, chrétien, humain (Matth. 19. v. 4.-9.). Rome exista cinq cents ans avant d'offrir l'exemple d'un divorce; quoiqu'il y fût permis dès le temps de Romulus, personne n'y avait songé. Le censeur contraignit Spurius Carvilius Ruga de se séparer de sa belle et bien-aimée épouse, parce qu'il vivait avec elle dans un mariage stérile. A cause de cela le peuple romain ne put le souffrir (Denys d'Halic. l. II. 25)(1).

Que la honte punisse l'homme qui veut un enfant pour sa femme; que le déshonneur poursuive la femme qui veut jouir des droits de l'amour, et n'est pas encore en état d'accomplir les grands devoirs qu'il impose (Voy. V. 5. K.).

(1) D. Fried. Amberg et Sulzbach, du Divorce, aux lecteurs instruits de toutes les classes, 1800.

§ VI. *Distinction des rangs parmi les femmes.*

Pourquoi n'a-t-on pas recueilli tout ce qui a été bien pensé et bien senti sur le beau sexe, depuis Moïse qui dit que la femme fut le dernier œuvre de la création jusqu'à Salomon, et depuis ce dernier jusqu'à l'allemand qui a chanté le mérite des femmes (1)?

Les femmes doivent être désignées par le nom de leurs maris, et non par la dénomination de leurs dignités. Les Hongrois le sentirent très bien lorsqu'ils s'écrièrent : *Moriamini pro rege nostro Maria Theresia*. Quel contraste avec la manière de désigner les baigneurs de Pyrmont! M. le major et M.me la major, M. le conseiller du consistoire et M.me la conseillère du consistoire. Dans les environs de Berlin les femmes des prédicateurs sont allées plus loin et se nomment *sœurs*. On devrait leur chanter : *Ma mère a des oies*, etc., etc. (2).

Les titres perdent chaque année quelque chose de leur valeur, et la maladie des rangs est devenue une véritable épidémie; toute demoiselle, mamselle, etc., devra s'appeler *fraulein* (3). A

(1) Schiller.
(2) Chanson burlesque avec laquelle on se moque des niais.
(3) Fraulein était anciennement réservé pour désigner les

Vienne on se sert de cette expression en ajoutant *bourgeoise* ou *noble*. *Fraulein* désigne une personne qui peut devenir une femme. Luther ne l'entend pas autrement dans l'histoire de la création. Alors on proclame ainsi les bans de mariage.... avec Mademoiselle N. N. fille vierge de N. N.

« Il y a des villes célèbres en Allemagne, « Lubeck, par exemple, où l'on accorde aux « femmes un rang plus ou moins distingué, non « d'après la condition de leurs maris, mais d'a- « près le jour de leur mariage. Une simple « bourgeoise a une place plus honorable que la « femme d'un bourgmestre, si elle a été mariée « avant elle. » (Krunitz, Encycl. 10.e part.) Les villes impériales ont été long-temps l'écho de l'antiquité allemande. Dans ces villes et chez le vulgaire on retrouve encore les anciennes mœurs allemandes dans toute leur originalité et dans toute leur pureté. Les mœurs sont un bill social. Celui qui s'y soustrait est un original. Les mœurs remplacent les lois, prennent force de loi et survivent même aux recueils des lois. Des mœurs en vigueur protégent un peuple plus puissamment que des troupes sur pied, et chaque

jeunes personnes non mariées, appartenant à la classe noble. Ce mot n'emporte pas avec lui l'idée de virginité comme *jungfrau*.

individu appelle le transgresseur devant un tribunal militaire.

« L'homme tend à la liberté, la femme as-
« pire aux mœurs. » (Gœthe dans Tasso.)

§ VII. *Hommage rendu au sexe féminin.*

Plus un peuple a des mœurs conformes à l'humanité, et plus il respecte le sexe féminin. *Allemand* est le troisième mot sacré que, dans toutes les langues, chaque petite fille devrait apprendre à bégayer après ceux de père et mère. Aucun peuple n'a fait autant pour le sexe féminin (1).

« D'autres peuples alors sauvages méprisaient
« leurs femmes, tandis que nos mères jouissaient
« d'une considération outrée ; l'Allemand était le
« mieux dominé par sa femme. L'homme qui
« voulait demander à la Divinité des conseils et
« des avis, devait pour les obtenir employer des
« intermédiaires. Il n'en était pas ainsi pour la
« femme chez laquelle existait déjà quelque
« chose de divin, et la Divinité sémblait s'ap-
« procher d'elle. Elle donnait des conseils qui
« étaient suivis par les hommes, et prévoyait
« des choses auxquelles l'homme ne songeait
« pas. Il en résultait une grande vénération pour

(1) Meiner, Histoire du sexe féminin, 1.re part.

« ce sexe que d'autres barbares condamnaient et « condamnent encore à des travaux continuels « et à l'esclavage (1). » Dans les premiers siècles de l'Allemagne, la femme n'était pas dénaturée pour être employée à la corvée des voluptés; elle ne perdait pas son caractère pour servir aux illusions des sens de nos hommes dégénérés et qui outrent la nature. La vertueuse Germaine n'accordait son amour qu'à l'homme d'honneur; le mariage était un lien légal, une union à la vie et à la mort. La Germaine ne se donnait pas pour servante à un maître non marié, elle ne se laissait pas enfermer dans un sérail, elle ne voulait pas être regardée comme une poupée de parade, et dédaignait cette idolâtrie qui suffit au désir de charmer. Comme épouse ou associée d'égal à égal, comme compagne de la vie pour supporter les joies et les douleurs, elle ne pouvait partager avec des rivales le cœur de son époux, ni tolérer des concubines, soit au dedans, soit au dehors de la maison.

Le furieux Mahomet seul, armé du double glaive comme pontife et despote, fut assez possédé du démon pour dénaturer le beau sexe et

(1) Anton. Histoire de la nation allemande, p. 108. Tac. Germ. 8. Voyez aussi le commentaire qui accompagne la traduction de Tacite par M. Panckoucke, 1824.

lui faire perdre son caractère ; il le timbra comme un vase destiné aux besoins les plus grossiers de ses bandes de destructeurs et de bourreaux ; il égala les femmes aux bêtes, et leur refusa même le paradis pour récompense.

Allemands, ne croyez pas les fous, quand ils seraient cent mille à prêcher que la femme est destinée à un cercle d'activité étroit et subordonné ; non, sa vie entière sera comme un cercle tangent, important et nécessaire, elle ne sera point remplie par des actions d'éclat, ni par des affaires bruyantes qui éloignent le calme et le repos. La nature n'a pas créé la femme pour les sciences profondes, ni pour le grand théâtre du monde. Elle eut pour elle de meilleures pensées que ses charmans et mondains séducteurs. Elle la chargea de cultiver un sol plus tendre et plus traitable. Elle peut suffire à ce travail, pourvu que son esprit soit apte à connaître le vrai et le juste, pourvu que son cœur s'élève au sentiment du beau dans le bonheur et le plaisir. Telle doit être la science des femmes ! si elles la possèdent elles auront toujours le don de répandre autour d'elles la joie et la gaieté. Alors leur ancien titre les honore toujours, elles sont toujours femmes (frau), êtres heureux et qui répandent la joie.

« Qu'elle soit honorée avant toutes les femmes,
« celle qui ne se donne qu'au plus digne, qui
« jusqu'à la mort aime avec constance, et dans

« ses bras maternels apporte avec orgueil des
« fils à la patrie. Qu'elle le soit encore plus,
« celle qui voit avec joie que son ami plein de
« confiance en Dieu s'élance au milieu des alar-
« mes et des violences de la guerre, lorsque
« l'appel de l'honneur a retenti. »

§ VIII. *Conséquences.*

Les états ne se maintiennent que par de braves pères de famille et de bonnes mères de famille. Sans le mariage, sans la vie domestique, l'homme depuis long-temps ne serait qu'une bête féroce. La race humaine se serait multipliée comme celle des animaux, mais l'humanité ne se serait pas propagée. L'homme-brute et la femme-brute se seraient accouplés comme des loups, comme l'araignée qui dévore le mâle lorsque l'instinct est satisfait. L'enfer brille, mais le ciel est plus puissant. Les débauchés et les hommes dissolus cherchent jusque dans les bras de l'innocence à se purifier par un chaste amour. L'amour ne permet point à l'homme de se replonger dans la brutalité, lors même que des prophètes de mensonge se présenteraient avec toutes les illusions et le charme des raisonnemens les plus astucieux, lors même qu'avant et après Rousseau ils ne manqueraient pas d'encouragemens de la part de l'état. Les grands scélérats ne

connaissent pas le bonheur domestique, presque tous les crimes résultent de la destruction de ce bonheur, les plus horribles même sont commis pour l'obtenir. La patrie sera bientôt trop étroite pour celui qui est mal chez lui; bientôt il s'égarera dans le monde comme un vagabond. Plus l'homme conserve son véritable caractère d'homme, plus il aime la femme, tout en estimant et respectant la dignité de l'homme. Il n'en aime qu'une, car l'amour ne souffre aucun partage. L'homme, dans toute la force du mot, n'aime que la femme qui conserve son caractère de femme, et celle-ci n'aime que l'homme qui conserve son caractère d'homme.

« Ha! il arrive couvert de sueur, de sang ro-
« main et de la poussière des combats! jamais
« Hermann n'a été si beau! jamais tant de flam-
« me n'a jailli de ses yeux.

« Viens, je tremble de joie! donne-moi l'ai-
« gle et ce glaive dégoûtant de sang! viens, res-
« pire et repose dans mes embrassemens, loin
« du tonnerre des combats!

« Repose ici, que j'essuie la sueur de ton
« front et le sang de tes joues! Comme ta joue
« est brûlante! Hermann, Hermann, Thusnelda
« ne t'a jamais tant aimé!

« Pas même lorsque, sous l'ombrage des chê-
« nes tu me saisis dans tes bras rembrunis! je
« voulais fuir, mais je restai et vis en toi l'im-
« mortalité!

« Elle t'appartient maintenant! Que l'on ra-
« conte dans toutes nos forêts qu'Auguste in-
« quiet boit le nectar avec ses Dieux, qu'Her-
« mann, Hermann est immortel. »(Klopstock.)

LIVRE X.

VOYAGE DANS LA PATRIE.

Tout irait mieux si l'on allait plus.
(SEUME.)

§ I.er *Nécessité des voyages dans la patrie.*

« NOUS voyons dans les pays étrangers, tandis « que nous sommes aveugles ou myopes en Al- « lemagne. » Tel est le reproche qu'on nous adresse depuis long-temps. Les voyages dans la patrie sont nécessaires, parce qu'ils étendent la vue de l'homme sans le ravir à son pays. Le peuple doit apprendre à se connaître comme peuple, autrement il s'éteint. Les membres d'une grande famille qui ne se connaissent pas personnellement, qui sont séparés et éloignés les uns des autres, vivent comme s'ils n'étaient point parens. Quel effet ne produisent pas alors même les plus courtes visites? La présence resserre les

tendres liens qui ont pour base la parenté, et établissent une intimité inaltérable.

Le monde est vide pour le cœur sensible de l'homme, s'il n'est animé par d'autres hommes. Un petit trou de mauvaise apparence et insignifiant par lui-même, nous sera cher s'il est habité par des hommes qui nous intéressent. Les orages qui y éclatent, n'effleurent pas notre égoïsme comme des phénomènes atmosphériques; nous tournons vers ce lieu des regards inquiets, car ces orages menacent ceux qui nous sont chers. Une contrée où nous avons savouré la joie, où nous avons vécu d'heureux momens, et fait quelques bonnes actions, nous appartient comme celle de notre naissance. Nous vénérons comme des lieux saints les pays où de hautes pensées se sont éveillées en nous, où des sentimens jusqu'alors inconnus sont venus remplir notre âme. Notre vie se compose du souvenir des pensées, des sentimens et des actions que nous enchaînons par l'idée de l'espace et du temps; mais si ce souvenir nous échappe, nous tâtonnons devant nous dans la nuit, et derrière nous dans l'obscurité. La vie n'est qu'un voyage, mais on peut vivre en voyage. On ne doit pas voyager dans ces voitures faites pour des veaux aveugles, ni se faire traîner çà et là sur les routes d'un pays pour déguster la cuisine et les caves des hôtelleries. Combien il y a eu de *Fug-*

ger (1) dont les titillations du palais et la soif du voyage n'ont pas été immortalisées par des épitaphes.

Voyager, mais voyager plusieurs ensemble, réveille la vertu endormie, la sympathie, l'intérêt, l'esprit public et l'amour de l'homme. Il en résulte une perfection croissante, une tendance à l'amélioration, une généreuse activité pour transplanter dans le lieu natal ce que l'on a vu de bien au dehors. Celui qui ne revient pas enrichi avec de l'or, s'est donné la peine d'acquérir une expérience utile et de rapporter chez lui des procédés nouveaux et applicables. Tous les grands législateurs qui ont eux-mêmes composé leurs lois, les ont tirées de la conduite et des penchans des hommes ; ce qu'ils ont recueilli dans le voyage de cette vie, agit encore puissamment aujourd'hui, et survivra à toutes les œuvres qui seront faites dans le cabinet.

§ II. *Esprit allemand.*

L'instinct des voyages est très ancien chez l'allemand. C'est probablement cet instinct qui l'a attiré hors de l'orient, l'a fixé auprès de ses six fleuves, et par-dessus les Alpes lui a fait

(1) Comte très riche qui a beaucoup voyagé.

contempler la grandeur de Rome. Les expéditions des Cimbres, le discours d'Arioviste et la déclaration de Hengist dans le Béda, coïncident admirablement. On ne peut expliquer que de cette manière les alarmes des Romains, leurs préparatifs contre la puissante nation allemande, son débordement vers la Bretagne, au-delà des Alpes et des Pyrénées, et jusques vers l'Atlas. Des proverbes prouvent encore cet instinct des Allemands pour les voyages. *Il n'a pas quitté le fourneau de sa mère. Il ne sait pas où Barthel prend le vin doux. Il est aussi bête que le clou dans la muraille. Aucun vent ne lui a soufflé dans le nez.* Par ces proverbes et par d'autres encore on ridiculise l'humeur casanière. Chez les Islandais, « l'homme stu-
« pide, sans goût, sournois, effronté, pré-
« somptueux, et celui qui n'avait jamais voyagé,
« étaient désignés de la même manière. Tous
« étaient nommés *heimskr* (*heimlinge*, sour-
« nois, casanier), de *heima*, et un proverbe
« dit : *Heimskt er heimalit barn*, les enfans
« qui n'ont été élevés que dans la maison (*hiem-*
« *sodninge*), sont stupides. » (Schlozer, histoire du nord, p. 557.) Dans le suédois, *hemsk* signifie demi-imbécille, mélancolique, comme le mot *blott* dans le sassique. Il y a aussi beaucoup de proverbes contre un insensé vagabondage : « Une petite oie alla de l'autre côté du
« Rhin, et revint oie. »

L'ancienne coutume qui voulait que les passans observassent les prétendus attributs des villes, avait sans doute pour but d'éveiller l'attention par des objets matériels. Cet instinct primitif pour les voyages existe encore chez nous, et se reconnaît chez tous les descendans des Allemands. « Le rétrécissement de l'esprit est caractéristique chez les peuples qu'une curiosité « désintéressée n'entraîne pas à connaître le « monde par leurs propres yeux, et à se transplanter comme citoyens du monde; c'est par« là que les Français, les Anglais et les Alle« mands se distinguent avantageusement des « autres peuples. » (Kant, Anthropologie, 306 (1). (XLV.)

§ III. *Moyens de faciliter ces voyages.*

Pour faciliter et encourager les voyages dans la patrie, il faudrait *un art de voyager* et *un voyageur allemand*. Les ouvrages de Posselt et de Fick ne méritent pas d'être cités, achetés ni lus. Personne n'était plus capable pour cela que nos maîtres voyageurs, Seume et Arndt. Beaucoup de choses doivent être faites par l'état :

1.° Prendre des mesures contre les mendians et les vagabonds;

(1) Vie privée de Schlozer, 1.er fragment.

2.° Etablir une inspection sévère sur les routes;

3.° Etablir un hôpital public dans chaque ville de marche;

4.° Améliorer l'organisation des postes;

5.° Donner quelques instructions de civilité à ceux qui tiennent les postes;

6.° Planter des poteaux pour indiquer les routes et des pierres milliaires;

7.° Ordonner des patrouilles de chasseurs;

8.° Punir sévèrement les escroqueries des aubergistes.

Alors il serait peut-être convenable de faire les règlemens suivans :

1.° Exiger rigoureusement que les ouvriers voyagent pendant une année (Gœthe, Hermann et Dorothée.);

2.° Restreindre les voyages à l'étranger (Fichte.);

3.° Exiger que l'on ait voyagé pour arriver à la maîtrise, pour être orateur des citoyens, bourgmestre ou député aux diètes;

4.° Secours accordés par l'état aux jeunes voyageurs, soit à l'intérieur, soit à l'étranger. On leur prescrirait des plans de voyages, mais avec la liberté de suivre leurs propres idées.

5.° Ceux que l'état aurait fait voyager, devraient, ainsi que cela se pratiquait à Venise, rendre compte de leurs voyages, soit par écrit, soit de vive voix, devant une autorité désignée

par le gouvernement, ou devant l'académie royale.

On peut trouver dans l'histoire plusieurs exemples remarquables de l'influence de ces voyages pour le maintien de la nationalité : l'affluence des Grecs à leurs jeux solennels, le pélerinage pompeux des juifs qui se rendaient à leur temple, nos anciennes diètes et assemblées électorales, les tournois et même nos pélerinages. La plus belle image d'une nation est une grande famille dont l'amour unit les membres. Ils se séparent pour se livrer à leurs affaires particulières, et ils se réunissent pour échanger leurs jouissances; s'ils se séparent le matin, c'est pour se réunir le soir.

CONCLUSION.

> Prends la force que donne une vie pure, alors tu comprendras l'avis; tu ne reviendras pas ici appelé par d'inquiétantes conjurations. Ne fouille pas davantage en ce lieu et inutilement; travail du jour, repas du soir; semaines pénibles, fêtes joyeuses, doivent être les mots de ton talisman.
>
> (GOETHE, *le Chercheur de trésors.*)

La destination de l'homme est de devenir homme; il ne peut pas tout seul atteindre ce noble but; il est à la vérité un monde en petit, mais il n'est pas le monde unique. Il est le créateur de sa haute destinée, mais il ne l'atteint jamais isolément. Celui qui veut se suffire à lui seul, pèche contre lui-même; celui qui s'acharne à le vouloir, lève contre l'humanité l'étendard de la révolte. Celui-là seul peut se confier en lui-même, qui est enthousiasmé pour les grandes actions qui exigent une tête, un cœur et un bras.

L'ordre éternel des choses défend à l'homme de rester seul. Comme simple animal, il ne peut rien ; comme être raisonnable, il sent la nécessité d'être uni d'une manière plus intime avec d'autres êtres ; la morale l'exige de l'espèce humaine, elle l'excite à vivre en société et à sortir du vide de l'individualité. L'union avec ses semblables est la méthode sublime de l'éducation de l'homme, et la nature entière en fait une loi. Le nourrisson sans défense la bégaie sur le sein de sa mère, et le vieillard chancelant la proclame à son entrée dans la patrie du repos. Partout se manifeste le noble besoin que l'homme a de l'homme.

Que le genre humain se présente sous la forme la plus grossière ou la plus belle, dans son développement le plus imparfait, ou dans une époque de civilisation, dans le moment où commence l'usage des sens, ou dans celui où l'on s'élève aux plus hautes conceptions, lorsque l'homme n'a que de simples notions, où lorsqu'une vive lumière éclaire ses connaissances ; l'âme humaine du monde agit diversement chez les hommes, mais toujours de manière à produire la société. L'homme sera diversement attiré vers l'homme, par l'instinct animal, les penchans de l'âme et les facultés morales. La nécessité créa la première société, le besoin forma les premiers liens, et l'habitude les a consolidés ; l'amitié les rend toujours nouveaux, et l'amour les rend éternels.

Celui qui est toujours isolé trahit ses devoirs et perd ses droits dans l'humanité. Son *moi* n'est pas celui d'un homme véritable; il ne peut mûrir pour l'humanité, et, sur les ailes du moment, la jeunesse et la vie fuient loin de lui. Dans les solitudes et dans la cellule silencieuse, le sentiment moral ne sera pas pour la vertu; tout être vivant fuit les déserts. Celui qui honore la vertu peut l'acquérir en combattant dans la vie, mais elle ne rend aucun hommage à celui qui a seulement l'existence. L'être vivant doit être doué de la vitalité, l'excitation de l'homme produit la société. C'est dans elle que l'esprit manifeste son étendue éternelle, alors se réveille le sentiment sublime de l'humanité, la vertu et le bien-être de l'homme parcourent les veines de la vie. L'homme s'arrache aux chaînes de la sensualité; il tourne librement ses regards vers ce qui a été, est et sera, vers ce qu'il y a de plus saint. Il renonce aux sacrifices sanglans de l'intérêt, et célèbre la fête de l'humanité par la fermeté et la bravoure morale. La sainte chaleur de la vie le parcourt tout entier et le réchauffe; il est réveillé de son existence assoupie par le doux sentiment du bien général; il embrasse des êtres frères, il renverse l'idole de l'égoïsme, et l'auguste unité du genre humain inspire de pieux désirs pour une foi toute divine.

Ainsi le genre humain est éternellement ceint

du bandeau immortel de l'humanité, lien égoïste pour les cœurs étroits, mais qui, avec de plus nobles sentimens, s'élève à l'unité. Un flux et reflux éternel dans l'océan de l'union réunit tout.

Les hommes les plus légers pour lesquels la vie n'est qu'un jeu, ne sont tenus que par l'attache relâchée d'un amusement oisif; être ensemble devient habitude pour ces camarades, alors commence l'empire de la coutume : ce qui a été se rajeunit, ce qui est de tous les jours acquiert un charme magique pour une fantaisie inconstante. La réitération produit l'harmonie dont les règles deviennent des lois qui survivent aux siècles. La sociabilité se manifeste par une attraction mutuelle, et par les relations de nouveaux charmes embellissent la vie; les âmes prédestinées se pressentent, se cherchent et se trouvent. Le fleuve de la vie coule dans toute sa plénitude avec les joies et les douleurs. L'homme recherche l'homme, le presse contre son cœur palpitant; l'œil rencontre l'œil, et l'âme devient sœur de l'âme. Dans tout ce qui tient à la condition humaine, l'homme a besoin de l'homme, dans l'amour et la douleur, dans les plaisirs des sens et les voluptés saintes. Ce n'est qu'avec l'homme qu'il partage les dons de la vie, l'impression du moment, la pensée de l'éternité et le charme de pressentimens infinis.

L'égoïsme, ce feu dévorant, doit même s'at-

tacher à l'homme, quoiqu'il ne cherche que des instrumens serviles; même les passions subversives de la vie seront un moyen d'union pour les méchans. Des vices resserrent un lien fatal qui est basé sur le péché, et des crimes dont le jour aurait horreur font conspirer dans l'ombre des sectes et des bandes. Tous ces rassemblemens se nomment associations d'hommes. Ce nom comprend tout, aucun mot n'a été plus profané, jamais on n'a plus abusé d'aucun droit, et rien n'a plus contribué à séparer et diviser les hommes. Le domaine des associations s'étend à l'infini; elles entrelacent tout et étendent partout les replis de leurs chaînes. Aucun calculateur ne peut connaître le nombre de leurs anneaux, l'essayeur ne peut estimer leur mérite intrinsèque; aucun observateur ne peut déterminer le rang qu'elles doivent occuper. Chaque homme doit sentir en lui-même et apprendre de sa conscience qu'il doit tâcher de ne pas en être le plus mauvais membre, qu'il doit employer toutes les forces de son âme pour s'élever, et qu'il doit le vouloir parce que cela est tel.

POST-SCRIPTUM.

On se fatiguera en vain à susciter des ennemis à cet ouvrage; c'est en vain que l'on cherchera à l'accuser d'hérésie. Les sophistes, ceux qui for-

cent les mots, interprètent le sens des phrases, et les inventeurs de méchanceté (εφευρεται κακων. Rom. 1. v. 30.), n'y gagneront rien que de montrer combien ils sont misérables; ils attireront sur eux le mépris général, et découvriront leur marque de feu infamante et indélébile. Tant que le genre humain couvrira cette terre, il y aura des nations et des nationalités dont on parlera et dont on écrira l'histoire.

La France, même dans ces derniers temps, n'a-t-elle pas déclaré itérativement qu'elle ne voulait pas étendre ses frontières au-delà du Rhin? n'a-t-elle pas fait aujourd'hui une semblable déclaration pour les Alpes et les Pyrénées? Ne doit-il pas par conséquent en résulter des nationalités italienne et espagnole?

S'il en est ainsi, pourquoi des écrivains allemands osent-ils avancer et prétendre que l'Allemand seul ne doit pas parler de sa nationalité?

Le fondateur de la confédération du Rhin a dit lors de son institution : « Le sort de l'Allemagne a été long-temps la division, à l'avenir « il sera l'union »; et dans cette confédération les meilleurs demandèrent une réunion intérieure dont le but était la conservation de la nationalité. Les hypocrites opposés aux intérêts allemands, soit chez nos amis, soit chez nos ennemis, ne trouvent-ils pas là leur muette punition?

Cet écrit a rapport avec ce qui est stable et du-

rable, mais non avec ce qui passe et change; il ne parle que contre les choses et les personnes devant lesquelles un homme honnête et brave ne peut rester muet. Ainsi est déterminée « la « réconciliation avec le bonheur, » en cela et par cela que, sous *le point de vue moral*, la nation *a garanti* son indépendance. (Voy. III. 12.)

Ecrit le 14 mars 1810.

NOTES.

I.

Voici comment il s'exprime dans sa dédicace : « A un Allemand brave dans le conseil et l'action, dans les affaires et la vie; à lui, à un homme, à l'homme, au sage. Que ce muet remercîment lui tienne lieu d'un hommage public, de la part de Frédéric Louis Jahn. »

II.

Lorsqu'on remonte jusqu'aux plus obscures des époques historiques, l'on n'aperçoit plus dans la nuit des siècles que quelques masses énormes que les ténèbres rendent à la fois plus confuses et plus imposantes, et qui, séparées entre elles par des abîmes, conservent des traits d'une étonnante similitude.....

C'est vainement que l'on voudrait assigner pour cause à ces conformités, des dispositions générales inhérentes à l'esprit humain. Il éclate dans plusieurs détails des ressemblances si exactes sur des points si minutieux, qu'il est impossible d'en trouver la raison dans la nature ou dans le hasard; et ce que nous apprenons journellement des antiquités de l'Inde, la manière dont les savans Anglais reconnaissent dans les traditions de cette contrée les dates principales de

l'histoire juive et les fables de la religion grecque, romaine et scandinave, l'espèce de concordance qui en résulte pour les annales de ces peuples, toutes ces choses ont redonné dans ces derniers temps une vraisemblance presque irrésistible à l'hypothèse d'un peuple primitif, source commune, tige universelle, mais anéantie, de l'espèce humaine.

(BENJAMIN CONSTANT, *de la Religion.*)

III.

On dira peut-être que je n'ai pas rendu exactement la nomenclature de l'auteur, non plus que beaucoup d'autres mots nouveaux qui se trouvent dans cet ouvrage. Que ceux qui seraient tentés de m'adresser ce reproche, songent à la rigidité de notre langue, à son peu de ductilité, et ils seront convaincus qu'en fait de traduction il est pour nous de grandes difficultés. Ces difficultés sont presque insurmontables lorsque nous traduisons des ouvrages écrits dans une langue dont les mots dérivent de racines, telles que les langues orientales, et en Europe le grec et l'allemand. On me dira qu'il est cependant possible d'exprimer en français toutes les idées qui se présentent à notre esprit. Oui, mais ce ne sera pas toujours sans difficultés, surtout si nous avons à indiquer les rapports de deux ou trois idées complexes, qui, dans une autre langue, seront exprimées par des mots composés, tandis que nous serons forcés d'employer une phrase pour chacune d'elles. Quant aux nomenclatures, je soutiens qu'il est impossible d'en traduire aucune, ni même d'en créer dans notre langue, parce qu'il n'y a point d'homogénéité dans les racines, ni de marche régulière dans la composition des mots qui en dérivent. Aussi dans toutes les nomenclatures des sciences som-

mes-nous forcés d'avoir recours à la langue grecque.

J'ai souvent préféré le mot *nation* à celui de *peuple*, parce qu'il offre en français un grand nombre de dérivés, tels que *national*, *nationalement*, *nationalité*, *nationaliser*, parce que le sens du mot nation est plus vaste que celui de peuple. La nation comprend sans exception tous les habitans d'un pays; le peuple, dans les états dont le gouvernement n'est pas républicain, n'est qu'une partie de la nation. Une nation peut être composée de plusieurs peuples, lorsque ces peuples ont des ressemblances physiques et morales. La nation allemande, par exemple, est composée du peuple prussien, du peuple saxon, etc. On ne peut pas dire *la nation autrichienne* pour désigner tous les hommes soumis au gouvernement de la cour de Vienne.

Quoique le mot *nationalité* n'exprime pas exactement tout ce que veut dire *volksthum*, j'ai cru devoir le préférer, parce qu'il a déjà été employé par quelques auteurs célèbres.

Rappelons-nous toujours que le mot *nationalité* exprime l'ensemble de toutes les choses qui caractérisent une nation et de tous les rapports de ces choses caractéristiques. Ce mot exprime l'ensemble de toutes les qualités physiques et morales qui distinguent une nation d'une autre nation, qui font que chaque nation présente une construction particulière du corps, un caractère propre, qu'une nation ne marche pas, ne se vêtit pas, ne chante pas comme une autre nation.

IV.

Vercingétorix était auvergnat; il organisa une puissante ligue contre les Romains. Ses projets ayant été découverts, il fut chassé de Clermont. Il rassembla quelques hommes dévoués et rentra dans la ville. Il fut re-

connu chef des Arverniens, l'an 702 de Rome, et choisi pour généralissime de l'armée gauloise. Après plusieurs combats dans lesquels César eut l'avantage, il se jeta dans Alexia (près Flavigni en Bourgogne) et y soutint un siége de deux mois, attendant inutilement les secours des confédérés. Les Gaulois abandonnèrent lâchement Vercingétorix qui les avait appelés aux armes pour la cause de leur liberté. Le seul chef patriote qu'aient eu les Gaulois, le seul qui ait voulu l'indépendance de sa patrie, fut livré après avoir tenu le discours suivant dans le conseil : « Je n'ai pas entrepris la guerre pour mon intérêt, mais pour la cause de la liberté publique. Puisqu'il faut céder à la fortune, je me soumets à l'un ou à l'autre sort, soit que par ma mort vous deniez satisfaction aux Romains, soit que vous me livriez vivant à l'ennemi. »

Hermann, *Irmen* dans l'ancienne langue des Germains, et *Arminius* dans les auteurs latins, était né chez les Chérusques, et servit d'abord avec son frère sous Tibère, où il commandait le corps de Germains auxiliaires. Il obtint en récompense le droit de citoyen romain et la dignité de chevalier. Tous ces honneurs n'affaiblirent point en lui l'amour de la liberté et de la patrie. Il étudia le fort et le faible de l'art militaire des Romains; afin de pouvoir leur faire la guerre avec plus d'avantage. La Germanie était divisée en petits peuples dont les chefs étaient toujours en guerre. Les Romains se servaient des uns pour asservir les autres. Hermann conçut et exécuta le plan d'une vaste confédération germanique pour la défense des intérêts communs. Il fut élu général de l'armée de la confédération, et comme tel s'illustra par plusieurs victoires, entre autres par celle qu'il remporta sur Varus. Il combattit douze ans pour l'indépendance de sa patrie. Les petits princes germains jaloux de sa gloire, de sa popula-

rité, et regrettant le pouvoir illimité auquel le pacte fédératif avait mis quelques bornes, l'assassinèrent lâchement à l'âge de 37 ans, l'an 21 de J. C.

L'éloge qu'en fait Tacite ne saurait être taxé d'exagération : *Liberator haud dubie Germaniæ, et qui non primordia populi Romani sicut alii reges ducesque, sed florentissimum imperium lacessierit; prœliis ambiguus, bello non victus. Septem et triginta annos vitæ, duodecim potentiæ explevit, caniturque adhuc barbaras apud gentes....* (Tac. An. II.) Dans les temps modernes, ses actions héroïques ont inspiré quelques-uns des plus beaux chants de Klopstock.

Tout ce que l'on sait de sa vie est rapporté dans une histoire des guerres que les Germains soutinrent contre les Romains. Elle est intitulée : Teutsche Volks-Geschichten aus dem ersten Jahrhundert vor und nach Christi unsres Heilands Geburt. Heidelberg, 1821.

V.

Bernard, duc de Saxe Weimar, était un des meilleurs capitaines de Louis XIII. Il s'empara de l'Alsace que ce roi lui avait donnée, et mourut à Neubourg en 1639.

Mansfeld (Ernest de), fils naturel de Pierre Ernest de Mansfeld, fut d'abord catholique, servit le roi d'Espagne dans les Pays-Bas, et l'empereur en Hongrie. On le surnomma l'*Ulysse de l'Allemagne*. Trompé par les Espagnols, il embrassa le calvinisme et fut surnommé l'*Attila de la chrétienté*. Il devint chef des révoltés de Bohême. Wallenstein remporta sur lui une mémorable victoire. Il fut souvent battu, mais jamais découragé. Jamais capitaine, ni soldat aventurier, ne fut plus patient, plus infatigable, plus rapide dans ses opérations. On soupçonne qu'il fut empoisonné près Spalatro. Il se fit revêtir de son uniforme et mourut debout, l'épée au côté.

Ziska (c'est-à-dire borgne) fut élevé à la cour de Venceslas en Bohême; il perdit un œil dans un combat, ce qui lui fit donner le surnom de Ziska. Il embrassa la doctrine de Jean Hus et devint chef des hussites. Il fit bâtir une ville qu'il nomma Thabor. Au siége de Rubi, il perdit son autre œil d'un coup de flèche. Quoiqu'il fût aveugle, il continua la guerre et remporta de grandes victoires. Il mourut en 1424 d'une maladie contagieuse; il ordonna d'abandonner son corps aux oiseaux et de couvrir un tambour avec sa peau, assurant que les ennemis fuiraient lorsqu'ils en entendraient le son; ce qui arriva en effet dans plusieurs rencontres.

VI.

Henri, dit *le Vieil* ou *le Grand*, naquit en 1051. Il régna dès l'âge de 13 ans, et se signala par son courage. Il soumit la Saxe, et ce fut de son temps que commença la fameuse querelle entre les empereurs et les papes. Il fit élire un antipape. Il commanda dans plus de soixante batailles. Comme on élevait un magnifique tombeau à Rodolphe de Souabe, tué dans un combat : *Je voudrais*, dit-il, *que tous mes ennemis fussent enterrés aussi magnifiquement*. Il mourut à Liége en 1106, et, à cause de ses querelles avec le pape, resta pendant cinq ans privé de sépulture.

VII.

C'est le beau idéal d'une société gouvernée par l'intérêt bien entendu. Qu'a-t-elle de plus que les rassemblemens industrieux des castors, ou les réunions bien ordonnées des abeilles? mais que des circonstances plus graves troublent cette société si méthodiquement

arrangée, cette collection d'ossemens classés avec art et de pétrifications disposées par ordre, le système aura d'autres conséquences.

(BENJAMIN CONSTANT, *de la Religion*, *etc.*)

VIII.

N'avons-nous pas cru qu'il suffisait, pour être libres, d'avoir un gouvernement appelé *république !* N'avons-nous pas cru qu'il suffisait d'avoir des chefs appelés consuls ou sénateurs, pour qu'un peuple qui aime à servir, ne se prosternât pas aux pieds de ces nouvelles idoles? Parce que nous avons eu des tribuns, nous avons pensé que nous étions faits pour la liberté, et que nous étions raisonnables parce que nous avons adoré la déesse de la raison. Les noms de Brutus, de Cassius, de Dentatus, etc., devaient faire marcher nos petits-maîtres sur les pas de ces grands hommes, mais la toge dont se couvre un acteur n'en fait pas un Romain.

Le peuple qui a la force d'être libre, le sera sous un monarque comme sous une république; celui qui n'a que la force d'être esclave, sera servile sous un gouvernement républicain, aussi bien que sous un gouvernement despotique.

IX.

Si les Américains n'eussent pas été exterminés par les féroces Espagnols, quelle foule de peuples nous aurions à étudier! Si l'Amérique eût été découverte quelques siècles plus tard, de grands états auraient eu le temps de se consolider et de se civiliser. On y aurait étudié des hommes nouveaux, des religions, des gouvernemens, des langues, des littératures, des arts, jus-

qu'alors inconnus. Les états actuels de l'Amérique, peuplés d'un ramassis d'hommes de tous pays qui y introduisent leurs langues, leurs allures et des modèles, ne produiront probablement rien d'original ni de vraiment national.

X.

« La loi est l'émule de la divinité, la messagère de la justice, la maîtresse de la vie.... Elle régit toutes les conditions de l'état, tous les âges de la vie humaine; elle est imposée aux femmes comme aux hommes, aux jeunes gens comme aux vieillards, aux savans comme aux ignorans, aux habitans des villes comme à ceux des campagnes.... Elle ne vient au secours d'aucun intérêt particulier; elle protége et défend l'intérêt commun de tous les citoyens... Elle doit être, selon la nature des choses et les coutumes de l'état, adaptée au lieu et au temps, ne prescrivant que des règles justes et équitables.... claire et publique, afin qu'elle ne tende de piége à aucun citoyen.» (Loi des Visigoths.)

Nous pourrions encore écouter les leçons que nous donnent les Goths et les Visigoths dont nous nous moquons trop souvent.

XI.

Les régies et autres inventions semblables inspirent une juste horreur à tous les peuples. N'est-ce pas l'iniquité la plus criante, que le pauvre ouvrier qui achète une bouteille de vin, acquitte un droit énorme auquel n'est pas assujetti l'homme fortuné qui en achète un ou plusieurs tonneaux? N'est-ce pas avec raison que l'homme du peuple répète chaque jour: *On voit bien que ce sont toujours les riches qui font les lois, les loups ne se mangent pas entre eux!*

XII.

Basedow, né à Hambourg en 1723, tour-à-tour luthérien, sceptique, athée, déiste, chrétien, orthodoxe, etc., eut la manie de tout réformer à tort et à travers, mais son inconstance l'empêcha d'arriver à aucun résultat. Il sut s'attirer l'animadversion des gouvernemens et des théologiens. Il fut à la tête de plusieurs établissemens d'éducation qui périrent en naissant. Il a fait une foule d'ouvrages.

Bahrdt, né à Biehoffs-Werda en 1741, fut célèbre par les persécutions que lui attirèrent ses opinions religieuses hétérodoxes. Il fonda plusieurs établissemens d'éducation, dans lesquels l'inconstance de son caractère l'empêcha de rester plus d'un an. Il a laissé une foule d'ouvrages qui tous tendent à saper les fondemens de la révélation, et à établir un déisme qui n'ait pour appui que la seule raison.

XIII.

Hatton II, surnommé Bonose, archevêque de Mayence, fut, dit-on, mangé par les rats en punition de son avarice, parce que pendant une disette il avait comparé les pauvres à des rats.

XIV.

Pour compléter ce que Jahn dit ici sur la langue allemande, j'y ajouterai quelques passages tirés de la préface de son ouvrage sur la gymnastique.

« La langue allemande réunit l'originalité à une ductilité très étendue, le grand âge à la fraîcheur de la jeunesse : c'est une œuvre faite d'un seul jet. Sa

grande richesse en mots radicaux lui donne une supériorité positive; l'abondance et la précision des mots auxiliaires employés dans la formation d'autres mots, forment un trésor inépuisable. Ce qui est possible en allemand est par-là même réel. Toute énumération de mots devient une peine inutile, et toute distinction de mots en *vieux* et *nouveaux* est une chose incertaine. Il n'existe point de différence de rang entre les premiers nés et les plus tardifs. Les mots ne sont pas comme du vin ou de la bière de garde, qui prennent du spiritueux avec le temps. Dans la faculté dont jouit cette langue pour la formation des mots, se trouve le principe de son rajeunissement; elle est la source de son immortalité. On peut creuser, mais jamais on ne peut tarir les sources des mots allemands. Il n'y a pas toujours des mots prêts pour chaque idée; mais la langue possède les matériaux nécessaires pour les former, et trouve la force créatrice dans sa faculté de composition. On trouve des exemples et des types pour chaque expression. Les mots n'ont pas besoin d'avoir des ancêtres dans les livres; on doit les considérer comme légitimes lorsqu'ils sont dans l'esprit de la langue. »

« Par la facilité qu'on a de décomposer, de transposer et de composer les mots, la langue allemande possède une configuration multiple, qui permet de la faire marcher dans toutes les directions. Comme langue originale, elle a pour dot la clarté dont manque toute langue bâtarde. Elle est intuitive, vit par l'intuition et pénètre dans la profondeur du sentiment. Elle a conservé une simplicité enfantine, elle est expressive dans les images, édifiante dans le discours, entraînante dans le chant, énergique et concise dans les sentences. »

« Dans les arts et les sciences, la langue allemande ne laissera jamais l'artiste ni le savant dans l'embarras.

Les mots des différens degrés ne manqueront jamais, et chaque série d'idées sera exprimée. La langue suivra toujours la marche des développemens produits par chacune des situations nouvelles. Une langue ne peut être cosmopolite, elle ne s'alimente que dans la nation dont la vie propre fait l'âme de la langue. »

« Celui qui veut entreprendre quelque action extraordinaire, ne doit jamais se demander : A-t-on déjà voulu quelque chose de semblable, l'a-t-on entrepris ou exécuté? Il doit peser ce qui est juste, et se dire: Doit-on agir ainsi? Il en est de même pour celui qui forme des mots; s'il observe les lois fondamentales de la langue et son esprit, il sera exempt d'imperfections et de fautes. Aucun critique n'a le droit de demander si quelqu'un l'a déjà dit; on doit seulement examiner si l'on peut dire ainsi, et si l'on ne peut pas mieux rendre l'idée. Une langue vivante se meut avec liberté, les grammaires et les dictionnaires suivent dans leurs jugemens le sentier battu. »

« Celui qui compose des termes techniques doit être un interprète de l'esprit éternel qui règne dans le domaine de la langue. Il doit méditer sur les premiers temps de la langue, et suivre sa marche créatrice. S'il peut retrouver les locutions premières déjà oubliées, il doit les publier et les faire connaître. Le rajeunissement de mots anciens, morts en apparence, est une véritable augmentation de richesses pour la langue. Aucun mot ne doit être regardé comme mort tant que la langue est vivante; aucun mot ne doit être regardé comme vieux, tant que la langue est dans la force de la jeunesse. Des racines qui sont encore vertes, et de nouvelles tiges en plein accroissement, peuvent pousser des branches, des rameaux et fournir encore une abondante récolte. Les pousses d'un vieux pivot annoncent un nouveau printemps après le long

engourdissement de l'hiver. La langue se débarrasse alors de tout rapiécetage, et de nouveau marche régulièrement. Si l'on ne soigne le rejeton principal, la langue chargée comme une bête de somme doit enfin succomber sous le fardeau d'une pénible composition. Chaque mot primitif remis en usage est une source abondante qui alimente le fleuve, en creuse le lit et fournit abondamment tous les habitans.... »

« Les dialectes ne doivent pas être considérés seulement comme un langage des classes inférieures, ni comme de simples auxiliaires dont l'obscure existence dans le domaine de la langue n'est tolérée que par grâce. Au contraire, d'après un droit ancien et bien établi, ils sont institués héritiers du fonds et du sol des provinces; aussi ne peuvent-ils jamais renier leur patrie. Ils sont en rapport avec toutes les localités, avec les montagnes et les vallées, les forêts et les champs, les plaines et les fleuves, les continens et les mers, etc., etc. Leur prospérité fait la véritable richesse de la langue. Leur étendue limitée est comme un carré ensemencé, comme le défends d'un recru vigoureux. Chez un peuple répandu dans différentes provinces, on doit trouver une foule de notions importantes, de désignations précises et d'images parlantes, qui n'ont jamais eu l'occasion d'entrer dans les livres. La langue écrite puise dans les dialectes, lorsqu'elle a besoin de mots. La langue a ici des mines qui sont comme le denier de réserve de son trésor. »

« Les dialectes entretiennent de génération en génération la souche primitive du langage qui, sans leur secours, perdrait son énergie et sa force, et comme sans moelle périrait d'épuisement. Les dialectes ne se transplantent pas dans les livres, mais ils vivent dans la bouche de tout le monde; ils empêchent que la langue ne soit enchaînée et comme paralysée par les rè-

gles auxquelles elle est soumise. Ils composent la *landwehr* lorsque les armées de livres sont tombées. Ceux qui vivent et parlent comme leurs ancêtres, peuvent faire des fautes de grammaire, mais ils ne font jamais d'outrages à la langue. Un écrivain peut faire violence à la langue, et consacrer cette violence dans les livres; il peut aussi affectionner ses expressions étrangères et bâtardes; mais il ne le fera pas impunément, et chacun peut être son dénonciateur. »

« Les dialectes vivent dans une éternelle paix avec la langue générale, et se glissent dans toutes les lacunes de la langue écrite. Sans les dialectes, le corps de la langue ne serait qu'un cadavre. La langue écrite sera le contrat de l'unité du langage; les dialectes sont comme la première réunion des individus. »

« Un mot usité dans les dialectes doit, pour passer dans la langue écrite:

« 1.° Etre une racine allemande, ou bien être dérivé de l'une d'elles;

« 2.° Ne pas enfreindre les lois de la formation des mots, mais suivre en cela l'esprit de la langue;

« 3.° Etre parfaitement allemand;

« 4.° Etre articulé avec les sons usités dans le bon allemand, et représenté dans l'écriture avec les caractères ordinaires;

« 5.° Désigner une idée pour laquelle il n'y avait aucune expression;

« 6.° Ne pas fourvoyer par quelque signification synonyme;

« 7.° Posséder la faculté d'extension;

« 8.° Ne pas être composé par nécessité, avec gêne et difficulté;

« 9.° Remplacer une expression impropre. »

Il est clair que tout ce que vient de dire notre auteur ne pourrait s'appliquer à la langue française, qui

n'a point de dialectes, mais des patois qui appartiennent à l'espagnol ou à l'italien, aussi bien qu'au français, et ne sont que des dégénérescences du latin ou du celtique. Un Suisse peut entendre un Poméranien, mais un Provençal ne comprendra pas un Bas-Breton. On peut dire que la langue française est étrangère au sol de la Gaule. Elle est employée dans les relations entre des hommes qui parlent le patois de leurs provinces respectives, comme la langue franque dans les transactions entre les marchands de l'Asie et de l'Europe.

XV.

Si un état sans capitale ne peut employer simultanément toutes ses forces, trop de centralisation produit aussi de funestes effets. Un enfant qui n'a jamais marché seul, abandonné un instant par son guide, culbute contre le moindre obstacle et se rompt le cou. C'est ce qui arrive dans un état dont toutes les provinces sont menées à la lisière par un gouvernement trop centralisé, dont toute action, tout mouvement, est le résultat d'un ordre ou d'une influence émanée de la capitale. En cas de guerre, toute province que l'ennemi parvient à isoler est une province conquise. Tel est Paris à l'égard de la France; de là partent toutes les nominations à tous les emplois; de là part la permission d'acheter un balai pour un établissement public; de là, entourée de colifichets couverts de fange, la mode règle la littérature et la forme des souliers. Eh bien! grâce à cette influence universelle, qui sera maître de Paris, sera maître de la France!

XVI.

En 1498, il fut attaqué par le czar Basile qui ravagea

la Livonie. Pour se venger il entra en Moscovie avec quatre mille cavaliers, défit d'abord une armée de 40,000 Moscovites, et les poursuivit jusques près d'Iwanogrod. Après avoir encore une fois vaincu les Moscovites quoiqu'en nombre très supérieur, il les força à conclure la paix pour cinquante années.

XVII.

Philistin, terme injurieux dont les étudians se servent pour désigner les petits bourgeois, comme en France les militaires et les étudians de Paris emploient le mot *péquin* qui dérive peut-être du vieux mot *pec*, *pecque* (rosse).

XVIII.

Les cabarets sont presque toujours placés auprès de l'église. Le voyageur qui cherche une auberge dans un village, doit toujours se diriger du côté du clocher.

XIX.

« On trompe les enfans avec des joujoux, les hom-
« mes avec des sermens. »

Une semblable mesure suffirait-elle pour rendre quelque vigueur à la sainteté du serment, qui est aujourd'hui la chose la plus illusoire, soit dans les affaires privées, soit dans les affaires publiques ? Je voudrais que celui qui manque à sa promesse, fût privé de ses droits de citoyen. Soit par intérêt, soit par crainte, on prête à chaque instant des sermens contradictoires. On croit n'être pas infame lorsqu'on a dit d'avance : *Il faut le faire pour la forme. On sait bien que c'est pour la forme; le refuser, serait blesser les convenances.*

Comment les hommes qui tiennent un pareil langage, osent-ils se plaindre de n'être pas libres ? Ils se privent eux-mêmes de la seule liberté dont l'homme est toujours en possession, même sous la hache des bourreaux.

XX.

(1) Ne serait-il pas bien utile que les gouvernemens fissent de sages lois sur les tombeaux ? Les générations passées doivent être les institutrices de la génération qui existe. Le langage des tombeaux est compris par l'ignorant comme par le savant; tous doivent y puiser de salutaires leçons. Les règlemens qui existent atteignent-ils ce but ? Non certainement. Au lieu d'élever notre âme, au lieu de porter les citoyens à imiter les actions généreuses des grands hommes qui ont mérité un monument, l'aspect d'un cimetière nous excite seulement à rire du sot orgueil des hommes. Tous étaient grands, généreux, aimés, leurs vertus sont énumérées en plusieurs langues, tous sont regrettés de leurs concitoyens, et surtout de leurs parens qui marchandent le salaire du jardinier chargé de cultiver des fleurs sur les tombes. Pourquoi faire insulter la mémoire des morts par le passant qui s'inscrit en faux contre un impudent éloge ? On veut aujourd'hui briller à quelque prix que ce soit. On peut dire de ces monumens, aussi bien que des hommes dont ils couvrent la cendre : « Vous ressemblez à des sépulcres blanchis qui paraissent « beaux par dehors, mais qui au dedans sont pleins « d'ossemens de morts et de toute sorte de pourri« ture. »

(1) Cette note est pour la page 129, ligne 4.

Leur solidité n'est qu'apparente, et le temps fera bientôt justice de tous ces faux témoins.

XXI.

Ce concile qui eut lieu à Francfort était composé de près de trois cents évêques francs, germains, italiens et espagnols. « Les pères de Francfort examinèrent les « décisions du septième concile œcuménique des ico- « nolatres à Nicée, et sans égard aux légats du pape « Adrien qui y avaient assité, sans égard à l'approba- « tion donnée aux décrets de cette assemblée par le « même pape, ils émirent une sentence absolument « contraire, par laquelle le culte des images fut dé- « claré impie, et qui condamna tous ceux qui y avaient « donné leur assentiment. Les canons du concile de « Nicée, quoique sanctionnés par le siége apostolique, « furent solennellement abrogés. Charlemagne en- « voya à Rome les actes du synode de Francfort, et le « pape les jugea tellement importans, et eut une peur « si grande de s'engager dans une dispute avec des « pasteurs qui, quoique francs et barbares, n'étaient « nullement à mépriser alors pour l'Italie plus igno- « rante et plus barbare encore, qu'il traîna l'affaire en « longueur, et ne donna jamais une réponse décisive. »

(Histoire des conciles et des papes, par de Potter.)

XXII.

L'auteur renvoie à son ouvrage intitulé : Le bon Allemand enrichi d'après l'analogie du sens des mots, supplémeut à Adelung, etc. Leipzig, 1806. J'en extrais le passage suivant :

« Kindisch *puéril*, Kindlich *enfantin*, manière dont les enfans se comportent. »

« *Puéril* indique les manières qui tiennent seulement à l'âge; *enfantin* a rapport aux procédés des hommes entre eux. »

« On pardonne à l'homme d'être *puéril* dans la première jeunesse et dans un âge avancé. Tout homme doit conserver un esprit *enfantin* et un sentiment *enfantin*. Ce qui est enfantin s'est perdu chez l'homme et a disparu de la vie; ce que chacun doit se proposer, c'est de faire renaître ce sentiment. Dans le caractère enfantin est la plus grande énigme de l'humanité; c'est en cela que l'instructeur le plus sublime voit l'amélioration de l'espèce humaine. » (Matth. 18. v. 5.)

C'est dans ce sens que Rollin a dit : « Il est une sim-
« plicité, une *enfance* qui sied bien à tout âge. »

Comme en français *puéril* exprime plus particulièrement la frivolité, l'inconstance, les manières étourdies et les occupations futiles des enfans, nous l'adoptons pour rendre kindisch. Au contraire *enfantin* exprimant quelquefois les qualités morales qui caractérisent l'enfant, comme graces, douceur, innocence *enfantines*, nous l'adoptons pour rendre le mot kindlich.

XXIII.

Les sauvages de l'Amérique montrèrent plus de bon sens que la plupart de ceux qui écrivent sur l'éducation, lorsqu'en 1744 ils répondirent aux Virginiens qui leur offraient d'élever quelques-uns de leurs enfans :
« Vous devez savoir que toutes les nations n'ont pas
« les mêmes idées sur les mêmes choses, et vous ne
« devez pas trouver mauvais que notre manière de
« penser sur cette espèce d'éducation, ne s'accorde
« pas avec la vôtre; nous avons, à cet égard, quelque
« expérience. Plusieurs de nos jeunes gens ont été au-

« trefois élevés dans les colléges des provinces septen-
« trionales, et ont appris toutes vos sciences; mais
« lorsqu'ils sont revenus parmi nous, ils étaient
« mauvais coureurs, ils ignoraient la manière de vivre
« dans les bois; ils étaient incapables de supporter le
« froid et la faim; ils ne savaient ni bâtir une cabane,
« ni prendre un daim, ni tuer un ennemi; ils par-
« laient fort mal notre langue, en sorte que ne pou-
« vant nous servir, ni comme guerriers, ni comme
« chasseurs, ni comme conseillers, ils n'étaient abso-
« lument bons à rien. » (FRANKLIN, *Obs. sur les sauv.*)

XXIV.

« Le jeu est très en usage en Europe. C'est un état
« que d'être joueur; ce seul titre tient lieu de nais-
« sance, de bien, de probité; il met tout homme qui
« le porte au rang des honnêtes gens, sans examen,
« quoiqu'il n'y ait personne qui ne sache qu'en jugeant
« ainsi il s'est trompé très souvent; mais on est con-
« venu d'être incorrigible. » (*Lettres persanes.*)

Le mal qui résulte des jeux de cartes, et que signale ici notre auteur, est l'un des moindres. Parcourez les campagnes, entrez dans les cabarets, et vous frémirez en voyant avec quelle fureur nos paysans se livrent à ces sortes de jeux, combien il en résulte de querelles, combien d'usuriers vivent aux dépens des joueurs, et finissent par causer la ruine de nos cultivateurs.

L'instruction est le seul remède que l'on puisse opposer à cette peste. Les prohibitions sont de nul effet pour ces sortes de choses; mais aucune taxe ne sera exorbitante lorsqu'elle pèsera sur les produits de l'industrie qui nuisent à la santé, troublent le bonheur des familles, et ne servent enfin qu'à mettre en mouvement quelques machines vivantes, et à exercer la sagacité des escrocs.

XXV.

Quelques auteurs font venir le nom de Lutèce, *Lutetia*, de *lutum*, à cause des marais qui environnaient la ville dans son origine.

Français des provinces, des départemens, des communes, songez qu'un copiste imite les défauts plus souvent que les beautés. Pourquoi mendiez-vous toujours des modèles? Ne pouvez-vous rien par vous-mêmes? Que les émanations de Paris cessent de vous être exclusivement agréables. Vous aurez la force de produire, alors que vous repousserez une influence despotique; cessez d'être des singes, et soyez une fois vous-mêmes. Que vous a produit l'adoration servile des opinions et de la mode? Rien. Abandonnez le culte des fétiches; le sauvage n'adore pas l'idole qu'il reconnaît impuissante, ou la brise.

XXVI.

« Il faut travailler sérieusement et de bonne foi à tarir la source des vices, il faut améliorer les mœurs. Et qu'on ne pense pas que ce soit une tâche bien difficile que de refaire les mœurs d'une nation. Cette grande œuvre que la paresse et l'indifférence, ou un intérêt autre que l'intérêt de tous, ajournent sans cesse et traitent de chimérique, ne consiste que dans le triomphe d'un principe, d'une maxime. Par exemple, au lieu de suivre, de préconiser la morale de l'intérêt, que l'on fasse prévaloir le principe du juste, et les mœurs seront bien vite réparées. N'en doutons pas, ce sont les mauvaises maximes qui produisent les mauvaises actions; n'en doutons pas, le criminel a sa logique comme l'homme de bien. »

« Pour vous délivrer des voleurs et des assassins, vous parlez de tuer. Je conviens que le moyen est expéditif, mais avez-vous fait tout ce qui dépendait de vous pour empêcher les vols et les assassinats?.... La société est-elle ce qu'elle doit être, une compagnie d'assurance et de secours mutuels? Avez-vous donné une éducation convenable à cette jeunesse privée de fortune et de soutien, dont les passions vont se développer, et qui se trouvera jetée, sans guide et sans expérience, dans le tourbillon de la société? lui avez-vous enseigné ses premiers devoirs? sur le bord de l'abîme lui avez-vous tendu la main? — Mais le mal est consommé; vos prisons regorgent.... Avez-vous pourvu au sort de ceux qui ont expié leur faute dans les fers et qui sont rendus à la vie sociale?.... Pouvez-vous faire que la probité leur serve à quelque chose, que le crime ne soit pas devenu pour eux un besoin, une nécessité?.... Vous n'avez rien fait de tout cela, et vous parlez de votre humanité! et vous vantez votre civilisation! vous n'avez rien fait pour étouffer le crime à sa naissance, ou ponr tempérer ses égaremens; que dis-je? la plupart de vos institutions ne sont propres qu'à le faire éclore.... Et vous prononcez le mot de *justice!* et vous vous armez de sévérité! et vous préparez des instrumens de mort! »

(TOROMBERT, *Principes du Droit politique mis en opposition avec le Contrat social de Rousseau.*)

On ne saurait trop souvent répéter d'aussi grandes vérités.

XXVII.

Lorsque l'état est peuplé de véritables citoyens, rien ne doit être caché pour eux; quelque plausibles que paraissent les prétextes avancés par les hommes d'état,

ils pourront difficilement se sortir de ce dilemme : si ce que vous faites est juste et par conséquent utile, tous les citoyens vous aideront à l'accomplir ; si vous préparez quelque chose d'injuste, vous ne devez pas le faire. Les mystères dont ils enveloppent leur conduite portent généralement à croire qu'ils méditent le mal ; « car quiconque fait le mal, hait la lumière et « ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres « ne soient reprises. »

XXVIII.

Quelle que soit la profession qu'un jeune homme veuille embrasser, il doit toujours apprendre un métier qui puisse le faire vivre partout. Pendant le cours des études, le temps que l'on passe à de futiles récréations, à des jeux qui développent dans le jeune cœur des enfans les germes de l'ambition et de la cupidité, serait mieux employé à faire l'apprentissage d'un état ; il n'en peut résulter que du bien, et pour le moral et pour le physique. Cet état ne doit pas être subordonné aux caprices de la mode ; mais, autant que possible, il faut le choisir parmi ceux qui sont de première nécessité, que l'on peut exercer dans un village comme dans une ville, qui fournissent du pain pour le soir quand on en manque le matin. On doit choisir de préférence celui qui donnera au jeune homme l'occasion de prendre un exercice salutaire et de fortifier son corps.

Dans les révolutions qui se sont succédées en Europe, combien n'a-t-on pas vu de grands seigneurs, de magistrats, d'avocats, de médecins, etc., envier l'humble profession de cordonnier ? Quelques-uns seulement ont su pourvoir à leurs besoins, les autres n'ont pu que mendier. Plût à Dieu qu'ils ne se fussent jamais abaissés à un plus vil métier !

XXIX.

Aux ouvrages cités par notre auteur, j'ajouterai celui de Bornemann publié en 1814, et la Gymnastique allemande par Jahn (1816). Voici quelques passages de ce dernier.

« La gymnastique doit rétablir dans l'éducation de l'homme les proportions qui se sont perdues, réunir à l'aptitude de l'esprit celle du corps, placer dans l'homme un contre-poids nécessaire contre le raffinement; elle doit comprendre l'homme entier dans cette vie active et sociale de la jeunesse. »

« La gymnastique devra obtenir une grande part dans l'éducation humaine, tant que l'homme ici bas aura un corps, et que dans son existence terrestre il aura besoin d'une vie physique, qui, sans l'énergie et la force, sans l'agilité et les ressources de tous genres, s'évanouirait comme une ombre. Il est inconcevable que cet art favorable au développement du corps et d'une application journalière dans la vie, que cet art qui soutient l'homme et le rend propre à la défense, ait été si long-temps négligé. Cette faute d'un siècle de légèreté et d'insouciance affligera encore plus ou moins les hommes. La gymnastique intéresse l'homme, et convient dans tous les lieux où des mortels habitent la terre. Elle sera toujours dans sa forme et son exécution particulière une œuvre patriotique et nationale. Il faut la modifier selon les temps et les nations, selon les exigences du climat, du sol, du pays et du peuple. Elle est inhérente à la nation et à la patrie, et leur est étroitement unie. Elle convient seulement aux peuples indépendans, et appartient aux hommes libres. Le corps de l'esclave n'est qu'une prison et un cachot pour l'âme humaine. »

Il dit encore ailleurs : « Dans la maison, l'enfant est sous la direction de l'amour; dans l'école, sous celle des lois; dans la vie en société, sous celle de l'égalité et de la liberté; c'est pourquoi elle est si importante pour la jeunesse. »

En France nous possédons l'ouvrage publié, en 1819, sous le titre de Gymnastique élémentaire, ou cours analytique et gradué d'exercices, etc., par M. Clias, professeur à Berne, avec le rapport de M. le docteur Bailly. Cet ouvrage est presqu'inconnu chez nous, et le plus grand nombre de nos instituteurs ne soupçonnent pas même l'utilité de la gymnastique : il en est tant, à la vérité, qui ne sont que des marchands de latin et des spéculateurs sur la soupe! J'invoque ici le témoignage des médecins, et tous attesteront qu'ils ont eu fréquemment l'occasion d'observer chez les jeunes gens des colléges, des maladies qui dépendent uniquement de l'excitation du cerveau et de tout le système nerveux. Cette excitation reconnaît pour cause une activité prématurée des facultés intellectuelles, dont le développement n'est point en rapport avec celui du corps. Ce défaut d'harmonie est le vice essentiel de notre éducation. La santé détériorée de l'homme atteste trop souvent les funestes effets de l'éducation qu'il a reçue dans son enfance.

Les parens sont donc aveugles pour ne pas voir combien la routine qu'ils suivent est funeste à leurs enfans; les instituteurs sont donc dépourvus d'intelligence pour ne pas comprendre qu'ils font l'éducation d'une seule moitié de l'homme, et négligent complètement l'autre, qu'ils abandonnent, disent-ils, *aux soins de la nature :* ils privent au contraire les enfans des soins que leur donne cette tendre mère. L'enfant qu'elle dirige dans son éducation, n'exerce d'abord son intelligence que pour ce qui a rapport à la con-

servation et au développement de son corps. A cette époque seulement l'intelligence acquiert un nouveau degré d'activité, et sort du cercle des besoins physiques. Abandonnez tout à la nature, ou travaillez simultanément à l'éducation du corps et de l'esprit. Vos méthodes d'éducation hâtent le développement de l'intelligence, mettent tout d'un coup le jeune homme à même de savoir et de comprendre ce à quoi des générations de savans ont travaillé péniblement. La gymnastique fournit les moyens de hâter aussi le développement du corps, c'est-à-dire d'y employer moins de temps que si le jeune homme était abandonné à la nature. On prise un esprit sain, un jugement droit, pourquoi n'estime-t-on pas aussi la santé physique et la beauté du corps? On vante l'étendue du génie, la force de l'esprit, sa perspicacité, sa ténacité dans le travail, ses ressources inépuisables; que l'on accorde donc aussi quelques éloges à l'agilité du corps développé dans toutes ses parties, à sa force, à son infatigabilité, à toutes les belles qualités qui rendent l'homme capable de lutter contre les élémens, d'exécuter ce que commande son intelligence, de suivre enfin les inspirations d'un cœur généreux dévoué à sa patrie et à l'humanité.

Le cadre d'une simple note est trop rétréci, pour énumérer tous les bons effets que produirait l'introduction de la gymnastique dans notre éducation. Je me bornerai à examiner quelques objections que l'on a faites contre la gymnastique. Quant aux plaisanteries, il est inutile de s'en occuper; ces hommes légers qui plaisantent sur les choses sérieuses, méritent seulement qu'on leur tourne le dos.

On reproche aux exercices du corps de rendre l'esprit obtus et grossier. Je demanderai seulement si Platon, Socrate, Gallien, etc., étaient des esprits obtus.

Nous ne voulons pas, a-t-on dit, que nos enfans soient des porte-faix ou des danseurs de corde. Comme la variété des études développe les différentes parties de l'esprit, de même il faut que la variété des exercices fasse acquérir à toutes les parties du corps les forces dont elles sont susceptibles. Vous ornez l'esprit, embellissez le corps.

On craint que ces exercices ne rendent les enfans querelleurs. Ce sont les jeux de globules, de dez, etc., qui éveillent chez l'enfant le sentiment de l'intérêt, l'amour du gain, et donnent lieu à toutes les querelles de collége, qui dans les tavernes se répètent plus en grand au milieu des stupides jeux de cartes.

On redoute leur effet sur les constitutions délicates. On n'aura rien à craindre lorsqu'on saura les proportionner aux forces des enfans. Que l'on examine les muscles du jeune homme débile qui aura passé trois mois dans une école de gymnastique, et l'on sera convaincu que ces exercices sont propres à fortifier les constitutions faibles.

On allègue aussi la perte du temps. Le temps n'est jamais perdu lorsqu'il est employé utilement; celui que l'on passe à des récréations insignifiantes est suffisant. J'atteste, par expérience, qu'une ou deux heures par jour, consacrées à de semblables exercices, contribuent puissamment à entretenir la santé, à empêcher l'amaigrissement des muscles, et à corriger les mauvais effets d'un travail sédentaire.

Quel est le but que l'on se propose dans l'éducation de l'esprit? C'est qu'en sortant du collége, le jeune homme soit apte à toutes les études que nécessitera la profession qu'il veut embrasser; de même l'un des buts de la gymnastique est de rendre le jeune homme apte à tous les travaux de sa profession.

Dans un gymnase, l'enfant et même l'homme trou-

vera la meilleure école pour la volonté. Là seulement elle se manifeste avec liberté. Là seulement on apprendra à connaître et la puissance de la volonté, et les limites qu'il ne lui est pas permis de franchir.

On n'a pas à craindre ici que l'enfant devienne capricieux ou volontaire, car il ne fera rien et n'obtiendra rien que par lui-même. Le caprice est ce qui ressemble le moins à la volonté, au vouloir, à cette force d'âme qui fait qu'un individu veut seulement ce qui est possible, l'entreprend et l'exécute.

L'enfant apprend ce que peut la volonté jointe à la persévérance. Lui-même est juge de ses progrès; il mesure sa force sur la force des autres, et respecte leurs droits.

La gymnastique sera-t-elle donc sans utilité dans un siècle où l'indécision, l'inconstance et la légèreté, forment le caractère des hommes? On fait tout par caprice, on abandonne le soir ce qui a été entrepris le matin, on détruira demain ce que l'on a fait aujourd'hui.

Comme rénovateur et véritable instituteur de la gymnastique, les amis des hommes accorderont à Jahn une place distinguée parmi les défenseurs de la saine morale et les bienfaiteurs de l'humanité.

XXX.

Le monde connaît Pestalozzi; beaucoup d'instituteurs ont mis à profit ses principes d'éducation, sans lui rendre toute la justice qui lui est due. Quoique ses plans n'aient pas toujours été couronnés de succès dans la pratique, ses efforts désintéressés le feront à jamais chérir de tous les amis des hommes. La postérité fera justice des malheurs qu'a éprouvés cet intéressant vieillard qui, au lieu de jouir de sa gloire, survit à toutes ses entreprises pédagogiques.

XXXI.

Amour, l'opposé de haine.
Minne, le sentiment intime de cet état de l'âme.
Liebe, la manifestation de ce sentimeut.

(EBERHARD, *Synonymik.*)

L'amour (*liebe*) veut la possession, l'amour (*minne*) tend à l'union.

Chez les animaux, l'impulsion d'un sexe vers l'autre sexe se nomme aussi amour (*liebe*). Beaucoup d'hommes n'en connaissent pas d'autre.

Comment doit-on nommer chez l'homme moral ce sentiment pur, qui l'entraîne vers une personne de l'autre sexe? Le mot ambigu *amour* est-il assez noble? Pourquoi ne le nommerait-on pas *minne!* Pourquoi n'y a-t-il aucun mot pour exprimer les saints et ardens désirs du cœur? Les anciens reconnaissaient aussi deux Vénus. Pour nos braves ancêtres *minne* était une chose sainte.... Que celui qui ne sait pas distinguer *liebe* de *minne*, observe leurs effets. Le plus ardent amour (*liebe*) s'éteint; les plus puissans désirs finissent par le dégoût et la satiété; le résultat en est souvent l'épuisement et le relâchement de la vie. L'amour (*minne*) élève et fortifie l'homme. (*Bereicherung des hochdeutschen sprachschatz, etc. von Jahn.*)

Je regarde comme au-dessus de mes forces de faire passer dans notre langue les définitions que renferme cet ouvrage; j'y renvoie ceux qui savent l'allemand.

XXXII.

Je suis une jeune Allemande! mon œil est bleu et mon regard est doux; j'ai un cœur noble, fier et bon.

Je suis une jeune Allemande! mon œil bleu regarde avec colère! et mon cœur hait celui qui méconnaît sa patrie!

Je suis une jeune Allemande! je ne choisirais point un autre pays pour patrie, si j'étais libre de choisir!

Je suis une jeune Allemande! mon œil superbe lance le mépris sur celui qui serait indifférent dans ce choix.

Tu n'es pas un jeune Allemand! tu mérites cette indifférence, tu es indigne de la patrie, si tu ne l'aimes comme moi.

Tu n'es pas un jeune Allemand! tout mon cœur te méprise, toi étranger, toi insensé, qui méconnais ta patrie.

Je suis une jeune Allemande! mon cœur bon, noble et fier palpite avec force au beau nom de patrie!

Il palpite aussi au nom du jeune homme qui comme moi est orgueilleux de sa patrie, qui comme moi est bon, généreux et allemand!

XXXIII.

D'où est venue, depuis quelques années, la ridicule mode d'enseigner l'escrime aux jeunes filles de nos pensionnats? N'est-ce pas une véritable folie qui a tourné la tête aux institutrices et aux parens? Veut-on en faire des caricatures au physique et au moral? alors on ne pouvait pas mieux choisir. Des exercices qui tendent à développer la poitrine et le bassin, à prévenir les distorsions qui résultent de notre genre d'éducation, sans donner une teinte de rudesse à cet être

que doit caractériser la douceur, conviennent seuls aux jeunes filles. Parmi ceux-là je recommanderai la danse, la course, le jeu de paume, le jet des pierres et de la lance contre un but (il faut les exercer plus fréquemment de la main gauche que de la droite), le saut en longueur principalement, le saut à la corde, la marche en équilibre sur un mât horizontal (elles apprendront alors à passer lestement sur les troncs d'arbres qui servent de ponts sur les torrens), la suspension par les bras à une barre placée horizontalement au-dessus de la tête, et l'exécution des différens mouvemens au moyen des bras seulement; l'ascension à une échelle, soit à la manière ordinaire, soit au moyen des bras seulement. Lorsque les circonstances le permettront, on ne devra pas négliger la natation.

XXXIV.

En ces jours-là je vis des Juifs qui avaient pris des femmes asçodiennes, ammonites et moabites.

Et leurs enfans parlaient en partie asçodien et ne savaient pas parler juif; mais ils parlaient la langue des deux peuples.

C'est pourquoi je les repris et je les blâmai, j'en fis battre quelques-uns et leur fis arracher le poil, et je les fis jurer par le nom de Dieu qu'ils ne donneraient point leurs filles aux fils des étrangers, et qu'ils ne prendraient point de leurs filles pour leurs fils, ou pour eux. (NÉHÉMIE, *chap.* 13.)

Combien sont à plaindre les gouvernemens qui rendent illusoire le droit de citoyen, ou bien en font un droit tellement onéreux que ce n'est plus un avantage! Ils se privent par là d'un moyen de punition qui ne dégrade pas l'homme, et d'un moyen de récompenser des services, sans être entraîné à de grandes dépenses. N'est-ce pas éventrer la poule aux œufs d'or?

XXXV.

En 1566, l'empereur Maximilien envoya Zriny pour défendre la forteresse de Sigeth assiégée par les Turcs.

Ce trait de l'histoire de Hongrie fait le sujet d'une belle tragédie de Theodor Koerner. Ce jeune poète qui savait animer par ses chants les combats auxquels il prenait part, naquit à Dresde le 23 septembre 1791, et mourut le 26 août 1813 d'un coup de feu qu'il reçut sur la route de Gadebusch à Schwerin. On lui a élevé un tombeau sous des chênes qui sont auprès du village de Woebbelin.

XXXVI.

« Le monde aime à ternir ce qui est resplendissant, et à traîner dans la poussière ce qui est sublime. Ne crains rien cependant, il y a encore des cœurs généreux qui s'enflamment pour la grandeur et la gloire. Momus peut amuser les marchés publics, mais un esprit élevé aime de plus nobles images. »

(SCHILLER.)

A la honte des Français, des étrangers ont été les premiers à sentir toute la grandeur du dévouement de Jeanne, et à célébrer cette héroïne dans des chants qui ne fussent pas indignes d'elle. Le Français, né moqueur, a souffert qu'un de ses grands écrivains essayât de couvrir de ridicule le plus étonnant des héros, Jeanne d'Arc. Dans un pays où les citoyens eussent eu le moindre sentiment de patriotisme, Voltaire eût été condamné au fouet et au bannissement.

XXXVII.

Bouchard de Montmoreucy refusa de déférer au jugement que Philippe I.er avait rendu contre lui. Le roi ne le fit point arrêter et lui permit de se retirer, parce que ce n'était pas la coutume d'emprisonner les Français. Autres temps, autres mœurs!

(*Voir* SUGER, *abbé*.)

XXXVIII.

Voici ce que Jahn dit sur le costume dans son traité de gymnastique.

« Sans un costume déterminé, aucun établissement de gymnastique ne peut prospérer. Le pitoyable et fatal usage de changer de vêtemens rendrait impossibles tous les exercices, et anéantirait la gymnastique. »

« Ce costume doit être durable, peu coûteux et propre à tous les mouvemens. La meilleure étoffe est une toile de lin gris non blanchie; toutes les autres étoffes durent moins, coûtent plus et ne sont pas si faciles à laver. Chacun peut facilement se procurer une jaquette et un pantalon de lin gris. Si l'on souffrait les étoffes étrangères, les exercices seraient bientôt classés en exercices pour les riches, pour les gens aisés, pour les gens sans moyens, pour les nécessiteux et pour les pauvres. »

« Ce costume doit être le même pour tous, quant à l'étoffe et à la forme, afin qu'il n'offre pas des avantages aux uns, et qu'il ne présente pas des obstacles aux autres. Tous les exercices doivent être exécutés sans gants et la tête nue; même en hiver l'Allemand n'a pas besoin de bonnet fourré. »

« Sous aucun prétexte les cravattes ne doivent être

tolérées ici. Elles peuvent convenir pour bander des blessures ou pour des colliers de chien; elles peuvent encore servir de garniture à une potence ou à des lacets. »

« Les bretelles ne doivent pas être croisées par-devant, mais par derrière; il sera mieux encore qu'elles soient réunies par deux traverses. »

« Les bottes ne doivent pas ressembler à celles des cavaliers ou des postillons. Les éperons sont dangereux. Les bottes étroites, ainsi que les corsets, appartiennent aux machines de torture, que la fureur de la parure a inventées pour les élégans. La chaussure qui convient pour le gymnase est la demi-botte et non le brodequin. Elles doivent être larges et arriver au-dessus des chevilles. Aucune pierre, aucun grain de sable ne peut entrer dans cette chaussure, et le mollet n'est pas comprimé comme avec les grandes bottes. »

« Des culottes de peau ne conviennent pas, non plus que celles qui ont des rangées de boutons. Il faut qu'elles soient soutenues par les bretelles, et qu'elles ne pressent pas le ventre. Elles ne doivent pas monter assez haut pour que le cœur soit dans les culottes. Il est nuisible à la santé, qu'elles soient fixées aux bottes ou aux souliers par des courroies et des boutons; elles ne doivent pas traîner à terre, mais permettre tous les mouvemens. Il ne faut pas qu'elles soient larges comme des sacs, ni étroites comme des boyaux. Ce qu'il y a de plus mauvais c'est qu'elles soient bouclées ou lacées sur les hanches. Il en résulte un tel étranglement que la belle taille de l'homme est coupée en deux comme le corps d'une guêpe dont les deux moitiés paraissent tenir à peine l'une à l'autre. »

« On ne peut être assez légèrement vêtu pendant les exercices; mais lorsqu'on est fatigué et échauffé, on doit prendre un habit pour se garantir d'un refroi-

dissement subit. Les vestes de drap ne conviennent pas et doivent être proscrites du gymnase. Un frac (wrack), c'est-à-dire habit brisé, nommé aussi pincettes, parce qu'il est fendu, n'est qu'un paquet inutile et un simulacre d'habit. Les parties les plus essentielles, le ventre et le bas des reins, restent découvertes; au lieu d'être garanties, la double queue de ce modeste habit flotte derrière comme un éventail ou un chasse-mouche. Un habit allemand (deutscher rock) qui est clos par derrière et ouvert par-devant, est le costume le plus convenable et le plus décent. Il doit être assez large pour qu'on puisse le mettre et le boutonner facilement par-dessus la veste d'exercice; il ne doit pas dépasser le genou, parce qu'il rendrait la marche difficile. Dans les petits voyages, il peut remplacer un manteau. »

Ce vêtement adopté par les élèves des universités, est une lévite courte, fermée sur le milieu de la poitrine; il est, à n'en pas douter, le costume le plus commode dans les voyages.

Cet ancien costume allemand était aussi celui des Francs, nos ancêtres. Charlemagne y tenait beaucoup et portait en hiver une blouse de couleur bleue (Eginhard.) On retrouve des vestiges de cet habit dans celui que portent nos mariniers pendant l'hiver et dans la blouse, long-temps le costume des rouliers, et adoptée depuis quelques années par la majorité de nos voyageurs. Cette fois on a eu le sens commun. Après avoir épuisé toutes les modes des autres peuples; après avoir eu des habits à l'anglaise, des chapeaux à la Bolivar et à la Morillo, des bottes à la russe, des souliers à la chinoise, des manteaux à la Quiroga et à la Riégo, etc., etc., on est revenu à un costume national, qui, à la vérité, n'est encore employé que pour garantir les autres habits.

XXXIX.

Florus dit : *Varus perditas res eodem quo cannensem diem Paulus et fato est et animo secutus.* La plupart des commentateurs disent que *dies* a ici le sens de *clades*, comme *journée* a souvent en français le sens de *bataille.* On ne peut donc pas s'appuyer de ce rapprochement pour connaître la date de la défaite de Varus. Voici ce que l'on peut savoir de plus positif d'après les annales de Pighius : « P. Quinctilius Varus « missus proconsul in Germ. ann. U. C. DCCLVII, Cn. « Corn. Cinna et L. Val. Messala coss. post triennium « interfectus cum exercitu A. U. C. DCCLXI. »

XL.

Participera-t-il à la joie qui doit animer un bal public, celui qui est blasé sur ce genre de plaisir, celui qui a passé sa vie dans les bastringues, celui dont tout l'esprit est dans les pieds, et dont l'étude principale est de se faire admirer de toutes nos poupées décolorées qui bâillent à nos divertissemens nocturnes? Les plaisirs d'un bal champêtre où la joie libre de toute affectation s'épanche à la clarté du soleil, seront indignes de ce véritable galérien qui dort pendant le jour, afin de pouvoir se rendre à la corvée de ses plaisirs accablans. A la suite de ces bals ténébreux, examinez à la clarté du jour les figures fanées et cadavéreuses de toutes ces beautés qui pourtant sont encore dans la fleur de la jeunesse. Mais qu'y faire? nous voulons vivre à la manière des chouettes et des chauves-souris.

Tous ces divertissemens qui ne sont publics que parce qu'on achète à la porte le droit d'y prendre part, devraient être proscrits, afin que l'on fût mieux dis-

posé à participer aux réjouissances qui devraient accompagner les fêtes nationales.

XLI.

Les apologistes du théâtre ont raison et ses détracteurs n'ont pas tort. Les uns ont considéré le théâtre tel qu'il devrait être, les autres l'ont observé tel qu'il est.

Chez les anciens, qui sont encore nos maîtres dans les arts et surtout dans leur application à la chose publique, les théâtres, monumens durables, étaient immenses, aérés, éclairés par le soleil, et pouvaient contenir une partie de la population. Ils n'étaient ouverts qu'à l'occasion d'événemens importans; on y représentait des pièces que l'on pouvait comprendre sans posséder toute la science d'un pédant de collége. Comme il ne fallait pas acheter le droit d'y entrer, il était permis aux classes les plus pauvres d'y venir apprendre l'histoire de la religion, des demi-dieux et des siècles héroïques de leur patrie. On y exposait les dépouilles de l'ennemi et les productions des pays éloignés. Les souvenirs et les impressions actuels fortifiaient le sentiment de la gloire nationale et enthousiasmaient toutes les classes du peuple pour une brillante fête.

Chez les modernes, les théâtres sont construits à la légère, avec des décorations de planches et de tapisseries. L'air pur et la lumière, seuls et véritables véhicules de la joie, ne pénètrent jamais dans ces antres obscurs. Ces loges mesquines dont les différens étages servent à distinguer les gens *comme il faut*, feraient croire que nos théâtres sont destinés à recevoir les animaux d'une ménagerie. La vie publique n'est rien chez nous; la vie ne sort jamais de la sphère de l'in-

dividu, aussi chacun veut être fermé dans *sa loge*. Au milieu de la place publique, les anciens étaient chez eux, tandis que nous y sommes comme à la rue. Ceux auxquels leur fortune permet d'assister à ces spectacles quotidiens, et par cela même fastidieux, y viennent presque tous pour éprouver quelques émotions artificielles, pour se faire voir, pour passer le temps (ne sachant rien faire de mieux); d'autres viennent enfin pour y exercer plus décemment et plus à leur aise un commerce de corruption et de prostitution, que la construction de nos théâtres favorise merveilleusement. Qu'y apprend-on de national ? Rien.

Dans les théâtres que leur prix rend abordables à tout le monde, cherche-t-on à instruire les citoyens des classes inférieures par les pièces qui y sont représentées ? Ce serait une chose trop difficile pour nos auteurs de mélodrames. Au lieu d'élever leur âme, on trouve plus commode de s'abaisser jusqu'à eux, plus facile d'obtenir leurs suffrages en peignant avec de belles couleurs les sentimens qui sont en harmonie avec ceux de la canaille la plus vile et la plus dépravée. A-t-on quelqu'intérêt d'entretenir certaines classes dans l'abrutissement et la démoralisation ?

On ne doit voir au théâtre que celui qui ne rougit pas de se montrer au grand jour et de s'exposer sans fard aux regards de ses concitoyens. L'homme sans foi et sans honneur, le traître, l'homme immoral ne doit pas pouvoir se cacher dans un coin obscur, pour distraire sa conscience, et arrêter un instant l'aiguillon de ses remords. Les théâtres doivent être vastes, les spectacles rares et n'avoir lieu qu'à l'occasion des fêtes publiques, personne alors ne sera blasé, et chacun prendra part à la joie commune. Lorsque les sujets des pièces seront nationaux, le spectacle intéressera les hommes instruits et instruira les citoyens ignorans;

alors les spectacles seront utiles. Ce n'est pas un devoir imposé à l'état que d'amuser les fainéans; l'état se rend lui-même coupable du crime de haute trahison, s'il spécule sur la paresse et la nullité.

XLII.

Telles sont en France nos statues de plâtre, tels sont nos arcs de triomphe en planches couvertes de papiers peints. Ces monumens portatifs sont conservés pièce par pièce dans des greniers comme des décorations de théâtre. Ils ne voient le jour qu'à l'occasion d'événemens remarquables, et sont ornés chaque fois d'inscriptions nouvelles, qui souvent couvrent mal les anciens emblèmes de la première dédicace.

Il est probable que notre enthousiasme ne durerait pas le temps nécessaire à la construction d'un monument solide. Bien loin de là, nous ne conservons pas même nos monumens nationaux, sur lesquels sont écrites les époques de notre histoire et de notre civilisation. Notre égoïsme industriel sape dans le silence les édifices que le temps et les révolutions avaient respectés. N'est-ce pas le sublime des spéculations que de vendre aux Anglais les abbayes de Jumiége et de Cluni? Quelle preuve de goût et de patriotisme, que de raser le Paraclet (1824), pour le transformer en jardins anglais et en bicoques sans souvenirs! ces masures enjolivées ne perpétueront pas même pendant une génération la mémoire de ceux qui les habitent; si leurs noms sont conservés, ils traverseront les siècles avec celui d'Erostrate pour flétrir dans la postérité les destructeurs des monumens.

C'est dans les monumens anciens qu'une nation puise les souvenirs qui alimentent l'amour pour la patrie. Ce patriotisme plein de vie est éternel comme

l'âme; mais celui qui n'est fondé que sur des intérêts matériels, ressemble à la tendre sollicitude d'un avare pour son trésor. Effacez du cœur le souvenir des grandes actions, et de la mémoire ces vieilles traditions dont les siècles ont embelli les charmes; transformez en or tous les monumens historiques, vous verrez ce métal pesant dispersé comme de la poussière par les orages politiques.

XLIII.

Plusieurs fois notre auteur a parlé de Gœthe avec éloge; les Allemands sont divisés d'opinion sur le mérite de cet homme célèbre. On ne sera peut-être pas fâché de lire ici quelques extraits d'un jugement porté sur Gœthe dans un journal allemand intitulé : *Europaïsche Blatter, oder das interessanteste aus Litteratur und Leben, für die gebildete Lesewelt. Zurich in der Gessnerschen Buckhandlung.* (*Erster Jahrgang* 1824.)

Gœthe et Schiller.

« ..... Ils n'ont pas d'égaux pour le talent poétique. Gœthe était maître de son talent et jouait avec lui; il se permit souvent de le négliger, et le traita comme une amante salomonique. Schiller ne pouvait pas badiner avec son talent, car il voulait exprimer des idées à la hauteur desquelles il ne pouvait souvent pas atteindre, ou bien il voulait peindre la profonde tristesse de son âme. »

« Gœthe n'éprouva jamais d'autre douleur que celle de la vanité blessée. L'âme de Schiller, au contraire, était douée d'une rare mélancolie qui faisait que l'affliction de l'humanité était la sienne. »

« Gœthe se sentit particulièrement attiré vers le

côté riant et serein de la vie; Schiller, au contraire, vers son côté sérieux et sombre. C'était la seule vertu de Gœthe et le seul défaut de Schiller.»

« Gœthe voulait être appelé un génie universel, un poète par la grâce de Dieu; il voulait obtenir le monopole dans toute l'Allemagne; Schiller voulait cultiver l'humanité et l'élever, la vertu était le noble but auquel il tendait.»

« Gœthe chercha et trouva sa grandeur en flattant le goût dominant de chaque époque. Que ce goût fût bon ou mauvais, qu'il convînt ou non à Gœthe, qu'il fût digne de son talent ou non, que les bonnes mœurs fussent par-là répandues dans le public ou détruites, tout était égal au poète. Si on lisait et louait ses ouvrages, si on l'élevait aux nues, si la moitié du siècle était désignée par son nom, il avait obtenu ce qu'il voulait. Le public alla beaucoup plus loin qu'il ne l'avait jamais fait; il adopta toutes les contradictions de Gœthe, qui, tel qu'un acteur, portant tour-à-tour la couronne, le casque ou la marotte, savait par ses efforts paraître naturel dans chaque rôle....»

« Pendant que le siècle formait Gœthe, on croyait qu'il formait le siècle. Pendant que les événemens le dirigeaient, on croyait que le siècle se dirigeait d'après lui. Pendant qu'il suivait le public dans toutes ses phases, celui-ci croyait marcher après lui. Le talent extraordinaire avec lequel il sut rendre hommage au goût dominant, fut tel, que si on en parlait on nommait toujours Gœthe. Les ignorans qui ne comprenaient ni eux ni leur siècle, crurent qu'il en était le créateur; la preuve du contraire est aussi facile à déduire par la psychologie que par l'histoire. Des contradictions, comme celles que renferment les écrits de Gœthe, ne sont pas le produit d'un esprit indépendant, qui réagit sur ce qui l'entoure et imprime son carac-

tère au monde. Elles dénotent un esprit qui, semblable à la cire, reçoit l'empreinte des impressions extérieures, et prend toutes les formes. L'époque à laquelle parut chacun de ses ouvrages, le démontre clairement. Les premières années de Gœthe coïncident avec la période sentimentale, préparée par les idylles de Gessner, par la foule des romans, des drames de bergers, et par le Siegwart assez connu. Pour flatter ce goût, pour s'acquérir l'honneur d'avoir contribué à le répandre, Gœthe écrivit Werther, et cette période fut nommée *werthérienne*. Combien il fut peu véritablement inspiré dans Werther! toute sa vie le prouve, et mieux encore les plaisanteries qu'il répandit lui-même sur son premier enfant. Le goût tendre et sentimental de cette époque dut, par opposition, en réveiller un rude et grossier. Il fut fortifié par la nouvelle vie que prit dans la Suisse la poésie du moyen âge; le goût pour la chevalerie pleine de rudesse, prit le dessus. Soudain Gœthe écrivit son excellent Goetz de Berlichingen, et parce qu'il s'ensuivit un débordement d'imitations, il imprima son nom à cette époque. La révolution commença. Du nord de l'Amérique retentit jusqu'ici une voix inconnue, et même avant les révolutions de Hollande et de France, leurs spectres apparaissaient déjà dans la littérature, comme les tourbillons qui précèdent les orages. Gœthe écrivit aussitôt Egmont et fut un héros de la liberté. Son Goetz appartient en partie à cette période. Lorsque le mysticisme infecta l'Allemagne et sa littérature, Gœthe qui voulait aussi se faire remarquer dans ce genre, écrivit les Confessions d'une belle âme. »

« Lorsque l'art théâtral commença à être fort goûté des Allemands, Gœthe ne put rester en arrière comme poète dramatique. Le Wilhelm Meister fut publié; Gœthe ne fut pas froid ici, mais il déploya toute la

chaleur de son âme. Avec les idées républicaines on en était revenu au paganisme et aux Grecs. Qui mieux que Gœthe imita les Grecs? L'immoralité, qui, au moment de la révolution, avait passé de France en Allemagne, produisit une misérable littérature, où les anciennes bonnes mœurs étaient foulées aux pieds. Alors Gœthe écrivit avec chaleur et complaisance les Complices, Stella, les Affinités de choix, et se consacra lui-même grand-prêtre de la trivialité. »

« Les Anglais, les Italiens et les Français avaient comme les Grecs l'honneur de traîner le char triomphal de Gœthe. Aucune espèce de poésie, aucune langue ne devenait à la mode en Allemagne que Gœthe ne s'en occupât et n'en fût le patron. Ce qu'il a fait comme traducteur, voyageur, biographe de lui-même, comme connaisseur des arts, comme critique, physicien, pédagogue, même théologien, directeur de théâtre, poète de cour, homme de société, ministre, etc., etc., tout à servi à augmenter sa réputation d'universalité. »

« Plusieurs de ses ouvrages ont été écrits, non pour le public, mais pour la cour, quelques-uns tout au moins avec l'esprit d'un courtisan et sous l'accablant coup de soleil de la faveur. Dans ce nombre on peut ranger le Tasse (véritable confession de courtisan), toutes les fades plaisanteries avec lesquelles il cherche à tromper sur la révolution française, les drames de circonstances et les chants nombreux qu'il devait être toujours prêt à fabriquer comme poète de la cour. Parmi ces derniers on remarque particulièrement les hymnes qu'il a écrites, selon que tournait le vent politique, d'abord pour Napoléon, et ensuite pour le vieux Blücher. »

« Si nous ne comptons pas les livres obscènes et empoisonnés, tels que Stella et les Affinités de choix,

Gœthe n'a composé que deux ouvrages où rien n'a été fait pour capter les suffrages, mais qui ont été écrits en suivant la voix intérieure, tandis que dans tous les autres il s'est laissé guider par les circonstances. Ces ouvrages sont Faust et Wilhelm Meister. Dans Faust, il s'est soulagé du chagrin que lui causait le sentiment de son insuffisance pour être un génie universel. Dans le Wilhelm Meister, il s'est consolé avec une nouvelle maxime à laquelle il est resté fidèle tout le reste de sa vie. Cette maxime dont Gœthe a fait pour lui le talisman d'une existence paisible, et vantée comme la plus haute philosophie pratique, est la suivante : Le mérite intrinsèque de la vertu et du talent n'est qu'une consolation de mendiant inventée pour le peuple, c'est une béquille pour les estropiés; le bien suprême est dans le sort d'un gentilhomme que sa naissance et ses richesses élèvent au-dessus du peuple, qui ne voit ainsi que le beau côté de la vie, tandis que le travail est le partage des autres.... Gœthe connut si bien le public, qu'il osa prêcher cette pitoyable doctrine, qui ne pouvait obscurcir la lumière du jour que dans la période la plus corrompue de notre histoire. Son ton fut tel, il est vrai, qu'il pouvait faire prendre la vérité pour l'ironie et l'ironie pour la vérité, de sorte que chacun l'entend à sa manière....»

« Schiller ne rechercha jamais sa gloire ou son bonheur, non plus que les bonnes grâces du public. Il voulait élever l'humanité, et parla presque toujours comme un prophète irrité et qui réprimande. Les grandes idées d'amour, d'amitié, de liberté, d'honneur, de patrie, étaient celles qui l'enflammaient, et ne laissaient naître chez lui aucun sentiment bas. Qui ne sait que toutes ses belles poésies portent l'empreinte de cette noblesse de sentiment, quoique souvent elles décèlent un talent inférieur à celui de Gœthe ? Si plu-

sieurs de ses ouvrages, et surtout ceux des derniers temps, paraissent étrangers à son génie, écrits péniblement et avec dégoût, nous ne devons pas oublier qu'il travaillait alors pour la cour. »

« Gœthe nagea toujours avec le courant, et flottait comme un morceau de liége. Son esprit était toujours dans une parfaite harmonie avec l'esprit du siècle. Il rendait hommage à la vertu lorsqu'elle était en faveur, et à la folie si elle prenait le dessus. S'il s'éleva contre quelques hommes, c'est qu'ils s'étaient déjà rendus ridicules, et il ne le fit jamais qu'avec la certitude d'avoir les rieurs de son côté. »

« Schiller nagea toute sa vie contre le torrent. Son esprit était au-dessus de celui du siècle. Il avait toujours en vue l'idéal que la réalité rabaissait trop; il le dessinait dans le ciel en caractères de feu. Dans toutes ses poésies domine le dualisme, le combat du bien avec le mal, du noble avec le trivial, du beau avec ce qui ne l'est jamais, de la liberté avec la servitude. »

« A la cour, Gœthe fut dans son élément; il y trouva son bonheur, son contentement, ses emplois, ses titres et sa longue vie. L'air de la cour ne convenait pas à Schiller; il n'y trouva que le chagrin qui le consuma prématurément. »

« Gœthe utilisa son talent pour l'accroissement de sa fortune. L'esprit élevé de Schiller méprisa les richesses; il ne sut pas qu'il mériterait un jour le reproche d'avoir laissé sa famille dans une pauvreté accablante, pendant qu'il a placé pour les libraires un fonds de richesses inépuisables. »

XLIV.

Tout ce qu'il y a d'incompréhensible dans la nature humaine, se rattache au mariage et rend encore plu

impénétrable le mystère profond de l'union intime des deux moitiés du genre humain.

L'instinct de la conservation de l'espèce appartient à tous les animaux; *l'amour* qui vit dans le mystère appartient à l'homme seul. Avec lui se développe le sentiment de l'immortalité et de l'éternité; l'homme semble vouloir sortir de son enveloppe terrestre : c'est à l'âme, à tout ce qu'il y a de plus caché dans son être, qu'il rapporte tout; c'est à l'âme qu'il s'adresse dans l'être auquel il veut s'associer, et les liens qui les unissent doivent durer même après la mort.

Le mariage est ordinairement la possession mystérieuse et exclusive de l'être qui doit nous accompagner dans cette vie.

La conception et *la ressemblance des enfans avec leurs parens*, ces actes où la nature se joue de notre indiscrète curiosité, élèvent une barrière insurmontable où viennent échouer tous nos efforts pour pénétrer les secrets de la vie.

Le sentiment de la paternité n'appartient pas aux animaux, chez lesquels l'attachement de la mère pour ses petits diminue à mesure qu'ils grandissent. Chez l'homme au contraire, l'amour des parens pour leurs enfans croît avec l'âge et se fortifie chaque jour de celui des enfans pour leurs pères; ils doivent devenir l'appui de ceux qui ont été leurs protecteurs. La famille de l'animal se disperse, celle de l'homme reste unie, et l'amour qui, sous différentes formes, en réunit les membres, fortifie l'attachement du père pour son épouse.

Le plus bel attribut de l'homme, *la perfectibilité*, paraît ici au grand jour. Il a besoin d'éducation, il est apte à la donner et à la recevoir, mais il perfectionne ce que lui ont enseigné ses pères. L'aïeul conseille, le fils exécute et le petit-fils observe. Son édu-

cation dure toute sa vie et se prolonge de génération en génération.

La nation résulte des liens qui unissent les différentes familles. La famille en est une fidèle image; comme la nation, elle renferme l'expérience du passé, l'énergie du présent, et l'espérance de l'avenir.

Enfin de ces unions innombrables, basées sur un amour mutuel, naît *le sentiment de la patrie.*

XLV.

Kant nous fait plus d'honneur que nous ne méritons. Notre nation est peut-être celle où les citoyens vivent le plus dans l'isolement; il en est peu qui connaissent non-seulement la France ou leur province, mais même leur département. Les relations commerciales sont à peu près les seules qui existent entre les habitans des différentes parties de la France, mais la véritable amitié prend rarement l'intérêt pour base. Des voitures accélérées parcourent, il est vrai, le pays dans toutes les directions, mais elles ne sont remplies que de voyageurs pour le commerce. Après leur tournée, ces messieurs connaissent le pays qu'ils ont traversé et les hommes qui l'habitent à peu près aussi bien que leurs balles de marchandises. « On se « console de n'aller qu'à pied en voyant ceux qui ne « peuvent aller qu'en voiture. »

Au lieu d'étudier les monumens nationaux que nous n'avons pas encore vendus aux Anglais, nos artistes ne voyagent guères que du palais des arts au musée, et de là au cabinet des gravures. Nos historiens ne vont pas sur les lieux où se sont passés les événemens pour comparer les monumens avec les récits des chroniqueurs. Les naturalistes ne sortent pas du jardin des plantes, et les antiquaires s'enfouissent dans le cabinet

des médailles. Les poètes, au lieu de s'inspirer sur les lieux qu'ils veulent célébrer dans leurs chants, s'enthousiasment péniblement dans un houdoir de la Chaussée-d'Antin. Le jardin de Tivoli sert de modèle pour les descriptions de l'Italie et de la Grèce. Le plus grand nombre n'a vu de montagne chenue que la colline de Montmartre, de clair ruisseau que la rivière des Gobelins, et de bosquets champêtres que ceux des Champs-Elysées ou de St-Cloud. Depuis quelques années seulement on se doute de la nécessité des voyages.

Une seule classe connaît bien ce qui est à sa portée dans chaque localité, c'est celle des ouvriers qui ont fait *leur tour de France*. Veut-on avoir des renseignemens exacts sur les curiosités d'une ville, sur les productions d'un pays, sur la classe la plus nombreuse des habitans, sur l'industrie et l'agriculture? il faut s'adresser à un *compagnon du devoir* ou à un *soldat*. Eux seuls ont vécu avec la masse de la population de chaque province.

N'est-il pas honteux que des hommes instruits ne veuillent pas faire, pour le développement de leurs facultés intellectuelles, ce que des ouvriers entreprennent pour se perfectionner dans leur métier? Mais pour atteindre ce but, il faut voyager à pied; de cette manière seulement on peut tout voir, on a le temps de bien voir et de réfléchir sur ce qu'on a vu. Est-ce la paresse qui s'oppose à ce que le jeune homme qui veut s'instruire voyage de cette manière, ou bien n'est-il pas du bon ton qu'un homme bien élevé fasse servir ses jambes à l'usage auquel la nature les a destinées? Le défaut d'habitude est une mauvaise excuse, car c'est en marchant que l'on s'habitue à la marche. Si l'inaction n'était pas reconnue comme une cause de débilitation, on pourrait objecter la faiblesse. Il est prouvé au contraire que la marche long-temps conti-

nuée est un des meilleurs exercicés pour entretenir la santé et rétablir les constitutions délabrées. Je mets en fait que l'homme le plus faible, pourvu qu'il le veuille, fera neuf lieues le quinzième jour s'il a été capable d'en faire trois le premier. Les voyages pédestres remplissent le corps et l'esprit d'une nouvelle vie. J'en parle d'après ma propre expérience et d'après celle de quelques élèves qui ont employé une partie des vacances à voyager économiquement. Ce temps n'est pas perdu ; on acquiert des connaissances solides, et tous les organes jouissent d'une force nouvelle qui nous met à même de supporter long-temps le travail du cabinet.

ERRATA.

Page 5 lig.	15	indispensable	*lisez*	indispensables
6	24	(V. VIII. 4 S)	—	(Voy. VIII. IV. S.)
12	2	*pessimus*	—	*possimus.*
14	5	Lauz.	—	Lanz.
15	4	incohérens	—	incohérentes
30	10	Mansfield,	—	Mansfeld,
39	7	transformer	—	transformé
Id.	9	formé	—	former
46	18	aiment	—	aime
59	8	A.	—	C.
60	12	2.	—	II.
Id.	18	A.	—	C.
111	7	Telle la	—	Telle est la
127	note	Gerher	—	Gerber
129	4		*ajoutez*	(XX.)
166	21	Ottfrid!	*lisez*	Ottfried!
173	note	Koibe,	—	Kolbe,
238	titre	*Du Droit des gens*,	—	*Du Droit de citoyen.*
239	15	6.	—	VI.
319	7	précieux	*ajoutez*	legs.

TABLE.

Pages.

PRÉFACE du traducteur et Notice historique sur Jahn. j
Exposition..... 1
Introduction à la science de la nationalité..... 15
LIVRE Ier. Division naturelle des territ.res 43
§ I. Observations générales..... id.
II. Division des peuples et des états..... 49
III. Dénomination des divisions..... 52
IV. Exemple d'une application relative à la Prusse.. 53
LIVRE II. Administration intér.re de l'état 54
§ I. Gouvernement..... id.
A. Gouvernement de l'état..... id.
B. Gouvernement des provinces..... 55
C. Gouvernement de marche..... 59
D. Gouvernement de cercle..... id.
E. Gouvernement communal..... id.
II. Organisation judiciaire..... 60
A. Tribunal suprême de l'état..... id.
B. Tribunal de province..... id.
C. Tribunal de marche..... id.
D. Tribunal de cercle..... id.
III. Simplification de la perception des impôts et des contributions..... 62
IV. Etablissemens d'éducation..... 67
A. Ecoles communales et paroissiales..... 69
B. Ecoles de cercle..... 70
C. Ecoles de marche..... 71
D. Universités..... 76
E. Conseils d'école..... 82
LIVRE III. Unité de l'état et du peuple. 87
§ I. Sureté publique..... 88

Pages.
§ II. Connaissance des affaires publiques..... 90
A. La politique..... id.
B. Gazette générale de l'état et du peuple..... id.
III. Droit civil..... 91
IV. Unité de mesures..... 92
V. Union intime entre le civil et le militaire..... 93
VI. Droit public civil et pénal..... id.
VII. Perfectionnement et usage général de la langue maternelle..... 94
VIII. Mélange des hommes de toutes les provinces dans le service de l'état..... 96
IX. Convocation des notables à certaines époques... 97
X. Capitale..... id.
XI. Manie du *compatriotisme*, esprit de petit peuple. 107
XII. Perspective et pressentimens..... 111
LIVRE IV. Eglise..... 116
§ I. Observations préliminaires..... id.
II. Edifices..... 119
III. Biens et revenus..... 122
IV. Actes ecclésiastiques..... 124
V. Livres..... 129
VI. Clergé..... 131
VII. Esprit allemand et christianisme primitif..... 135
VIII. Piété de l'Allemand..... 144
LIVRE V. Education du peuple..... 146
§ I. Un mot sur la mauvaise éducation..... id.
II. Enfance..... 151
III. Idée de l'éducation du peuple..... 155
IV. Nos besoins..... 157
V. Objets de l'éducation du peuple..... 158
A. Culture de l'homme..... 159
B. Etude de la langue maternelle..... id.
C. Lecture des chefs-d'œuvre nationaux..... 173
D. Connaissance de l'état..... 183
E. Histoire de la patrie..... 187
F. Travaux manuels..... 192
G. Choix d'une profession spéciale..... 196
H. Il faut rendre général le goût des beaux-arts 199
I. Exercices du corps..... 206

Pages.
K. Ecoles de filles..... 215
§ VI. Résultats..... 228
LIVRE VI. Constitution de la nation..... 231
§ I. Ordres de l'état..... id.
II. Lois constitutionnelles..... 232
III. Diète de l'état..... 234
IV. Maisons souveraines..... 235
V. Du droit de citoyen..... 238
VI. Noblesse..... 239
A. Noblesse de famille..... 240
B. Noblesse de dignités..... 243
C. Noblesse de mérite..... 245
VII. Défense du pays..... 249
A. Distinction..... id.
B. Explications..... 254
C. Moyens auxiliaires..... 259
D. Règlement..... 264
E. Exercices..... 267
LIVRE VII. Sentiment national..... 272
§ I. Bannissement des manies étrangères..... id.
II. Costume national..... 274
III. Fêtes nationales..... 281
A. Fêtes, solennités, cérémonies..... id.
B. De l'essence des fêtes nationales..... 286
C. Jours convenables..... 292
D. Forme de la célébration..... 296
E. Spectacle national..... 299
IV. Sépultures d'honneur..... 302
V. Monumens nationaux..... 303
LIVRE VIII. Littérature nationale..... 310
§ I. Il faut estimer sa langue maternelle..... 310
A. La langue maternelle doit être celle de la cour et de l'état..... 312
B. Il faut éviter l'usage des mots étrangers... 313
C. La langue maternelle doit être celle des savans. 315
D. Noms allemands..... id.
II. Livres nationaux..... 319
III. Les livres doivent être à la portée du peuple... 322

Pages.

§ IV. Livres qui sont encore à faire dans la langue allemande 324
A. Indicateur du temps ..... *id.*
B. Bosquet des bardes allemands 325
C. Enherion allemand ..... *id.*
D. Poésies héroïques 326
E. Livres d'amusement, Alruna, Faust, Eulenspiegel 327
F. Livre de méditation pour les Allemands 328
V. Livres qui ne sont ni allemands ni nationaux ... 333
VI. Coup-d'œil sur la Prusse et l'Autriche 334

LIVRE IX. Vie domestique 336
§ I. Aperçu ..... *id.*
II. Conseils 344
III. Préjugés 347
A. Aspect de la vie ..... *id.*
B. Le premier amour 349
C. Le refus 352
IV. Contempteurs du mariage 353
V. Droit matrimonial 356
VI. Distinction des rangs parmi les femmes 359
VII. Hommage rendu au sexe féminin 361
VIII. Conséquences 364

LIVRE X. Voyages dans la patrie 367
§ I. Nécessité des voyages dans la patrie ..... *id.*
II. Esprit allemand 369
III. Moyens de faciliter ces voyages 371
Conclusion 374
Post-scriptum 378
Notes 381

LYON, IMPR. DE DURAND ET PERRIN.